DÉCOUVERTE

MALI








MAGIE D'UN FLEUVE AUX CONFINS DU DÉSERT

GUIDES OLIZANE

MALI



GUIDES OLIZANE / DÉCOUVERTE

Bhoutan
Burkina Faso
Cap-Vert
Chine
Ethiopie
Inde du Sud
Iran
Libye
Madagascar
Mongolie
Ouzbékistan
Route de la Soie
Seychelles
Viêt-nam

GUIDES OLIZANE / AVENTURE

Ladakh-Zanskar
Rajasthan
Tibet

GUIDES OLIZANE / MARITIME

Caraïbes

GUIDES OLIZANE

Guide médical des espaces sauvages
Angkor, cité khmère
Saint-Pétersbourg ou l'enlèvement d'Europe

MALI

ERIC MILET

Photographies
JEAN-LUC MANAUD

GUIDES OLIZANE



Editions OLIZANE
11, rue des Vieux-Grenadiers - 1205 Genève - Suisse
guides@olizane.ch
catalogue : www.olizane.ch

ISBN 978-2-88086-351-7

Toutes les photographies sont de Jean-Luc Manaud,
sauf les photographies des pages 13, 38, 251 (bas) et 276, qui sont d'Eric Milet ;
la photographie en page 36 est de K. T. Ferrer.

Graphisme de la couverture : Jean-Claude Silvy
Cartes et plans : Sylviane Janin
Composition et mise en pages : Olizane
Photogravure: Bombie, Genève

Imprimé en Italie



LES AUTEURS

Eric Milet est guide saharien depuis plus de vingt ans. Passionné du Sahara et des cultures arabo-berbères, il est l'auteur de plusieurs ouvrages ayant trait au désert et aux cultures nomades. Il est également photographe.
http://monsite.wanadoo.fr/desertitude/

Jean-Luc Manaud est né dans le Sud tunisien où il a vécu jusqu'à l'âge de 14 ans. Depuis 1977, il parcourt le Sahara, du Ténéré à la Mauritanie. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages et ses photographies ont été publiées dans les revues les plus prestigieuses.

Ouvrages des mêmes auteurs :

ÉRIC MILET

Objectif Aventure Mali, Arthaud, 2001 (épuisé)
Guide des Merveilles de la nature : Maroc, Arthaud, 2003
Au pays des Merveilles : les plus beaux sites du Maroc, Arthaud, 2003
Sahara : sur les traces de Frison-Roche, Arthaud, 2003
La quête du Désert: d'un rêve à la réalité, Arthaud, 2005
Tombouctou: réalité d'un mythe, Arthaud, 2006

JEAN-LUC MANAUD

Chroniques sahariennes, Le Chêne, 2006
La caravane de sel (avec Pierre Guicheney), Editions Hoëbeke, 2002
Instants du désert (avec Roselyne Chenu), Le Chêne, 2002
Lumières du désert (avec Daniel Popp), Le Chêne, 2002
Fleuve des sables (avec Martine Ravache), Le Chêne, 2001
Premier prix du Livre de Voyage, Biarriz 2002
Le Désert nu (texte de Daniel Popp), Le Chêne, 2000
Aghali, berger du désert (avec Odile Weuleresse), Hatier, 1995
Prix Saint-Exupéry
Touareg : Six photographes témoignent, Editions Fixo, 1993 (épuisé)

REMERCIEMENTS

A tous les nomades, bergers, bergères et transhumants,
hommes et femmes des grands espaces et des confins,
villageois et gens des villes qui m'ont reçu, fait partager leur culture
et guidé dans l'écriture de cet ouvrage.

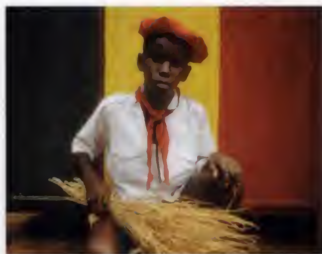
Eric Milet

A Chloé, Soline, Maya-Tatanka, Hugo et Nathalie

TABLE DES MATIÈRES

Village de pêcheurs sur le fleuve Niger




Ecolier devant le drapeau du Mali

GÉOGRAPHIE

SOCIÉTÉ, TRADITIONS ET RELIGIONS

ARTS ET CULTURE



Saison des pluies à Kona

SUR PLACE



Séchage du mil



Enfants devant une mosquée


Femme peule

CARTES



Mer Méditerrannée
TUNISIE
MAROC
ALGÉRIE
LIBYE
EGYPTE
MAURITANIE
MALI
NIGER
TCHAD
SOUDAN
SÉNÉGAL
GAMBIE
GUINÉE BISSAU
GUINÉE
BURKINA FASO
BÉNIN
NIGERIA
DJIBOUTI
ETHIOPIE
SIERRA LEONE
LIBERIA
CÔTE D'IVOIRE
GHANA
TOGO
RÉPUBLIQUE CENTRAFRICAINE
CAMEROUN
SOMALIE
GUINÉE ÉQUAT.
CONGO
GABON
OUGANDA
KENYA
RWANDA
BURUNDI
RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO
TANZANIE
Cabinda (Angola)
Océan Atlantique
ANGOLA
ZAMBIE
MALAWI
MOZAMBIQUE
ZIMBABWE
NAMIBIE
BOTSWANA
MADAGA
SWAZILAND
LESOTHO
AFRIQUE DU SUD
Océan Indi

INTRODUCTION

Terre de légendes et de génies où les nomades des confins se mêlent aux cultivateurs sédentaires, pays rêvé des grands explorateurs qui, de tout temps, ont été fascinés par Tombouctou ou les mystères du fleuve Niger, le Mali est aussi une terre d'aventure encore préservée du tourisme de masse. Berceau des grandes civilisations de l'Afrique de l'Ouest, il joue de l'étonnante diversité de ses paysages et des richesses culturelles de ses peuples. Immensités du grand Nord, contrées reculées des montagnes du Sud, paysages verdoyants baignés par les fleuves Niger ou Sénégal sont autant de territoires à découvrir pour les amoureux des grands espaces et des rencontres improvisées.

La nature s'exprime au Mali, révélant à l'étranger de passage l'essence même du voyage, celle qui animait déjà, au 19e siècle, les grands pionniers de l'aventure comme Heinrich Barth, Mungo Park ou René Caillié.

Terre de cultivateurs, de pêcheurs, mais aussi d'éleveurs nomades, le Mali se prête à merveille à une approche mesurée des espaces, car ici la nature dicte à l'homme son mode de vie depuis des millénaires. Des sables dorés du Sahara aux eaux calmes du lac Debo, des sentes vampirisées par la végétation luxuriante des forêts du Bafing aux failles escarpées de la falaise de Bandiagara... parcourir ces régions avec les moyens qui furent ceux des grands explorateurs – en chameau dans le désert, en pirogue sur le fleuve et à pied dans les zones de montagne – ne pourra que ravir le voyageur.

Dans cet ouvrage, la visite du Mali est présentée sous la forme de trois itinéraires parcourant successivement les principaux centres d'intérêts :

- **l'Ouest malien**, circuit en boucle par les parcs animaliers jusqu'au fleuve Sénégal ;
- **du pays Sénoufo au pays Dogon,** des pêcheurs bozo aux fabuleux Dogon ;
- **Gao – Tombouctou – Bamako**, magie du fleuve nourricier et ville mythique.

Voyagez seul, à deux, à trois. Partez à la rencontre des pêcheurs bozo. Naviguez sur le fleuve. Descendez la grande falaise et perdez-vous dans la plaine dogon. Suivez la caravane jusqu'à Tombouctou ou Gao. Rêvez à Kayes. Musardez à Sikasso. Ce pays est oiseau : dès qu'on le croit sien, il s'envole. Rien n'est jamais acquis, pour notre bonheur.

MALI

CARTE GÉNÉRALE



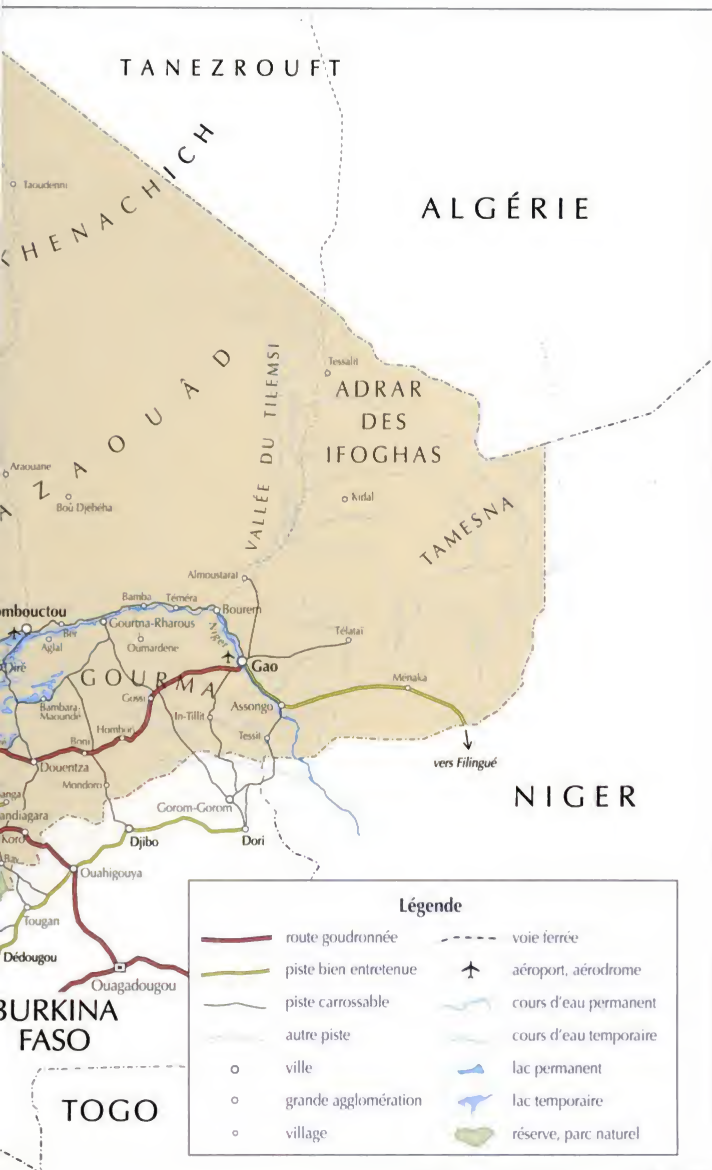
0 100 200 km

Terhazza

E L

MAURITANIE

Râs el Mâ
Goundam
Lerneb
Léré
Niafounké
Youvarou
Lac Débo
Konna
Mopti
Ténenkou
Djenné
Ségou
San
Tominian
Bla
Kimparana
Koutiala
Yorosso
Nouna
Zangasso
Kléla
Fô
Sikasso
Bobo-Dioulasso
Banfora
Niéllé
vers Ferkéssédougou
Bassikounou
vers Timbedgha
vers Néma
vers Kiffa
vers Ayoûn el Atroûs
Nampala
Dioura
Sokolo
Guiré
Niono
Doura
Massina
Kolongotomo
Diéré
Nara
Dilli
Ballé
Nioro
Kirane
Yélimané
Bema
Diéma
Falou
Mourdiah
Sébété
Didiéni
Kolokani
Banamba
Koulikoro
Kati
BAMAKO
Fana
Dioila
Mpessoba
Massigui
Bougouni
Kolondiéba
Nrena
Yanfolila
Kangaba
Kangaré
Filamana
Manankoro
Tengréla
Fourou
Mbengué
vers Odienné
CÔTE D'IVOIRE
Sélibabi
Aourou
Sénégal
Kayes
vers Tambacounda
Marena
Sandaré
Diamou
Diallan
Séléfo
Bafoulabé
Bambaran
Kadiola
Dialafara
Toukoto
Kita
Manantali
Kokofata
Sirakoro
Négala
Sagabari
Kéniéba
Faraba
Falea
Saraya
SÉNÉGAL
Siguiri
vers Dinguiraye
vers Kankan
Niger
GUINÉE


TANEZROUFT
ALGÉRIE
Taoudenni
ADRAR
DES
IFOGHAS
Tessalit
VALLÉE DU TILEMSI
Araouane
Boû Djebéha
Kidal
TAMESNA
Almoustarat
Bamba
Téméra
Bourem
Gourma-Rharous
Oumardene
Aglal
Niger
Télataï
Gao
GOURMA
Ménaka
Gossi
Assongo
Bambara-Maoundé
In-Tillit
Hombori
Tessit
Boni
Douentza
vers Filingué
Mondoro
NIGER
Gorom-Gorom
Djibo
Dori
Koro
Ouahigouya
Tougan
Dédougou
Ouagadougou
BURKINA
FASO
TOGO
Légende
route goudronnée
piste bien entretenue
piste carrossable
autre piste
ville
grande agglomération
village
voie ferrée
aéroport, aérodrome
cours d'eau permanent
cours d'eau temporaire
lac permanent
lac temporaire
réserve, parc naturel





SE RENDRE AU MALI

QUAND PARTIR

Grâce à sa grande diversité géographique, le Mali offre de nombreuses possibilités pour visiter le pays. De nombreux voyagistes proposent des circuits, avec parfois des formules personnalisées (avec ou sans logement, guide, chauffeur, etc.).

Selon la région ou le moyen de déplacement choisi, la période favorable à une visite dans de bonnes conditions varie considérablement.

L'ouest du pays et les grands parcs animaliers

La région de Kayes est l'une des plus chaudes d'Afrique. La saison touristique est très courte.

Les mois de janvier, février et mars sont les plus agréables pour visiter la région. Les pistes s'assèchent, autorisant l'approche des points d'eaux où se concentrent les grands mammifères. C'est la période idéale pour l'observation des animaux sauvages, activité qu'il est possible de prolonger, si l'on ne craint pas la canicule, jusqu'au mois d'avril ou de mai.

La mousson du golfe de Guinée fait tomber les premières pluies dès le mois de juin, paralysant la majeure partie du réseau routier. La faune se disperse alors dans les forêts, car les points d'eau sont nombreux et la nourriture abondante. Entre les mois de septembre et de décembre, le climat s'assèche, mais la chaleur rend éprouvantes les activités de pleine nature.

Le Nord et le Sahara

La meilleure période pour visiter le nord du pays est comprise entre les mois de novembre et de février: les nuits sont alors fraîches, voire froides, et les journées bien ensoleillées, avec une moyenne de 30° C. C'est le moment idéal pour envisager une méharée ou un trekking dans le Sahara. La chaleur qui devient pénible à partir du mois de mars, atteint son paroxysme en avril, mai et juin, puis diminue et se stabilise entre juillet et octobre.

Le pays Dogon

Dans cette région, c'est entre novembre et février qu'il faut envisager une randonnée à pied ou en voiture, car les pistes sont praticables pour les véhicules tout-terrain, la chaleur est supportable et l'air est sec. Il vaut mieux éviter les mois de mars à juin car la chaleur est insupportable. Entre juillet et novembre, les pluies rendent les pistes impraticables.

Taxi-brousse « empanné »

COMMENT PARTIR

En voiture

Le Mali n'est pas si loin que ça, juste de l'autre côté du Sahara... Pour celui que l'aventure tente, se rendre au Mali en voiture, de préférence en 4x4, est tout à fait réalisable. Un minimum d'équipement, quelques bons conseils et du temps sont nécessaires. Il conviendra d'apporter quelques modifications simples mais efficaces au véhicule, comme remplacer les enveloppes tubeless par des pneus avec chambre, modifier la prise d'air du filtre à air, renforcer les supports de batterie, les suspensions en mettant des amortisseurs à gaz et des ressorts plus rigides, ajouter des filtres à carburant et un réservoir supplémentaire.

On aborde généralement le Mali au niveau de la ville de Nioro du Sahel, grâce au goudron qui a notablement amélioré le réseau routier.

La traversée du Maroc ne pose pas de problème mais l'entrée en Mauritanie est soumise à l'obtention d'un visa touristique. Une fois les formalités accomplies, il faudra contracter une police d'assurance mauritanienne pour le véhicule dans la ville la plus proche. La traversée du pays se fait sans difficulté, et nombreuses sont les possibilités pour gagner la frontière malienne.

L'entrée au Mali est également soumise à l'obtention d'un visa pour les passagers et à celle d'un laisser-passer touristique pour le véhicule. Ce laisser-passer est à acheter au premier bureau de douane, dès l'entrée sur le territoire. Il est valable quinze jours et peut être prolongé de quinze jours auprès de la direction des douanes de n'importe quelle ville du pays, moyennant une taxe supplémentaire. Pour prolonger d'un nouveau mois le laisser-passer du véhicule, on doit verser à la direction des douanes un gage d'un montant égal au prix estimé du véhicule, et qui sera restitué si le véhicule ressort du territoire avant la date fixée. Cette formule étant assez contraignante, il est préférable de ressortir le véhicule du pays avant le terme échu du premier mois, quitte à revenir dans le pays le jour suivant.

En avion

Généralement, tous les vols atterrissent à Bamako, sauf un vol charter direct pour Gao et Mopti qui existe durant les vacances scolaires; il est affrété par Point Afrique, mais il est souvent difficile d'y obtenir une place en vol « sec », car l'ensemble des sièges est attribué en début de saison aux voyagistes proposant des circuits sur la destination.

AGENCES DE VOYAGES

En France

Club Aventure
18, rue Séguier, 75006 Paris
tél. 0 826 88 20 80
fax 04 91 09 22 51
www.clubaventure.fr

Explorator
16, rue de la Banque, 75002 Paris
tél. 01 53 45 85 85
fax. 01 42 60 80 00
www.explo.com.

Nouvelles Frontières
tél. 0803 33 33 33
tél. indigo: 0825 00 07 47
fax. 01 47 42 57 98
www.nouvelles-frontieres.fr

Nomade
40, rue de la Montagne-Ste-Geneviève
75005 Paris
tél.: 0 825 701 702
fax: 01 43 54 76 12
www.nomade-aventure.com

Point Afrique
Le Village, 07700 Bidon
tél. 04 75 97 20 40
fax. 04 75 97 20 50
www.point-afrique.com
et
26, rue de la Grande Truanderie
75001 Paris
et
Espace Afrique
46, Cours Julien, 13006 Marseille

Tamera
26, rue du Bœuf, 69005 Lyon
tél. 04 78 37 88 88
fax 04 78 92 99 70
www.tamera.fr

Terres d'Aventure
5, quai Jules Courmont, 69002 Lyon
tél. 0 825 847 800
fax 04 78 37 15 01
www.terdav.com

Voyageurs en Afrique
55, rue Sainte-Anne, 75002 Paris
tél.: 0 892 23 56 56
fax 01 42 86 17 87
www.vdm.com

En Suisse

Club Aventure
51, rue Prévost-Martin, 1205 Genève
tél. 022 320 50 80
fax 022 320 59 10
www.clubaventure.ch

Sahara-passion
tél. 079 717 60 76
www.sahara-passion.com

En Belgique

Jetaircenter
Nouvelles Frontières
2, Bd Lemonnier
1000 Bruxelles
tél. (2) 547 44 08, (2) 547 44 93
www.jetaircenter.be, www.nf.be

COMPAGNIES AÉRIENNES

Air Algérie
28, avenue de l'Opéra, 75002 Paris
tél. 01 42 60 30 62
www.airalgerie.dz

Air France
119, av. des Champs-Elysées,
75008 Paris
tél. 0802 802 802, 3615 AF
tél. 01 42 99 21 99
www.airfrance.fr.

Point Afrique
Le Village, 07700 Bidon
tél. 08 20 83 02 55
www.point-afrique.com

Royal Air Maroc
38, avenue de l'Opéra, 75002 Paris
tél. 0820 82 18 21
tél. 01 44 94 13 00
www.royalairmaroc.com

VISAS, TAXES D'AÉROPORT

Les ressortissants français, suisses et belges doivent être en possession d'un passeport en cours de validité et encore valable six mois après la date du retour. Un visa est obligatoire. Il est délivré pour une période d'un mois, par le consulat du Mali situé dans le pays de résidence. Pour les personnes habitant en province, des sociétés de service spécialisées dans les demandes de visa peuvent être contactées. Il convient de leur téléphoner pour demander les formulaires concernant le pays, qu'elles envoient d'ordinaire par fax. Compter environ huit à dix jours.

Escale du bateau de ligne à Niafounké



Le voyageur expérimenté n'oubliera pas de faire, avant de partir, une photocopie des trois premières pages de son passeport ainsi que de la page où se trouve le visa, et conservera ces photocopies ailleurs que dans son passeport original. Il emportera aussi quelques autres photos-passeport supplémentaires pour une éventuelle prolongation de visa ou tout autre document administratif.

AMBASSADES ET CONSULATS

France

Consulat du Mali
64, rue Pelleport, 75020 Paris, tél. 01 48 07 85 85.
Dépôt de demande de visa, entre 9 h et 13 h, retrait de 15 h 30 à 17 h.

Visa Express
54, rue de l'Ouest, BP 48, 75661 Paris Cedex 14
tél. 01 44 10 72 72, fax 01 44 10 72 73, visa-express.vip@wanadoo.fr.
Ouvert de 9 h à 12 h 30 et de 14 h à 18 h.

Visas de Voyages
44-46, rue de la Bienfaisance, 75008 Paris
tél. 01 53 76 03 03, fax 01 53 76 03 05, 3615 visavoyage.
Ouvert de 9 h à 18 h 30.

Suisse

Consulat du Mali
20, rue Prébois, 1215 Genève 15 (près de l'aéroport)
tél. 022 710 09 60, fax 022 710 09 69, info@consulatmali.ch
Ouvert du lundi au vendredi, de 8 h à 12 h et de 14 h à 18 h. Si le consul est présent, le visa peut être délivré dans la journée. En cas d'urgence, prendre rendez-vous avec le consul.

Belgique

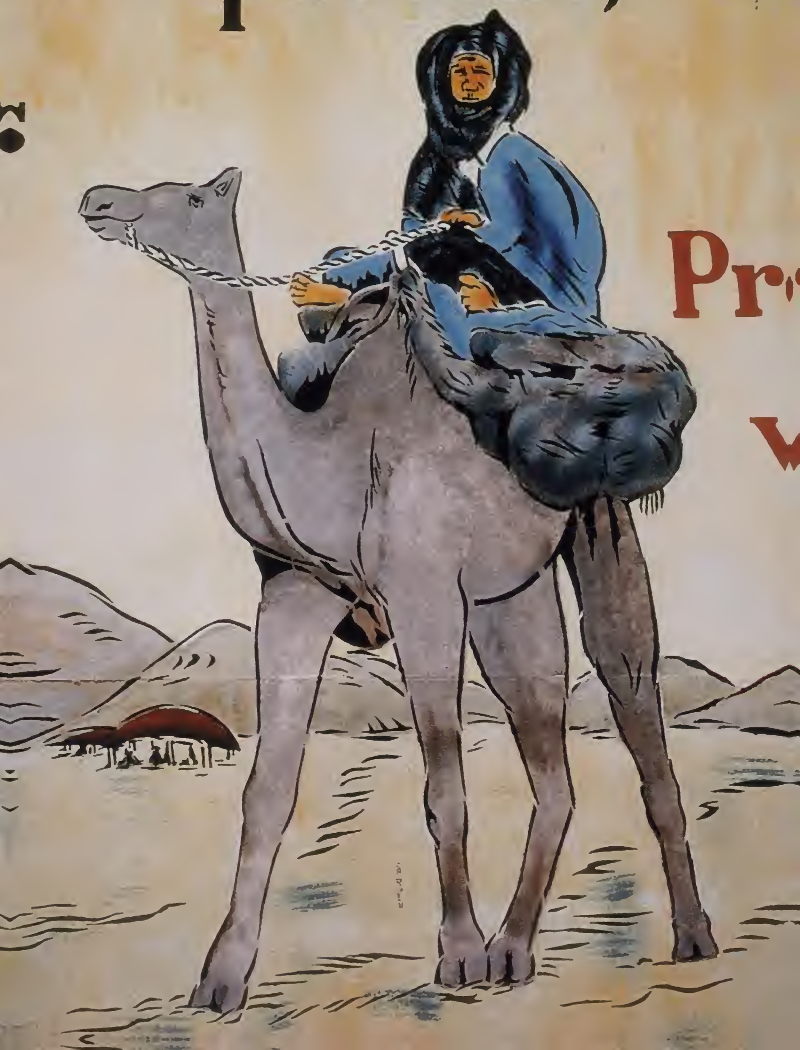
Ambassade du Mali
487, avenue Molière, 1050 Bruxelles
tél. (32) 23 45 74 32, ambassade.mali@skynet.be.
Pour les visas, ouvert du lundi au vendredi de 9 h à 12 h.

ARGENT, BUDGET

La monnaie qui a cours au Mali est le franc de la Communauté financière africaine (CFA). La parité est établie de façon fixe entre le franc CFA et l'euro (655,95 FCFA pour 1 □ ou 1000 FCFA pour 1,53 □).

Les francs CFA sont distribués sous forme de pièces de monnaie allant de 5 à 500 FCFA et sous forme de billets de 500 à 10 000 FCFA. Il vaut mieux

Le Sida est partout,



avoir sur soi des pièces et des petites coupures, car les commerçants et les chauffeurs de taxi n'ont jamais de monnaie !

Quand on part en Afrique de l'Ouest, il est préférable d'emporter du liquide. Seules quelques banques, dans les grandes villes, acceptent les chèques de voyage, et généralement les commissions sont assez élevées. Quant à la Carte bleue internationale, à part à Bamako où quelques distributeurs de monnaies sont en service au centre ville, il faut presque l'oublier. Elle peut toutefois être utile pour régler la note des grands hôtels ou servir de caution lors de la location d'un véhicule.

SANTÉ ET HYGIÈNE

Au Mali, le niveau d'hygiène général et la couverture sanitaire restent limités ; à cela, il faut ajouter la localisation subtropicale d'une partie du pays, qui expose à des pathologies dont certaines peuvent s'avérer très graves. Mieux vaut donc prendre quelques précautions, avant le départ et lors du séjour.

Avant le départ, il est vivement conseillé de contacter un médecin ou un centre médical spécialisé afin d'obtenir des renseignements sur les conditions sanitaires et se constituer une pharmacie de voyage.

Seul le **vaccin** contre la fièvre jaune est obligatoire pour rentrer au Mali. Il est important de ne pas s'y prendre au dernier moment, car le vaccin n'a d'effet que dix jours après l'injection.

Le vaccin contre la diphtérie, le tétanos et la poliomyélite est indispensable (s'assurer que l'on est à jour en la matière), et ceux contre l'hépatite B et la typhoïde sont fortement recommandés. En période fraîche, lorsque l'harmattan souffle fort, la méningite fait des ravages chez les bébés et les petits enfants ; la vaccination s'impose donc.

Le **paludisme** – ou malaria – est une maladie parasitaire endémique dans cette région d'Afrique. Elle est transmise par un moustique, l'anophèle, qui pullule dans les régions humides. Le risque de contamination peut être grandement réduit par des mesures de protection contre les piqûres de moustiques. Se procurer un produit répulsif efficace contre le moustique et penser également à acheter une moustiquaire. Le traitement prophylactique médicamenteux efficace à 100 % n'existe pas, mais il est néanmoins indispensable de se protéger.

La **pharmacie de voyage** à emporter devrait contenir au moins un médicaments contre la fièvre et les douleurs, un antidiarrhéique, un antiseptique, un pansement intestinal, un antispasmodique à prendre en cas de douleurs abdominales, un antibiotique, un laxatif (utile plus souvent qu'on ne pourrait le croire), un antihistaminique, un antiseptique cutané, un désinfectant à usage externe et des pansements... Prendre un soluté de réhydratation en sachet. Utile : sérum

Campagne de prévention contre le sida

physiologique en petit conditionnement pour se rincer les narines et les yeux après une bonne journée de piste poussiéreuse – c'est la meilleure prévention contre les conjonctivites et les saignements de nez –, ainsi qu'un collyre antiseptique et une crème de protection solaire efficace. Emporter éventuellement un Aspivenin.

La diarrhée du voyageur, qui est «courante» en Afrique, est le plus souvent bénigne et de courte durée, à condition de respecter des règles simples. Il faut avant tout avoir une hygiène scrupuleuse des mains; contrairement à une idée reçue, elles transmettent bien plus de microbes et de parasites que l'alimentation elle-même.

Choisir avec soin ses aliments et ses boissons va de soi. Ne boire que de l'eau en bouteille capsulée, traiter l'eau du robinet une heure avant de la boire (avec, par exemple, de l'Hydroclonazone ou du Micropur), éviter de boire l'eau (même traitée) des puits à proximité des zones habitées, ne pas consommer de glaçons. Eviter les légumes crus, les produits laitiers, les œufs, les viandes et poissons insuffisamment cuits, penser à peler les fruits.

Ne pas se baigner, ni même tremper les pieds dans les marigots, car ils sont parfois infestés de bilharzies (escargots microscopiques pénétrant par les pores de la peau).

L'éventualité d'une morsure et/ou d'un envenimement, sans être négligeable, reste faible. Il y a des vipères très dangereuses au Mali, certes; mais, à moins de ramper en silence dans les hautes herbes, la nuit, pendant la saison chaude, la probabilité de se faire mordre est infime. Par contre, le scorpion, lui, est beaucoup plus présent; on peut le retrouver, au petit matin, blotti au chaud sous son matelas ou sous la tente. Il suffira de le pousser du bout de la chaussure pour qu'il regagne son trou. Il faut savoir que la période d'activité maximale du scorpion se situe au début de la nuit, quand il part en chasse; on évitera donc de se promener pieds nus dans les lits d'oued ou dans les zones humides. En général, le scorpion partage son territoire avec un ami à lui, la solifuge. A chemin entre la mygale, le scorpion... et la formule 1, elle annonce, le soir au moment du repas, que les scorpions sont de sortie et qu'il vaut mieux aller mettre une bonne paire de chaussures. Les reptiles et les arachnides hibernent. On a moins de chance d'en voir entre novembre et mars.

Au retour de voyage et même longtemps après, l'apparition d'une fièvre, de lésions cutanées, la persistance d'une diarrhée doivent impérativement entraîner un examen médical.

Penser à poursuivre le traitement prophylactique du paludisme pendant quatre semaines.

L'association Pharmaciens Sans Frontières déconseille fortement d'apporter des médicaments non utilisés récoltés dans les pharmacies de ménage: ils sont la cause de gros problèmes, voire de véritables dangers pour les population (formation médicale trop sommaire sur place entraînant de mauvaises utilisations,

médicaments périmés exigeant leur destruction sur place, sans moyens adéquats, etc.). Avec l'aide d'autres organisations humanitaires, Pharmaciens Sans Frontières s'occupe elle-même d'acheminer et d'assurer le suivi de l'utilisation des médicaments nécessaires.

A toutes fins utiles, savoir qu'on estime à 40 % le nombre de prostituées séropositives...

MATÉRIEL À EMPORTER

En fonction de la saison et de la destination choisie, la garde-robe est complètement différente.

Dans le Nord et au Sahara, il ne faut pas oublier que les nuits sont fraîches et les journées très chaudes. La meilleure technique est donc celle de l'oignon: plusieurs couches de vêtements qu'on retire l'une après l'autre, à mesure que le soleil monte à l'horizon. D'une manière générale, prévoir des vêtements amples et, si possible, en fibres naturelles pour éviter les irritations. Deux paires de chaussures sont nécessaires: une de sandales ouvertes ou de tongs et une de chaussures montantes, genre Pataugas. La population du nord du Mali étant en grande majorité de confession musulmane, il faut éviter de se promener en short et bras nus dans les villes.

Lors de safari vision, éviter les vêtements trop voyants et privilégier des tenues neutres (sable, marron ou blanches). En saison des pluies, ne pas oublier une veste ou un poncho imperméable et des vêtements dont la fibre sèche rapidement.

Les nuits sur le fleuve étant assez fraîches, il est nécessaire d'emporter un bon pull et un coupe-vent ou une polaire.

Un chapeau, une paire de lunettes de soleil et une crème de protection solaire sont indispensables. Peuvent également être utiles une paire de jumelles, une lampe frontale, un couteau suisse, un oreiller gonflable et des boules Quiès, bref, le minimum vital du voyageur ordinaire.

Pages suivantes:
Marché devant la mosquée de Djenné





HISTOIRE

L'HISTOIRE ANCIENNE

L'EMPIRE DU GHANA

L'empire du Ghana, que la tradition orale désigne encore aujourd'hui par le terme d'empire du Ouagadou, fut le premier grand empire noir de l'Afrique occidentale. Sa capitale Kombi-Saleh se situait au nord de Nara et à l'ouest de Nema, dans l'actuelle Mauritanie. La prospérité de l'empire était due aux échanges commerciaux qui existaient entre le monde berbère au nord et le pays malinké au sud. Fondé au 8e siècle par les Soninké de la région de Nara, l'empire du Ghana atteignit son apogée au 11e siècle, consécutivement à de nombreuses conquêtes militaires. C'est en grande partie grâce au commerce de l'or, dominé par le *Kaya Maghan*, « le maître de l'or », titre que l'empereur se donnait lui-même, que cet empire put asseoir sa souveraineté dans toute cette région de l'Afrique.



Foncièrement animiste, l'empire du Ghana était divisé en plusieurs royaumes, dont la gouverne était laissée à des souverains locaux. La dynastie régnante était celle des Cissé Tounkara (soninké); elle imposait sa politique aux autres royaumes soninké de l'empire qui lui étaient inféodés. La tradition orale rapporte que l'empereur effectuait chaque matin le tour de sa capitale à cheval, et que quiconque avait des plaintes ou des requêtes à formuler pouvait s'adresser directement à lui. C'était le neveu et non le fils de l'empereur qui lui succédait.

La société était très hiérarchisée; elle se divisait en clans et tribus, auxquels venait se superposer un système de castes dans lequel on trouvait les nobles (aristocrates, commerçants et agriculteurs), les hommes de castes endogames (griots, forgerons), et les esclaves, prélevés dans les ethnies dominées.

Très puissante, l'armée de l'empire du Ghana comptait plus de deux cent mille hommes de troupe, dont près de quarante mille archers. La principale

menace provenait des tribus nomades arabo-berbères stationnées dans le nord, à la lisière du Sahara.

Situé à la limite du monde animiste des sylves et des grands espaces du nord peuplés de berbères, l'empire devait son rayonnement à un développement économique particulièrement efficace. Des provinces méridionales, fertilisées régulièrement par les pluies, provenaient les agrumes, les fruits, les légumes, les tubercules et le mil, tandis que le nord, territoire des oasiens, était voué à l'élevage des caprins et des bovins. Les nombreux contacts avec la Méditerranée, par l'intermédiaire des caravanes de marchands, avaient transmis la culture du blé et, dans les villes, un artisanat de qualité voyait le jour, notamment la bijouterie grâce une matière première abondante (or, argent).

L'activité minière était également l'un des piliers de l'économie de l'empire, et l'or de Bambouk et du Bouré approvisionnait les marchés des grandes villes du Maghreb, jusqu'au cœur de l'Espagne actuelle, alors sous tutelle musulmane.

Une si grande prospérité devait attirer la convoitise des voisins. En 1042, les Almoravides ou « gens du monastère », Berbères récemment convertis aux préceptes du Coran, entreprirent une incursion vers l'empire du Ghana. Leur chef de guerre, Yaya Ibn Oumar s'empara du royaume d'Aoudaghost en 1054. La

L'EMPIRE DU GHANA D'APRÈS LES GÉOGRAPHES ARABES

Pratiquement tous les géographes ou voyageurs arabes ont décrit l'empire du Ghana comme une terre où l'or abondait.

Déjà au 7e siècle, l'astronome El-Fazari en parlait comme d'une « *Terre d'or* ». Puis les historiens et géographes arabes de l'époque, ont décrit le Ghana comme « une terre où l'or brillait comme des plantes dans le sable, ou comme des carottes cueillies au soleil » (El Hamtani); El-Yakubi dit que « le roi du Ghana est un Grand Roi, on trouve dans son territoire des mines d'or, et il a sous sa coupe un grand nombre de royaumes »; « Le roi du Ghana est l'homme le plus riche du monde par son or » (Ibn Hawqal). El-Idrisi rapportait en 1154 que le roi du Ghana était si riche que ses chevaux étaient attachés par des paillettes d'or. Dans son livre *Kitab al Masulik wa'al mamalik*, El Bekri rapportait que « les chevaux du roi dormaient sur un tapis et étaient attachés avec des cordes de soie ».

Tous ces récits traversèrent l'histoire, tant et si bien que les encyclopédistes européens du 13e siècle affirmèrent que la région était peuplée de fourmis géantes pourvoyeuses d'or, et qu'il suffisait d'y expédier des juments avec des coffres vides pour que ces fourmis, dont certaines étaient grosses comme des chiens, remplissent à ras bords les coffres de poudre d'or !

capitale de l'empire, Kombi-Saleh, convoitée par le chef de guerre Aboubakar, tomba sous la domination des Almoravides en 1076.

La partie nord du royaume devint le domaine exclusif des peuples nomades berbères ou arabo-berbères, tandis que les agriculteurs sédentaires soninké se replièrent vers les provinces méridionales. Les écrits, en particulier ceux du géographe arabe El Bekri, font état d'une sécheresse importante qui aurait duré sept ans. Elle aurait considérablement affaibli le royaume, favorisant ainsi la victoire des Almoravides.

Une nouvelle donnée: l'islam

C'est par les commerçants que l'islam atteignit les régions les plus reculées. Depuis leur première incursion en Afrique du Nord vers le milieu du 7e siècle, les Arabes musulmans avaient progressivement repoussé les populations berbères autochtones réfractaires à l'islam vers les massifs montagneux ou vers les espaces sahariens. De même, lorsque les Almoravides prirent possession de l'empire du Ghana à la fin du 11e siècle, les populations qui jusqu'alors étaient animistes, migrèrent vers le sud afin d'échapper à la religion de Mahomet que les Almoravides tentaient de leur imposer.

Plusieurs royaumes vassaux du Ghana choisirent de conserver leurs pratiques animistes, et se détachèrent de l'empire. De cet islam imposé pour nourrir des accointances mercantiles, il résulta un morcellement de l'empire qui engendra une irrémédiable désorganisation de l'économie. Le commerce transsaharien, l'agriculture et l'élevage tombèrent en décrépitude. Le pays tout entier s'appauvrit, faisant le jeu des royaumes satellites auparavant vassaux. Ainsi celui du Sosso, moins de deux siècles après la prise de Kombi par les Almoravides, s'empara du Ghana.

Les routes caravanières

A partir de la seconde moitié du 8e siècle, le trafic caravanier s'accrût, notamment sous l'impulsion des Khâridjites, qui furent les véritables promoteurs de ce type de commerce. De nouveaux puits furent creusés afin de permettre aux chameaux de s'abreuver durant le long parcours qui séparait les deux «ports» sahariens: Aoudaghost au sud, et Sidjilmassa au nord. Le *Bilad as Sudan*, «le pays des Noirs» en arabe, produisait des quantités d'or qui permettaient aux villes du Maghreb de s'enrichir. D'est en ouest, les différents califats n'avaient de cesse de frapper de nouvelles monnaies.

C'est au 11e siècle, sous le règne des Almoravides, dominant littéralement l'espace entre les rives du Sénégal et celles du Guadalquivir, que le commerce de l'or en provenance de l'Afrique de l'Ouest fut porté à son apogée et devint la clé du développement économique et culturel du monde musulman. Les *maravédis* d'or pur étaient frappés dans des ateliers marocains et espagnols. Dès le 12e siècle, les Hafsides de Tunisie exportaient de l'or jusqu'en Italie, où les

royaumes latins des croisés se mirent également à le transformer en monnaie, tout d'abord en imitant les dinars, puis en substituant aux caractères musulmans des inscriptions chrétiennes afin de créer la confiance en leur monnaie. A cette époque, des pièces d'or étaient frappées à Marseille, à Gênes, à Florence, à Venise, puis la fièvre du précieux métal gagna bientôt toute l'Europe. Dans la première partie du 14e siècle la demande en or s'accrût et le commerce se développa en Méditerranée. Quant aux échanges transsahariens, ils prospérèrent jusqu'à ce que les Portugais, en prenant pied sur les côtes africaines, n'en modifient la donne.

L'EMPIRE DU MALI

Après l'éclatement de l'empire du Ghana, le petit royaume du Sosso, gouverné par Soumaoro Kanté, étendit sa souveraineté sur toute la région comprise entre les fleuves Sénégal et Niger, devenant l'un des plus puissants de l'Afrique de l'Ouest. Au 13e siècle, le modeste royaume du Mandé (ou Mali), situé entre Siguiri et Kita, prit son essor.



En 1224, Soumaoro Kanté entreprit une importante campagne pour annexer le Mandé. Il mit en fuite le monarque de l'époque, Dankaran Touman, qui n'était autre que le frère du célèbre Soundjata Keïta, alors en exil à Méma. Devant le péril qui menaçait son royaume, Soundjata, appuyé par plusieurs souverains des royaumes environnants, finit par prendre les armes contre Soumaoro Kanté. De nombreux affrontements s'en suivirent, mais c'est lors de la fameuse bataille de Kirina, en 1235, que le tyran du Sosso capitula. Soundjata fut alors proclamé roi du Mandé. L'empire du Mali était né.

Après la reddition du roi du Sosso, Soundjata annexa à son empire le royaume déjà très affaibli du Ghana. Durant son règne, de 1235 à 1255, il parvint à réunir les différents clans malinké du Mandé au sein d'un seul et unique royaume, avec Niani pour capitale. Comme du temps de l'empire du Ghana, l'extraction de l'or permit au commerce de se développer de façon stable. Le trafic caravanier, quelque peu ralenti pendant la période de troubles ayant précédé l'avènement de Soundjata, reprit son essor. Du nord provenaient le sel, le

cuivre, les tissus, ainsi que des produits manufacturés en Europe. Du sud partaient les épices, l'ivoire, la kola, l'or et les esclaves.

L'or paraissait inépuisable, et les mines du Bouré en fournissaient des quantités incroyables. L'agriculture prospéra et l'empire du Mali développa la culture du coton et de l'arachide. Soundjata organisa une armée très hiérarchisée afin d'étendre son royaume. A la fin de son règne, l'empire du Mali englobait le Mandé, le Bambouk, le Bouré, le Sosso, ainsi qu'une partie du Tekrour.

Son fils Mansa Oulé, qui régna de 1255 à 1270, étendit l'empire vers l'ouest, jusqu'à l'océan Atlantique. A sa mort, ses héritiers se disputèrent son trône et un esclave affranchi, Sakoura, profita du désordre pour s'emparer du pouvoir. Il régna de 1285 à 1300. Musulman, il entreprit d'étendre l'empire vers l'est et effectua un pèlerinage à La Mecque, mais il fut assassiné à son retour par des pirates sur les côtes de Cyrénaïque. Les Keïta récupérèrent le trône. Ce fut alors Abou Bakari II, père du célèbre Kankou Moussa, qui prit le pouvoir. Mais Abou Bakari II périt noyé durant la gigantesque expédition navale qu'il avait organisée depuis les côtes atlantiques vers l'ouest.

Et si c'était un Malien qui avait découvert l'Amérique ?

Abou Bakari II n'est pas un personnage célèbre, et pourtant... On raconte que ce roi, issu de la lignée de Soundjata et prédécesseur de Kankou Moussa sur le trône du Mali, a découvert l'Amérique avant Christophe Colomb. Légende, affabulation ? Pas si sûr quand on sait qu'Ibn Batouta lui-même rapporta ses projets de conquête maritime.

Abou Bakari II envoya une première expédition composée de deux cents navires, dont un seul revint. Plus que jamais intrigué par l'étendue des mers et l'existence d'une terre immense de l'autre côté, il s'embarqua lui-même, en 1311, à la tête d'une flotte gigantesque de deux mille navires.

L'expédition se perdit et personne n'en revint jamais, mais la controverse perdure : a-t-elle disparu en mer, ou a-t-elle atteint l'Amérique, près de deux siècles avant Colomb ? Des traces, notamment des statues retrouvées sur le continent américain, font aujourd'hui pencher les chercheurs pour cette incroyable deuxième hypothèse.

Alors que tous les souverains de la région avaient l'œil rivé vers l'est et les possibles conquêtes terrestres, qu'est-ce qui a pu entraîner Abou Bakari II vers une telle aventure ?



Orpailleurs à Naréna

La légende de Soundjata

La tradition orale rapporte que la mère de Soundjata Keïta était une femme hideuse et qu'elle donna naissance à un fils malingre, incapable de se mouvoir. A l'âge de quatre ans, il ne savait toujours pas marcher. Pourtant, une prédiction affirmait qu'il deviendrait un jour un grand roi, aimé et respecté de tous. Soundjata passa sa petite enfance avec son handicap puis, à l'âge de sept ans, se redressa en s'appuyant sur une lame de fer. Enfin sa véritable destinée se dessina.

Soundjata fut contraint à l'exil par son frère Dankaran Touman qui le jalousait, bien que ce dernier eût accepté la suzeraineté imposée par le roi du Sosso, Soumaoro Kanté. Soumaoro était un monarque intransigeant, régnant sans partage sur les royaumes qu'il avait asservis, tant et si bien que tous le craignaient mais n'osaient l'affronter. Soundjata, qui devait être le libérateur du Mandé, fut recherché, et une cohorte d'émissaires prit le chemin de Méma, près du lac Debo, afin de le convaincre de libérer son pays du joug du tyran. Mais l'affaire ne fut pas si simple, car Soumaoro, escorté d'une armée redoutable, était de surcroît doté de pouvoirs surnaturels qui le rendaient insensible aux flèches. Soundjata et son armée accusèrent une première défaite à Kankignè. L'une des sœurs de Soundjata, que Soumaoro avait épousée de force, connaissait le secret pour annuler l'invincibilité de son mari et en fit part à son frère: ses pouvoirs perdraient leur effet dès lors que Soumaoro serait frappé par une flèche confectionnée avec un ergot de coq blanc. Au cours de la bataille de Kirina, Soundjata,

Le Cauris : une Valeur Sûre

En 1353, Ibn Batouta constata qu'à Gao et Tombouctou le commerce se faisait au moyen de petites coquilles de gastéropodes appelées « cauris », qui servaient de monnaie d'échange. Les cauris étaient solides, faciles à compter et infalsifiables. Originaires des Maldives, dans l'océan Indien, ces coquillages transitaient par le Moyen-Orient puis l'Afrique du Nord pour atteindre l'Ouest africain. Lors du passage de Léon l'Africain, vers 1507, quatre cents cauris valaient un miqtal d'or.

Au 18e siècle, le taux de change s'était maintenu, en dehors des périodes de famine, à trois mille cauris pour un miqtal d'or. Au temps de Sékou Ahmadou, entre 1826 et 1840, il était de quatre mille. En 1914, de six mille. Ainsi, pendant deux siècles, le cauris a gardé une relative stabilité. Pour le maniement de quantités importantes de cauris, on comptait par tas de cinq, puis de quatre-vingts (un *kèmè*), et de huit cents (un *ba*). Le trésor de certains rois était ainsi composé de plusieurs cases remplies à ras bord de cauris !

Il y a un siècle, les cauris servaient encore de monnaie d'échange dans la majeure partie de l'Afrique de l'Ouest. Ils n'étaient plus que de la menue monnaie dans un système de transaction où l'or, lui, représentait les grosses coupures. Puis les négociants européens importèrent des quantités énormes de cauris, ce qui eut pour effet de le faire disparaître de la circulation en tant que valeur monétaire. Il est à présent utilisé pour les parures et la décoration des fétiches.



qui avait confectionné la flèche ad-hoc, visa son adversaire qui perdit sur-le-champ tous ses pouvoirs de magiciens. Certains racontent que le tyran disparut instantanément, d'autres affirment qu'il se réfugia dans les montagnes de Koulikoro. Par vengeance, Soundjata mit à sac la ville de Sosso.

Le règne de Kankou Moussa

Kankou Moussa fut intronisé en 1312, après la mort de son père. Le début de son règne fut marqué par sa domination sur les villes de l'Est et la soumission des Touareg. Musulman pratiquant, il entreprit en 1324 un pèlerinage vers La Mecque qui marqua très fortement les esprits de l'époque. Les historiens arabes relatèrent ce périple avec moult détails: il aurait gagné Le Caire à la tête d'une caravane qui ne comptait pas moins de 8000 hommes ainsi qu'un nombre phénoménal d'animaux de bâts chargés de toutes les richesses de l'Afrique de l'Ouest, dont deux tonnes d'or pur. Oumari rapporta qu'une telle quantité d'or fit baisser le cours du métal jaune pendant plus de dix ans sur la place du Caire!

A son retour de pèlerinage, en 1325, Kankou Moussa fit construire la mosquée Djingareiber de Tombouctou. L'heure était à l'érudition, et le souverain appela à sa cour de nombreux lettrés maghrébins, par qui la renommée de l'empire du Mali parvint jusqu'en Europe. Tombouctou devint un véritable centre intellectuel, et le trafic caravanier s'intensifia. Selon l'historien arabe Ibn Khaldoun, l'empire du Mali recevait annuellement d'Egypte plusieurs caravanes comptant chacune près de 12 000 chameaux. Le Mali devint alors une puissance incontournable, sa zone d'influence allant de l'Atlantique à l'actuelle république du Niger, et du Sahara à la limite nord de la grande forêt. L'organisation politique décentralisée mise en place sous le règne de Soundjata fut maintenue, et l'on comptait sur la totalité du territoire pas moins de 400 cités.

Chaque province du royaume avait à sa tête un gouverneur, nommé et révocable par l'empereur, et chargé de l'administration. Dans les royaumes vassaux, les rois élus selon la coutume assumaient cette fonction, mais devaient allégeance à l'empereur.

Le règne de Kankou Moussa fut aussi celui de la prospérité économique. Le Mali produisait alors des céréales en grande quantité et la culture du coton s'était fortement accrue. L'activité minière était une importante source de revenus pour l'Etat qui percevait des taxes sur l'exploitation et des droits de passage sur la circulation des marchandises. Le fer provenait des mines du Haut-Sénégal, le cuivre de Diarra et de Takedda, et l'or du Bambouk et du Bouré. Le commerce avec les pays arabes était florissant.

Durant cette période, seuls les dirigeants, les aristocrates et les hommes libres, l'élite politico-militaire et les riches commerçants étaient musulmans. Ils professaient une parfaite tolérance à l'égard du peuple, des hommes de castes (forgerons et griots) et des captifs, qui étaient restés animistes. Les conversions en masse débutèrent avec l'arrivée des commerçants, et les nouveaux adeptes

étaient très pieux, comme en témoigne l'historien arabe Ibn Batouta: « Ils montrent un grand zèle pour apprendre par cœur le sublime Coran » tout en apportant une nuance: « les esclaves et les petites filles se promènent nus et les gens mangent de la chair de chien et de la charogne ». Ses écrits nous renseignent aussi sur la bonne administration du Mali et sur sa prospérité. Cette période vit se construire un nombre considérable de mosquées-écoles dans des villes comme Tombouctou, Djenné, Goundam et Gao. Chaque grande ville possédait un cadi et la justice était rendue en appliquant la charria et le droit coutumier.

Le déclin de l'empire du Mali

A force de s'agrandir, l'empire du Mali devint très difficile à gouverner. En 1337, les Mossi ravirent la ville de Tombouctou au *mansa* musulman Maghan, alors que celui-ci venait à peine de monter sur le trône. Les cavaliers mossi saccagèrent la ville avec une telle cruauté que les exactions commises restèrent longtemps gravées dans les mémoires. En dépit de l'organisation remarquable mise en place sous le règne de Soundjata, les querelles de successions et le désordre survenant à la mort de chaque roi avaient fini par affaiblir l'unité de l'empire; les petits royaumes vassaux recouvraient progressivement leur autonomie. Après le règne de Mansa Souleymane (1341-1360) qui correspond à l'âge d'or du Mali, aucun successeur ne put en sauver l'unité. L'empire finit par céder sous le coup des invasions extérieures, notamment celles des Mossi et des Songhaï.

La mise à sac de la ville de Tombouctou avait ouvert une brèche irrémédiable. L'influence des cavaliers mossi s'accentua dans la région du Macina jusqu'à la fin du 14e siècle, puis reprit entre 1477 et 1483. Sur le front est, le royaume des Askia



Chef des bouchers de Tombouctou

– qui avait succédé à celui des Sonni – enleva le Diaka au Mali, si bien qu'entre 1500 et 1508, les provinces du nord passèrent sous domination songhaï, tandis que les Peuls s'emparaient du Tekrour. Au début du 17e siècle l'empire du Mali se réduisait à l'ancien royaume de Kangaba.

L'EMPIRE SONGHAÏ

L'empire Songhaï est reconnu pour être le troisième grand empire du Soudan occidental. Au cours du dernier millénaire avant J.-C., la désertification du Sahara avait repoussé des populations protohistoriques de chasseurs-cueilleurs vers le sud. Cet exode avait permis à des peuples de se fixer dans le Dendi, sur les rives du fleuve Niger: les Gow étaient des chasseurs, les Gabibi des agriculteurs, et les Sorko des pêcheurs.



Au 6e siècle, les Sorko asservirent les autres ethnies et fondèrent le royaume de Koukia qui s'étendait du Dendi à Tillaberi. Un siècle plus tard, une autre dynastie, celle des Dia, s'imposa.

Une quinzaine de souverains dia animistes se succédèrent avant la conversion de la dynastie à l'islam, vers l'an 1000. Gao, idéalement située sur le fleuve Niger, au débouché d'une importante voie commerciale transsaharienne en provenance de Cyrénaïque, convenait mieux comme capitale que Koukia, en raison de son climat plus sec. La cité de Gao comprenait deux villes distinctes. L'une, pour le roi et sa suite, était l'antique cité de Sané (un peu au nord de l'actuelle ville de Gao); à proximité de ce site ont été trouvées des stèles royales datant du 12e siècle. L'autre, Gao l'ancienne, située au confluent du Tilemsi sur les rives du Niger, et réservée aux marchands et au peuple. Le trafic du sel saharien était à la base des échanges. On l'embarquait sur le Niger, sur lequel les Sorko avaient le monopole des transports fluviaux vers les marchés de l'or, de l'ivoire, de la kola et des esclaves.

La prospérité de Gao suscita la convoitise et, au retour de son pèlerinage à La Mecque en 1325, le célèbre Kankou Moussa apprit que l'un de ses lieutenants, Saga Mandia, avait conquis Gao en son absence. Il s'y rendit pour rece-

voir l'allégeance du roi dia Assibaï, qui lui remit en tribut ses deux fils Ali Kolen et Souleyman Nar. Ceux-ci réussirent à s'enfuir et regagnèrent Gao. Ils déposèrent leur oncle dia Bada, alors au pouvoir. Ali Kolen se proclama roi, prit le nom de Sonni et libéra du joug malien la région du Dendi, berceau de la dynastie. Les premiers Sonni firent peu parler d'eux : la puissance mandingue était à son apogée et la plus grande partie du pays, dont la capitale Gao, toujours sous domination malienne.

Les Sonni guettaient la décadence de l'empire du Mali, déjà fort avancée à la fin du 14e siècle. Après de nombreuses batailles menées contre les Mossi, les Bariba, les Haoussa, les Mandingues et les Touareg, ils lancèrent une vaste offensive en direction de l'ouest.

Vers 1400, Sonni Ma Daou (ou Mahamed Da'o) mit Gao à sac et fit de nombreux prisonniers mandingue. Il enleva au *mansa* vingt-quatre tribus asservies, composées de Bamanan, de Peuls, de Sorko, de Bozo. Ce fait de guerre eut un fort retentissement dans tout le Soudan nigérien, et il donna aux Sonni la suprématie politique dans la région. C'est vers la seconde moitié du 15e siècle que Sonni Ali le Grand, ou Sonni Ali-Ber (1464-1492) réussit à faire du petit royaume initialement centré autour de Koukia un empire qui devint le plus grand Etat que connut l'Afrique de l'Ouest à l'époque médiévale.

Dans l'ouvrage *Tarikh El-Fettach*, Sonni Ali le Grand est toujours décrit comme un personnage cruel, assoiffé de sang et profondément injuste envers ses sujets. Durant son règne, il prit en 1468 la ville de Tombouctou aux Touareg qui l'occupaient depuis 1433, et l'annexa au royaume songhaï. Puis il lança une offensive contre la ville de Djenné, qui finit par capituler au terme d'un long siège. Il attaqua ensuite le Macina, les Mossi, et enfin les Dogon, avant de rentrer à Gao en 1488. Il mourut en 1492, après une ultime expédition dans le Gourma.

L'Histoire montre que Sonni Ali-Ber réussit à réunifier le Mali. Il régna sur un puissant empire qui s'étendait sur toute la boucle du Niger, du Dendi à Djenné, englobant également le septentrion où vivaient les Touareg, le Macina, le Gourma, et une partie des pays Dogon et Mossi. Sous son règne furent entrepris de vastes travaux, dont le curieux canal creusé en plein cœur du désert, qui devait relier le lac Faguibine au niveau de Ras El Mâ, à la ville de Oualata. Contrairement à ses prédécesseurs, le tyrannique Sonni Ali-Ber ne se contenta pas d'amasser du butin, il fut également un grand organisateur et assura la prospérité du Mali.

La légende des Dia

Le *Tarikh El-Fettach* raconte qu'à l'époque où les gens de Gao habitaient sur l'autre rive du fleuve (côté Gourma), les villageois traversaient régulièrement le fleuve du côté Haoussa (où se trouve actuellement la ville de Gao) pour y faire provision de poisson séché et de fruits. Un jour, ils y remarquèrent l'empreinte d'un géant dont les orteils paraissaient démesurés. Effrayés, ils retournèrent chez

LE SOUDAN

Le terme de Soudan a défini, au cours des temps, des territoires variables, mais qui appartenaient tous à cette grande unité que les Arabes appelaient *Bilad-es-Sudan*, « pays des hommes Noirs » (par opposition à *Bilad-es-Beidan*, « pays des hommes Blancs »).

Sur le plan géographique, on a aussi nommé Soudan la région de transition entre le Sahel et les zones humides. Le climat et la végétation changent progressivement : des plaines arides et semi-désertiques, balayées par l'harmattan, le paysage se transforme peu à peu en savane claire puis arborée, arrosée par une saison des pluies plus longues et plus abondantes que dans le Sahel.

Dès le 18e siècle, les explorateurs français utilisèrent le mot Soudan pour appeler pratiquement toute l'Afrique occidentale française.

Aujourd'hui, en Afrique de l'Ouest, lorsqu'on parle de végétation ou d'architecture soudanaise, c'est toujours en référence à l'ancien Soudan français, et non à l'Etat du Soudan actuel, situé dans le haut Nil au sud de l'Egypte, qui était jadis une colonie britannique.

eux et en firent part aux villageois. Le conseil des sages se réunit et décida d'envoyer des émissaires afin d'éclaircir ce mystère. Ceux-ci retrouvèrent la fameuse empreinte et suivirent la trace jusqu'à un arbre sous lequel un géant était assoupi. Cet homme, aux proportions impressionnantes, avait le teint foncé, le ventre et la tête énormes, et tenait à la main un sceptre. Les villageois saluèrent le géant, qui prétendit, en arabe, arriver du Yémen. Comme ils n'entendaient pas cette langue, les villageois se méprirent et crurent qu'il se nommait *Dia*. Satisfaits de ce premier contact, ils laissèrent le géant et traversèrent le fleuve pour retourner chez eux. Les villageois se prirent d'amitié pour cet étranger, qui n'avait pas son pareil pour la chasse aux grands mammifères. Un jour, un maître lui confia l'une de ses esclaves. De cette union naquit un fils, semblable à son père.

L'enfant grandit, et apprit aussi bien la langue de son géant de père que celle de sa mère. Il tissa de solides relations avec les habitants du village du Gourma, si bien que quelques-uns vinrent habiter avec lui et fondèrent une ville nouvelle sur la rive Haoussa du fleuve : Gao. L'enfant se proclama roi, et défendit son peuple contre les tribus arabes qui vivaient dans la montagne. La légende le dit invulnérable au fer. Il fut ainsi à l'origine des Dia, un peuple farouchement animiste, islamisé seulement après de nombreuses générations.

L'apogée de l'empire Songhaï

Après le décès de Sonni Ali-Ber, le trône échut à son fils Sonni Bakary, qui ne le conserva que quelques mois, car il fut détrôné par l'un des chef de guerre de

son père, un certain Mohamed Touré. Ce dernier, alors âgé de 50 ans, fut le fondateur d'une nouvelle dynastie : les Askia.

Au 16e siècle, le commerce du sel assurait la prospérité des villes de Gao et de Tombouctou. C'était à cette période de grand rayonnement culturel que l'empire Songhaï connut son apogée sous la dynastie des Askia, plus particulièrement les règnes d'Askia Mohamed (1493-1528) et d'Askia Daoud (1549-1582).

Askia Mohamed sut asseoir son autorité par le dialogue, et non par la force comme son prédécesseur Sonni Ali-Ber. Son pèlerinage à La Mecque, effectué en 1496, lui permit de légitimer sa prise de pouvoir, et il revint avec le titre de « calife du Soudan ».

Dès son retour de la ville sainte, Askia Mohamed lança le djihad à l'encontre du royaume mossi du Yatenga, mais cette incursion se solda par un échec. Au nord, les limites occidentales de l'empire furent consolidées. Vers l'ouest, il s'arrêtait au Fouta, et au sud-est il s'étendait jusqu'à la ville de Kano.

L'empire, qui avait pour capitale Gao, était dirigé selon les principes de l'islam. L'empereur détenait le pouvoir central.

Sous le règne d'Askia Mohamed, de nombreuses écoles furent construites. L'enseignement de l'arabe, par la lecture du Coran mais également par d'autres disciplines telles que la théologie, l'histoire, la grammaire et le droit, fut encouragé. L'*alfa* Mahmoud Kati ben El Hadj El Motaouakkel Kati, auteur du *Tarikh El-Fettach*, et qui fut un compagnon d'Askia Mohamed, ne tarit pas d'éloges à son propos, scellant pour la postérité l'image d'un pieux musulman, sage défenseur de la religion et de la science, altruiste et entièrement dévoué à son peuple. Askia Mohamed régna près de 40 ans et, à la fin de sa vie, devenu pratiquement aveugle, il fut contraint d'abdiquer. Le *fari mondjo* Moussa s'autoproclama *askia* en 1528. Le règne de ce souverain ne fut pas très glorieux, ni celui de ses successeurs d'ailleurs : Mohamed II, Ismaïl, Ishaq... Il a fallut attendre Askia Daoud (1549-1582), dont le règne correspond à l'âge d'or de la civilisation nigérienne, pour que le Songhaï regagna en prospérité. Mais vers la fin du 16e siècle, la menace saadienne se faisait déjà sentir, et les problèmes de succession, aggravés par une série de catastrophes naturelles (inondation, sécheresse, épidémie de peste), allaient sérieusement fragiliser le régime. Née avec le siècle, la dynastie des Askia mourut avec lui.

Les salines de Teghaza

Vers la moitié du 16e siècle, les sultans marocains avaient revendiqué les salines de Teghaza, contrôlées par Askia Ishaq Ier. Celui-ci leur avait alors envoyé en représailles plus de 2000 guerriers touareg vers la vallée du Draa. Mohammed Ech Cheikh, alors au pouvoir au Maroc, avait préféré renoncer au contrôle de la mine plutôt que de risquer une guerre.

Kona, près de Ségou : architecture bozo



Le Commerce des Esclaves

Entre le 7e et le 19e siècle, on estime à environ 17 millions le nombre d'hommes, de femmes et d'enfants razziés par les négriers musulmans afin d'alimenter la seule traite orientale, soit près de 40 % des 42 millions de personnes ayant fait l'objet de la traite en général.

Quand les Marocains se sont abattus sur l'empire Songhaï à la fin du 16e siècle, ils ont modifié en profondeur la donne relative au commerce des esclaves. Soucieux de mobiliser le maximum de main-d'œuvre afin de redresser la filière sucrière de leur économie alors en concurrence avec les plantations des Européens aux Indes occidentales (les Caraïbes actuelles), ils ont négligé la valeur marchande que représentait un esclave.

Sous le pachalik marocain, le prix d'un esclave chuta considérablement. Alors qu'au début du 16e siècle Léon l'Africain mentionnait le prix de six ducats pour une jeune fille de 15 ans ou un adolescent, soit un peu moins de la moitié du prix d'un chapeau de médiocre qualité, ce prix à considérablement chuté à la fin de ce siècle où l'esclave ne valait plus que la moitié du prix.

Cette politique d'entente fut d'abord maintenue par son fils Moulay Ahmed El Mansour. Mais ce dernier, un sultan dynamique et ambitieux, désirait détourner à son profit le commerce transsaharien. En 1589, il réclama une nouvelle fois les salines de Teghaza, et le refus de l'Askia Ishaq II lui donna prétexte à une intrusion vers le Songhaï. Le 12 avril 1591, au plus fort de la chaleur, l'armée marocaine, constituée de renégats et conduite par le pacha Djouder, écrasa l'armée songhaï. L'invasion marocaine eut pour conséquence la division du royaume en deux parties : le royaume du Dendi à l'est, et celui de Tombouctou à l'ouest. En outre, le commerce caravanier en pâtit, et l'économie sombra bientôt. Les conquérants emmenés par Djouder se distinguèrent par leur indiscipline et leurs exactions envers les lettrés musulmans de Gao et de Tombouctou. Ils portèrent un coup fatal au développement de la civilisation soudanaise.

Les marchands à l'époque de l'empire Songhaï

La grande majorité des commerçants au long cours étaient d'origine arabo-berbère, tandis que ceux de proximité étaient d'origine soudanaise. Les premiers étaient regroupés en fonction de la spécificité des marchandises qu'ils transportaient : les Messoufa d'origine sanhadja (berbère) et les Bérabich, de souche arabe, étaient spécialisés dans le commerce et l'acheminement du sel. Les commerçants sédentaires installés en ville étaient originaires des grandes cités caravanières telles Sijilmassa dans le Tafilalet marocain, Adrar dans le Touat algérien ou encore Ghadamès dans l'actuelle Libye.

Quant aux commerçants soudanais, c'était très souvent des Soninké. Ils vivaient dans les grandes villes du delta intérieur du fleuve Niger. Leurs cousins du Mandé, les Wangara (les Dioula d'aujourd'hui) s'avéraient également être de redoutables hommes d'affaire. Regroupée par quartier, chacune de ces ethnies possédait son propre chef. Les compagnies les plus dynamiques avaient leur siège dans les villes principales (Tombouctou, Oualata, Gao, Djenné) et créaient des succursales dans les localités de moindre importance, ainsi que des relais dans les oasis principales le long des routes caravanières. Ces entreprises familiales possédaient leurs chameaux pour le transport; elles avaient également mis en place des réseaux de courtiers et d'intermédiaires, de commis voyageurs et de boutiquiers, qui souvent étaient rétribués au prorata du chiffre d'affaires réalisé.

L'influence des puissances occidentales en Afrique

En 1415, sous l'impulsion d'Henri le Navigateur[1], les Portugais s'installèrent sur les côtes africaines et marocaines. Dès ce moment, ils n'eurent de cesse que détourner l'or des caravanes vers les ports de l'Atlantique. Ils s'enfoncèrent au cœur du désert, dans le but d'y établir des relais et des entrepôts pouvant leur permettre de contrôler le flux des marchandises. Puis les navigateurs portugais s'établirent sur les côtes de l'actuel Ghana en 1472, ponctionnant l'or à sa source. Ils se mirent alors à exporter des tonnes de métal jaune par la mer, sans avoir à recourir au trafic caravanier. Ce détournement du trafic de l'or vers le sud et le golfe de Guinée affaiblit la route de l'Ouest et fragilisa les villes du Maghreb dont les productions artisanales, acheminées vers l'Afrique de l'Ouest par les caravanes, entrèrent directement en concurrence avec celles qu'importaient les Portugais. En 1492, la prise de Grenade, en Espagne, mit fin à la domination des musulmans, et l'Europe se tourna vers les Amériques. La prise de possession de territoires outre-Atlantique et, notamment, la culture de la canne à sucre, portèrent un coup sévère à l'économie marocaine qui vit son industrie sucrière s'effondrer.

Dans le nord-ouest du continent africain en revanche, les Portugais finirent par céder face aux Marocains qui avaient décidé de reprendre à leur compte une partie du commerce caravanier. Les Marocains lancèrent alors une grande offensive vers la boucle du Niger. En 1591, ils s'emparèrent de Tombouctou et des principales villes, mais il était déjà trop tard. Le commerce transsaharien se décala vers l'est et passa sous le contrôle de la ville de Kano, qui devint l'un des centres urbains les plus florissants de l'époque.

---

[1] Henri le Navigateur (1394-1460), qui n'a en réalité jamais quitté les côtes de son Portugal natal, fit construire à Sagres, à l'extrémité de son pays, un arsenal qui devint rapidement un centre d'étude pour la cartographie et la construction. On y inventa notamment la caravelle, qui permit aux navigateurs occidentaux d'aller plus loin dans leurs explorations.

Au nord-est, l'empire Ottoman, installé de l'Egypte à la Tunisie, réorganisa le commerce caravanier. Il envoya à travers tout le Sahara des garnisons pour assurer la sécurité et la pérennité des échanges.

LE ROYAUME DU KÉNÉDOUGOU

Dès la fin du 16e siècles, les commerçants musulmans, les Dioula, qui s'étaient établis dans le nord de l'actuelle Côte d'Ivoire, avaient étendu leur domination sur les groupes ethniques des forêts, en particulier sur les Sénoufo. Au sein de ce groupe, deux clans rivaux s'opposaient, les Ouatarra et les Traoré. Le chef des Traoré, Manka Diabakaté Traoré, quitta le nord de la Côte d'Ivoire et s'établit dans la région de l'actuel Burkina Faso. Au milieu du 18e siècle, l'un de ses descendants vint s'installer dans la région de Finkolo (à 18 km de Sikasso) et asservit tous les Sénoufo qui s'y trouvaient. Ainsi est né le royaume de Kénédougou.

Un siècle plus tard, Daoula Traoré, descendant de Ba Traoré, tenta de pacifier la région, et nombreux furent ses faits d'arme à l'encontre des populations Ouatarra de Kong et les Bobo. Daoula Traoré mourut en 1877, et son second fils, Thiéba, un homme loyal et doué d'une capacité d'organisation sans pareille, transféra la capitale du royaume à Sikasso. Ce puissant royaume allait résister

Intérieur de maison bambara
Gravure tirée de l'ouvrage de Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle*, Paris 1887



longtemps à la pénétration coloniale française, aidé en cela par le pacte de non-agression signé avec Ahmadou, alors roi de Ségou.

Thiéba étendit son hégémonie aux régions avoisinantes. A sa mort, son frère Ba Bemba ne put résister à l'avancée coloniale. Il se suicida au début mai 1898, alors que les troupes françaises pénétraient dans la ville après deux semaines de siège. Le glas du royaume du Kénédougou avait sonné.



Jeunes bambara
Gravure tirée de l'ouvrage de Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle*, Paris 1887

La période de transition vers les royaumes noirs

A la fin du 16e siècle, l'ère des grands empires prit fin. Les 17e et 18e siècles furent caractérisés par des troubles dus à l'absence d'état centralisé. Par ailleurs, à partir du 16e siècle, la traite des esclaves à destination des Amériques s'intensifia et permit l'émergence de nouvelles monarchies, tel le royaume bamanan de Ségou qui fournit aux négriers des milliers d'esclaves. Les conflits s'étendirent avec la prolifération des armes à feu. La société malienne se féodalisa à nouveau, et l'on assista à l'apparition de seigneurs de la guerre.

A partir de la seconde moitié du 17e siècle, le pacha de Tombouctou, profitant de l'éloignement de son souverain (le Maroc), se déclara indépendant. Des groupes arabes se fondirent progressivement dans les sociétés songhaï et targui. Le Soudan entra alors dans une période d'instabilité, ce qui permit aux Touareg de s'emparer de Tombouctou qu'ils convoitaient depuis longtemps et d'imposer sur la ville leur tyrannie sanguinaire. Le commerce en pâtit une nouvelle fois, car les caravanes étaient sans cesse rançonnées.

De 1620 à 1750, pas moins de 155 pachas se succédèrent, et finirent tous emprisonnés, tués, exilés ou empoisonnés. Les relations entre Tombouctou et les Touareg furent empreintes de brutalité durant tout le pachalik. Peu à peu, les différentes tribus touareg descendirent vers les lacs de la boucle du Niger à la recherche de nouveaux pâturages, pillant les villageois sédentaires et contraignant les populations noires à migrer vers le sud ou à devenir leurs captifs. Ainsi ils se sédentarisèrent progressivement, notamment dans le Dendi, le Gourma et dans la région de Goundam.

LE ROYAUME BAMANAN DE SÉGOU

C'est vers la fin du 17e siècle que, profitant de la période d'anarchie qui suivit la chute des grands empires, le royaume bamanan de Ségou parvint à se structurer. L'ascension de ce qui était à l'origine une chefferie de jeunes chasseurs fut rapide, car rien ne l'entrava. La première dynastie régnante à Ségou fut celle des Coulibaly, originaire de la Côte d'Ivoire actuelle.

Mamari Coulibaly (dit Biton) (1712-1755) jeta les bases d'un royaume qui atteint son apogée sous le règne des Diarra, à la fin du 18e siècle. Sa tutelle s'exerça de Djenné à Niamina et des rives du Niger au Bendougou. Au nord, les

Jeunes hommes peuls
Gravure tirée de l'ouvrage de Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle*, Paris 1887



Bamanan imposèrent leur autorité aux Peuls et aux Touareg. Ils entreprirent la colonisation de la région des lacs et du delta intérieur du Niger, contraignant les populations de pêcheurs à cultiver les terres. Cet extension territoriale présentait, en outre, le gros avantage de pouvoir contrôler le trafic caravanier entre les villes de Tombouctou et de Djenné. L'économie des royaumes bamanan reposait essentiellement sur l'agriculture, l'élevage, la pêche, ainsi que sur le commerce de l'or, du sel et des esclaves. La société de Ségou se composait de quatre groupes d'individus: les nobles (*horon*), les hommes de castes (*nyamakala*), les guerriers (*tondion*) et les esclaves (*dion*).

Vers 1600 déjà, les Massassi, descendants de Niangolo, branche aînée des Coulibaly, s'étaient détachés du royaume de Ségou et avaient traversé le fleuve pour fonder un royaume dissident, qui prit pour capitale Sountian. Les Massassi eurent à lutter contre Biton au milieu du 18e siècle; ils s'enfuirent vers l'ouest pour y fonder le royaume rival du Kaarta qui, au début du 19e siècle, sous le règne de Bodian Moriba (1818-1832), atteignit son apogée.

A la même époque, dans le delta intérieur du Niger, Sékou Ahmadou, un marabout peul, créait le royaume musulman du Macina.

LE ROYAUME PEUL DU MACINA

Dès la fin du 14e siècle, les premiers Peuls migrèrent du Fouta-Toro vers le delta intérieur du fleuve Niger. La richesse des pâturages, associée à la faible densité de population, décida sans doute ces nomades à se fixer dans cette région. Les Peuls eurent à subir consécutivement la domination de l'empire du Mali, du Songhaï, des Touareg et du royaume bamanan de Ségou. Ils demeurèrent longtemps animistes, à l'instar des populations de pêcheurs qu'ils côtoyaient.

En 1818, Sékou Ahmadou (1775-1845), un marabout lettré très populaire, se proclama émir des croyants, et lança le djihad. Il livra une bataille victorieuse contre les Ardo, alors coalisés avec le *fama* bamanan de Ségou. Il prit Djenné, au terme d'un siège de neuf mois.

Le royaume peul du Macina se libéra progressivement de la tutelle de Ségou et, en 1821, Sékou Ahmadou créa Hamdallaye, une capitale à l'image de la rigueur musulmane qu'il tentait d'imposer à son peuple. Sékou Ahmadou instaura un service militaire obligatoire à partir de l'âge de vingt ans. Sous son règne, l'Etat fut divisé en cinq régions, chacune administrée par un *amirou*, ou gouverneur militaire, assisté d'un conseil religieux et judiciaire chargé de faire appliquer la charia. Sékou Ahmadou établit des règles strictes quant à l'occupation du territoire, et définit avec précision les zones de pâturage et de transhumance. Le système économique reposait principalement sur l'élevage, mais l'agriculture n'était pas négligée, et de nombreux Peuls se sédentarisèrent pour gouverner les terres mises en culture par leurs esclaves. L'Etat était omniprésent. Les écoles coraniques fleurissaient un peu partout car l'instruction était

devenue obligatoire pour les enfants des deux sexes dès l'âge de 7 ans. Le royaume peul du Macina était encore prospère quand s'abattirent sur lui les troupes du Toucouleur El Hadj Oumar Tall.

L'EMPIRE TOUCOULEUR D'EL HADJ OUMAR TALL

Né en 1797 à Aloar dans le Fouta-Toro (Sénégal), Oumar Tall est issu d'une famille de Torobé Toucouleur. A l'âge de 23 ans, au cours d'un pèlerinage qu'il effectua à La Mecque, il obtint le titre de calife de la confrérie Tidjaniya pour le Soudan. Dès son retour au pays natal, il se heurta à une vive opposition et partit s'installer à Dinguiray, au Fouta-Djalon dans l'actuelle Guinée, où il créa une zaouïa. De nombreux jeunes Toucouleur le rejoignirent et ils s'initièrent au maniement des armes afin de préparer le djihad. Sa doctrine religieuse gagna très rapidement les opprimés et les plus démunis qui voyaient en lui un nouveau prophète. Entre 1848 et 1855, ses troupes ravagèrent plusieurs régions malinké. Il s'empara du Bambouk et du Kaarta, puis se heurta au roi musulman du Khasso et aux chefs du Fouta-Toro. Equipée de petits canons et de fusils à tir rapide, son armée parvint à piller plusieurs comptoirs français sur le haut Sénégal, mais échoua face aux troupes coloniales. En 1857, elle fit le siège du fort de Médine (près de Kayes). Le 10 mars 1861, El Hadj Oumar entra dans Ségou, la riche capitale du roi bamanan Bina Ali qui fut contraint de quitter la ville et se réfugia à Hamdallaye, chez les Peuls. El Hadj Oumar installa sa capitale à Ségou et marcha sur Hamdallaye en avril 1862. Après trois batailles qui firent soixante-dix mille morts, la ville se rendit. Amadou Ahmadou (fils de Sékou Ahmadou) alors au pouvoir, fut tué ainsi que son hôte, le roi Bina Ali. La résistance des croyants s'organisa et Hamdallaye fut reconquise par les Peuls coalisés avec leurs maîtres à penser, les Arabes Kounta de la région de Tombouctou, auxquels se joignirent des archers bobo.

Pourtant, El Hadj Oumar ne parvint pas à briser la résistance des Peuls et des Bamanan, et fut contraint de battre en retraite. Il trouva refuge dans les grottes de Déguimbéré en pays Dogon où il mourut accidentellement lors de l'explosion de sa réserve de poudre. Après sa mort, les haines tribales et les querelles de succession empêchèrent l'émergence d'un état stable. Son fils Ahmadou ne réussit pas à imposer l'unité des territoires.

En 1880 fut signé entre Ahmadou et le Français Gallieni un traité accordant la liberté de commerce, avec une position privilégiée pour la France qui, en contrepartie, s'engageait à ne jamais conquérir un territoire gouverné par les Toucouleur. Mais l'Etat français ne reconnut jamais cet accord, et les troupes envoyées sur place scindèrent l'Etat d'Ahmadou en deux parties, par l'occupation de la ville de Kita en 1881, puis celle de Bamako en 1883. Dans un premier temps Ahmadou ne réagit pas à ces incursions, car il était trop occupé à contrer son rival Mamadou Lamine. Mais dès que ce dernier fut écarté, il mena une



La ville de Tombouctou
Lithographie tirée de l'ouvrage de Heinrich Barth, *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central-Afrika in den Jahren 1849 bis 1855,* Justus Perthes, Gotha, 1867

campagne de rezzou contre l'armée coloniale. La supériorité des Français allait cependant avoir raison de sa résistance. Ahmadou fut contraint de se replier vers l'est, avant de regagner définitivement la région de Sokoto, dans l'actuelle Nigéria, où il mourut en 1898.

Quand bien même les Français avaient réussi à vaincre Ahmadou, ils allaient avoir affaire à un redoutable stratège: Samory, un homme farouchement décidé à reprendre la ville de Bamako, car l'interruption du trafic caravanier affaiblissait sérieusement son empire.

La résistance de Samory

Samory Touré (1840-1900), fut le fondateur d'un Etat qui s'étendait en 1886 (selon les frontières actuelles) de la limite nord de la Sierra Leone à la région de Kita, et allait vers l'est jusqu'à la Guinée, de la côte d'Ivoire et du Mali. Suite à l'avancée des troupes françaises, cet Etat se décala en 1891 vers l'est pour embrasser les régions nord de la Côte d'Ivoire jusqu'aux frontières du Ghana. Durant cette période, le Mali fut incorporé à l'Afrique occidentale française, de même qu'une partie de la Mauritanie, du Burkina Faso et du Niger.

Samory Touré, né vers 1840 et fils d'un Dioula (commerçant islamisé), servit d'abord dans les troupes du marabout Sory Birama, avant de créer sa propre armée. De 1870 à 1875, il se fit remarquer en tant que chef de guerre, puis fut proclamé *faama* et rassembla sous ses ordres toutes les chefferies de la région

du haut Niger, qui à l'époque étaient constamment en guerre. Il agrandit peu à peu son territoire, récupérant au passage des zones aurifères situées au nord du Fouta-Djalon, et fixa sa capitale à Bissandougou. Vers 1880, il prit le titre d'*almamy* et lança une vaste offensive contre les tribus animistes, instaurant un régime autoritaire. Il se heurta pour la première fois aux troupes coloniales françaises en 1881, près de Kita, mais celles-ci ne l'inquiétaient pas outre mesure car, pour lui, la menace venait du colon anglais qui contrôlait la Sierra Leone. En 1887, le Français Archinard conclut un accord qui cantonnait Samory sur la rive droite du Niger. Celui-ci en profita pour entreprendre une grande campagne contre Thiéba, alors *faama* de Sikasso. Le siège de la ville dura seize mois et affaiblit considérablement l'armée du chef mandingue.

En 1889, Samory signa un nouvel accord, acceptant de reculer ses frontières. Mais il était déjà trop tard; Archinard, depuis son arrivée au Soudan, n'avait qu'une idée en tête: liquider Samory. Après avoir chassé Ahmadou de Ségou et de Nioro, Archinard attaqua Kankan par surprise en 1891. C'était la fin de la trêve pour Samory. Pendant dix ans, les Français, dirigés par les colonels Joseph Gallieni et Louis Archinard, ainsi que les Britanniques, traquèrent Samory; dans un premier temps Samory tenta de jouer la division des puissances coloniales en envoyant un émissaire à Londres pour essayer de se placer sous protectorat britannique. Mais les Français et les Anglais venaient de signer un accord qui abandonnait à la France les territoires dans lesquels Samory se trouvait. Les trois derniers souverains du Soudan (Ahmadou, Thiéba et lui) voulurent faire une alliance à son initiative. Cependant, les troupes coloniales avançaient rapidement et les coalisés furent pris de vitesse. Au fur et à mesure des affrontements, il dut se replier vers l'est.

LA COLONISATION FRANÇAISE

Ce fut la décision de construire le fort de Médine, en 1855, qui marqua le début de la conquête du Soudan par la France. Après la signature d'un traité de paix trois ans plus tard, les Français cherchèrent à tracer une route directe entre les deux bassins du Sénégal et du Niger afin d'établir de nouveaux échanges commerciaux. En 1878, l'explorateur Paul Soleillet conclut, à Ségou, un traité de commerce avec le sultan Ahmadou, fils et héritier d'El Hadj Oumar. L'année suivante fut installé le poste de Bafoulabé, premier d'une série devant assurer la liaison entre le Haut-Sénégal et le delta intérieur du Niger. En février 1883, le fleuve Niger fut atteint, et les troupes françaises pénétrèrent à Bamako. Mais, à Paris, on reprochait au colonel Borgnis-Desbordes des pertes en hommes trop importantes et la faible progression de la construction du chemin de fer à partir de Kayes (5 km par an). Le Parlement refusa de voter des crédits supplémentaires, et l'arrêt des travaux de la voie ferrée suspendit l'avancée des troupes françaises vers l'est. Les opérations militaires reprirent un an plus tard. En 1888,

le colonel Archinard succèda à Gallieni, avec le titre de Commandant suprême du Soudan français. Il lança une série de campagnes victorieuses contre l'empire Toucouleur, prenant Ségou en 1890, Nioro en 1891, Djenné et Bandiagara en 1893. Archinard fut considéré comme le réel conquérant du Soudan français.

L'écœurante épopée du tandem Voulet-Chanoine

Des trois colonnes militaires mises sur pied vers 1900 par la France et qui devaient rallier le lac Tchad, celle du capitaine d'infanterie de marine Voulet et du lieutenant de cavalerie Chanoine fut de loin la plus meurtrière. «Héros» de la percée coloniale française en pays Mossi, la troupe Voulet-Chanoine comptait environ deux cent cinquante tirailleurs, une vingtaine de spahis et plus de cinq cents porteurs indigènes.

Au cours de sa progression vers l'est, la colonne n'eut de cesse de semer la terreur. Le tandem sanguinaire s'en prenait même aux femmes et aux enfants, qui étaient systématiquement exterminés; des villages entiers furent rayés de la carte. Voulet et Chanoine finirent par rompre tout contact avec leur hiérarchie et infléchirent leur route un peu plus au sud, vers la ville de Sokoto, alors sous influence britannique. L'affaire connut un sérieux retentissement à Paris, notamment dans les milieux anticolonialistes, tant et si bien que la France décida d'expédier sur le terrain une seconde mission afin de ramener les deux officiers à la raison. Le colonel Klobb se lança à leur poursuite et lorsqu'il s'avança vers les deux hommes, ceux-ci avaient déjà sombré dans la folie. Ils tirèrent et Klobb mourut sur le coup. Dans le même temps, les deux tortionnaires furent abattus par leurs propres hommes qui poursuivirent néanmoins leur «œuvre de pacification» jusqu'au lac Tchad...

L'Afrique occidentale française

En juin 1895, le Soudan intégra le gouvernement général de l'Afrique Occidentale Française (AOF). Ce fut le début de l'organisation administrative et de la colonisation proprement dite.

Amputé d'une partie du Bambouk (cédée au Sénégal) et du cercle de Faranah (cédé à la Guinée), le Soudan français comprenait quatre cercles indépendants (Nioro, Kayes, Bafoulabé et Kita) et quatre régions (Tombouctou, Ségou, Bamako et Bissandougou). Un développement économique et social fut amorcé, mais les Soudanais ne furent guère associés à la conduite des affaires publiques. En octobre 1899, le Soudan français fut démembré et ses territoires répartis entre la Côte d'Ivoire, la Guinée et le Dahomey. La région située entre le Sénégal et le Niger devint le Haut-Sénégal-Niger.

En 1920, le Haut-Sénégal-Niger fut rebaptisé Soudan français, région qui correspondait approximativement au Mali actuel. C'était un territoire immense que la France n'avait pas véritablement les moyens d'administrer. Et ce furent les rivalités d'intérêts entre civils et militaires, ainsi qu'entre administrateurs

coloniaux concurrents qui firent et défirent les découpages territoriaux qui s'ensuivirent. Le Soudan français fut le réservoir de «chair à canon» de l'armée française lors des deux dernières guerres (les fameux tirailleurs sénégalais et soudanais, dont le pays Bambara a fourni une part importante).

En 1946, un député du Soudan, Fily Dabo Sossoko, siégea à la première assemblée constituante française, inaugurant une nouvelle ère politique africaine. Sa relève fut assurée par Mamadou Konaté, premier Noir à exercer les fonctions de vice-président de l'Assemblée nationale française et, à sa mort en 1956, par Modibo Keita, tous deux cofondateurs du parti de l'Union Soudanaise en 1946.

La fédération du Mali

Modibo Keita, réélu député du Soudan en 1957, est considéré historiquement comme le fondateur du Mali contemporain. Il fit de Bamako un haut lieu du nationalisme africain en accueillant, en septembre 1957, une rencontre interafricaine importante, où il se rapprocha du Sénégalais Léopold Sédar Senghor, partisan d'une fédération des territoires de l'AOF.

En septembre 1958 fut reconnue la coexistence de républiques africaines autonomes. Le Soudan, le Sénégal, le Dahomey et la Haute-Volta formèrent, en janvier 1959, une assemblée constituante qui prit le nom de Fédération du Mali, en souvenir de l'empire de Soundjata. Les assemblées maliennes et sénégalaises l'adoptèrent aussitôt, mais le Dahomey et la Haute-Volta firent marche arrière. Senghor fut élu président de l'Assemblée fédérale, Modibo Keita président du gouvernement, et Mamadou Dia vice-président. La Fédération couvrait la moitié de la superficie de l'ancienne AOF, et regroupait 60 % de sa population.

HISTOIRE CONTEMPORAINE : DE L'INDÉPENDANCE À NOS JOURS

L'INDÉPENDANCE

Le 18 janvier 1959 s'ouvrent à Paris les négociations pour l'indépendance de la Fédération du Mali. Les premiers accords sont signés en avril et l'indépendance est finalement proclamée le 20 juin. Mais, déjà, la division couve au sein de l'association africaine, où deux personnalités – Senghor et Keita – et deux types de gouvernement – démocratique au Sénégal, autoritaire au Soudan – s'affrontent. Le conflit éclate en août, lorsque Modibo Keita décharge Mamadou Dia de ses fonctions ministérielles. Malgré des tentatives de négociation, la rupture est consommée. Le 22 septembre, le Parlement soudanais proclame à Bamako sa propre indépendance, et adopte le nom de République du Mali. Le même mois, le nouvel Etat devient membre de l'ONU.



Billet de mille francs maliens, en circulation de 1962 à 1984, représentant le pays Dogon

L'éclatement de la Fédération va avoir de lourdes conséquences pour le Mali. L'accès à la mer et les débouchés de l'industrie sénégalaise sont perdus. Modibo Keita et son parti entament une nationalisation de l'économie que l'Etat naissant n'a pas les moyens d'assumer. En mars 1961, Modibo Keita lance un appel à l'austérité et, en juillet, il annonce la sortie du pays de l'Union monétaire ouest-africaine. Une monnaie nationale est créée, le franc malien. Les investisseurs étrangers se désintéressent alors du Mali et des commerçants inquiets provoquent des incidents dans la capitale, entraînant des contre-manifestations et de nombreuses arrestations.

Au même moment, des tribus touareg, dont les Kel Effele, entrent en dissidence et se replient dans l'Adrar des Ifoghas. Dans une opération de répression brutale et massive, l'armée malienne, aidée des Marocains et des Algériens, détruit de nombreux campements et tue plusieurs centaines de Touareg. Malgré ces incidents, le parti unique remporte les élections législatives en avril 1964. Les tensions augmentent au sein du parti et le malaise politique débouche sur la dissolution de l'Assemblée nationale par Modibo Keita, en janvier 1968.

Le 19 novembre 1968, un coup d'Etat est perpétré par quatorze officiers ambitieux, qui constituent le Comité Malien de Libération Nationale (CMLN). Présidé par le lieutenant Moussa Traoré, le CMLN promet de prochaines élections libres. Le capitaine Diakhité est chargé de diriger le gouvernement provisoire. L'ancien président Keita est transféré à Kidal (où il meurt dans des conditions mystérieuses, en mai 1977). Mais les militaires ne tardent pas à se diviser.

En 1969, Moussa Traoré remplace Diakhité, et de nombreux officiers sont jugés pour complot. Diakhité lui-même est accusé. En juillet 1972, il est condamné aux travaux forcés et meurt un an plus tard en détention dans le prénitencier de Taoudenni.

La grande sécheresse

De 1971 à 1974, le Mali subit une terrible sécheresse, qui affecte surtout les environs de Gao et de Tombouctou, où vivent de nombreux Maures et Touareg. En juillet 1974, cent mille réfugiés sont recensés dans des camps autour de Gao. On estime au même nombre les personnes ayant succombé à la famine durant ces quatre années. Dans certains campements du Nord, plus de la moitié du cheptel est décimé. L'aide internationale se manifeste et envoie un soutien important en céréales, vivres et médicaments. Malheureusement, ces denrées sont en partie détournées.

Le gouvernement utilise la famine comme arme politique pour soumettre les Touareg ; ceux-ci ne reçoivent qu'une petite part de l'aide qui leur était pourtant destinée en priorité. En août 1974, des pluies diluviennes mettent fin à la sécheresse et, dès 1975, les camps de réfugiés sont abandonnés. Mais la société nomade en ressort fortement ébranlée, et de nombreux Touareg choisissent l'exil au Niger ou en Algérie.

Paysage aride non loin du fleuve...



VERS UN RÉGIME CIVIL

En juin 1974, une nouvelle constitution est soumise aux Maliens. Adoptée à 99%, elle dote le pays d'une Assemblée nationale, d'un parti unique et d'un chef d'Etat élu au suffrage universel pour cinq ans. Mais elle laisse au CMLN la charge du pouvoir pendant les cinq premières années et écarte de la vie politique toute personne ayant exercé des responsabilités avant le coup d'Etat. Autrement dit, le pouvoir est laissé aux militaires, et à eux seuls.

En 1978, pour améliorer son image à l'étranger, le président Moussa Traoré fait libérer quelques prisonniers politiques. Mais la création d'un nouveau parti politique est sans cesse repoussée. La contestation explose à Bamako, lors des obsèques de l'ancien président Keita. A partir de mars 1978, les arrestations pour haute trahison se multiplient dans le CMLN et au sein de l'armée. Les procès qui s'ensuivent débouchent sur des condamnations à mort et aux travaux forcés. Moussa Traoré continue ainsi d'éliminer, un par un, ses anciens camarades.

En 1979, après la création du parti de l'Union Démocratique du Peuple Malien (UDPM), ont enfin lieu des élections législatives et présidentielles. Seul candidat, Moussa Traoré devient président de la République. Simultanément, seuls des membres du parti unique de l'UDPM sont élus à l'Assemblée. La vraie démocratie annoncée n'est pas encore à l'ordre du jour: pendant les dix ans qui suivent, l'UDPM reste le seul parti autorisé.

En 1990, le mur de Berlin entraîne dans sa chute l'ère des partis uniques. La création d'un Comité National d'Initiative Démocratique (CNID, dirigé par Mountaga Tall), et celle de l'Alliance pour la Démocratie au Mali (ADEMA, dirigée par Alpha Oumar Konaré) enclenche un processus irréversible. Le 30 décembre 1990, une marche pour le multipartisme rassemble plusieurs dizaines de milliers de personnes dans les rues de Bamako. Dès lors, pas un jour ne passe sans une manifestation. Celle du 21 janvier 1991 est réprimée dans le sang. C'est l'explosion: des centaines de jeunes libèrent leur colère, pillant et saccageant tout ce qu'ils identifient au régime. Le gouvernement proclame l'état urgence, tout rassemblement est interdit, la presse est bâillonnée, les écoles fermées. Le président déclare: «Jamais je ne démissionnerai.» Mais sa chute programmée a lieu le 24 mars, il est arrêté par un groupe de parachutistes, commandés par le colonel **Amadou Toumani Touré**. Dès l'annonce de la nouvelle, la population en liesse envahit les rues de la capitale.

LA TRANSITION

Amadou Toumani Touré s'engage à rendre le pouvoir aux civils, à l'issue d'un régime de transition dont le gouvernement est confié à Soumana Sacko. Surnommé Zorro, ce dernier remet de l'ordre dans l'administration et ouvre des enquêtes sur les fraudes de l'ancien régime. Les partis politiques se multiplient, et une nouvelle Constitution est adoptée par référendum en janvier 1992. Les

élections municipales sont remportées par l'ADEMA, également victorieuse aux législatives de mars. Son candidat, Alpha Oumar Konaré est investi président de la République du Mali le 8 juin 1992

Alpha Oumar Konaré

Professeur d'histoire et d'archéologie, Alpha Oumar Konaré est en premier lieu, pour les Maliens, le fondateur de la coopérative Jamana, maison d'édition, librairie et galerie d'art. Il est surtout le défenseur de la presse libre dans les dernières années de la dictature et l'un des principaux animateurs des mouvements clandestins pour la démocratie. Né le 2 février 1946 à Kayes, il commence sa carrière comme instituteur, avant de reprendre des études couronnées par un doctorat d'histoire à l'Université de Varsovie. Il est ministre de la Jeunesse, des Sports et de la Culture, de 1978 à 1980. Son image est celle d'un intellectuel ouvert et ambitieux, attaché au respect des droits de l'homme.

LE «PROBLÈME» DU NORD

Derrière cet euphémisme, souvent employé par les Maliens pour nommer la rébellion targuia, s'est cachée une véritable guerre civile, dont le bilan estimé a été très lourd: un millier de morts, deux cent mille réfugiés. Elle a touché les régions de Tombouctou, de Gao et de Kidal, le nord de Ségou et de Mopti, et l'Azawagh en général. Cette zone est parcourue par plus de sept cent mille nomades, dont la moitié sont des Touareg, et le reste des Maures et des Arabes.

Divisés en de nombreuses factions, ces nomades ont opposé une vive résistance à la colonisation puis, après l'indépendance, à l'autorité des populations noires du Sud. Rattachés à des Etats aux frontières artificielles (le tracé sur la carte est éloquent), les nomades sont empêchés de gagner librement les zones de pâturages pour leurs troupeaux.

L'émigration des jeunes vers les villes et les pays voisins, les grandes sécheresses de 71-74 et 80-84, le détournement des aides qui leur sont destinées, ainsi que le développement insuffisant de leur région... tout cela renforce leur conviction d'être abandonnés par le pouvoir de Bamako. Faute de travail, beaucoup de jeunes s'engagent dans la Légion islamique du colonel Kadhafi, combattent au Tchad, au Liban, au Koweït, et reviennent bardés d'une idéologie de guérillero.

La rébellion armée débute, le 29 juin 1990, par l'attaque de la ville et de la prison de Ménaka, où étaient détenus des Touareg. Elle continue, les mois suivants, par l'attaque de tous les petits postes militaires, puis par le retrait dans la montagne, avec «armes et bagages». D'abord essentiellement tar-

La Troisième République

Le colonel Amadou Toumani Touré quitte donc le pouvoir en 1992. L'attitude exemplaire de celui que la rue appelle affectueusement ATT soulève l'enthousiasme de Bamako. Promu général de brigade, il restera, pour beaucoup, celui sur qui l'on peut compter en cas de dérive du pouvoir.

Le premier gouvernement de la IIIe République, dirigé par Younoussi Touré, doit faire face à une situation sociale difficile. Les jeunes, qui ont joué un rôle prépondérant dans la chute de l'ancien régime, sont inquiets pour leur avenir. Les enseignants boycottent les cours, et l'UNTM mène des grèves pour des revendications salariales.

La situation économique est heureusement meilleure : la production céréalière progresse de 25 % entre 1991 et 1992, la production de paddy (riz non décortiqué) de 50 %, et celle du coton est aussi en hausse. En août 1992, le gouvernement engage une modernisation du système éducatif. Mais cela ne suffit

guia, la rébellion s'étend aux Arabes et aux Maures, et se répartit en quatre groupes dits « de l'Azawad », coordonnés par un secrétariat commun, le MUA (Mouvement Unifié de l'Azawad).

Moussa Traoré engage, avec l'aide de l'Algérie, des négociations, qui aboutissent, le 6 janvier 1991, à la signature des Accords de Tamanrasset, jamais appliqués. Le régime de transition d'Amadou Toumani Touré fait alors appel au Français Edgar Pisani et au Sahraoui Baba Miské pour élaborer, sous le contrôle de l'Algérie et de la Mauritanie, un acte national de réconciliation, signé à Bamako le 11 avril 1992. Mais une fois de plus, il n'est pas respecté, et l'insécurité regagne toute la région au cours de l'année 1993.

Début 1994, les populations sédentaires songhaï répliquent par la création de milices d'autodéfense, avec la complicité de l'armée. En juin, cinq cents rebelles intégrés dans l'armée désertent. Une véritable guerre s'engage, faisant de nombreuses victimes parmi les civils pris entre deux feux. Des accords, signés à Bourem en novembre 1994, mettent fin aux combats.

Les factions armées se rallient les unes après les autres au pacte national ; la dernière, la FIAA, dépose les armes le 12 juin 1995. Un mois plus tard, des équipes mobiles chargées d'appliquer le processus de paix sont mises en place. L'intégration des combattants dans l'armée commence au début de 1996. Et, le 27 mars, devant tous les protagonistes du conflit, Touareg et Songhaï réunis, un grand feu de la paix consume les milliers d'armes récupérées à Tombouctou. En mémoire de cet événement, un monument et un jardin à Tombouctou ont reçu le nom de Flamme de la Paix.

pas à calmer l'AEEM, et les tensions continuelles finissent par entraîner la démission du gouvernement et la nomination de Abdoulaye Sékou Sow au poste de premier ministre. Malgré l'adoption d'un plan d'austérité en septembre, le FMI et la Banque mondiale suspendent leur aide. Suite à la dévaluation du franc CFA, en janvier 1994, le gouvernement doit se résoudre à bloquer le prix des produits de première nécessité. Le 2 février, Sékou Sow démissionne.

Le noyau dur de l'ADEMA obtient la nomination d'Ibrahima Boubacar Keita au poste de premier ministre. Celui-ci passe aussitôt un accord avec le FMI et la Banque mondiale pour des aides importantes. Boubacar Bada Sy, nommé ministre de la Défense, reprend en main l'armée, détruit deux bases de rebelles touareg opposés aux accords d'Alger du 16 mai précédent, et purge la gendarmerie. Mais il meurt accidentellement en mai 1995, avant d'avoir achevé le rétablissement de l'ordre.

En dépit des signes de redressement économique sensibles, le rééchelonnement en 1996 de la dette accordée au pays sanctionne les remarquables efforts accomplis par les nouveaux gouvernants.

En 1997, le Mali entre dans une nouvelle campagne électorale. Le premier tour des législatives, qui fait apparaître de sérieux problèmes de distribution du matériel électoral, est annulé. Le délai d'une semaine, fixé par la Cour constitutionnelle pour permettre la distribution de nouvelles cartes d'électeur, est jugé insuffisant par l'opposition, qui décide le boycott du scrutin. Le président Konaré en appelle à la conciliation, mais rien n'y fait. Son seul rival est le candidat du Parti pour l'Unité, la Démocratie et le Progrès. Konaré est réélu avec plus de 80 % des suffrages.

UNE DÉMOCRATIE QUI SE CHERCHE

Malgré tout, la crise constitutionnelle menace toujours le pays. Une partie de l'opposition, menée par le Mouvement du Renouveau Patriotique (MRP) boycotte ainsi les élections de mai et juin 1999. La même année, des localités à l'extrême ouest du pays et au nord de Bamako connaissent des affrontements sanglants, causés par des litiges sur le partage de l'eau, des terres et des responsabilités locales. L'armée intervient pour rétablir le calme.

Le gouvernement malien entreprend un projet de réforme institutionnelle. Des débats sont engagés pour réviser la Constitution et mettre fin au monopole du parti unique. Le Président Konaré ne se représentant pas à l'élection prévue en 2002, la lutte pour sa succession entraîne des rivalités au sein de l'ADEMA.

Le premier ministre, Ibrahima Boubacar Keita, également président de l'ADEMA, est remplacé en février 2000 par Mandé Sidibé. Bien que perçu comme le probable dauphin de Konaré, Mandé Sidibé est contraint d'abandonner la présidence de l'ADEMA à Diacounda Traoré, lors du congrès extraordinaire du parti en novembre 2000. Le retrait de Mandé Sidibé et les changements

AMADOU TOUMANI TOURÉ, PRÉSIDENT

En juin 1991, après avoir mis aux arrêts le président Moussa Traoré, avec l'aide d'un groupe de parachutistes, **Amadou Toumani Touré** avait amorcé la transition démocratique du Mali. Celle-ci débuta par la Conférence du 29 juillet 1991, où une nouvelle Constitution vit le jour. Suite à l'élection de Alpha Oumar Konaré en 1992, il quitte le pouvoir.

En 2000, Alpha Oumar Konaré manifeste son intention de ne pas se représenter. Pourtant la candidature d'Amadou Toumani Touré tarde à venir. Finalement, ce dernier quitte l'armée la veille du scrutin présidentiel et est élu à la présidence de la République du Mali en juin 2002.

Amadou Toumani Touré gouverne le pays d'une manière tout à fait atypique, regroupant tous les partis, lui-même n'appartenant à aucun. Il concrétise ses objectifs de politique intérieure dans les domaines de l'emploi, de l'éducation et de la santé. En faisant appel aux capitaux étrangers, il entend doper l'économie d'un pays au demeurant fort bien placé sur le continent africain dans la production d'or et de coton.

qui en résultent au sein de l'ADEMA ouvrent de nouveaux espoirs aux partis de l'opposition pour les présidentielles de 2002.

En février 2001, la volonté des partis politiques de faire la trêve se confirme, notamment avec la signature, par trente-neuf partis politiques, d'un pacte de bonne conduite permettant «d'aller aux élections de 2002 dans une atmosphère apaisée». Le multipartisme, inscrit dans la Constitution, est désormais une réalité: le pays compte maintenant plus d'une cinquantaine de partis déclarés. Une vingtaine est représentée dans les conseils municipaux, huit à l'Assemblée nationale et cinq au gouvernement. Le parlement malien adopte une loi de financement des partis en juillet 2000. Le Mali est devenu une référence sur le plan de la démocratisation.

En juin 2002, Amadou Toumani Touré remporte les élections présidentielles. Ahmed Mohamed Ag Hamani est nommé premier ministre, mais il démissionne en avril 2004. Il est remplacé par Ousmane Issoufi Maiga.

Depuis 2003, la crise ivoirienne a modifié les accès du Mali vers le monde extérieur. Abidjan, relié à Bamako par une route goudronnée, était jusqu'alors le «port atlantique» de Bamako. Aujourd'hui, les ports de Lomé (Togo) et d'Accra (Ghana) remplacent petit à petit celui d'Abidjan, tandis qu'un effort particulier est entrepris vers le Sénégal et la Mauritanie.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

	Dans la région du Mali	*Dans le monde*
2500 av. J.-C. env.		Début de l'assèchement du Sahara Emergence des Berbères en Afrique du Nord
500 av. J.-C.	L'Afrique subsaharienne découvre le fer	
100 av. J.-C.	Introduction probable du chameau au Sahara	
150 env.	Berbères et Mandingues étendent leur domination sur la vallée du Niger	
622		Hégire. Début de la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes
750 env.	Début de la traite des Noirs par les Arabes	
900	Apogée de l'empire du Ghana	
1040	Essor de l'emprise des Almoravides. Début de l'islamisation des Noirs	Temps des croisades
1076-1077	Destruction de l'empire du Ghana par les Almoravides Formation de petits Etats	
1200 env.	Montée en puissance de l'empire du Mali	
1255	Mort de Soundjata Keita, fondateur de l'empire du Mali	
1337		Début de la guerre de Cent Ans
1352 env.	Voyage de l'historien Ibn Batouta au Soudan	
1400 env.	L'empire Songhaï s'empare progressivement du Mali	
1435	Les Touareg s'emparent de Tombouctou	
1442	Début de la traite des Noirs par les Européens	
1453		Fin de la guerre de Cent Ans
1492	Mort de Sonni Ali-Ber L'empire Songhaï est alors le plus grand empire de l'Afrique occidentale	Fin de l'occupation arabe en Espagne Christophe Colomb découvre l'Amérique

1498	Askia Mohammed lance sa guerre sainte	
1510 env.	Début de la traite des Noirs vers l'Amérique	Période des grandes explorations par voie maritime
1516	Apogée de l'empire Songhaï	
1591	Bataille de Tondibi Ruine de l'empire Songhaï	
1794		La Convention française proclame l'abolition de la traite et de l'esclavage dans ses colonies
1796	Mungo Park atteint le Niger près de Ségou	
1809		Les Anglais s'emparent de St-Louis
1815		Le Congrès de Vienne déclare la prohibition de la traite des Noirs
1817		Les Français reprennent le Sénégal
1818	Sékou Ahmadou fonde l'empire Peul du Macina	
1828	René Caillié atteint Tombouctou	
1844	Mort de Sékou Ahmadou Décadence du Macina	
1848		Le décret Schœlcher abolit définitivement l'esclavage dans les colonies françaises
1850		Faidherbe nommé gouverneur du Sénégal
1850-1854	Explorations d'Heinrich Barth au Soudan central	
1857	El Hadj Oumar est mis en échec au fort de Médine	
1860	Avancée française à partir du Sénégal. El Hadj Oumar s'empare de Ségou et du Macina	
1870	Famine et épidémie dans tout le Sahel	
1883	Les troupes françaises entrent à Bamako	
1884-1885		Congrès de Berlin sur le partage de l'Afrique
1890	Les Français prennent Ségou et défont l'empire Toucouleur	
1895	Création du gouvernement général de l'AOF	

1898	Prise de Sikasso et arrestation de Samory par les Français	
1904	Création de la colonie du Haut-Sénégal-Niger	
1914	La plus grande partie de l'Afrique occidentale est sous influence française	Première Guerre mondiale
1917		Recrutement des tirailleurs sénégalais
		Soulèvements touareg au Niger
1924	Achèvement de la ligne de chemin de fer Dakar-Bamako	
1939		Seconde Guerre mondiale
1942		L'AOF se rallie à la France libre
1946	Création du parti de l'Union Soudanaise. Fily Dabo Sossoko, député du Soudan à la première Assemblée constituante française	
1959	Création de la Fédération du Mali, regroupant le Soudan et le Sénégal	
1960	Le 22 septembre, proclamation à Bamako de l'indépendance de la République soudanaise, qui prend le nom de République du Mali. Modibo Keita en est le président.	
1968	Coup d'Etat militaire. Modibo Keita est renversé par un Comité de Libération présidé par Moussa Traoré. Le capitaine Diakhité devient chef du gouvernement	
1969	Moussa Traoré remplace Diakhité à la tête du gouvernement	
1971-1974	Sécheresse et famine au Sahel	
1979	Elections présidentielles et législatives. Moussa Traoré, seul candidat, est élu président	
1980-1984	Sécheresse et famine au Sahel	
1985	Elections présidentielles et législatives Moussa Traoré est réélu	

1990	En juin, début de la rébellion targuia	Chute du mur de Berlin
1991	En janvier, signature des Accords de Tamanrasset pour mettre fin au conflit avec les Touareg	Guerre du Golfe
	En mars, coup d'Etat militaire. Sous la conduite d'Amadou Toumani Touré, instauration du multipartisme	
1992	En février-mars, élections législatives remportées par l'ADEMA En avril, élections présidentielles, Alpha Oumar Konaré (ADEMA) est élu	
1993	Violences estudiantines. Démission du gouvernement de Younoussi Touré	
1994-1995	Reprise de la rébellion targuia	
1996	En mars, Cérémonie des Flammes, marquant la fin de la rébellion targuia	
1997	En mars, dissolution de l'Assemblée nationale. En mai, élections présidentielles, Alpha Oumar Konaré est réélu. En août, victoire de l'ADEMA aux élections législatives	
1999	En mai et juin, élections communales dans les huit régions du Mali	
2000	En février, démission d'I.-B. Keita. Mandé Sidibé devient premier ministre	
2001	En février, signature d'un « pacte de bonne conduite » par les partis politiques de l'opposition	11 septembre : attentats à New York et Washington
2002	En juin, élections présidentielles remportées par Amadou Toumani Touré. Ahmed Mohamed Ag Hamani est nommée premier ministre	
2003		Début de la crise ivoirienne
2004	Démission de A. M. Ag Hamani, remplacé par Ousmane Issoufi Maiga, au poste de premier ministre ; premières élections communales sur l'ensemble du territoire	
2005	Le Mali atteint un niveau de croissance de 5,9 % sur l'année ; il apparaît cependant toujours comme l'un des plus pauvres du monde	





GÉOGRAPHIE

LE PAYS EN BREF

Pays voisins	L'Algérie au nord, la Mauritanie, le Sénégal et la Guinée à l'ouest, la Côte d'Ivoire et le Burkina Faso au sud, et le Niger à l'est.
Latitude	Entre le 11° et le 25° de latitude nord.
Longitude	Entre le 12° de longitude ouest et le 4° de longitude est.
Superficie	1 240 000 km^2.
Population	environ 12 millions d'habitants (en 2004), avec un taux de croissance de 2,8 %.
Capitale	Bamako (env. 1 700 000 hab.).
Villes principales	Ségou (105 000 hab.), Sikasso (135 000 hab.), Mopti (115 000 hab.), Gao (63 000 hab.), Kayes (80 000 hab.), Tombouctou (35 000 hab.), San (30 000 hab.).
Langue	Principales langues parlées : le français (langue officielle), le bambara (véhiculaire), le foulfouldé, le songhaï et le tamacheq.
Religions	Islam (80 %), christianisme (15 %), population restée complètement animiste (5 %).
Monnaie	Franc CFA (Communauté Financière Africaine).
Nature du régime	République démocratique et multipartisme.
Chef de l'Etat	Amadou Toumani Touré.
Régions	Division administrative : huit régions, plus le district de la capitale, Bamako. Maires et conseils municipaux dans les grandes villes.
Ressources	Principales ressources économiques : gisements miniers (or, phosphate, sel), agriculture (coton, mil, riz, arachide, canne à sucre, maïs), élevage, pêche
PIB	268 $ par habitant (en 2002)

Pages précédentes :
Traversée des zébus sur le Diaka (affluent du Niger) près de Diafarabe

DÉCOUPAGE ADMINISTRATIF

La libre administration des collectivités locales est prévue par la Constitution. Mis à part le district de Bamako, le pays compte huit régions administratives, des cercles et des communes rurales et urbaines.

Les cercles, au nombre de quarante-six, sont des entités administratives qui regroupent les communes. Plusieurs cercles forment une région. Ainsi, la région de Kayes comprend les cercles de Kayes, Bafoulabé, Diéma, Kéniéba, Kita et Nioro. Les entités sont administrées par un conseil de Cercle, élu par les conseillers municipaux. L'autorité de l'Etat sur le cercle est assurée par un haut-commissaire régional.

La création des communes s'est faite progressivement. Le Mali compte six cent quatre-vingt-deux communes, administrées par des conseillés élus.

CLIMAT

Enclavé au cœur de l'Ouest africain, privé de tout accès à la mer, le Mali comprend une partie des bassins des deux grands fleuves d'Afrique occidentale – le Sénégal et, surtout, le Niger – et une vaste zone du Sud saharien. Mais il est avant tout un pays du Sahel, soumis aux fléaux de la sécheresse et de la désertification. Le climat est donc un élément essentiel de la géographie physique du Mali, et le fleuve Niger en est la ligne de vie mouvante, qui donne au pays sa cohésion.

Les mois de mars à juin sont les plus chauds de l'année. Le mois de juillet est considéré comme un mois de transition entre la période sèche et la saison des pluies.

Entre juillet et septembre, c'est l'hivernage (ou saison des pluies). Comme dans tous les pays tropicaux, de violents orages éclatent, surtout en fin de journée. La nature semble renaître, et les paysages grillés par la période sèche reverdissent. L'absence de poussières en suspension diminue alors le voile atmosphérique, le ciel est plus pur et les paysages plus contrastés. Pendant cette période, l'évaporation tempère agréablement l'atmosphère et la chaleur est supportable ; l'air est saturé d'humidité et les moustiques s'en donnent à cœur joie.

Températures moyennes (maximales/minimales)

	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
Bamako	33/17	36/19	38/22	39/25	38/25	35/23	32/22	31/21	32/21	34/21	35/19	33/17
Gao	31/15	35/17	37/20	40/24	42/28	41/28	39/26	36/25	38/25	39/25	36/20	32/16
Kayes	34/17	36/19	40/22	41/25	42/28	38/26	33/24	32/23	33/23	36/23	33/17	33/17
Tombouctou	31/13	34/15	36/18	40/22	42/26	42/27	39/25	36/24	38/24	39/23	36/18	31/14

De mi-septembre à fin octobre, le paysage se modifie, les tiges de mil bien vertes qui barraient l'horizon tombent sous les machettes à l'occasion des récoltes, l'humidité diminue, mais les pistes ne sont pas encore accessibles aux véhicules. De novembre à février, la température est agréable et l'air est sec.

GÉOLOGIE

Le Sahara

Il y a environ 3,5 millions d'années, l'Alaska et la Sibérie se séparaient, donnant naissance au détroit de Béring; dans le même temps, l'isthme de Panama se refermait. Cette importante modification de la surface émergée des continents provoqua un changement radical de l'ensemble des circulations océaniques et du climat, et la première période du Quaternaire se caractérisa par une alternance de glaciations en Europe. La recrudescence de glace au pôle Nord entraîna un retrait des mers. Des épisodes froids et pluvieux affectèrent l'Afrique du Nord tandis que le Sahara se désertifia en direction du sud, vers l'actuel Nigéria. Dans cette partie de l'Afrique, pluies diluviennes et vents violents, associés à une grande amplitude thermique, auront petit à petit raison des roches les plus dures, transformant progressivement les grès en sable, qui constituent aujourd'hui les grands ergs.

Les premiers sables éoliens se sont formés il y a environ 2 millions d'années, ils se sont accumulés dans l'ensemble du Sahel, on les retrouve aujourd'hui des plaines du Gourma jusqu'en pays Dogon et dans la plaine du Seno. Des fleuves comme le Tafassasset ou l'Ighaghar en Algérie, et le Tilemsi au Mali charrièrent d'importantes quantités de matière détritique. Telles des îles, ont émergé des sables l'Adrar des Ifoghas, l'Aïr et le Hoggar, qui s'étaient formés à la fin du Précambrien.

Au début de l'ère quaternaire, ces massifs connurent une intense activité volcanique. La lave, jaillissant des entrailles de la terre, perfora les empilements de grès du Primaire et disloqua la chape. Les violentes décharges fluviatiles des périodes interglaciaires creusèrent et rabotèrent les basaltes et les grès. La roche morcelée se réduisit progressivement en sable qui formèrent les dunes.

Les traces laissées par les périodes sèches du Quaternaire ne sont pas faciles à déceler; par contre les stigmates des périodes humides sont beaucoup plus évidents. De puissantes crues taillèrent la roche, ouvrirent des canyons ou des vallées, et formèrent un système de terrasses à la périphérie des massifs. Les alluvions que les eaux ont charriées sont à l'origine du substratum brunâtre que l'on trouve entre les dunes. Les périodes humides firent place à une multitude de dépôts lacustres, où poussent aujourd'hui de gras pâturages, vestiges des lacs sur les rives desquels se sont concentrées les populations préhistoriques: Tamesna, Touat, bassin de Taoudenni-Araouane, région de Ouargla en Algérie, et de l'ancien lac Tchad. Le sel qui a fait la richesse des villes comme

Tombouctou ou Djenné provient de l'assèchement des lacs du Quaternaire situés dans le septentrion malien (Teghaza, Taoudenni).

Contrairement à l'Algérie ou la Mauritanie, le nord malien, où les précipitations sont rares et irrégulières, ne comporte pas de véritables oasis. Les quelques villes sahariennes dispersées dans cette immense étendue couvrant plus de 300 000 km^2 sont généralement d'anciens postes militaires français ou des relais caravaniers, comme Araouane, Tessalit ou Kidal.

Le Sahel

La région fut ainsi nommée parce que c'était le «rivage» qu'atteignaient les caravanes après leur longue traversée du désert (*sahel* veut dire rivage en arabe).

Le Sahel s'étend de l'océan Atlantique à la mer Rouge et couvre partiellement six pays: la Mauritanie, le Mali, le Niger, le Sénégal, le Burkina Faso et le Tchad (auxquels on pourrait ajouter le Soudan et le Cap-Vert). Il est considéré comme une zone non désertique, car soumise à un régime de pluies tropicales – insuffisantes toutefois pour permettre des cultures sans système d'irrigation. Il couvre plus de 400 000 km^2, sur lesquels la moyenne des précipitations varie entre 100 et 700 mm par an; 90 % de ces précipitations ont lieu entre juillet et septembre.

Le nord du Sahel est couvert par une sorte de steppe parsemée d'épineux, où l'acacia est majoritaire, et qui constitue des pâturages importants pour les troupeaux des nomades. On y trouve aussi beaucoup de cram-cram, une graminée à la valeur nutritive médiocre.

Le sud du Sahel possède, quant à lui, une vraie couverture herbacée où croît une espèce de palmier, le doum.

La dernière grande sécheresse a frappé l'ensemble du Sahel (Mali, Mauritanie, Sénégal, Burkina Faso, Niger et Tchad) au début des années 1970, mais cette région a également souffert d'une période particulièrement dramatique entre 1980 et 1984.

Le Sud soudanais

La zone soudanaise occupe la partie sud-ouest du territoire malien, d'une étendue nord-sud d'environ 400 km. On peut encore la diviser en zones sub-sahélienne, soudanienne et pré-guinéenne; dans cette dernière, les cours d'eau sont encadrés par des forêts-galeries. C'est, bien sûr, la zone la plus riche du pays, et donc la plus peuplée, avec de nombreuses villes (Kayes, Bafoulabé, Bamako, Kita, Koutiala, Ségou, Sikasso, etc.). Soumise à une unique saison des pluies, d'une durée moyenne de trois à quatre mois, c'est une région agricole dominée par la culture du coton, du mil, de l'arachide, de la banane, des tubercules et du riz. L'ensemble de la végétation, très riche, compte notamment le karité, le kapokier, le *néré*, le baobab, le caïlcédrat et le fromager, se densifiant à l'approche des frontières ivoirienne et guinéenne.



Peuls de la région de Hombori. La « Main de Fatima » se dessine dans la brume

Plaines et murailles

Le Mali se présente sous la forme d'une succession de savanes et de plateaux de faible altitude, qui se prolongent vers le nord par de vastes plaines sablonneuses. Une grande partie du pays se situe dans la cuvette du fleuve Niger, et se caractérise par des plaines basses et des bassins sédimentaires.

La région la plus accidentée est celle du sud-ouest, à la frontière guinéenne. Elle comprend les plateaux du Kaarta et du Bambouk, et les monts de Kéniéba. Leurs altitudes varient entre 400 et 600 m, et ils dominent de 300 m en moyenne la plaine de la Falémé, dont la falaise de Tambaoura les sépare par une cassure rectiligne. Au sud-ouest, les plateaux des monts Mandingues, formés de grès très anciens, hauts de 600 à 800 m, prolongent la chaîne du Fouta-Djalon et forment la ligne de partage des eaux des fleuves Sénégal et Niger. Au sud, près de Sikasso, le massif cristallin du Kénédougou s'élève à une hauteur de 600 à 800 m, et prolonge le plateau de Banfora, au Burkina Faso. A l'est s'étend la grande plaine soudanaise, qui comprend, au centre de la boucle du Niger, une série de plateaux gréseux culminant à 700 m, notamment près d'Hombori et de Bandiagara. Ce dernier plateau est séparé des plaines d'effondrement par une cuesta haute de 200 à 500 m, la falaise de Bandiagara. Vers l'est, les massifs forment une longue barrière rocheuse, le Gandamia, dont certains sommets dépassent 1000 m. Parmi eux, le mont Hombori, constitue, avec son altitude de 1155 m, le point culminant du Mali. Au nord, les régions de Tombouctou et de

Gao ouvrent sur les vastes étendues du Sahara, qui occupent toute la moitié septentrionale du pays. A l'extrême nord-est du pays se trouve l'Adrar des Ifoghas, massif cristallin qui culmine à 890 m et rejoint, par-delà la frontière algérienne, le massif du Hoggar.

Le pays du grand fleuve

Toute la moitié méridionale du Mali vit au rythme des fleuves et des rivières: le haut Sénégal, le moyen Niger et leurs affluents. Du château d'eau naturel qu'est le Fouta-Djalon, divers cours d'eau coulent à travers les monts Mandingues et se rejoignent à Bafoulabé pour former le Sénégal. Après avoir traversé Kayes et reçu les eaux du Falémé, il entame une descente sinueuse de 800 km vers l'Atlantique. Le fleuve Sénégal ne joue qu'un rôle marginal dans l'histoire et l'économie du pays, car il ne le traverse, à l'ouest, que sur une courte distance.

Il en va tout autrement du fleuve Niger qui, lui, arrose abondamment le Mali, beaucoup plus que l'Etat du même nom qu'il ne fait qu'effleurer. D'une longueur totale de 4200 km, il traverse le Mali sur 1600 km et représente la principale voie de communication entre les différentes régions, ainsi qu'une source de vie pour les hommes, leurs troupeaux et leurs cultures. Son delta intérieur, surnommé «Mésopotamie nigérienne», constitue un bassin essentiel aux ressources agricoles. Le Niger prend naissance en Guinée et il est déjà un fleuve puissant à son entrée sur le territoire malien, au sortir de la cuvette de Siguiri. Il devient ensuite le Djoliba («le grand fleuve», en bambara), au cours régulier et imposant, d'une largeur moyenne de 2 km. Il traverse Bamako et, quelques kilomètres après Ségou, il forme un immense delta intérieur, le Macina, gigantesque mosaïque de marécages et de lacs. Il est rejoint par son plus gros affluent, le Bani, à Mopti. Après Tombouctou, il s'oriente vers l'est, puis vers le sud-ouest, traverse Gao, puis pénètre au Niger, avant d'aller achever sa longue course au Nigeria, déployant alors un vaste delta dont les bras se jettent dans l'océan Atlantique.

VÉGÉTATION

Au nord de la boucle du Niger, zone sahélienne, on trouve le gommier (*Acacia gummifera*), l'acacia *(Acacia radiana),* le balanite (*Balanites aegyptiaca*), un arbre aux épines redoutables, et pouvant atteindre 8 m de haut. Dès les premiers sables, l'*Euphorbia rogeri*, une sorte de baobab miniature côtoie une espèce de gros chou vert et dur comme la pierre, dont le nom latin est *Fredolia aretioïdes*, et que les légionnaires ont baptisé «chou-fleur de Bou Amama». Dans le lit des oueds pousse le pommier de Sodome (*Calotropis procera*), cet arbuste facilement identifiable par ses feuilles charnues et vernissées, et son bois blanc nervuré qui sert aux Touareg à faire du feu sans allumettes. A mesure qu'on s'enfonce dans le désert, la végétation se raréfie; elle ne se développe plus qu'aux

endroits où l'eau stagne, et dans le lit des oueds. Les nomades connaissent parfaitement la nature des pâturages vers lesquels ils conduisent leurs chameaux : en montagne (Adrar des Ifoghas), ils trouvent le *tanesmimt* (*Rumex vesicarius*), une sorte d'oseille sauvage de couleur rouge, la *tullult* (ou *drinn*) (*Stipagrostis pungens*), l'une des céréales sauvages les plus répandues dans le Sahara, l'*aghamud* (*Stipagrostis plumosa*) dont on gave les chameaux pour les engraisser et dont les plumeaux agités par le vent font paraître la dune vivante, l'*alwat* (*Schouwia thebaica*) qui favorise la lactation des chamelles, et l'*aftazine* (*Zilla spinosa*) plante épineuse aux petites fleurs violet pâle dont les chameaux raffolent. Quant à l'*afaso* (*Panicum turgidum*), il constitue un repas de choix pour les Sahéliens.

Dans les larges vallées ensablées pousse le tamaris (*Tamarix aphylla*) qui abrite souvent une faune variée, du renard à la gerbille, en passant par le scorpion et la vipère. La monotonie des grands regs est souvent interrompue par la présence esseulée de l'*habsa* (*Acacia tortilis*), qui danse à l'horizon, en promettant toujours plus d'ombre qu'il ne peut en donner. Les arbres au Sahara sont rabougris et chétifs, car leur développement est souvent contrarié par les vents de sable, et leurs frêles rameaux sont la proie de la voracité des chèvres ou des coupes intempestives de l'homme pour son feu. A mesure que l'on progresse vers le nord, le palmier dattier (*Phoenix dactylifera*) remplace le doum (*Hyphaene*), lequel sert de bois de charpente pour soutenir les terrasses des maisons.

Tirza est le nom tamacheq du pommier de Sodome (*Calotropis procera*). Cette euphorbe aux feuilles charnues, portant deux gros fruits qui lui valent également l'appellation de « roustonnier », pousse dans le lit des oueds ou dans les bas-fonds sablonneux du Sahel. Ses tiges renferment un latex blanc qui est très toxique. Toutes les parties de la plante ont de nombreuses utilisations en médecine traditionnelle : contre la lèpre, le ver de Guinée, la syphilis, le rhume, mais aussi comme fortifiant. Le bois, très léger, sert aux nomades à fabriquer les perches pour soutenir les tentes.

Le mot baobab vient de l'arabe *bu hibab*, terme utilisé par les marchands maures pour désigner les « pains de singe », fruits de cet arbre, qu'ils vendaient. Les fruits du baobab sont recherchés pour leurs vertus médicinales et alimentaires. Ils contiennent, entre autres, beaucoup de vitamine C. Mélangés à du lait, ils donnent une sorte de limonade utilisée contre les fièvres et les dysenteries. Les baobabs fleurissent et font des feuilles pendant la saison humide ; ce feuillage persiste tant que l'arbre stocke l'eau dans ses fibres, puis disparaît. Ce sont les chauves-souris qui assurent la fécondation des fleurs ; la nuit, elles quittent leurs cavernes pour aller sur ces arbres. La base du tronc du baobab est

Pêcheur bozo à Kotala



Les Mangues, mode d'emploi

Il y a fort à parier que celui qui a inventé la mangue appartient à la même famille que celui qui a conçu la languette pour libérer les CD de leur enveloppe plastique. Son cousin n'est autre que celui qui a inventé l'emballage de la Vache qui Rit et son neveu le démoulage des petits-suisses. Fruit délicieux au parfum subtil, la mangue a cette particularité de vous faire saliver bien avant d'avoir entrepris son épluchage.

C'est là, d'ailleurs, que commencent les problèmes: tout en continuant à saliver, le candidat à l'épluchage essaie de maintenir entre ses mains – devenues poisseuses (doux euphémisme) – l'objet de son désir. Si ladite mangue échappe à un atterrissage sur le sol poussiéreux, l'intéressé entreprend d'en découper la chair filandreuse, tout en essayant d'éviter le noyau. Excédé et salivant de plus belle, il finit par la mordre à pleine dent. Grave erreur, car il va lui falloir maintenant passer le restant de la journée à jouer du cure-dent entre ses incisives, après avoir vidé la moitié d'un jerrican pour se laver les mains!

lacérée sur une hauteur d'environ un mètre, car les villageois, surtout les Dogon, en utilisent la fibre pour tresser des cordages, qui servent notamment à hisser les morts de la falaise.

Les manguiers sont souvent plus appréciés pour l'ombre qu'ils dispensent grâce à un feuillage épais et persistant que pour leurs fruits. On trouve des mangues pendant une bonne partie de l'année, mais surtout entre mars et juillet.

Les caïlcédrats sont des arbres au port élancé, à l'écorce grise, et au feuillage arrondi d'un vert soutenu. Ils ont souvent été plantés en lignes le long des rues à la période coloniale, pour ombrager le quartier des Blancs. Le bois de caïlcédrat est utilisé par les Somono pour fabriquer les pirogues.

Le palmier doum est une plante caractéristique du Sahel. Le doum, c'est l'arbre à tout faire: les fibres des feuilles servent à faire des balais ou des tissus grossiers, les jeunes pousses fournissent un bon chou palmiste; avec les feuilles on fabrique des corbeilles, des hamacs, de la literie et des cordes de puits. Ces palmiers produisent une quarantaine de fruits chaque année; leur chair est appréciée comme aliment. On réduit la noix en farine sucrée pour la consommer avec de l'eau. Quelquefois, à l'approche des lieux des campements, on peut remarquer que l'extrémité des feuilles des doums a été coupée: on l'utilise pour fabriquer des nattes.

FAUNE

On rencontre très peu de grands mammifères sauvages dans le Sahara. Les chameaux que l'on aperçoit seuls au pâturage appartiennent toujours à quelqu'un. Parmi les animaux que l'on peut observer au Mali, on trouve des guépards (*Acinonyx jubatus*) – très rares –, des hyènes, des chacals, des fennecs (*Fennecus zerda*), des ânes sauvages (*Equus asinus*), des mouflons à manchettes (*Ammotragus lervia*), des gazelles (*Gazella dorcas*), et une sorte d'antilope (*Addax nasomaculatus*).

La hyène (*Crotuca crotuca*, famille des hyénidés) et le chacal (*Canis aureus*, famille des canidés), tous deux à peu près de la taille d'un chien, sont des prédateurs redoutables. Carnassiers, ils ont une attirance particulière pour les charognes. Ils se nourrissent également de petits rongeurs et de volaille. Le chacal ne craint pas l'homme et souvent, il entre dans les villages la nuit. Quant à la hyène, d'un caractère belliqueux et agressif, c'est un animal dangereux. Elle vit principalement la nuit, dans la savane semi-désertique et la savane arborée. C'est l'un des rares animaux qui peut attaquer l'homme durant son sommeil.

Les massifs montagneux sont le domaine des singes rouges (*Erythrocebus patas*) et des babouins (*Papio cynocephalus*.) La grande faune éthiopienne qui peuplait les savanes du «grand humide», a migré vers le sud il y a bien longtemps. La plupart du temps, il faut se contenter d'observer les petits mammifères tels que la gerboise (*Jaculus jaculus*), la «souris-kangourou» qui s'approche du campement pour y chiper quelque reste du repas, ou encore la gerbille (*Gerbillus gerbillus*), l'écureuil de Gétulie (*Atlantoxerus getulus*) ou le daman des roches (*Procavia capensis*) qui ressemble à une marmotte.

Le corbeau (*Corvus ruficollis*) est le premier à se réjouir d'un départ de bivouac, suivi de près par le plumage noir et blanc du célèbre moula-moula (*Oenanthe leucopyga*), l'oiseau porte-bonheur. Dans la région sub-saharienne, on peut observer des petites outardes (ou canepetières), des cailles, des pintades sauvages et des francolins (grandes perdrix). En saison de culture, les nombreux amarantes communs, petits oiseaux rouges, font des ravages dans les cultures de mil (d'où leur surnom «mange-mil»).

Les vautours sont également très nombreux. Ils survolent la brousse à l'affût d'une carcasse à nettoyer, mais ils sont aussi présents dans les villes où ils débarrassent les restes de viande sur les places des marchés.

Abondantes il y a quelques décennies encore, les autruches ont pratiquement disparu du Sahara et du Sahel, victimes d'une chasse abusive.

De tous les animaux du désert, les plus craints sont toujours ceux que l'on ne voit pas, ou que l'on voit trop tard, comme la vipère des sables (*Cerastes vipera*), la vipère à cornes (*Cerastes cerastes*), le scorpion des sables (*Androctonus amoreuxi*) que l'on trouve au petit matin blotti sous sa couche, ou le scorpion noir (*Buthotis franzwerneri*) qui se repose sous une pierre dans un oued de montagne. Nombreux sont les insectes ou petits animaux, mais l'un des plus répan-

dus est la solifuge (*Galeodibus olivieri*), sorte de grosse araignée ultra rapide et totalement inoffensive.

Pour s'adapter au milieu, les espèces animales ont développé, à l'instar des végétaux, des mécanismes qui leur permettent d'économiser l'eau et de réguler leur température. Ainsi, nombre d'entre elles ont opté pour la méthode de l'enfouissement. En creusant des terriers et des galeries dans le sable, la faune échappe aux nuits glaciales d'hiver et aux après-midi torrides des périodes de sécheresse. Bien à l'abri dans ces loges, dont la température est clémente et le degré d'humidité nettement supérieur à celui qui règne au dehors, l'animal peut attendre la tombée du jour pour partir en chasse. Dans le désert, les animaux concentrent l'essentiel de leur activité la nuit car, on l'aura compris, tout est affaire de température corporelle. Ceux qui n'ont pas opté pour la vie souterraine résistent à la chaleur grâce à l'imperméabilité ou à la dureté de leur enveloppe corporelle, ou par un métabolisme qui se suffit de la faible quantité d'eau disponible. L'agame (*Agama flavimaculata*), qui chasse le jour, est obligé de s'exposer au vent pour refroidir son corps. La gerbille, petite souris noctambule, ne peut survivre au soleil de midi. Le chameau en revanche perd jusqu'à 30 % de son eau sans en être affecté, alors que le seuil critique de déshydratation des autres mammifères est estimé à 15 %. Certains mammifères ont adopté une respiration qui leur permet de condenser dans leurs narines l'eau contenue dans leur propre souffle. Chez le fennec ou le lièvre, ce sont les oreilles qui jouent le rôle de thermorégulateur. Mais la palme de l'adaptation revient à l'*addax*, qui ne boit pratiquement jamais, et survit grâce à l'eau contenue dans les plantes qu'il mange.

La grande majorité des oiseaux, à quelques exceptions près, n'a pas développé de caractères morphologiques spécifiques aux zones désertiques. Quand ils ne sont pas migrateurs, ils se contentent de nidifier à l'abri du soleil pour éviter que leurs œufs ne cuisent. Les reptiles, dont la température interne dépend de l'environnement dans lequel ils vivent, recherchent le soleil le matin et se terrent sous les pierres ou dans les anfractuosités des roches dès qu'il fait trop chaud. Ils ne sortent que vers le soir et c'est pourquoi, la nuit, il n'est guère prudent de s'aventurer près des rochers ou dans le lit des oueds sans être chaussé. La plupart des insectes ne volent que la nuit, quand l'air se rafraîchit et qu'il est porteur, afin d'économiser leur énergie.

Plusieurs gros mammifères vivent dans les zones sahélienne et soudanaise. Les cobes de buffon, de la famille des antilopes, mesurent environ un mètre au garrot et vivent dans la savane, en troupeaux de 20 à 40 têtes. L'hippotrague, ou antilope chevaline, ou antilope rouanne, est la plus grande antilope d'Afrique occidentale, avec une hauteur au garrot pouvant atteindre 1,60 m. Il vit par groupes de 20 à 50 individus dans les régions découvertes ou légèrement boi-

Kapokier près de Sikasso



sées. Si les conditions le permettent, ils se sédentarisent ; sinon, ils se déplacent en fonction des saisons afin de trouver nourriture et eau.

L'éléphant d'Afrique est le plus grand mammifère terrestre. Il mesure jusqu'à 4 m de hauteur au garrot et les gros mâles peuvent atteindre 7 tonnes. Ses très larges oreilles lui servent aussi à évacuer la chaleur. A l'origine, ses défenses pouvaient peser jusqu'à 100 kilos chacune chez les vieux mâles ; mais la chasse intensive pour l'ivoire fait qu'aujourd'hui, il est rare de rencontrer un éléphant dont les défenses dépassent 45 kg. Les éléphants vivent en troupeaux d'environ 10 à 20 individus, constitués d'un mâle dominant, de plusieurs femelles et petits, guidés en général par une vieille femelle. Dans l'organisation sociale des éléphants, la cellule de base est la famille, comprenant une ou deux femelles et leurs petits, puis s'étend aux « groupes alliés », regroupant plusieurs familles, plusieurs groupes alliés formant un clan. D'une grande voracité, ils ingurgitent plus de 200 kg de fourrage par jour. Lorsqu'ils sont trop nombreux sur un territoire, ils peuvent constituer un facteur de déboisement.

A part au Mali et au Niger, la girafe a presque disparu d'Afrique occidentale à cause de la chasse intensive dont elle a été l'objet. Les girafes vivent par groupes, de deux à plus de quarante individus, dans les régions où la végétation est clairsemée et elle ne pénètrent pratiquement jamais dans les forêts

Dans les fleuves, les lacs ou autres points d'eau permanents, on trouve l'hippopotame, gros mammifère pouvant atteindre trois tonnes. Il est herbivore et mange jusqu'à 40 kg de végétaux en une nuit. Généralement, il ne s'éloigne guère du lieu où il vit. Animal amphibie il est capable de marcher au fond des mares et de rester jusqu'à six minutes sous l'eau. Malgré leur masse, les hippopotames sont capables de se battre entre eux avec une violence inouïe.

On trouve le phacochère, sorte de sanglier sauvage, dans les savanes découvertes ou les régions sahéliennes. Il peut devenir dangereux et charger son agresseur s'il se sent en danger.

Le singe le plus courant est le *patas* ou singe rouge. Il mesure environ 50 cm pour un poids de 10 kg. Ces singes, grands saccageurs de cultures, vivent en groupes de dix à trente individus, chaque mâle possédant un « harem ». Le mâle surveille la sieste des femelles et des petits, et pousse une sorte d'aboiement au moindre danger. Un autre singe que l'on rencontre parfois est le babouin cynocéphale, dont la tête ressemble à celle du chien et qui pousse aussi des aboiements assez effrayants. Il peut atteindre une taille d'un mètre. Ces grands singes vivent en groupes hiérarchisés de trente à cinquante individus. La nuit, ils s'installent dans les arbres pour dormir. Ils sont assez agressifs et il est recommandé de ne pas les approcher.

Le buffle, à ne pas confondre avec le zébu, est un grand et gros animal, ressemblant au bœuf domestique. Il vit en groupes de trois à dix individus, entre la forêt et les plaines clairsemées ; il n'est pas dangereux, sauf s'il se sent en danger ou est blessé par un chasseur. Il charge alors son agresseur. Lorsque les

pique-bœufs perchés sur son dos pour le débarrasser des parasites s'envolent en piaillant, le buffle sait qu'il y a danger et s'enfuit.

Le léopard vit en solitaire dans les savanes arbustives et les forêts. Aussi leste qu'un chat, il grimpe souvent dans les arbres, d'où il saute parfois sur une proie. Son beau pelage lui a aussi valu d'être décimé par la chasse.

En Afrique de l'Ouest, le lion est devenu une espèce de plus en plus rare. D'un poids pouvant dépasser les 200 kg; il règne sur la savane arborée et ne pénètre jamais dans la forêt dense. Il vit en groupes composés d'un ou plusieurs mâles, de femelles et des lionceaux. Le lion chasse selon une stratégie éprouvée: un mâle poursuit sa proie contre le vent, la rabattant vers un endroit où une lionne l'attaque, lui brise le cou ou la tue par strangulation.

Le sloughi est un lévrier de l'Afrique du Nord, souvent utilisé par les bergers pour garder les troupeaux.

Appelé communément «chameau» en Afrique, le dromadaire vit dans les déserts chauds, principalement d'Afrique, alors que son cousin à deux bosses, le chameau de Bactriane, vit essentiellement dans les déserts froids d'Asie. Le dromadaire a été introduit en Afrique du Nord par les Romains au 2e siècle de notre ère. Exposé au vent et au soleil en plein été, il peut rester dix-sept jours sans boire. Sa capacité à avaler jusqu'à 120 litres d'eau en quelques minutes a renforcé la croyance en un estomac-réservoir; mais ce sont en fait ses tissus qui stockent les liquides. En cas de vent de sable, il peut clore hermétiquement yeux et narines.

Jardins près de Ségou



Plusieurs sortes de chauves-souris sont visibles au Mali, mais la plus fréquente est l'eidolon (famille de roussettes).

La tarente, ou gecko, est très répandue dans les maisons. Munie d'une sorte de ventouse à chaque doigt des pattes, elle peut aisément arpenter murs et plafonds où elle donne une chasse assidue aux insectes.

Les caïmans ne vivent pas en Afrique. Ceux que l'on appelle caïmans sont en fait de crocodiles du Nil. Ces animaux ont pratiquement disparu des rivières où autrefois ils abondaient ; on en trouve encore dans quelques mares où ils sont souvent investis d'un caractère sacré.

LES CARAVANES DE SEL

Le nord du Mali a de tout temps fait l'objet d'un intérêt de la part des rois et des princes qui régnaient de part et d'autre du grand désert. La raison ? La présence d'un des plus grands gisements de sel gemme du Sahara (avec ceux de Fachi et Bilma au Niger et, dans une moindre mesure, celui de l'Amadror au nord du massif du Hoggar en Algérie).

La dépression de Taoudenni, située à environ 700 km au nord de Tombouctou, est l'une des régions les plus arides du Sahara. Cette cuvette (*sebkha*) de 125 km^2 enregistre moins de cinq millimètres de précipitations annuelles.



Le fleuve Niger est un bon réservoir à poissons. On y trouve entre autres le capitaine: gros poisson au goût excellent, le tilapia, appelé communément carpe, le silure (poisson-chat), le poisson-chien (hydrocion) dont les dents qui se chevauchent sont visibles à l'extérieur de la gueule.

AGRICULTURE, ÉLEVAGE ET PÊCHE

L'agriculture devrait nourrir une population qui croît de 3% par an et qui pourrait compter vingt-cinq millions d'individus en 2025. Un objectif d'autant plus difficile à atteindre que seulement 2% des terres sont cultivés et que 60% du

Le sel résulte de dépôts provenant de l'assèchement d'un lac du Quaternaire et dont l'épaisseur avoisine parfois les dix mètres.

Les esclaves extrayaient le sel dans des mines à ciel ouvert. Les plaques étaient taillées en rectangle de 1,20 m de longueur et de 40 cm de largeur; elles pesaient entre 25 et 45 kg, et un chameau pouvait prendre une charge de six barres. Les barres étaient toutes gravées au départ de Taoudenni et, à l'arrivée à Tombouctou, elles faisaient l'objet d'une toilette pour les rendre bien blanches. On les gravait de motifs géométriques, ou du nom d'un saint ou d'un roi. Les barres étaient ensuite entourées de lanière de cuir pour les protéger en cas de choc. Ainsi conditionné, le sel était ensuite acheminé en pirogue vers tous les ports du Soudan, puis transporté par des ânes, des attelages de bœufs, ou des esclaves jusqu'aux confins du pays Mossi, de la Côte d'Ivoire ou du pays Bobo.

A leur époque de gloire, les caravanes pouvaient compter jusqu'à mille chameaux, accompagnés de trois cents à cinq cents hommes. Jusqu'à la fin du 19e siècle, soixante mille chameaux par an arrivaient à Tombouctou.

Aujourd'hui encore, les caravanes acheminent les plaques de sel de Taoudenni vers les rives du fleuve Niger. Ce sont les Bérabich qui assurent cette fonction depuis des temps immémoriaux. Il faut une quinzaine de jours, à raison de 35 à 40 km par jour à la caravane pour parcourir les 700 kilomètres qui séparent les salines de Taoudenni du village de Ber, à côté de Tombouctou. Le long du trajet, seuls deux puits permettent aux hommes et aux bêtes de faire le plein d'eau. En outre, les pâturages étant maigres le long de l'itinéraire, les nomades emportent la quantité de fourrage nécessaire à leurs chameaux. A l'aller, ils dissimulent ce fourrage dans des endroits connus d'eux seuls, afin de pouvoir l'utiliser sur le chemin du retour, lorsque les bêtes sont à pleine charge. Les plaques de sel sont arrimées deux par deux à l'aide de cordelettes de cuir sur les flancs de l'animal. Les chameaux sont chargés le matin et débâtés chaque soir, au terme d'une journée comptant parfois jusqu'à quinze heures de marche ininterrompue.

territoire appartient au désert. Le pays est redevenu autosuffisant en riz, notamment grâce à la réhabilitation des systèmes d'irrigation de l'ancien Office du Niger (voir encadré, p. 289). Mais la riziculture exige beaucoup d'eau, et n'est viable que dans le delta intérieur du Niger ainsi qu'aux alentours de Sikasso et Mopti. Le pays produit par ailleurs du mil-sorgho, du riz-paddy, de l'arachide, du thé et du sucre.

Sans aide extérieure, le Mali a entrepris de creuser un canal en vue d'améliorer l'irrigation des terres. La prospérité tant rêvée d'une terre sahélienne revenant à la vie semble se profiler. Le seul delta central du Niger est à même de produire 20 % des besoins actuels en céréales de l'Afrique tout entière. Le Mali pourrait devenir le grenier du Sahel.

En 1996, le Mali était le premier producteur de coton au sud du Sahara, position qu'il a confortée en 1998. Malheureusement, l'année suivante la chute des cours mondiaux lui a été fortement préjudiciable. Mais le coton reste malgré tout l'une des principales ressources, notamment pour les régions productrices.

Depuis toujours, l'élevage a fortement influencé le peuplement et la répartition des hommes dans le pays. Aujourd'hui encore, les nomades, essentiellement Peuls et Maures, poursuivent leur transhumance, d'un point d'eau à un autre. Mais les populations d'éleveurs souffrent de plus en plus, menacées en permanence par la sécheresse. Entre 1971 et 1974, le Mali a ainsi perdu un tiers de son cheptel. La dévaluation du franc CFA, en janvier 1994, avait rendu la viande sahélienne plus compétitive et avait favorisé les exportations vers les pays voisins, mais la situation reste fragile. La viande est surtout exportée sur pied, et manque d'une vraie filière avec chaîne frigorifique et conditionnement. Il n'en demeure pas moins que l'élevage reste une activité traditionnelle importante pour le pays.

Le pays bénéficie d'un fort potentiel halieutique, mais la pêche ne participe que modestement au PIB. Activité parmi les plus anciennes du Mali, elle est la spécialités des Bozo, des Sorko et, dans une moindre mesure, des Bobo. Mais elle dépend, elle aussi, des conditions climatiques. Et, faute de moyens suffisants – congélateurs et camions frigorifiques – la conservation du poisson pose des problèmes que le système D ne peut résoudre à lui seul.

ÉCONOMIE, INDUSTRIES ET RESSOURCES MINIÈRES

Le Mali compte parmi les pays les plus pauvres du monde. Il n'a cessé de s'appauvrir de 1985 à 1993, avec une croissance annuelle moyenne négative de –1 %, alors que sa dette extérieure brute était égale au PNB. L'économie malienne est essentiellement agricole, et les récoltes dépendent de l'irrigation, et surtout des crues du Niger et de ses affluents. L'enclavement du pays et la faiblesse du secteur industriel renforcent sa vulnérabilité. Mais le Mali a d'autres ressources, qui donnent un dynamisme prometteur à son économie : l'or, le coton, le riz, l'élevage, et le minerai.

Au début des années 1960, Modibo Keita avait déclaré que l'avenir du Mali se trouvait dans l'industrie lourde... en 2005, ce n'est toujours pas le cas! L'industrie a d'abord souffert d'un manque de sources d'énergie, et les événements de 1991 précédant la chute de Moussa Traoré ont gravement affecté ce secteur. Les principales industries sont essentiellement alimentaires (rizeries, minoteries, sucreries, huileries, biscuiteries, brasseries), mais elles sont trop dépendantes de l'approvisionnement en matières premières. A noter que les huileries maliennes ne produisent pas seulement de l'huile, mais aussi des produits de beauté, exportés dans toute l'Afrique de l'Ouest. Autres secteurs importants, ceux de la fabrication des textiles et du tannage, qui représentent plus du tiers de l'activité industrielle, et font l'objet de privatisations et d'investissements étrangers. L'industrie laitière paraît aussi prometteuse.

L'or est en train de redevenir la principale ressource du Mali. Dès le début des années 1990, il occupait déjà la troisième place parmi les produits d'exportation, derrière le coton et le bétail. Après l'exploitation des gisements aurifères de Kalama (région de Bamako), de Syama (région de Sikasso) et de Loulo (région de Kéniéba), la production de Sadiola (région de Kayes) a doublé en 1997, ce qui a permis à l'Etat d'honorer ses échéances internationales. Mieux, le Mali a confirmé son rang de troisième producteur africain d'or avec l'ouverture de la mine de Morila, inaugurée par le président Konaré au début 2001.

Les autres ressources minières du Mali (phosphate, bauxite, manganèse, fer, uranium) sont conséquentes, mais ne sont pas toutes exploitées. L'éloignement des ports pose un problème de rentabilité des exportations. D'autres gisements suscitent des espérances plus grandes encore: les réserves probables de pétrole. Des prospections sont en cours dans les régions de Taoudenni et d'Araouane.

Pages suivantes:
Jeunes filles wahabites à Bamako





SOCIÉTÉ, TRADITIONS ET RELIGIONS

Note de l'auteur : Aborder un inventaire des ethnies, pour un auteur occidental, n'est pas chose facile. La diversité humaine est riche au Mali. Le lecteur prendra les informations données ci-après avec toute la réserve qu'il convient, car il ne s'agit pas de dresser ici, à la manière de nos anciens ou d'ethnologues en mal de taxinomie, un «catalogue de l'indigène». Loin de là. Mon propos est plutôt de mettre en évidence la richesse culturelle du pays, et de donner quelques clés pour permettre de mieux comprendre la mosaïque humaine qui la compose.

LES ETHNIES

En Afrique, on appelle généralement ethnie un peuple ou un groupe d'humains ayant un héritage culturel commun, mais qui n'est pas obligatoirement soumis à une même autorité politique. Il se réfère à un ancêtre mythique, le plus souvent associé à un culte bien précis. Le nombre de personnes n'est pas un critère, puisque la population d'une ethnie peut compter plusieurs millions de personnes, ou seulement quelques centaines d'individus. A l'intérieur de ces ethnies, on distingue les lignages, dont la généalogie fait remonter la parenté sur plusieurs générations jusqu'à un ascendant unique. Selon les lignages, la filiation est patrilinéaire (c'est le cas de la plupart des ethnies) ou matrilinéaire (comme chez les Touareg). Le lignage est subdivisé en clans ou tribus, qui regroupent plusieurs familles. Les clans se réfèrent à un lointain ancêtre, qui s'est distingué, dans le passé, par un acte remarquable dans le domaine politique ou religieux, et dont les descendants perpétuent la mémoire. Les fondements de la société africaine sont basés sur les obligations familiales et sociales, ainsi que sur la solidarité entre les clans. L'Ancien (ou «le Vieux») est celui qui sait; il a acquis par son expérience une grande sagesse et il est apte à juger les situations en conséquence.

La diversité des ethnies qui composent le Mali et leur longue cohabitation, complexe et active, représente peut-être sa force. Si l'histoire du Mali est jalonnée de guerres, celles-ci n'ont pas été la conséquence de conflits ethniques, mais d'ambitions de chefs militaires et de souverains avides de pouvoir. Et la religion ne semble pas devoir menacer la stabilité de cette organisation sociale. La presque totalité de la population est musulmane, mais l'islam ne représente pas au Mali, comme dans d'autres pays d'Afrique, une valeur refuge ou un foyer d'extrémisme.

Le Mali est un carrefour de cultures et d'ethnies à forte majorité noire (95 %), où se sont rencontrés peuples blancs et peuples noirs, et où se croisent encore nomades et sédentaires. Les nomades (15 % de la population) comprennent les Touareg (et leurs anciens serfs, les Bella), les Maures et les Peuls. Les sédentaires se répartissent entre le groupe mandingue qui représente la moitié de la population malienne (Bambara, Malinké, Sarakolé), le groupe soudanien (Songhaï) et le groupe voltaïque (Sénoufo, Dogon, Bobo), auxquels viennent s'ajouter quelques groupes minoritaires, du moins au Mali, comme les



Toucouleur. Malgré cet important brassage, chaque peuple conserve son identité, sa culture et ses traditions.

Les Bambara (ou Bamanan)

Les Bambara forment le noyau le plus important de la population malienne. Issus du Mandé, ils sont établis principalement dans les régions de Bamako et de Ségou. Anciens fondateurs des royaumes rivaux de Ségou et Kaarta (au nord de Kita), ils dominent la vie politique et administrative. Dans leur groupe, on peut aussi classer les Somono, considérés par beaucoup d'ethnologues comme une simple caste parmi les Bambara.

Le mot *bamanan* viendrait de la déformation française de *ban-mana*, un terme dont l'étymologie donne lieu à diverses interprétations. Selon la plus répandue, ce terme viendrait de *ban* («refus») et *mana* («maître»), et signifierait donc «ceux qui refusent d'être asservis». Une autre interprétation fait réfé-

rence au mot *bamba* («crocodile»). Quoi qu'il en soit, les Bambara ont souvent prouvé qu'ils étaient bien «les hommes du refus», en résistant tant aux empereurs qu'aux prophètes (résistance acharnée à l'islamisation menée par El Hadj Omar dans les années 1860). Aujourd'hui encore, les Bambara, lorsqu'ils ne sont pas restés animistes, comptent parmi les musulmans les plus modérés du pays.

Ce qui donne l'illusion d'une forte prédominance du groupe bamanan est le fait que souvent les musulmans, particulièrement les Toucouleur, désignent sous le nom de Bamanannkobé (qui signifie «ceux de Bamanan») toutes les ethnies non converties à la religion musulmane.

Les Bamanan sont des agriculteurs dont le rythme de vie est calé sur l'alternance des pluies et des périodes sèches. Ils possèdent l'industrie du fer depuis longtemps, mais également celle de la poterie, du travail du cuir et du tissage. La terre des Bamanan est en général une propriété collective, qui doit pouvoir nourrir la communauté. L'équité est l'une des caractéristiques de l'organisation sociale très structurée des Bamanan. Aujourd'hui, la culture de l'arachide et du coton sont des sources de revenus parmi les plus importantes.

La société traditionnelle bamanan est régie par le *komo* qui, par une initiation complexe, relie les hommes à leurs ancêtres. Les confréries initiatiques occupaient, jusqu'à l'extension récente de l'islam, une place prépondérante dans la vie quotidienne des villageois en réglant les conflits, réprimant les délits, ou désamorçant les accusations de sorcellerie. Les copies de masques que l'on trouve un peu partout aujourd'hui suspendues sur les devantures des «antiquaires» proviennent de ces sociétés religieuses: masques anthropomorphes ou zoomorphes, riche éventail d'objets estampillés «art bamanan». Cette production artisanale était, à l'origine, réservée aux forgerons, les *numu*, seuls autorisés par la communauté à entretenir des relations avec le sacré.

Les Dioula

Marchants ambulants, les Dioula se trouvent sur les itinéraires commerciaux qui descendent du Mali vers la Côte d'Ivoire, le Burkina Faso, le Ghana ou la Guinée. Les Dioula font partie du peuple malinké, héritiers de l'ancien empire du Mali. Quand cet empire atteignit sont apogée au 13e siècle, les Dioula avaient fait de celui-ci leur base commerciale qui leur permettait de traiter avec le monde arabo-musulman.

Les Dioula répondent à un système de clans, dont certains ont gagné les villes au 15e siècle, tandis que d'autres se sont regroupés en villages. Ils se sont ménagé les faveurs des potentats locaux, avec lesquels ils avaient établi de bons rapports afin d'exercer leur activité de négociants en toute tranquillité. Chez les Dioula, le commerce est l'apanage des deux sexes. Les Dioula peuvent être polygames, et les mariages sont le plus souvent endogames. La majorité des Dioula sont des musulmans sunnites de rite malékite.



Famille polygame de la région de Sikasso

Les Malinké (ou Mandingue)

Définir avec précision le territoire sur lequel vivent les Malinké n'est pas chose facile. Au Mali, on admet généralement qu'il comprend les cercles de Kangaba, de Kita et de Kéniéba, ainsi qu'une partie de la région de Kati et le sud du cercle de Bafoulabé, soit la zone située entre la haute vallée du Niger et la partie du Mali arrosée par les affluents du fleuve Sénégal.

Comme pour nombres d'ethnies maliennes, l'origine des Malinké se perd dans les méandres de l'histoire. Ce qui est presque certain, c'est qu'à l'époque de l'empire du Ghana, il existait une chefferie malinké, vassale de celui-ci, implantée sur le Haut-Niger. Quand cet empire déclina, le pays mandingue entra sous tutelle du royaume du Sosso qui, sous la conduite de Soumaoro Kanté, imposa sa loi à l'ensemble des dépendances méridionales de cet empire du Ghana. L'empire mandingue connut son apogée au 14e siècle. Il regroupait les territoires compris entre le Sahara au nord, la région forestière au sud, l'océan Atlantique à l'ouest et la boucle du Niger à l'est. Il fallut attendre le 18e siècle pour que Soundjata Keïta mette fin à cette hégémonie en fondant l'empire mandingue.

Chasseurs à l'origine, les Malinké forment une population relativement homogène et, malgré la forte et précoce influence de l'islam dans le Mandé, bon nombre sont restés animistes. La plupart des cérémonies rituelles se déroulent durant la saison sèche. La circoncision et l'excision sont encore pratiquées, et le mariage donne lieu à une grande fête. La société malinké se distingue par une

tradition orale et musicale très riche, dont la transmission est assurée depuis des temps immémoriaux par les gens des castes que sont les griots. Ces derniers, généralement musulmans, sont dépositaires de la parole malinké et du sens poétique. Certaines danses sont réservées à des groupes sociaux ou religieux particuliers, par exemple la danse des forgerons.

Le pays malinké étant un foyer de peuplement très ancien, on y dénombre plusieurs clans : les familles « massaien » ou Keïta (descendants de Soundjata Keïta), les familles de marabouts (les Bérété, Touré, et autres Haïdara), les familles alliées des Keïta (les Traoré, Dembélé, Koné, Camara, Coulibaly, Diarra. Sissoko, ou Kanouté), mais également d'autres groupes ethniques tels que des Peuls, des Soninké, ou des Khasonké.

Le travail de la terre a toujours fait la grandeur du peuple mandingue, et jusqu'à aujourd'hui, la vocation essentielle des Malinké demeure l'agriculture, qui comprend la culture des céréales (mil, maïs, riz, fonio), de l'arachide, du niébé, et des tubercules (patate, igname). L'importante pluviométrie permet des récoltes abondantes, et il est rare que le Malinké connaisse des périodes de disette. Sa plus grande source de revenus est l'arachide.

La société malinké est régie par un système de castes, elle est divisée en trois catégories :

- Les *horon* sont les nobles. Représentants des fondateurs de l'empire et de leurs alliés, ils sont cultivateurs, chasseurs ou commerçants. Ce sont eux qui dirigent la communauté.
- Les *niamakala* ou gens de caste, qui se divisent en *numu* (les forgerons), chargés entre autres de la circoncision, les *djéli* (griots) et les *garanké* (cordonniers).
- Les *jon* (les captifs) qui sont généralement descendants d'esclaves affranchis.

Pour les Malinké, l'homme est d'abord une créature divine, entouré de forces surnaturelles, celles de la brousse contre lesquelles ils doivent se protéger en permanence. Quand arrive la mort, le corps physique est enterré à même la terre, tandis que l'esprit a déjà rejoint le monde des ancêtres protecteurs de la communauté. Animistes, les Malinké vénèrent les fétiches, qui font partie de leur quotidien et les protègent, eux et leur communauté, contre les forces invisibles.

Chaque village malinké possède ses sociétés secrètes qui regroupent exclusivement des hommes, et sont organisées en classes d'âge. Les cases sacrées se situent dans le même cadre métaphysique, elles renferment les fétiches sacrés. Les Malinké n'ignorent toutefois pas l'islam, qui fut introduit au 10e siècle. De tout temps assez réfractaires au prosélytisme, les Malinké pratiquent un islam teinté de fétichisme maraboutique. Quant au christianisme, apporté par les missionnaires lors de la colonisation, il n'a jamais réussi à supplanter la religion musulmane, et encore moins l'animisme.

Sorcier en tenue traditionnelle



Les Soninké

Le premier peuplement des Soninké remonte sans doute à la deuxième moitié du 8e siècle, consécutivement aux déplacements des populations berbères vers le sud. Ils occupent aujourd'hui la région frontalière avec la Mauritanie, le long du fleuve Sénégal, dans les cercles de Kayes, de Yélimané, de Nioro et de Nara. Certains groupes de Soninké ont migré vers la frontière de la Côte d'Ivoire et du Burkina Faso où, sous l'influence des Peuls Foulani, ils sont devenus agriculteurs et bergers.

Les Soninké, appelés aussi Sarakollé (les fameux Saracolets évoqués par René Caillié lors de son voyage à Tombouctou en 1828), se divisent en trois sous-groupes : les ***Marka***, les ***Nono*** et les ***Azer***, eux-mêmes subdivisés en castes. Tout comme les Dioula, les Soninké sillonnent l'Afrique de l'Ouest depuis le Moyen Age. Ce sont eux qui ont contribué à la propagation de la religion musulmane dans les endroits les plus reculés. Fervents musulmans, ils ont essaimé des communautés islamiques jusqu'au Fouta-Djalon, créant des écoles coraniques, si bien qu'aujourd'hui, le terme Soninké devenu pour certains synonyme de marabout. Ils sont de grands commerçants, et nombre d'entre eux se sont installés en France où ils sont en quelque sorte les représentants de commerce de l'Afrique de l'Ouest.

Quand bien même les Soninké sont d'éternels voyageurs, ils n'en demeurent pas moins très attachés à leur terre, et lors du retour au village, ils aiment conter leurs aventures, notamment celles vécues en mer car, aussi curieux que cela puisse paraître, ils se sont découvert au fil du temps une vocation de marins. Aujourd'hui, les Soninké sont souvent commandants à bord de navires marchands qui cabotent en eau douce ou en mer.

L'organisation sociale et politique des Soninké repose essentiellement sur un système de castes. Chaque personne occupe dans la société une place qui découle de la hiérarchie sociale imposée par la tradition. On ne devient pas roi, chef de village, chef de guerre ou artisan, on naît avec ce titre. Le système social soninké est fermé, presque totalitaire, et compte trois groupes bien hiérarchisés : les *hoore* (hommes libres), les *niakhamala* (hommes de castes), et les *komé* (captifs). La filiation est patrilinéaire. Les femmes n'interviennent pas dans les décisions politiques. Le *tunka* est à la fois le chef politique et le propriétaire des terres. Il est toujours issu de la noblesse d'un clan régnant souvent depuis plusieurs siècles sur un territoire défini.

L'une des régions de l'actuelle Guinée où les Soninké s'installèrent porte le nom de Kissidougou, « pays de ceux qui sont sauvés ». Les noms patronymiques des familles qui s'y établirent furent Cissé et Sylla, mais en se mélangeant aux populations autochtones, elles perdirent leur langue d'origine. Il en est de même pour les Soninké qui migrèrent vers l'empire songhaï. Les Soninké, qui avaient créé le puissant empire du Ghana, restèrent l'un des peuples les plus actifs de l'Afrique de l'Ouest.

L'activité économique des Soninké est typique des groupes mandingues. Quand ils ne sont pas commerçants ou transporteurs, ils sont agriculteurs. Ils cultivent le sorgho, le mil, le riz et l'arachide. Ce sont également des éleveurs de poulets, de chèvres, de moutons et de chevaux.

Les Soninké vivent dans des villages aux cases rondes, dont les murs sont en briques de banco et le toit de chaume. Certaines concessions sont rectangulaires, maçonnées en briques d'argile, et possèdent une cour intérieure, témoignant de l'influence berbère. Aujourd'hui, environ deux tiers du peuple soninké du Mali sont musulmans sunnites, et les autres sont demeurés animistes.

Les Diawarra

Quand bien même les Diawarra font usage de la langue des Soninké, ils n'appartiennent pas à leur groupe ethnique. Les Diawarra forment un îlot ethnique de quelques dizaines de milliers d'individus au sein de l'importante communauté soninké. Regroupés par familles dans les cercles de Nioro pour les Diawarra-Sagoné et dans celui de Nara pour les Diawarra-dabora, ils ont depuis toujours conservé leur particularité culturelle et leur unité.

L'origine du mot *diawarra* viendrait du terme générique *diamou*, qui aurait été donné à leur ancêtre dans des circonstances particulières. Les frasques historiques des Diawarra ne se démarquent en rien de celles des ethnies qui fondèrent les grands empires ouest-africains. Ils furent vainqueurs face aux Soninké de Diâra et des rois de l'empire du Tekrour, et résistèrent avec bravoure aux armées du toucouleur El Hadj Oumar. Ils furent aussi les maîtres d'un puissant royaume qui s'étendait à son apogée du Ouagadou (empire du Ghana) aux bords du fleuve Sénégal, et du Hodh (dans l'actuelle Mauritanie) aux limites du Baoulé (cercle de Kolokani). Aujourd'hui, l'étendue de leur territoire est limité au nord par le Hodh (malien et mauritanien), au sud par les contreforts du Kaarta, à l'est par le Bélédougou et à l'ouest par le Diafounou.

Le peuple diawarra a fait l'objet de nombreuses études, notamment dans le *Tarikh El Fettach*, écrit au début du 16e siècle, qui consacre l'intégralité de son troisième chapitre aux Diawarra. C'est ensuite à l'explorateur écossais Mungo Park d'évoquer les Diawarra dans le récit de son périple au Kaarta. Aujourd'hui, malgré leur forte identité culturelle, il est pratiquement impossible de distinguer un Soninké d'un Diawarra, tant du point de vue physique que linguistique.

Les Sénoufo

Le mot *sénoufo* est un terme bamanan qui signifie « la langue des cultivateurs » ; il caractérise leur activité principale.

Les Sénoufo sont répartis aujourd'hui entre la Côte d'Ivoire, le Burkina Faso et le Mali. Le peuple sénoufo est estimé à environ 1,5 millions d'individus appartenant à une trentaine de sous-groupes, qui possèdent chacun leurs propres caractéristiques. Des traits culturels communs permettent pourtant de distinguer

globalement les Sénoufo: la langue, les patronymes (Soro, Tuo, Sekongo, Yeo, Silue) et leur organisation sociale. On admet généralement que les ***Minianka*** appartiennent à la même famille. Ce serait une branche des Sénoufo ayant essaimé vers le nord pour s'installer dans la région de San et de Koutiala.

Partis du delta intérieur du Niger à la recherche de nouvelles terres à cultiver, les Sénoufo seraient arrivés dans la région qu'ils occupent actuellement vers le 13e siècle. Ils ne paraissent pas avoir fondé d'Etat propre mais ont été englobés, au 18e siècle, dans l'empire de Kong. Ils ont ensuite joué un grand rôle parmi les royaumes successeurs, fondant de petites entités guerrières.

Bien que tous les Sénoufo vivent dans le même milieu de savane, leur culture peut présenter des différences importantes. Les Sénoufo habitent généralement des villages fortifiés, dans des cases rondes ou ovales, parfois dans des maisons à terrasse de type bamanan. Les villages, souvent isolés, sont répartis sur un territoire qui n'est pas forcément homogène au niveau ethnique. Les Sénoufo vivent de la culture du riz, du mil, du maïs, du fonio, des ignames, des haricots, des patates, de l'arachide et du sésame et, dans une moindre mesure, du coton et même du tabac. Le pays Sénoufo est constitué de collines verdoyantes, de falaises et de sylves, arrosées par trois cours d'eau importants: la Comoé, la Léraba et le Pandi.

Les Sénoufo du Mali sont de filiation patrilinéaire (alors que la majorité des Sénoufo de Côte d'Ivoire sont de filiation matrilinéaire). Le chef du village gère

Ségou, toilette des moutons avant le marché



le domaine foncier, mais n'a pas de réel pouvoir politique. C'est donc toujours, au Mali, l'aîné des garçons qui assiste au collège des sages et qui a la responsabilité de la conservation du fétiche familial. Le patriarche, celui qui possède la terre, est le descendant du lignage fondateur du village et, à ce titre, c'est lui qui préside les cérémonies ayant trait au culte du fétiche.

Les Sénoufo pratiquent de nombreux cultes religieux dédiés aux esprits, aux génies protecteurs et aux ancêtres. En dehors de la période d'hivernage, on peut remarquer aux abords des villages des taches de verdure : ce sont des reliques de la forêt ancienne, recelant des pouvoirs magiques. C'est dans ces bois sacrés que se déroule le Poro, la société secrète masculine des Sénoufo, qui perpétue la tradition et assure la transmission des savoirs. Sa pratique comprend également l'enseignement du calendrier des travaux agricoles, la maîtrise des outils, et la technique.

L'initiation des jeunes par les anciens commence dès qu'ils atteignent l'âge de sept ans. Elle est composée de trois cycles consécutifs d'une durée de sept ans chacun, pendant lesquels l'initié apprendra à connaître le monde visible et à se concilier le monde invisible. Le caméléon est le symbole du Poro, il représente la sagesse.

Les deux fétiches protecteurs des Sénoufo sont le *kômô* et le *kônô*. Ces fétiches ne sont visibles que pendant la saison sèche, lorsque que le soleil a jauni la savane. Au début de l'hivernage, le grand prêtre fait des offrandes sous forme de sacrifices afin que les pluies soient abondantes et que la terre des ancêtres offre une bonne récolte.

Comme la plupart des sociétés basées sur le système des castes, la société sénoufo réserve le travail du fer, du bois et du cuir aux seuls forgerons, tandis que l'industrie cuprifère est l'apanage d'une caste particulière, celle des *lorho*. L'art sénoufo est par essence sacré ; il se caractérise entre autres par la confection de masques qui sont portés lors des rites initiatiques et notamment pendant celui du Poro. La danse et les masques sont les instruments de l'initiation : chaque danseur s'abandonne à l'esprit dont il porte l'image sculptée sur le visage. Souvent dépourvus d'ouvertures pour les yeux, les masques sénoufo sont taillés dans un bois particulier en fonction de l'esprit représenté. Chaque masque est fait toujours dans le même bois. L'artiste qui, trois jours durant, évitera tout contact avec une femme, coupe l'arbre un jour déterminé, et doit terminer son œuvre avant le coucher du soleil le jour même, ou alors le fabriquer en trois ou sept jours. Le masque meurt avec celui qui le porte.

Le masque sénoufo le plus connu est le *kpélyé*, utilisé lors des funérailles. *Kpélyé* vient du mot *gpele* signifiant « surprendre par une attitude imprévue ». C'est un masque d'ancêtre qui joue un rôle primordial dans le cérémonial *Lo* (rite funéraire). Il est de forme allongée, avec des yeux bridés surmontés de cornes, et le menton est prolongé par des « jambes ». Des ailettes de part et d'autre du masque représentent des oreilles. Les lignes qui entourent la bouche

font référence à la maîtrise de soi (le bien parler, le peu parler, donc la sagesse). Par leur force magique, les cornes rehaussent le caractère sacré du masque .

Le *gna* est le fétiche des Minianka, et il vient de Komia. Chaque année des cérémonies sont organisées à son intention afin qu'il accorde une récolte abondante ou résolve les problèmes de villageois en difficulté. Un sacrifice (chèvre ou poulet) est effectué, généralement sous l'emprise de l'alcool.

On compte également parmi les Sénoufo de redoutables chasseurs, les *dozo*, qui, encore aujourd'hui, doivent subir un rite initiatique pour entrer dans la confrérie des chasseurs, laquelle est dotée d'une structure hiérarchique très rigide et chargée de mystère. Le chasseur est par définition celui qui hante la brousse à la recherche du gibier et, partant, il côtoie les génies; on se méfie donc de lui.

Les Songhaï

Au 13e siècle, les Songhaï formaient une petite communauté dans la région de Gao. Puis, à la fin du 15e siècle, Sonni Ali Ber agrandit le royaume et créa l'empire Songhaï. Sous la dynastie des Askia, au 16e siècle, cet empire dominait tout le Soudan, du Sénéral à l'Aïr (Niger), et de Teghaza à Kano (Nigeria). C'est à cette époque que Tombouctou connut son apogée et que l'islam s'imposa durablement dans la région.

On dénombre plus de 1,5 millions de Songhaï en Afrique occidentale, dont plus de 70000 au Mali. Les Songhaï vivent dans les plaines qui bordent le fleuve Niger à l'est du lac Débo, mais ce peuple, dont les ancêtres fondèrent l'un des grands empires de l'Afrique de l'Ouest, essaima également au Niger, au Burkina, au Bénin et au Nigeria. Il existe plusieurs sous-groupes songhaï: les ***Sorko*** (pêcheurs vivant dans les hameaux le long du fleuve), les ***Fono*** (dans les alentours du lac Debo), et les ***Gaw*** (chasseurs évoluant dans la savane).

A l'origine, les Songhaï habitaient dans des cases rondes couvertes d'un toit de chaume. Les berges du fleuve Niger comptent de nombreuses bourgoutières, où les Songhaï cultivent le *bourgou*, une sorte de riz sauvage. Ils cultivent également le mil quand la saison des pluies le permet. Chez les Songhaï, le travail des champs est considéré comme noble et il est réservé aux hommes. Les femmes, quant à elles, cultivent les jardins qui bordent le fleuve: mangues, papayes, dattes, mais également cucurbitacées et agrumes. Les Songhaï sont aussi éleveurs.

Leur système de filiation est de type patrilinéaire et, parmi l'aristocratie, les fils sont fermement invités à épouser la fille de leur oncle paternel afin de maintenir la pureté du lignage. Bien qu'ils soient généralement convertis à l'islam, les Songhaï conservent quelques cultes fétichistes en relation avec les génies du fleuve. Le culte des ancêtres et la sorcellerie demeurent des composantes essentielles de la croyance songhaï. La plupart des villages possède des magiciens-guérisseurs pratiquant l'exorcisme. Le sorcier recourt à l'art divinatoire à l'aide

de cauris, et utilise un fétiche s'il doit désenvoûter une personne.

Comme chez les Touareg et les Bella, c'est la femme qui perpétue la tradition musicale songhaï en jouant du violon monocorde. Les Songhaï portent sur la tête un chèche, souvent teinté à l'indigo, si bien qu'il est souvent difficile de les distinguer des Touareg.



Jeune peule, vendeuse de lait

Les Dogon

N'ayant jamais développé de structure politique centralisée, les Dogon sont restés en marge des grands courants de pensée véhiculés par les populations qui se sont succédé sur les rives du Niger. On suppose qu'ils seraient originaires du Mandé, et qu'ils auraient migré par vagues successives, dans un premier temps vers le Yatenga, puis vers le plateau mossi, pour finalement se réfugier dans la falaise de Bandiagara, vers le 15e siècle, alors qu'ils étaient pourchassés par les cavaliers mossi. A leur arrivée dans la falaise, ils y trouvèrent les Tellem, un peuple de chasseurs-cueilleurs dont on ne sait pas grand-chose. Les Dogon auraient alors déboisé la terre pour la cultiver et les Tellem auraient fui vers le sud. Une légende rapporte que, partis du Mandé à une époque mythique, les Dogon auraient abordé la falaise au niveau de l'actuel village de Kani Bonzon. Là, quatre tribus de Dogon se seraient partagé la terre prise au Mandé: les Dyon auraient peuplé le plateau, les Arou, la falaise même, et les deux autres, les Domno et les Ono, la plaine.

Aujourd'hui encore, chaque village, en fonction de son emplacement, se rattache à une de ces tribus originelles; le partage des terres selon la tradition confère aux Dogon une ethno-conscience très forte. Les Dogon se revendiquent donc comme descendants des Mandé de l'empire du Mali et se seraient réfugiés vers Bandiagara pour échapper aux rezzous des Peuls.

Bien qu'ils forment l'ethnie la plus célèbre du Mali, grâce aux travaux de l'ethnologue Marcel Griaule, les Dogon ne sont guère plus de trois cent cin-



quante mille, dispersés dans les villages qui bordent les falaises de Bandiagara. Maîtres agriculteurs, ils ont su tirer parti d'un environnement sahélien où l'eau est rare.

La disposition compacte des villages répond à une intention défensive, mais elle exprime aussi une vision du monde très élaborée. La société dogon est organisée selon une hiérarchie en lien avec la cosmogonie. Elle est fondée sur la famille étendue patrilinéaire, et se structure à partir d'une hiérarchie distinguant les initiés et les non-initiés, les hommes et les femmes, les groupes d'âges, les professions.

Les forgerons, artisans et griots constituent des castes endogames, habitant des quartiers séparés. Le culte religieux, l'administration et le choix du nom des nouveau-nés incombent au patriarche de chaque village. Pour ce peuple, l'univers a été créé par Amma, lequel a engendré deux contraires: Yurugu, le renard pâle, être imparfait, et Nommo, à la fois mâle et femelle, maître de la parole. Ces deux entités opposées mais complémentaires régissent tous les aspects de la vie des Dogon.

L'artisanat n'échappe pas au symbolisme ancestral et il a, comme l'art, une signification spirituelle. La vannerie, les masques, les portes de grenier, la poterie, tout est d'une qualité et d'une richesse exceptionnelles. Marcel Griaule affirme: «La cosmogonie et la métaphysique des Dogon les élèvent au niveau des peuples antiques».

Les Bobo

Les Bobo parlent une langue du Mandé. Agriculteurs, ils cultivent le mil, le sorgho et le coton. A l'origine, leur cohésion sociale était fondée sur deux principes opposés: le sens de la communauté qui incitait au travail en commun, et la notion d'individualité qui ne concernait qu'une partie du lignage.

Animistes, les Bobo croient en un dieu, Wuro, qui serait le créateur de la terre et des animaux. Le premier homme fut un forgeron qui demanda au dieu un compagnon, et ainsi fut conçu le Bobo, qui devint cultivateur. Son travail de création accompli, Wuro se retira, laissant aux humains trois fils: Dwo, chargé d'aider l'homme, Soxo, l'esprit de la nature sauvage et de la brousse, et Kwere, le représentant de sa puissance divine, symbolisé par la foudre. Dans chaque village, des autels leur sont érigés. Les forgerons sont les prêtres du culte de Dwo. Les esprits de la brousse et les ancêtres, notamment le fondateur du village, reçoivent des sacrifices.

Dwo, le médiateur, est l'intermédiaire entre les hommes et le créateur. Les masques, supports de la tradition, sont révélés aux jeunes garçons à l'occasion d'un rite initiatique. Soumis aux aléas d'un pays de savane sèche où la récolte

Homme bambara

dépend de l'abondance des pluies, les Bobo ont depuis toujours institué des rituels purificateurs pour se concilier les phénomènes naturels. La nature est chez eux fondamentalement bienfaitrice. Afin de se prémunir contre les erreurs des hommes, les masques ont la fonction essentielle d'effacer le mal et de rétablir l'équilibre des trois éléments : le soleil, la terre et la pluie.

A la fin de la saison sèche et avant la reprise des travaux agricoles, des cérémonies de purification ont lieu avec les masques en feuilles qui incarnent Dwo. Les masques représentant les génies protecteurs du village sont le phacochère, le buffle, le coq, le toucan, le poisson, l'antilope, le serpent et l'épervier. Ils incarnent la fertilité et la fécondité.

Les Bobo sont plus de cent mille dans la région de San. Ils sont réputés pour leur mutisme (*bobo*, en bamanan, signifie « bègue » et, par extension, « muet »), leur fierté querelleuse, ainsi que pour la liberté exceptionnelle dont jouissent leurs femmes avant de se marier. Aucun interdit sexuel ne frappe la jeune fille pubère avant le mariage (voir encadré, p. 196).

Les Dawsahak

Ce groupe ethnique, rattaché à la culture et au mode de vie touareg, nomadise à l'est de Gao, dans la région de Ménaka, où il est mieux nanti. Il compte environs dix-huit fractions qui, au dernier recensement administratif, représentaient environ la moitié de la population de la région de Ménaka.

Les Dawsahak, ou Dag-Ishaq, descendants d'Ishaq, sont d'excellents bergers. Ils seraient venus au 11e siècle de la Palestine en passant par Alexandrie en Egypte, puis auraient traversé le Soudan, le Tchad, et le Niger. Le contact avec les Songhaï sur le cours du fleuve Niger affecta leur langue (près de 35 % des mots dawsahak sont d'origine songhaï).

Les groupes suivants appartiennent aujourd'hui aux Dawsahak : Acharifanes, Kel Tichédène, Idoguiritanes, Kel Azar, Kel Abakot, Kel Bario, Kel Agayog, Kel Taytoft, Kel Inwélane, Kel Tabhaw, Ibhawane.

Les Bozo

Contrairement aux Sorko (pêcheurs de la boucle du Niger) que l'on considère comme faisant partie intégrante de la société songhaï, les Bozo constituent un groupe spécifique n'ayant que peu d'affinités avec les populations qui les environnent. C'est à tort qu'on a qualifié les Bozo de gens de castes, car ils sont de souche noble, et furent contraints d'émigrer suite à la décadence de l'empire du Ghana dont ils faisaient partie. Lorsqu'ils atteignirent les rives du fleuve Niger, qui leur interdisaient toute progression, les Bozo choisirent de devenir pêcheurs. Peu à peu, améliorant leurs techniques de pêche, ils en firent leur activité principale, à laquelle ils ajoutèrent le quasi-monopole de la batellerie. C'est ainsi qu'ils devinrent les « maîtres des eaux ».



Fillettes bozo

Les Bozo vivent dans le delta du Niger; leurs campements de huttes deviennent des îlots pratiquement inaccessibles en période de crue, ce qui explique leur marginalisation et la préservation de leurs traditions. Ils pratiquent exclusivement la pêche, avec des méthodes très diverses (filets, nasses, barrages, plongée, etc.), alors que les ***Somono***, avec lesquels ils sont associés, fabriquent les pirogues et assurent le transport fluvial. Ces derniers constituent un regroupement interethnique entre Bamanan, Soninké et Bozo. Les Somono, contrairement aux Bozo, sont en général de fervents musulmans en raison de la forte influence qu'eurent sur eux les prosélytes toucouleur d'El Hadj Oumar Tall au 19e siècle.

Les Toucouleur

On dénombre un peu plus d'un million de Toucouleur, répartis du Sénégal au Mali. Les ethnologues pensent que les Toucouleur sont de descendance wolof ou foulani. Le mot Toucouleur tire son origine du mot arabe Tekrour, qui désignait au 11e siècle la région située à l'ouest de Tombouctou, notamment le Fouta-Toro, et qui s'étendait presque jusqu'à l'océan Atlantique. On les désigne aussi sous le nom de ***Pulaar***. Le Toucouleur n'est donc pas à l'origine un Malien. C'est dans la seconde moitié du 19e siècle que, par la force et sous la bannière d'El Hadj Oumar Tall, ils s'imposèrent aux populations locales. Leur domination ne dura qu'un demi-siècle, au cours duquel ils se mêlèrent aux

groupes ethniques déjà présents: les Soninké, les Malinké, les Bamanan, les Peuls et les Dogon. Ils eurent nombre d'échauffourées avec ces peuples en raison de l'orientation rigoriste de l'islam qu'ils pratiquaient et comptaient imposer, qui les conduisit par ailleurs à opposer une vive résistance à la pénétration coloniale. Si, après l'effondrement de l'empire d'El Hadj Oumar, certaines familles regagnèrent les rives du fleuve Sénégal, nombreux furent les ***Foutankobé*** (au singulier: Foutanké) qui restèrent sur place pour y fonder des villages.

Aujourd'hui éleveurs, les Foutankobé perpétuent un mode de vie rural. En raison de la répartition inégale de leurs terres en territoire malien, beaucoup de jeunes Foutankobé toucouleur sont attirés par les villes, où ils viennent augmenter le nombre des laissés-pour-compte.

La culture des Toucouleur est un mélange de coutumes ancestrales et de traditions islamiques. La société est divisée en classes sociales: les Torobe forment l'aristocratie; les Rimbe, la bourgeoisie composée des pêcheurs, des fermiers, des marchands et des artisans; la classe inférieure regroupe les esclaves (aujourd'hui affranchis). Les jeunes filles toucouleur se marient en général entre 16 et 18 ans et les hommes entre 25 et 30 ans. Le Coran admettant la polygamie, l'homme peut avoir jusqu'à quatre épouses.

Les villages traditionnels toucouleur sont généralement petits, composés de huttes d'argile coiffées d'un toit en paille; ils sont administrés par un chef issu de la classe aristocratique. Frappés de plein fouet par les catastrophes écologiques (désertification des zones cultivables, déboisement et tarissement des puits, appauvrissement des récoltes), auxquelles viennent s'ajouter le paludisme et d'autres épidémies, beaucoup de Toucouleur ont été contraints d'émigrer vers le Sénégal ou en Europe.

Les femmes toucouleur sont relativement faciles à identifier: elle portent souvent un morceau de bois enchâssé dans le lobe de l'oreille et ont deux petites scarifications près des coins extérieurs des yeux. Quand bien même l'excision est illégale, plus de la moitié des jeunes filles toucouleur subissent cette opération. Dès le 11e siècle, les Toucouleur se sont convertis à l'islam dont ils ont mélangé les pratiques avec leurs croyances ancestrales.

Les Khasonké

Au 17e siècle, une migration des Peuls du Regueïba (Mauritanie), de patronyme Diallo, gagne le pays de Kayes, et fonde le royaume du Khasso. En se sédentarisant, ils créent le khasonké, une langue mélangée de malinké, de soninké et de maure. Les Khasonké se targuent d'être d'authentiques agriculteurs.

Ils vivent aujourd'hui le long des rives du fleuve Sénégal, dans les cercles de Kayes, Bafoulabé et Yélimané. Ils forment un sous-groupe du Mandé et sont étroitement liés aux Bamanan. Bien que les Khasonké possèdent leur propre langue, ils parlent également le bambara. Ils sont majoritairement fermiers, mais la sécheresse de ces dernières années a contraint nombre de jeunes à migrer. Les

productions agricoles des Khasonké sont les céréales (mil, sorgho, fonio et maïs), le tabac, le manioc, l'arachide, ainsi qu'une grande diversité de légumes. Hommes et femmes travaillent dans les champs, et très jeunes, les enfants apprennent à conduire les bœufs qui tirent les charrues pour les labours. Ils sont d'excellents chasseurs car la région où ils vivent est fort giboyeuse. Ils pratiquent également l'apiculture. Les Khasonké ont, en outre, de très bons rapports avec les Peuls, à qui ils confient la garde de leurs troupeaux afin de se consacrer exclusivement au travail de la terre.

Les villages khasonké regroupent plusieurs familles de la même lignée. Chaque *gwa* (ménage) assure la protection du village et les travaux de fermage nécessaires à la communauté. Les concessions khasonké sont légèrement plus grandes que celles des autres ethnies, et elles peuvent abriter jusqu'à soixante personnes.

Les enfants occupent une place particulière chez les Khasonké et les mariages (souvent polygames) sont toujours considérés comme un investissement. La majorité des Khasonké est islamisée et pratique le rite malékite.

Les Bwa

Les Bwa, appelés autrefois «Bobo-Wilé» ou encore «Bobo rouges» ont souvent été confondus avec leurs voisins appelés en dioula «Bobo-Fing», littéralement «Bobo noirs», c'est-à-dire les Bobo tout simplement. Ils sont aujourd'hui désignés par l'appellation Bwa.

Les Bwa vivent en majorité à l'ouest du Burkina Faso, mais certains villages se sont également implantés dans le sud du Mali. Leur système politique est non centralisé et la société est divisée en trois castes rigoureusement endogames, qui sont celles des paysans, des forgerons et des griots. Le forgeron, en plus d'être un excellent artisan, a la charge de creuser les puits et d'ensevelir les morts. Il est intimement lié à la terre et à Dwo, fils du dieu suprême Dobweni, envoyé sur terre pour servir d'intermédiaire entre les hommes et les forces de la nature. Il joue un rôle de médiateur en cas de conflit, car lui seul peut dialoguer avec les forces surnaturelles.

Le culte de Dwo constitue le ciment culturel des Bwa. Dwo est symbolisé par un instrument de musique rudimentaire, un rhombe de fer, conservé dans un canari et déposé en limite de la brousse. Comme chez les Bobo, Dwo est incarné par le masque de feuilles (*bieni*) qui recouvre entièrement le corps. Ce masque est un symbole de cohésion sociale.

Plus au sud, au Burkina Faso, les Bwa sont regroupés sous le terme *Gurunsi* et leurs masques sont facilement identifiables car ils représentent soit des animaux (antilope, phacochère, buffle sauvage, singe, crocodile, oiseau, etc.), soit des esprits de la brousse, aux formes imaginaires. Dwo est lié à la vie, au renouveau. Aussi les masques de feuilles participent-ils aux initiations et aux cérémonies de purification du village.

Les Peuls du Macina ou Foulani

Les Peuls constituent actuellement l'un des groupes ethniques les plus importants de l'Afrique au sud du Sahara. Ils sont près de six millions, répartis entre le Sénégal, le nord Cameroun, le Niger, le Mali et le nord Nigeria. La quasi-totalité d'entre eux est islamisée, mais assez superficiellement. Même si tous les Peuls ne sont pas nomades ou ne sont plus pasteurs, leur organisation sociale répond au modèle pastoral. La filiation est de type patrilinéaire, l'endogamie préférentielle, le mariage sans partage des biens.

Le vocabulaire d'un simple berger contient plus de dix mots pour décrire la qualité du poil de ses bêtes, plus de vingt pour en donner les nuances de couleur (les trois couleurs de base étant le blanc, le brun et le noir), et plus de cinquante adjectifs évoquent le dessin du pelage ! Aussi, ne sera-t-on pas étonné d'apprendre que le foulfouldé – la langue peule – est particulièrement complexe.

Si le sens esthétique des Peuls a été maintes fois remarqué et admiré, celui-ci ne s'exprime jamais par le biais d'une production matérielle durable (masque, sculpture...), mais plutôt à travers l'élégance corporelle, la création de parures (vêtements, bijoux) ou les arts du discours et de la musique. Les femmes peules, qui adorent les bijoux, se parent toujours de nombreux colliers de verroterie ou d'ambre, mais ce qui les caractérise, ce sont de grosses boucles d'oreilles en fines plaques d'or; certaines portent de petits anneaux d'or ou d'argent fixés à l'une des narines. Les jeunes filles aiment arborer à leurs bras des bracelets d'argent ou d'or, et aux chevilles des anneaux en cuivre ou en argent cannelé, symbole de leur état social. En effet, au fur et à mesure qu'elles ont des enfants, les femmes se séparent de leurs chevilliers et de leurs boucles d'oreilles qu'elles donnent à leurs filles.

Les Peuls seraient des descendants d'immigrés venus d'Orient. Contraints depuis des siècles à une incessante migration face à l'assèchement progressif du Sahara, les ancêtres de ces pasteurs ont balisé de leurs peintures rupestres toutes les routes, du Tibesti à l'Ahaggar. Selon la légende, les éleveurs peuls ont suivi et suivent encore aujourd'hui avec leurs troupeaux le périple du python sacré Thianaba, à la poursuite des eaux nourricières dans l'espoir de se fixer un jour. Les Peuls sont appelés différemment selon les endroits où ils nomadisent au Sahel. Les Foulani (ou Foulbé, ou Peuls du Macina) conduisent leurs troupeaux de bovidés du Macina (delta intérieur du fleuve Niger) jusqu'au nord du Burkina Faso. Ils se distinguent nettement des autres ethnies, car ils ne présentent pas de caractères négroïdes et leur peau est plus claire.

Dans le Macina, l'alternance des saisons rythment la vie des tribus peules, en faisant d'elles tantôt des sédentaires, tantôt des nomades. Pendant la saison sèche, les Peuls transhument avec leurs animaux vers les régions où les bas-fonds ont conservé un peu d'humidité et génèrent un pâturage suffisant pour les

Femme peule parée de ses bijoux



bêtes. Durant cette période, ils habitent dans des huttes provisoires, reconnaissables car elles sont construites en paille ou en nattes de doum tressées, et possèdent une forme hémisphérique. Pendant la période de transhumance, les femmes et les enfants restent à la ferme avec les aînés, pour entretenir les jardins où ils font pousser une grande variété de légumes. Lorsque vient la saison des pluies, hommes et animaux se regroupent en villages, souvent clos de haies d'épineux afin de contenir le bétail.

L'attachement profond qui lie les pasteurs à leurs animaux, et le sens hors du commun pour l'esthétique sont les deux caractéristiques principales des Foulani. Leur cheptel est leur richesse, et le lait de leurs bêtes constitue l'essentiel de leur régime alimentaire. Le surplus est vendu par les femmes sur les marchés environnants, alors que la viande n'est consommée qu'à l'occasion des grands événements. A l'instar des autres groupes ruraux du Mali, les Peuls du Macina sont divisés en castes.

Les ***Rimaïbé*** sont les anciens esclaves des Foulani. Bien qu'ils soient aujourd'hui affranchis, la plupart d'entre eux restent avec leurs anciens maîtres. Les Peuls du Macina sont musulmans mais ils perpétuent leurs croyances ancestrales auprès des jeunes. Entrés dès leur plus jeune âge à l'école coranique, les petits Peuls occupent une place importance au sein de leur groupe. Si un Foulani meurt sans enfant, c'est « comme s'il était mort deux fois ».

Les Peuls du Wasulun

Le Wasulun est la région située à cheval entre le sud du Mali et le Fouta-Djalon en Guinée. Les Peuls du Wasulun sont également appelés Peuls guinéens. Au Mali, c'est dans le cercle de Yanfolia qu'ils sont les plus nombreux. Ce qui les différencie des Peuls du Macina, c'est en premier lieu leur apparence vestimentaire car, contrairement à leurs cousins, les Peuls du Wasulun portent un voile de tête. A la période de la transhumance, ils conduisent leurs troupeaux vers la forêt guinéenne, dans la région du Bafing, et mettent le feu à la brousse afin de se débarrasser des parasites qui pourraient apporter des maladies à leurs troupeaux. Contrairement aux Peuls du Macina, les Peuls du Wasulun n'habitent pas dans des huttes hémisphériques, mais dans des cases coniques dont le toit descend pratiquement jusqu'au sol.

La plupart des Peuls du Wasulun se sont sédentarisés et ont perdu l'usage du foulfouldé (langue peule) en raison des contacts avec les peuples du Mandé, à qui ils ont emprunté également la tradition de la confrérie des chasseurs. Société initiatique fortement hiérarchisée, cette confrérie est l'occasion de rassemblements où la musique bat son plein. C'est par la musique que s'établissent les rapports de forces entre grands chasseurs, puis entre musiciens et chasseurs. Les instruments sont joués exclusivement par des hommes. Les musiciens vantent les exploits de chasse et font l'éloge des grands chasseurs et de leur courage pour affronter les animaux sauvages, mais aussi la noblesse de l'animal devant

la mort. Dans cet ensemble, une harpe luth joue la mélodie principale, une autre l'accompagne, le chanteur étant également musicien.

Ce qui caractérise les Peuls du Wasulun, c'est leur maîtrise de l'art musical et plus particulièrement l'étonnante adéquation entre l'utilisation de la voix et la pratique instrumentale. Le jeune Wasulunké est éduqué très tôt vers la recherche de l'harmonie entre le musicien et son instrument. Cet spécificité fait du Mali un foyer original de la musique traditionnelle africaine, qui connaît aujourd'hui plusieurs musiciens et chanteurs originaires du Wasulun, tels que Sega Sidibé ou Famoudou Konaté.

Les Touareg et les Bella

La tradition orale rapporte qu'avant l'arrivée des Touareg dans le Hoggar (Algérie), une population y habitait, les Issabaten. Une femme noble, Tin Hinan, et sa servante, Takama, originaires du Tafilalet (région du Sud marocain) entreprirent la traversée du désert. Elles marchèrent longtemps, et lorsque leur provision de dattes fut épuisée, Takama découvrit des grains emmagasinés sous terre par des termites; cette manne leur permit de survivre jusqu'à leur arrivée à Abalessa. Elles s'y installèrent et Tin Hinan donna naissance à une fille – Kella –, de laquelle descend la tribu noble des Kel Rela, tandis que Takama enfanta deux filles, ancêtres des Dag Rali et des Aït Loayen, tribus vassales des Kel Rela. C'est ainsi que commence la légende des Touareg.

Le tombeau contenant le squelette de Tin Hinan fut découvert en 1925, à Abalessa, en Algérie. Selon les ethnologues, Tin Hinan aurait vécu vers 440 après J.-C. A l'époque des invasions arabes, la grande famille berbère se scinda en deux: les uns se convertirent rapidement à l'islam, les autres étant les *Touareg*, « les abandonnés de Dieu », ainsi nommés par les Arabes.

Le terme Touareg a pris aussi la signification de « coupeurs de routes », selon certains groupes rivaux (Maures, Bérabich ou Kounta). En effet, les Touareg s'en prenaient aux caravaniers qui transportaient les marchandises à travers leurs territoires, et prélevaient, souvent par la force, des taxes de passage. Par vagues successives, se chassant les uns les autres, des groupes de Touareg s'avancèrent vers le sud, en traversant les montagnes sahariennes du Hoggar, de l'Adrar des Ifoghas et de l'Aïr.

Vers la fin du 16e siècle, le déclin du commerce caravanier et la chute des grands empires noirs permirent à ces nomades de s'installer sur les rives du grand fleuve avec leurs animaux. Ils conquirent par la force de nombreuses populations paysannes, qu'ils assimilèrent rapidement, effaçant leur culture, leur langage, et bientôt le souvenir même de leur origine.

Appartenant aux factions des Ioulliminden, Kel Antasar ou Kel Ifoghas, les Touareg ont opposé une farouche résistance à la pénétration française jusqu'en 1916, se sont soulevés contre le régime de Modibo Keita entre 1962 et 1964, puis contre celui de Moussa Traoré, de 1990 à 1992.

Les grandes sécheresses auxquelles les Touareg eurent à faire face au 20e siècle ont considérablement amenuisé leur cheptel, et beaucoup d'entre eux se sont regroupés aux abords des villes et se sont sédentarisés. Bien que le travail de la terre n'ait jamais fait partie de leur culture pastorale, certains se sont mis à l'agriculture, notamment dans la région de Niafunké. Aujourd'hui encore, beaucoup de familles portent en elles les stigmates des grandes périodes de sécheresse et des exactions commises lors la sévère répression qui les frappa durant les années noires de la rébellion.

Les Touareg sont aujourd'hui plus de trois cent mille au Mali, et bon nombre d'entre eux parcourent encore les immensités sahariennes au-delà de Tombouctou et de Gao, d'un point d'eau à l'autre. En cas de conflit, ils se retirent dans l'Adrar des Ifoghas, massif montagneux hautement stratégique.

La tribu est dirigée par une autorité politique et morale, l'*aménokal*, chef de guerre ou marabout, mais toujours percepteur des redevances. Il dirige plusieurs factions, au sein desquelles les liens de parenté sont plus affirmés. Il est choisi parmi les conducteurs du clan. Les Touareg ont longtemps maintenu une société hiérarchisée, avec ses classes dominantes, guerriers et marabouts, et ses classes dominées, artisans et serviteurs. Ils parlent le tamacheq et leur écriture est le tifinagh. Les Touareg se nomment d'ailleurs eux-mêmes Kel Tamacheq, «ceux qui parlent le tamacheq». La plupart des Touareg ont adopté l'islam et certains sont aujourd'hui de fervents prosélytes, notamment les tribus des Ansar de la région de Tombouctou.

Le régime alimentaire du Targui est frugal: mil, lait de chamelle et dattes. La viande n'est apprêtée qu'en de rares occasions et la consommation de légume est quasi inexistante. Contrairement à leurs cousins arabes et maures, les Touareg ne mangent pas de viande de chameau.

La rareté des instruments de musique favorise la diversité de genres vocaux. La poésie en est l'une des composantes maîtresses, elle est l'apanage des femmes qui la déclament en s'accompagnant d'un violon monocorde, l'*imzad*.

Les ***Bella*** sont les anciens esclaves des Touareg, qui ont assimilé le mode de vie et les coutumes de leurs maîtres. Aujourd'hui affranchis, ils sont restés semi-nomades.

Les Maures

Avant la création de l'Etat mauritanien, le Mali comptait plusieurs grandes tribus de nomades maures parmi ses populations: les Lakhal, Ould Nacer, Ould M'barké, Mechdouf, Ladoum, etc.

Malgré l'importante refonte des territoires au bénéfice de la Mauritanie pour les Maures, il subsiste néanmoins sur le territoire malien quelques tribus

Chef de tribu targui à Tombouctou





maures, principalement réparties au nord de la région de Tombouctou. En outre, la partie sahélienne du Mali reste toujours l'une des zones privilégiées du nomadisme mauritanien à tel point qu'un accord entre le Mali et la Mauritanie fut signé afin d'éviter le dépeuplement de certaines régions du sud de la Mauritanie, entre autres celle de Bassikounou.

Il est souvent difficile pour l'étranger de faire la distinction entre les différents groupes humains qui nomadisent dans le septentrion malien. A part ceux qui se sont sédentarisés ou semi-sédentarisés et qui, de ce fait, ont adopté le mode de vie des peuples auxquels ils se sont mêlés (des Soninké notamment), rien ne distingue un Maure d'un Bérabich, par exemple, mais quand bien même leur allure est identique et leur costume similaire, il s'agit là de deux groupes distincts, le premier étant d'origine berbère et le second de souche arabe et revendiquant cette singularité.

Les Maures du Mali, qu'ils soient blancs ou noirs, parlent le hassanyia, une langue dérivée de l'arabe classique. Ils vivent sous des tentes et nomadisent de pâturage en pâturage avec leurs troupeaux. La communauté maure a subi de plein fouet les épisodes de sécheresses des années 1970 et 1980, qui l'ont contrainte à se réfugier dans les villes, tout comme les autres tribus nomades touareg et bérabich, pendant les années difficiles de la rébellion.

La société maure est organisée en tribus, clans, sous-clans et familles, dont le point d'attache est la tente. Les *Beïdanes*, les « Blancs », forment le rang social le plus élevé qui est composé des guerriers et des religieux. Les Noirs se partagent les classes inférieures issues de l'esclavage ; ils peuvent être *abd-el-tilad*, esclaves appartenant à la tente (sous-entendu à la famille), ou *abd-el-tarbiya*, esclaves acquis par l'achat. La division sociale n'est basée que sur la filiation et non sur la couleur de la peau. Il peut donc y avoir des *Beïdanes* de couleur noire. Les Maures sont en majorité musulmans sunnites, et malékites. Comme chez les Bédouins d'Arabie, les mariages maures sont toujours arrangés par la famille. Pour accueillir l'étranger, on fait brûler le *leproh*, un encens naturel, et on lui offre une calebasse de lait de chamelle mélangé à de l'eau sucrée. Si un Maure souffle sur la main de son interlocuteur pendant une conversation, cela signifie qu'il ne croit rien de ce qui est dit. S'il met son doigt dans son oreille, il veut dire qu'il n'est pas intéressé par la conversation.

Les Bérabich

Les Bérabich seraient des Arabes originaires du Yémen, arrivés en Afrique du Nord vers le début de notre ère. Ils se seraient installés dans la vallée du Draa dans le sud du Maroc où ils côtoyaient les autres tribus berbères nomades lemta et messoufa, et auraient migré vers la région de Taoudenni-Araouane à la fin du

Jeune fille bella

Extrait de la Convention de Bourem,
entre Kounta et Touareg Ioulliminden, le 15 septembre 1907

« Après avoir entendu Ibrahim, représentant de Fihroun et Rhatari, représentant de Hamoadi, le Chef de bataillon commandant la région de Tombouctou a décidé ce qui suit:

1. Les Ioulliminden rendront tous les Bella pris aux Kounta, soit 80 personnes;
2. Les Ioulliminden rendront 10 fusils aux Kounta;
3. Les Kounta rendront le fusil réclamé par Fihroun;
4. Les Kounta rendront 40 sabres aux Ioulliminden;
5. Aucun troupeau ne sera rendu;
6. Aucune diâ ne sera demandée aux Ioulliminden par les Kounta, ni par les Ioulliminden aux Kounta;
7. Les Kounta ne rendront aucune autre chose...

Les Kounta s'engagent à ne plus entrer dans l'Adrar et à ne plus dépasser la ligne Bourem, Adjamorte, In-Tassit, Tabankort, etc..

D'autre part les Ioulliminden ne dépasseront pas la ligne Tondibi, Kerchouel, Anoumallen, Kidal, etc...

L'Adrar sera laissé aux Ifoghas et à ceux qu'il plaira aux Français d'y installer. »

8e siècle. Au fil du temps, les Bérabich se sont berbérisés et ils ont emprunté leur langue à celle des Maures, le hassanyia.

C'est sans doute le prosélytisme musulman qui contraignit les tribus bérabich à migrer vers le sud afin de conserver leur indépendance. Elles furent ensuite rejointes par d'autres tribus arabes, les Ouled Abderrahman et les Ouled Ammeur. Bien que les Bérabich soient aujourd'hui de fervents religieux, ils ont vraisemblablement été convertis très tard à l'islam, sans doute par les marabouts kounta consécutivement à la prise de Tombouctou par les Marocains. Puis ils ravirent au Beni Messoufa l'exploitation des salines du Nord et asservirent les Soninké établis à cet endroit. Depuis, ils assurent tout le transport caravanier dans le triangle Teghaza-Tombouctou-Oualatta. Lorsque la mine de sel de Taoudenni supplanta celle de Teghaza en1596, les Bérabich en revendiquèrent de manière unilatérale le monopole. Des unions avec les populations berbères d'une part, et soninké d'autre part, engendrèrent des tribus en partie mélanodermes, mais, en dernier lieu, ce qui caractérise les Bérabich, c'est leur profond attachement à la culture des premiers nomades d'Arabie. Comme eux, ils peuvent être assimilés aux *badaw* (racine trilittère bdw qui exprime en arabe classique celui qui nomadise, l'homme du désert en opposition à l'urbain).

Les Bérabich sont aujourd'hui des nomades. Outre le commerce et le transport caravanier, dont ils détiennent le monopole dans la région de Tombouctou,

leur économie est basée sur l'élevage du bétail. Ce sont les « grands oubliés » des Etats où ils nomadisent – ils parcourent les territoires les plus inhospitaliers –, et ils ont souvent été confrontés à des problèmes de pénurie alimentaire, voire de famine.

Les Bérabich consomment le lait de chamelle et de chèvre, qu'ils transforment en lait caillé ou en une sorte de beurre. Les femmes font cuire des galettes de farine sans levain à même le sable, comme les Touareg. La viande n'est au menu que dans les grandes occasions, telles que les mariages, les circoncisions ou les fêtes musulmanes. On sacrifie alors un chevreau ou un agneau pour en faire un méchoui.

Leur tenue vestimentaire diffère très peu de celle des Maures. Les Bérabich portent en général un ample boubou bleu clair, serré à taille par une ceinture, un sarouel tombant au-dessous du genou et un litham le plus souvent de couleur noire ou verte (la couleur du Prophète).

La grande majorité des Bérabich vivent dans des tentes en peaux, soutenue par des poteaux en bois. L'intérieur est divisé en deux parties : celle des femmes et des enfants où sont préparés les repas, et celle des hommes où l'on reçoit les visiteurs de passage. Les femmes effectuent la plupart des travaux, alors que les hommes se réunissent pour décider en commun de la marche de la tribu ou du clan. Jusqu'à l'âge de sept ans, les enfants restent à la tente avec leur mère et leur grand-mère, ils peuvent ensuite commencer à garder les troupeaux. Les mariages bérabich sont, comme pour les Maures, décidés à l'avance, souvent entre cousins.

De confession musulmane sunnite et de rite malékite, certaines tribus bérabich se réclament du soufisme. Ce sont en général des musulmans très pieux.

Les Kounta

Comme les Bérabich, les Maures, les Touareg et les Dawsahak, les Kounta constituent l'une des cinq composantes de la population saharienne du Mali. Les Kounta se rencontrent principalement à Tombouctou et à Gao. Ils ont le même mode de vie que les Berbères maliens (Touareg et Maures) et, comme les Bérabich, ils prennent une part active dans les transactions entre Sahara et savane, entre Afrique du Nord et Afrique noire. Les Kounta sont les derniers Sahariens à s'être installés sur le territoire de l'actuel Mali. Partis de la frontière du Maroc, ils migrèrent peu à peu vers l'est et le sud-est pour arriver, au début du 19e siècle, aux portes de Tombouctou où, profitant des conflits entre Peuls et Touareg, ils imposèrent leur primauté. C'est d'ailleurs l'un de leurs chefs, El Bekkaï, qui y reçut amicalement l'explorateur allemand Barth et lui assura protection. De la région de Gao, les Kounta remontèrent ensuite vers le nord et rayonnèrent sur tout l'Adrar des Ifoghas, certains parvenant même jusqu'aux abords d'Agadez, au Niger. Aux Arabes kounta, le Mali doit l'implantation du cotonnier, de la canne à sucre et de la banane.

Les Kounta ont toujours joué un rôle important dans la vie du Mali. Fervents musulmans, c'est à leur contact que certaines tribus touareg se sont islamisées. Certains Touareg allèrent jusqu'à modifier leurs coutumes, et adopter, conformément au Coran, le mode de filiation patrilinéaire des Kounta, alors qu'à l'origine la filiation des Touareg est matrilinéaire. La religion musulmane a conquis plus des trois quarts de la population kounta, et la culture arabe s'est répandue dans le Mali. L'arabe fut la langue des lettrés de tout l'Ouest africain jusqu'aux grandes conquêtes européennes.

RELIGIONS

Quelque soit leur appartenance ethnique, les peuples du Mali étaient à l'origine tous animistes. Cette doctrine oppose généralement deux mondes : le monde du visible, où vivent les humains, et le monde de l'invisible, celui des esprits.

Etant donné que l'islamisation est arrivée de l'Afrique du Nord avec les commerçants, le Mali fut parmi les premiers pays à subir ce prosélytisme. Comme les échanges marchands requéraient un même système de valeurs, l'islam leur fournit cette référence, qui répondait autant aux exigences mercantiles (capital, crédit et sécurité) qu'à celles de la religion. Les musulmans maliens accommodèrent donc fort bien les nouvelles pratiques à leurs anciennes croyances, assumant parfois un syncrétisme spectaculaire, comme en témoignent les mosquées du pays Dogon, par exemple.

Certaines ethnies ont été plus réfractaires et encore aujourd'hui, toutes ne sont pas pratiquantes avec la même ardeur. Malgré les interdits du Coran à ce sujet, les objets porte-bonheur, les gris-gris, les totems, les masques, etc., ont toujours leur place dans les pratiques religieuses.

Il n'y eut guère que les prosélytes peuls et, après eux, les Toucouleur, qui tentèrent d'imposer, à partir de la moitié du 18e siècle, une vision plus rigoriste de l'islam. Aujourd'hui au Mali, plus de 80 % de la population est de confession musulmane, et n'a pas engendré de courants intégristes ; les 5 % demeurés exclusivement animistes sont regroupés en pays bobo, à la frontière avec le Burkina Faso, et environ 15 % de la population a adopté la foi chrétienne, principalement dans la région de Kita, le long du fleuve Sénégal, et dans certains villages des pays bobo et sénoufo.

Les cultes animistes sont *amma* pour les Dogon, *komo* pour les Bambara, *kouloukiérè* pour les Sénoufo, *irké* pour les Songhaï. Pour établir leur dialogue secret avec le monde invisible, les peuples des sylves ou de la brousse ont développé un artisanat spécifique : fabrication de masques anthropomorphes ou zoomorphes, de statuettes, de fétiches ou de gris-gris. Cet artisanat peut être qualifié d'art à part entière.

Les peuples noirs des groupes voltaïques ou mandingues, ceux des savanes ou des sylves, et les nomades arabes, touareg ou peuls, ceux des grands espaces

dénudés et souvent stériles, ont de tout temps eu une conception du monde fondamentalement différente.

Chez les sédentaires, on enterrent les morts pour assurer la continuité de leur existence, dans l'enceinte même du village, parfois sous le sol de la case où ils habitent. Les Noirs vivent avec leurs morts, ils tiennent compte de leurs «conseils», qui leur sont révélés par le maître des féticheurs lors de cérémonies faisant souvent l'objet de sacrifices. Après la vie, le mort retourne dans le monde de l'invisible, cet univers qui dicte au vivant la conduite à tenir et qui conditionne son existence. La filiation lignagère en est l'exemple même: le lien du sang est également celui de la terre. L'homme de la brousse occupe le territoire sur lequel il marche. Il y a construit son village, y a enterré ses ancêtres et, à ce titre, ce territoire constitue l'une des composantes du monde invisible qui s'oppose au monde visible dans lequel il vit. La brousse qu'il parcourt pour aller au marché ou se rendre chez un voisin est pour lui parsemée d'interdits, de choses à respecter ou à ne pas faire. De plus, c'est de la brousse qu'il tire sa médecine et qu'il prélève sa nourriture; il a donc avec elle un rapport empreint à la fois de crainte et de respect.

Pour le nomade, la terre n'a de sens que par rapport à l'espace qui l'entoure. Dans son quotidien, il n'influe pas sur elle; c'est elle, au contraire, qui lui dicte son existence. Les défunts disparaissent de la mémoire des vivants, car rien ne les rattache à un lieu précis. Les nomades enterrent leurs morts dans le désert, sans rites propitiatoires, dans un lieu arbitraire, ordinaire, à peine repérable, et ils se gardent de ne jamais y revenir. Le nomade est en quelque sorte un passager de la terre.

PROVERBES

Un proverbe bambara dit que, sans descendance, on n'est pas mort, mais fini. Un autre qu'une guerre entre deux personnes peut s'arrêter, mais que les paroles prononcées ne sont jamais oubliées. Un troisième dit: «Quand on est près du feu, il faut se réchauffer.» A traduire par «Quand un parent est nommé à un poste haut placé, il faut essayer d'en tirer profit.» Les Soninké, qui sont avant tout des marchands, ont quant à eux ce dicton: «La fortune, ou une tombe lointaine.» Pour dire que mieux vaut être enterré loin de sa terre natale que d'y rester pauvre.

Un proverbe peul dit: «Un homme qui n'est pas craint des autres n'est pas un homme heureux. Tu peux être vieux, riche, entouré de tes enfants et de tes troupeaux, mais si personne ne te respecte, si personne n'a peur de te chercher querelle, alors, où est le bonheur?»





ARTS ET CULTURE

ARTISANAT

Le Mali possède un artisanat riche et très varié. A l'origine, les objets artisanaux étaient soit destinés aux usages de la vie quotidienne (paniers, jarres, pots, nattes, etc.), soit ils remplissaient une fonction sacrée dans les rites animistes (masques, statuettes, instruments de musique, etc.)

Le pays Dogon, en particulier, est un véritable musée à ciel ouvert. Le randonneur côtoie pratiquement dans chaque village tout le panthéon des génies locaux. Ces répliques d'objets rituels attendent, à l'ombre d'un abri de fortune, que l'atmosphère desséchée finisse d'écarter leurs craquelures, leur donnant ainsi l'aspect du vieux, donc du beau.

En pays bambara, le masque *tyi-wara*, représentant l'antilope et son petit envoyés sur Terre pour enseigner aux hommes la culture du blé, occupe les devantures des «antiquaires». Cette production artisanale de copies est souvent de très belle facture.

Le Mali tente de lutter contre le pillage de son patrimoine culturel, aussi faut-il vraiment se porter acquéreur d'une copie et renoncer à un original. Il en va de la responsabilité du visiteur de ne pas contraindre l'autochtone à se séparer de ses objets sacrés, en lui proposant de l'argent.

Le tissage et la teinture

Ce sont l'apanage respectivement des Peuls et des Bambara. Les Peuls confectionnent de magnifiques couvertures en laine, ornées de broderies aux motifs géométriques assez contrastés, qui rappellent les tissages berbères.

Les Bambara, quant à eux, sont passés maîtres dans le *bogolan*. Littéralement «l'empreinte de la Terre», le bogolan est coloré selon une technique de teinture traditionnelle des groupes ethniques issus du Mandé. Aucune datation précise de ses origines n'a pu être déterminée, en raison de la fragilité du matériau. La tradition orale rapporte qu'une femme aurait malencontreusement souillé avec la boue du fleuve un pagne qu'elle portait, et qu'en essayant de le nettoyer, elle se serait rendu compte que les taches étaient indélébiles.

Les ethnies qui pratiquent la technique du bogolan sont les Bambara, les Dogon, les Bobo, les Sénoufo, les Minianka et les Malinké. Cet art était, à l'origine, réservé aux femmes inaptes aux travaux physiques à la suite d'une blessure ou d'un âge avancé. Elles confectionnaient des vêtements pour toute la communauté: pagnes, pantalons, tenues de chasse ou de parade. Chaque motif revêtait

Pages précédentes:
Fête des masques en pays Dogon

une symbolique en relation avec l'usage qui était destiné au vêtement, ou avec celui qui le portait. De nos jours, suite à l'engouement des Occidentaux pour le bogolan, l'assemblage des dessins ne répond qu'au seul critère de l'esthétique.

Une autre technique d'impression est celle de la teinture à l'indigo, qu'utilisent principalement les femmes en pays Dogon.

Le travail du métal

Les forgerons touareg sont passés maîtres dans la confection d'armes blanches, de bijoux et de cadenas. A l'origine, les bijoux touareg étaient réalisés en argent ou éventuellement en thaller, une pièce de monnaie d'argent frappée à l'effigie de l'impératrice Marie-Louise d'Autriche. Aujourd'hui, le niveau de vie des Touareg ne leur permet plus de fondre l'argent et, le plus souvent, les bijoux sont en nickel ou en laiton.

Les bijoux sont, la plupart du temps, fabriqués selon une technique appelée «à la cire perdue». Le forgeron confectionne d'abord le bijou avec de la cire. Ensuite, il l'enrobe d'argile qu'il laisse sécher, puis il chauffe l'ensemble dans la braise. Il coule alors le métal à l'intérieur du moule durci, qui prend la place de la cire fondue (d'où l'appellation «à la cire perdue»). Après avoir cassé la coquille d'argile, le forgeron plonge le bijou brut dans un bain d'eau salée bouillonnant pour le faire briller, et entame enfin les travaux de finition. Les

TYI-WARA, LE TRAVAIL DE LA TERRE

D'après les croyances sénoufo, avant l'apparition de *tyi-wara*, l'homme vivait de la pêche et de la cueillette... Un jour, alors qu'il se reposait à l'ombre d'un grand fromager, un homme fut sorti de sa torpeur par un être mystérieux qui lui tint ces propos: «Petit homme, pourquoi ne travailles-tu pas la terre?» Avant de s'en aller, il remit à l'homme une gourde en lui disant: «Travaille la terre, homme, et remplis cette gourde de ta sueur. Je repasse dans une semaine et, si ta gourde n'est pas remplie, tu mourras!» Toute la semaine qui suivit, l'homme laboura la terre sans relâche et remplit sa gourde de sueur, mais sa sueur s'évaporait à mesure. A la fin de la semaine, comme prévu, l'étrange créature réapparut et dit à l'homme: «Je vois que tu as travaillé durement. Ta gourde est vide, mais cela n'a pas d'importance, ce qui compte, c'est que tu aies appris à travailler la terre...» L'homme, de retour au village, sculpta une forme dans le bois, qui ressemblait au messager; il l'appela *tyi-wara* (de *tyi*, «travailler», et de *wara*, «lion», image de la force, car elle symbolisait le dur travail de la terre). La cérémonie de *tyi-wara* a lieu chaque année, avant les semailles et après chaque moisson.

bijoux sont souvent incrustés de fines lamelles de bois d'ébène, d'éclats d'agate ou d'onyx noir. Comme cet artisanat appartient au peuple targui, il n'est pas spécifique au Mali. D'ailleurs, la grande majorité des pendentifs proposés à la vente sont des croix du Niger (Agadez, Tinia, Iférouane, Tahoua, etc.)

Les femmes des forgerons touareg travaillent le cuir; elles confectionnent des sacs, des coussins ou des boîtes de toutes formes.

MUSIQUE

La musique a depuis toujours rythmé la vie quotidienne au Mali. Il n'y a pas de griot sans musique, car le chant appelle la danse, et l'épopée la musique. La scène malienne est devenue un véritable vivier de talents. Dans la vague déferlante de la *world music*, le répertoire malien s'affirme avec une qualité et une diversité de plus en plus reconnues: Toumani Diabaté, le virtuose de la kora (dont le père Sidiki Diabaté est considéré comme l'un des plus grands instrumentistes du siècle passé), Ali Farka Touré, Boubacar Traoré confirment avec brio une vérité trop souvent ignorée: les origines du blues sont bien africaines! Très récemment, les voix des chanteuses Rokia Traoré et Mamou Sidibé ont envahi les ondes françaises des langueurs du blues peul et bambara. Les concerts se multiplient dans le pays et, en janvier 2001, le premier festival du désert a eu lieu à Tin Essouk, dans l'Adrar des Ifoghas. Des groupes de Tombouctou, de Gao, du Niger, et le groupe Tinariwen, voix de la rébellion targuia, étaient à l'affiche. La musique est l'un des meilleurs ambassadeurs du Mali à l'étranger; elle accompagne à jamais le voyageur lorsqu'il a quitté le pays.

La musique traditionnelle s'accompagne principalement d'instruments à percussion (djembé, dundun, tama, balafon, etc.) mais aussi d'instruments à cordes (kora) et d'instruments à vents (flûtes). La culture africaine réserve à la musique une part importante dans les cérémonies sociales et religieuses, car tous les événements sont prétextes à la fête. Ainsi, une intronisation, un mariage, une circoncision ou un baptême réunit tout le village et des percussionnistes sont invités à jouer afin d'animer ces événements festifs. La mémoire de la musique – chants et danses – est transmise par les griots. Ces hommes ont généralement un charisme hors du commun et possèdent une intime connaissance des traditions et de la culture qu'ils transmettent à travers leurs chants. Ils apprennent dès leur plus jeune âge l'art du verbe et celui du jeu du djembé afin de devenir d'authentiques *djembéfolas*.

Les griots

Le terme «griot» parut pour la première fois au 17e siècle, dans sa forme originale «guiriot». En 1951, Henri Labouret précise qu'il s'agit très certainement d'un mot européen dérivé du portugais *criado* signifiant «qui a été nourri, élevé, éduqué», ou bien «qui vit dans la maison du maître».



Joueurs de *n'goni*, Festival au Désert à Essakane

L'appellation de griot est réservée aux musiciens traditionnels de l'Afrique occidentale et dont la particularité sociale est d'être endogames. Il est très difficile d'en donner une définition précise, car le statut et le domaine d'activité des griots diffèrent d'une ethnie à l'autre et d'une région à l'autre. Ainsi, il y a au moins vingt mots en Afrique pour désigner ces journalistes-troubadours, colporteurs de la tradition. Parmi leurs tâches les plus courantes figurent celles de musicien, de louangeur, de danseur, de conseiller, mais surtout celle de gardien de la mémoire et des traditions qu'ils transmettent à travers leurs chants.

Le statut des griots repose sur un principe identitaire en rapport avec leur filiation : on ne devient pas griot, on naît griot. Les ethnologues distinguent deux grandes catégories de griots. D'un côté les griots dits « ambulants », les chanteurs (menant une vie plutôt nomade, tels nos troubadours du Moyen Age), de l'autre et plus nombreux, les griots dits « gardiens de la tradition », qui regroupent les chanteurs de louanges, généalogistes et conseillers politiques des familles nobles.

Les griots sont des gens de caste. Dans la littérature, ils sont souvent désignés comme « hommes de la parole » ou encore « artisans de la parole ». Le griot est adulé parce qu'on le sait proche du pouvoir, il est craint parce qu'il ne possède pas d'interdits (le *nyama*), il est le seul autorisé à dire au roi ce que son peuple pense, de même qu'il a le pouvoir de dicter au roi sa conduite. Le terme mandé *nyamakala* désigne la position des artisans et des griots, qui se

situe entre la couche supérieure de la société et le peuple. Dans cette catégorie intermédiaire figurent d'autres niveaux hiérarchiques, par exemple entre artisans et griots ou bien entre les griots eux-mêmes, qui varient suivant les endroits.

Les griots sont originaires de la région où fut fondé l'ancien empire du Mali au 13e siècle, et qui va du nord de la Guinée au sud-ouest de l'actuel Mali. Aujourd'hui les griots sont présents dans une quinzaine d'ethnies, notamment chez celles du groupe mandingue, mais également chez les Wolof, les Peuls, les Toucouleur, les Songhaï, les Soninké, les Touareg, les Dogon et les Maures.

Le *djéli*, lien indissociable entre l'être et l'esprit, entre l'homme et son histoire, la société et son essence, occupe une fonction proche de celle du griot. Il exerce un métier, il est cultivateur, cordonnier, voire guerrier; son rôle fut primordial au moment de l'avancée coloniale française. C'est aussi un artiste qui se démarque des autres par l'utilisation de sa voix ou d'un instrument de musique. Le *djéli* chante et joue, il est facilement identifiable grâce à son nom de famille: Kouyaté, Diabaté, Dramé, Koïta, Soumano, Danté, Niakaté.

Les instruments de musique traditionnels

La **kora**, instrument du griot mandé, est à mi-chemin entre la guitare et la harpe. La caisse de résonance est une demi-calebasse recouverte d'une peau de vache. La plupart du temps, l'instrument possède 21 cordes (souvent des fils nylon de gros diamètres) attachées au manche par des anneaux en cuir et tendues sur un chevalet semblable à celui d'une guitare. Avec ses deux mains, le musicien joue sur toutes les cordes.

Le **n'goni** est une sorte de petite guitare en forme de canoë. Chez les Peuls, il porte le nom de *gaaci* et celui de *quatre* chez les Bamanan. La caisse de résonance est un morceau de bois creusé, recouvert d'une peau tendue. L'instrument est muni de trois cordes autrefois en crin, en nylon aujourd'hui. Le manche sans frette est un bâton de bois rond, garni d'anneaux de cuir coulissants destinés à tendre les cordes. Le *n'goni* est l'instrument par excellence des griots. Chez les Malinké, ceux-ci l'utilisaient pour accompagner les récits des grandes épopées.

Le **balafon** est le troisième instrument mélodique du griot. Basé sur la gamme heptatonique, il est constitué d'une série de 17 à 21 lames rectangulaires en bois, rangées sur un cadre par ordre de hauteur de notes. Ces morceaux de bois ont été séchés à la flamme pour en augmenter la résonance et ensuite taillés pour obtenir la note désirée. La résonance de l'instrument est assurée par un ensemble de calebasses de différentes tailles, fixées sous les lames. Bien que sa forme ait peu évolué depuis le 13e siècle, on en trouve aujourd'hui plusieurs variantes comme le balafon basse (*balamba*) de Neba Solo, ou le balafon double de Keletigui Diabaté qui lui permet de jouer des musiques chromatiques comme sur un piano.

On prête à ce cousin africain de notre xylophone une origine mythique, liée, notamment, à la légende du roi Soumangourou. Le balafon, c'est l'essence même du Mali, l'harmonie parfaite entre les lames de bois dur des forêts sombres et la frêle calebasse qui pousse en plaine sous le soleil. Le balafon mêle harmonieusement le rythme et la mélodie; ceux qui en jouent se perdent souvent dans des improvisations interminables, et mènent le public au bord de la transe.

Le **njarka** est une sorte de petit violon monocorde utilisé dans la musique traditionnelle songhaï.

Le **kamalé-n'goni** est une sorte de harpe-guitare à 6 cordes, que l'on tient comme une guitare. Jadis, elle était utilisée uniquement par la caste des chasseurs peuls du Wasalun pour produire la musique *donzon-koni*. L'instrument est utilisé avec des percussions telles le *donso n'goni*, tandis qu'en rythme, les femmes jettent en l'air une demi-calebasse à laquelle sont accrochés des cauris.

Le **njurkélé** est une guitare traditionnelle monocorde. D'après la tradition songhaï, le *njurkélé* est un instrument magique, voire diabolique. Pour en jouer, il faut avoir été choisi par les génies. Le célèbre musicien Ali Farka Touré raconte que, pour lui, cela s'est passé une nuit alors qu'il flânait en solitaire sur les berges du Niger... mais il se refuse à en dire davantage.

Le **djembé** est un instrument d'origine mandingue. C'est un tambour qui, jadis, était recouvert d'une peau d'antilope (maintenant, il s'agit de peau de chèvre car l'antilope est une espèce protégée) attachée par des boyaux de bœufs

Joueurs de balafon à Bamako



mouillés qui, une fois secs, assurent la tension de la peau. Le djembé, fabriqué par les forgerons, a subi beaucoup de modifications. En effet, les techniques ont évolué au cours des déplacements des ethnies, qui étaient le plus souvent nomades avant la colonisation.

Les instruments de musique des Sénoufo

L'instrument principal des Sénoufo et des Minianka est le *jegele*, une sorte de xylophone ; le *cepiné*, un petit tambour joué exclusivement par les femmes, possède son pendant masculin : le *napingé*, confectionné avec une calebasse. Un équivalent du *mpolon bamanan* (harpe-luth) est le *javirjangi*. Le *ficana* est une sorte de maracas taillé dans un pain de singe (le fruit du baobab). A ces instruments, peuvent être ajoutées aussi quelques flûtes. Les Sénoufo et Minianka étant majoritairement cultivateurs, leur musique traditionnelle est jouée à l'occasion des rites initiant le retour aux champs ou la récolte, mais également lors des rites funéraires qui se déroulent toujours en saison sèche.

Les Soninké et la musique

Contraints à migrer lors de l'effondrement de l'empire du Ghana, la majeure partie du peuple soninké, convertie à l'islam, a développé une tradition musicale fortement influencée par la religion du Prophète. Les principaux instruments qu'utilisent les griots soninké sont les *ganbare* (ou *gembri* ou *guinebri*), une sorte de luth à 3 ou 4 cordes, les *dunduge*, des tambours à aisselles, et le *dange*, un gros tambour reposant sur pieds. Le genre musical représentatif de la culture soninké est le *sunke*, ou « causerie intime », que l'on joue à l'occasion des grandes cérémonies qui ponctuent la vie.

Les instruments de musique des Malinké

La production musicale du peuple malinké est dominée par les *djéli* et *numun*, gens des castes qui détiennent la maîtrise de la parole et du verbe. Fortement influencée par les récits épiques ayant traits aux grands événements politiques du passé, où se mêlent légende et histoire, la tradition multiséculaire des Malinké est exprimée par trois instruments principaux : *djembé-den* le petit tambour, le *balanin*, petit xylophone heptatonique, et la kora à 21 cordes, dont l'origine est casamancienne (Sénégal).

La kora, l'instrument le plus représentatif de la musique malinké, est certainement l'un des plus perfectionnés d'Afrique. Ses 21 cordes permettent une amplitude de jeu de plus de trois octaves. La kora se suffit à elle-même, mais elle est généralement associée au balafon. La musique malinké est jouée surtout au moment des récoltes, des rites initiatiques de passage (baptême, circoncision, mariage, funérailles), mais également lors des fêtes musulmanes (Tabaski et fête de l'Aïd qui marque la fin du Ramadan).

QUELQUES MUSICIENS MALIENS

Séga Sidibé et Soungalo Coulibaly, deux maîtres du djembé

Séga Sidibé fait partie des doyens des percussionnistes. Il fut garant d'un savoir acquis dès son enfance auprès des anciens dans son village natal à Fougamana, notamment Toumani Bâlo, un forgeron qui l'initia aux rythmes traditionnels. Plus tard, il sera soliste de la Troupe Régionale de Bamako qui deviendra, en 1978, les Ballets du District de Bamako. Tout en poursuivant une carrière de pédagogue et de créateur, Séga Sidibé n'aura de cesse de rechercher les rythmes et les danses qui témoignent de l'immense diversité culturelle du Mali. Grand maître parmi les maîtres, ce virtuose de la percussion transmettra son art à ses élèves dont nombre d'entre eux intègreront par la suite le Ballet du Mali.

Soungalo Coulibaly est né à Béléko au Mali en 1955. Il se mit très tôt à la pratique du *sabani* et du *bara* puis commença à jouer du djembé. Il partit alors à Bouaké (Côte d'Ivoire) où il entama sa carrière de musicien professionnel. Il devint très rapidement l'un des meilleurs percussionnistes solistes. Soungalo Coulibaly possédait un jeu sophistiqué et brillant avec des frappes très variées. Son timbre était vraiment particulier. Ce grand musicien s'est éteint le 9 mars 2004, emporté par un cancer fulgurant. Coulibaly se décrivait comme « un voleur de rythmes », car il avait un don hors du commun pour imiter les autres, étant lui-même inimitable.

Sa discographie comprend quatre albums: *Laila ilala* (1994), *Dengo, Sankan Wulila* (2000) et *L'Art du djembé* (2002).

Boubacar Samba Diallo, musicien soninké

Boubacar Samba Diallo, dit Boubou Samba, est né en 1956 dans la région de Kayes. Il abandonne ses études à la première année du collège. Doué dès son plus jeune âge pour la musique, il informe son père, berger, de son désir de devenir musicien. Il entreprend alors une tournée qui le mènera de village en village dans les années 1976-1977, arpentant une bonne partie de l'Afrique de l'Ouest, du Sénégal au Mali, en passant par la Mauritanie. Dès 1980, sa notoriété est établie quand il débarque à Paris, où il est accueilli par la troupe de Counady Sakiliba. Plus tard, il occupera les fonctions de directeur, puis d'adjoint aux Affaires culturelles au sein de l'Association des travailleurs maliens en France. En 1993, il signe son premier album, *Wagadou*.

Habib Koité, guitariste du Khasso

Réputé pour la qualité de ses voix et de ses percussionnistes, le Mali compte également de remarquables guitaristes, tels que Boubacar Traoré, Ali Farka Touré ou encore Habib Koité, dont le toucher de guitare est d'une fluidité incomparable.

Habib Koïté est né au Sénégal de parents maliens, mais c'est du Khasso qu'il tire ses origines et son inspiration musicale. Après le lycée, il fit des études en musique à l'Institut National des Arts à Bamako, où il resta pour enseigner la guitare, une fois son diplôme obtenu. En 1988, il créa son propre groupe, Bamada, et fut lauréat du concours *Découvertes* de RFI en 1993. Il a acquis une grande renommée dans toute l'Afrique de l'Ouest, entre autres avec un titre au militantisme joyeux, *Cigarette A Bana* (La cigarette, c'est fini). De ses origines khassonké, il a su moderniser la musique et le rythme en y ajoutant notamment des éléments de blues.

Kouyaté Sory Kandia, le son du Mandé

Descendant de Bala Fasséké Kouyaté, premier *djéli* du Mandé et griot attitré de Soundjata Keïta, Sory Kandia exprime par le timbre clair qui caractérise sa voix, toute la poésie des hymnes et légendes du peuple mandingue. Accompagné d'un balafon, d'un bolon et d'une kora, Sory Kandia perpétue l'authentique tradition de son peuple. Son album *L'Epopée du Mandingue* mérite de figurer en bonne place dans la discothèque des amateurs de musique africaine. Ses enregistrements, réalisés en 1970, constituent un témoignage authentique de la musique traditionnelle mandingue. Sa mort, en 1977, demeure un mystère.

LITTÉRATURE

Le Mali a toujours été l'une des sources les plus vives de la pensée africaine. Et si la littérature malienne est dominée par l'œuvre considérable d'Amadou Hampaté Bâ, elle est également nourrie par un large éventail d'auteurs, anciens et modernes. A commencer par Issa Baba Traoré, dont les textes sont inspirés par sa petite enfance, passée dans la région de Kita. Parmi les auteurs plus jeunes, citons Massa Makan Diabaté, dont l'œuvre est abondante, Yambo Ouologuen, prix Renaudot 1968 pour *Le devoir de violence*, et Modibo Sounkalo Keita, qui, avec *L'archer bassari*, a écrit le premier best-seller africain francophone ; son thème est la sécheresse au Sahel. Le Mali compte aussi des poètes, dont la plupart font de l'écriture un art engagé. Fily Dabo Sossoko en est le précurseur. Mais la plus authentique poésie malienne est la poésie traditionnelle des griots, qui jouissent encore du prestige du verbe au service de la mémoire.

Amadou Hampaté Bâ, transcripteur de la tradition orale

« En Afrique, un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle. » Voici douze ans qu'Amadou Hampaté Bâ est mort, à Abdijan. Né en 1901, à Bandiagara, et disciple du sage Tierno Bokar, il consacra sa vie à sauvegarder les tré-

Djenné, présentation de bogolans



sors de la tradition orale du peuple peul. Il assura d'importantes responsabilités dans l'administration, notamment à l'IFAN (Institut français d'Afrique noire) auprès de Théodore Monod, dans la diplomatie (ambassadeur extraordinaire du Mali en Côte d'Ivoire de 1962 à 1966) et à l'Unesco (membre du Conseil exécutif de 1962 à 1970). Il fut, pour l'Afrique noire, l'un des gardiens suprêmes de la mémoire et le défenseur d'une civilisation longtemps ignorée, en même temps qu'un sage et un savant.

Mais Amadou Hampaté Bâ était avant tout un merveilleux conteur. Dans ses récits, mêlés de souvenirs personnels et d'événements recueillis, l'humour est constamment présent et le pittoresque ne manque jamais. Son style est remarquable par sa richesse et son inventivité, et ses récits s'écoutent plus qu'ils ne se lisent: « Lorsque j'écris, c'est de la parole couchée sur du papier », disait-il. Son œuvre est un véritable pont entre l'oral et l'écrit. Il laisse le souvenir d'un homme de paix et de dialogue, appelant constamment à la compréhension mutuelle entre les hommes.

LE CINÉMA

La production malienne reste confidentielle. Seul Souleymane Cissé, incontestablement l'un des meilleurs cinéastes africains actuels, a connu le succès en France. Deux films de ce metteur en scène sont à voir: l'incontournable *Yeelen* (La Lumière), primé à Cannes en 1987, et *Finye* (Le Vent), primé au Fespaco de Ouagadougou. Le film *Guimba*, de Cheick Oumar Sissoko, a été également récompensé au FESPACO.

Par ailleurs, Jean Rouch, cinéaste français amoureux de l'Afrique, a réalisé plusieurs films sur la vie africaine. Ses productions sont toujours riches de nombreuses informations et on les savoure avec beaucoup de plaisir.

FESTIVALS

Festival Etonnants Voyageurs

Le premier Festival Etonnants Voyageurs de Saint-Malo, dont l'écrivain breton Michel Le Bris est le fondateur, se déroula en 1990. Puis furent organisées des rencontres littéraires à Missoula, Dublin et Sarajevo. En février 2001, l'écrivain malien Moussa Konaté s'associait avec Michel Le Bris pour organiser le premier Festival Etonnants Voyageurs de Bamako.

Dans un pays de tradition orale, où les librairies sont rares et le prix des livres prohibitif, les éventaires furent pris d'assaut. Mais ce qui fera date pour beaucoup, c'est l'espace d'expression, de confrontation et d'échange ainsi créé.

Grâce à ce succès, le festival s'étend désormais à plusieurs villes du Mali (Ségou, Mopti, Tombouctou, Kayes, Kidal, Gao, etc.). Chaque année, nombre

FESTIVAL AU DÉSERT D'ESSAKANE

Créé en 2001, à l'initiative d'associations touareg, ce festival a lieu chaque année, en janvier, à Essakane, charmante oasis située à 70 km à l'ouest de Tombouctou.

A l'origine, cette manifestation permettait aux différentes communautés touareg de la région de se retrouver, chanter, déclamer de la poésie, danser et participer à des courses de chameaux.

Ce festival s'ouvre aujourd'hui vers l'extérieur en accueillant des artistes du monde entier. Au programme, chants traditionnels de femmes, *tindé*, groupes de musiciens touareg, spectacles de sons et lumières, jeux divers... Pendant trois jours, une quinzaine de formations se succèdent devant un public de plus en plus nombreux.

Des objets d'artisanat, principalement des bijoux et de la maroquinerie, sont présentés dans des expositions ou proposés à la vente.

Informations : www.festival-au-desert.org



d'écrivains africains et européens participent aux différentes activités du festival : conférences, cafés littéraires, ateliers d'écriture, lecture de contes, musique, débats, etc.

Ces rencontres permettent d'affirmer l'extraordinaire effervescence créatrice du continent africain et son invention langagière, source d'enrichissement du français. Preuve en est la place grandissante des auteurs africains dans la littérature française, et le succès retentissant de l'œuvre d'Ahmadou Kourouma, en particulier avec son roman *Allah n'est pas obligé*, prix Renaudot en 2000.

Lors du Festival Etonnants Voyageurs de février 2005, s'est déroulée la deuxième édition d'***Etonnants Scénarios***, une extension du festival consacrée à l'adaptation théâtrale et audio-visuelle d'œuvres littéraires.

Informations : www.etonnants-voyageurs.net

Festival targui d'Essouk

Takoubelt est le nom tamacheq de ce festival targui qui, chaque année, se déroule au tout début du mois de janvier, près de Kidal dans l'Adrar des Ifoghas, berceau de la culture targuia. Cette manifestation propose des concerts prestigieux, représentatifs de la musique targuia, tant traditionnelle que contemporaine.

Informations : Association transsaharienne pour la culture et le développement Taghrift Tinariwene, tél. 223 608 23 98, festivalessouk@kidal.com

Biennale de la Photographie africaine

Créée en 1999 à Bamako, cette biennale est devenue en quelques années un grand rendez-vous de la scène internationale, mettant en avant les différentes formes que peut prendre la photographie : conceptuelle, de reportage, de studio...



Ces échanges entre photographes de la diaspora malienne, photographes africains et photographes nationaux mettent en valeur une production originale, haute en couleurs.

Informations: Moussa Konaté, moussa2000@yahoo.fr

Biennale artistique et culturelle du Mali

Evénement majeur de la culture malienne, cette manifestation, qui avait cessé ses activités en 1991, a repris vie depuis quelques années. Elle réunit aujourd'hui les différentes cultures du Mali, mettant en scène des troupes artistiques de toutes les régions, pour des prestations de chant, de théâtre et de danse... Elle a révélé entre autres des musiciens tels que feu Ali Farka Touré et Habib Koité.

Informations: info@culture.gov.ml

Semaine nationale du Film africain

Créée en 2001, la Semaine nationale du Film africain de Bamako est devenue un événement d'envergure au Mali. Cette manifestation cinématographique fut initiée par le Centre National de Production Cinématographique (CNPC) sous l'égide du Ministère malien de la Culture. Malgré une production de faible envergure (faute de moyens), le Mali fait partie des pionniers du cinéma africain. En effet, l'*Etalon de Yennenga*, prix qui récompense la meilleure production africaine tous les deux ans lors du Festival Panafricain du Cinéma et de la Télévision de Ouagadougou (FESPACO), a été décerné à deux reprises au Malien Souleymane Cissé pour ses films *Baara* et *Finyè*.

Contact: Youssouf Coulibaly, cnpc@culture.gov.ml

Festival du Théâtre des Réalités

Le Festival du Théâtre des Réalités, fondé en 1996 par l'association Acte 7 au Mali, se tient chaque année au mois de décembre à Bamako, et dure une dizaine de jours. Il a pour objectif de permettre aux troupes théâtrales maliennes de confronter leurs productions à celles de leurs homologues africains. Depuis 1997, il a lié un partenariat avec la ville française d'Angers.

Informations: Association Acte 7, acte7@hotmail.com

Pour tout autre renseignement concernant les manifestations touristiques et culturelles au Mali: www.malitourisme.com

Pages suivantes:
Pêcheur bozo





SUR PLACE

DÉCALAGE HORAIRE

Le Mali vit à l'heure GMT (*Greenwich Mean Time*) ou TU (Temps Universel); on dit aussi que le Mali est à l'heure solaire. La France, elle, compte, en hiver, une heure d'avance sur l'heure solaire, et deux heures en été. C'est-à-dire qu'au mois de janvier, quand il est midi à Paris, il est 11 h à Bamako et, au mois de juillet, quand il est midi à Paris il est 10 h à Bamako.

TÉLÉPHONE ET INTERNET

Dans les villes, il existe des cabines téléphoniques publiques ou des téléphones mis à disposition de la collectivité. Les téléphones cellulaires fonctionnent dans presque tout le Mali.

L'indicatif du Mali depuis l'étranger est **+223**.

On trouve des accès à internet dans la plupart des grandes agglomérations du pays, mais la connexion est souvent lente (sauf à Bamako), et le réseau téléphonique est saturé. Quand on en a la possibilité, il est préférable d'essayer de se connecter en dehors des heures de bureaux, c'est-à-dire le matin avant 9 h et le soir après 18 h.

BANQUES

Elles ont à peu près les mêmes heures d'ouverture dans tous le pays: du lundi au jeudi de 8 h à 12 h et de 14 h à 15 h, et le vendredi de 8 h à 11 h.

Quelques distributeurs automatiques de billets fonctionnent à Bamako. La BNDA, qui possède des agences dans tout le Mali, change les chèques de voyage dans ses agences des villes touristiques, telles que Ségou, Gao, Tombouctou, Bamako.

JOURS FÉRIÉS

Les Maliens bénéficient de trois catégories de jours fériés.

Les fêtes laïques: le Nouvel An (1er janvier), la Fête de l'Armée (20 janvier), la Fête des Martyrs (26 mars), la Fête du Travail (1er mai), la Fête de l'Afrique (25 mai) et la Fête Nationale (22 septembre).

Les fêtes musulmanes: l'Aïd el-Kebir (Tabaski), le Mouloud (la naissance du Prophète) et l'Aïd, qui marque la fin du Ramadan. Les dates de ces fêtes sont mobiles.

Les fêtes chrétiennes: Noël, et lundi de Pâques (date mobile).

ACTIVITÉS ET DÉPLACEMENTS

A l'exception des mois d'avril, mai et juin, qui sont les mois les plus chauds, le **trekking** peut être pratiqué toute l'année au Mali, dans des régions aussi diverses que le Sahara, le pays Dogon, les monts Hombori ou les monts Mandingues.

Pour la **navigation sur le fleuve Niger**, en fonction du type d'embarcation, la période idéale s'étend de juillet à février. C'est l'une des formules les plus enrichissantes pour découvrir le pays en profondeur.

Les **randonnées en véhicule 4x4** ne sont possibles que de la mi-octobre à la fin du mois d'avril, lorsque les pistes traversant les bas-fonds inondables sont asséchées.

Pour les amateurs d'**escalade**, les monts Hombori offrent un grand choix de falaises, avec des voies de niveau 2 à 7a, dans un cadre exceptionnel. A prévoir entre décembre et janvier.

Déplacements dans les villes

Il n'y a pas de transports publics organisés dans les agglomérations, mais dans les grandes villes (Bamako, Kayes, Sikasso), on trouve très facilement des **taxis urbains**.

Les **dourou-dourouni**, ou «vingt-cinq-vingt-cinq», sont des minibus verts qui circulent dans les villes et leur périphérie. *Dourouni* signifie «vingt-cinq»; autrefois, c'était le prix de la course. Aujourd'hui, les tarifs ont nettement augmenté mais restent fort raisonnables. A Bamako, les dourou-dourouni stationnent dans le quartier de la gare de chemin de fer et rayonnent vers les différents quartiers de la ville.

Déplacements à l'extérieur des villes

En avion

Ce n'est pas, pour l'instant, la meilleure formule pour faire du tourisme au Mali. Les compagnies intérieures CAM (Comp. Aérienne du Mali), quai du Fleuve, immeuble UATT, tél. 222 24 24 et MAE (Mali Air Express), quartier Bamako Koura, av. de la Nation, tél. 223 14 65, qui assurent les vols entre les principales villes du pays (Bamako, Kayes, Kéniéba, Tombouctou, Mopti, Gao, Nioro du Sahel), ne sont pas en mesure de proposer un calendrier ni des horaires fiables. Bien se renseigner avant de réserver.

Aéroport de Bamako-Senou, tél. 220 27 01 et 220 27 04.

Air Mali à Bamako, square Patrice-Lumumba, BP 2690, tél. 222 84 39.

En train

La Régie de chemin de fer du Mali exploite l'unique ligne du pays, qui relie Bamako à Kayes et continue vers Dakar. Une extension de la ligne relie Bamako au port de Koulikoro. Il faut compter douze heures pour couvrir la distance

entre Bamako et Kayes, Tout au long du trajet, le paysage est splendide. Le voyage en train au Mali est surtout intéressant pour découvrir Kayes, Kita et Bafoulabé.

Régie de chemin de fer du Mali, tél. 222 54 60 (standard).

Gare de Bamako, rue Baba-Diarra, BP 260, tél. 222 59 67 ou 222 63 96.

En voiture

Tant qu'ils n'ont pas de bagages – on entend généralement par bagage une charge supérieure à 30 kg – les Africains marchent ou pédalent. Dans les véhicules automobiles, priorité est donnée au transport des charges, les humains prenant place dans les espaces restants.

Les véhicules déclarés hors service en Europe en raison de leur état de vétusté trouvent ici l'opportunité d'une seconde vie, parfois même d'une troisième. Autant dire que ces assemblages de pièces mécaniques ne répondent pas au moindre critère de sécurité. Côté chaussées, le marquage au sol et la signalisation sont inexistants, et les animaux errants (chèvres, vaches, ânes, chiens) surgissent à tout moment devant le véhicule, ce qui constitue la principale cause d'accidents. La nuit, il est fortement recommandé de ne pas circuler; les véhicules ne sont la plupart du temps pas éclairés, et les bas-côtés sont parcourus par de nombreux marcheurs. Pour toutes ces raisons, il vaut mieux recourir aux services d'un chauffeur.

Louer un véhicule permet d'aborder le pays à son rythme et de circuler en dehors des zones touristiques. La location d'un véhicule tout-terrain revient plus cher, mais celui-ci garantit de passer partout et est nettement plus résistant. Quand on loue un véhicule 4x4, il faut tenir compte de sa consommation en carburant; il est judicieux d'emporter des jerricans supplémentaires pour faire des réserves. Il est à noter qu'un 4x4 à essence consomme environ quarante litres au

Distances entre les principales villes

	Bamako	Gao	Kayes	Mopti	Nioro du S.	Sikasso	Tombouctou
Bamako	–	1197	598	640	421	374	907
Gao	1197	–	1795	581	1618	1031	424
Kayes	598	1795	–	1238	251	972	1505
Mopti	640	581	1238	–	1061	474	442
Nioro du Sahel	421	1618	251	1061	–	795	1328
Sikasso	374	1031	972	474	795	–	968
Tombouctou	907	424	1505	442	1328	968	–

cent kilomètres sur une piste ensablée et un 4x4 au diesel plus ou moins vingt-sept litres...

Pour préparer son voyage par la route, se renseigner sur l'état des pistes du secteur concerné en téléphonant à la Direction des transports, ou éventuellement aux hôtels.

Quelques précautions peuvent sauver la vie : partir de préférence à deux véhicules ou plus ; signaler son itinéraire et la date de retour prévue au commissariat de police de la ville avant de partir ; emporter de l'eau en quantité suffisante, à savoir entre 5 et 10 litres par jour et par personne, en fonction de la saison.



Les taxis-brousse et autres bus

Les «**bâchés**» assurent le transport entre les villes proches, reliées par une route goudronnée ou une piste en bon état. La station des taxis-brousse est en général située près du marché, car c'est l'un des moyens de transport les plus utilisés par les villageois. Les tarifs sont très raisonnables. Départ «à plein» obligatoire !

Les **taxis-brousse des zones sahéliennes**, en régions ensablées ou en montagne, sont des **véhicules 4x4**, généralement des Land Rover. Comme les autres taxis-brousse, ils ne partent que quand le véhicule est plein.

Les chauffeurs de taxis-brousse rivalisent d'audace, frisant quelquefois l'inconscience pour prouver à leurs clients qu'ils ont fait le bon choix. Ils aiment orner leur véhicule de slogans qui témoignent souvent d'une grande sagesse résultant de l'expérience acquise sur les pistes.

Des **bus tout-terrain** desservent généralement les villages isolés situés sur un axe principal reliant deux villes de moyenne importance en zone sahélienne. Le plus souvent, ils sont superbement décorés et n'ont pas de vitres. Ils portent des noms évocateurs : «Air Kita», «Express du Nord», «La Fusée de Bamako», et ont la particularité de rouler à tombeau ouvert sur la piste. Les horaires fluctuent en fonction du nombre d'ensablements ; les passagers sont bien évi-

LES TROIS CLIENTS DU CHAUFFEUR DE TAXI-BROUSSE

Les Africains ont cette merveilleuse habitude d'inventer des histoires très colorées pour expliquer certaines situations ou certains phénomènes de la vie quotidienne.

Pour les chauffeurs de taxis-brousse, la divagation des animaux est un véritable casse-tête: l'âne reste planté au milieu de la piste lorsque le taxi déboule en klaxonnant, la chèvre court devant, et le chien le poursuit sans relâche.

Les chauffeurs de taxis-brousse racontent donc à leurs clients, sans rire, pourquoi il en est ainsi: la chèvre est une mauvaise payeuse, alors elle fuit devant le véhicule qui essaie de récupérer le prix de la course; le chien s'est fait arnaquer par le chauffeur et essaie de le rattraper pour qu'il lui rendre la monnaie; quant à l'âne, qui est un client honnête, il a payé le prix juste et n'a rien à craindre du taxi!

demment conviés à l'effort quand il faut pousser le véhicule pour sortir d'une mauvaise passe.

On prend les **grands bus** dans les villes principales ou dans les villes secondaires situées en bordure de la route goudronnée qui les relie. Plusieurs sociétés se partagent le marché du transport routier. Toutes n'offrent pas la même garantie de sécurité.

Si on a le temps...

Le **vélo** est l'un des moyens de déplacement les plus utilisés par les Maliens, mais la location de bicyclettes n'est malheureusement pas très répandue.

La promenade à **dos d'âne** est une formule séduisante pour visiter une palmeraie, un ensemble de jardins ou un village, à condition de ne pas en abuser... pour des raisons évidentes d'inconfort. L'âne offre l'avantage (et l'inconvénient) de se faufiler un peu partout. C'est en pays Dogon et dans la région de Djenné que ce moyen de transport est le plus adapté à la visite.

Certaines régions du Mali se prêtent à merveille à la **marche à pied**. Le pays Dogon, par exemple, est particulièrement favorable la randonnée pédestre car la plupart des villages se trouvent soit à flanc de falaise, soit dans un chaos d'éboulis. Dans tous les cas, il est recommandé de faire appel à un guide local.

Le mythe du Paris-Dakar

Quand on pense 4x4 en Afrique, on pense inévitablement au rallye Paris-Dakar, à ces images balancées le soir entre journal télévisé et météo. Le Dakar peut paraître une belle épreuve sportive, télégénique et captivante mais, à part les organisateurs qui continuent à penser qu'il apporte quelque chose aux Africains, il faut se rendre à l'évidence: pour le touriste qui passe où le rallye l'a précédé,

les ennuis commencent. Les prix sont multipliés par deux ou par trois, les gamins s'accrochent aux voitures pour demander des bonbons, et même les grand-mères portent des tee-shirts publicitaires ! Non, le voyage en véhicule 4x4, ce n'est pas vraiment ça...

Navigation fluviale

Outre le grand fleuve Niger, d'autres cours d'eau sont également dignes d'intérêt : le Bani, affluent principal du Niger, le fleuve Sénégal et, avec lui, ses affluents le Bakoye et le Bafing. Les solutions ne manquent pas pour partir à la découverte de ces vastes étendues, pour apprendre à se frayer un chemin dans les bourgoutières (là où pousse le *bourgou*, le riz sauvage), pour observer sans être vu l'hippopotame ou l'aigle pêcheur.

Le Niger est l'exemple même du fleuve nourricier ; il offre ses berges à un grand nombre de villages, dont beaucoup sont éphémères. Aborder le Niger, c'est plonger dans la culture bozo, s'imprégner de l'odeur du poisson. C'est aussi découvrir les mers intérieures que sont les lacs Débo, Oro et Fati, et leur lumière incomparable.

Sur le Sénégal, c'est à partir de Bafoulabé qu'il faut commencer le voyage, car la hauteur des eaux est régulée par le barrage de Manantali. La fleuve est navigable pratiquement toute l'année. Il chemine dans un environnement plutôt

Course de pirogues à Mopti, lors de la fête de l'Indépendance





rocheux ; ses berges sont bien délimitées et couvertes d'une végétation dense, ce qui lui confère un caractère beaucoup plus sauvage.

Le fleuve Niger

Sur ce cours d'eau, le moyen de transport choisi et la période du voyage dépendent l'un de l'autre.

Les bateaux de liaison de la COMANAV assurent, durant la période des crues, d'août à la fin novembre, la liaison entre Koulikoro (le port de Bamako) et Gao, via Ségou, Mopti et Tombouctou. Plusieurs catégories, en fonction du confort qu'elles offrent, sont proposées, de la classe « pont » à la classe de luxe.

De décembre à février, le niveau des eaux décroît. Les nuits sont alors fraîches, les journées bien ensoleillées... et les moustiques se font un peu oublier. C'est une période intéressante pour l'observation des oiseaux. Les mois de février et mars sont les plus propices pour la pêche. De mars à juin, la navigation sur le fleuve est hasardeuse, le manque d'eau oblige à faire des détours et la consommation en carburant s'en ressent. Le prix de la location d'une pinasse dépend donc de sa capacité mais aussi de la profondeur d'eau du fleuve. Il est possible d'affréter une pinasse dans les principaux ports.

Pendant l'hivernage, de juillet à mi-septembre, le climat est tempéré par l'évaporation, les moustiques sont au rendez-vous et beaucoup de villages du delta intérieur ne sont accessibles qu'en pirogue. Si celle-ci représente un excellent moyen pour partir à la découverte du fleuve et de sa faune, elle est par contre très peu confortable sur une longue distance.

Pirogue ou pinasse ?

Pirogues et pinasses sont réalisées en bois de caïlcédrat et calfatées au bitume.

La **pirogue** est une frêle embarcation effilée, la plupart du temps sans moteur, et qui sert principalement à la pêche (le piroguier pêche à l'épervier). Une grande pirogue peut contenir jusqu'à douze passagers.

La **pinasse** est une embarcation plus grande, généralement motorisée, qui sert au transport des marchandises et des voyageurs. Certaines pinasses peuvent transporter plusieurs tonnes de denrées et jusqu'à cent passagers.

La location d'une pirogue est moins dispendieuse que celle d'une pinasse, car on n'a pas à payer le carburant.

La méharée

Même si le temps des grandes caravanes est révolu, la tradition chamelière reste fortement ancrée chez les populations des régions situées au nord du fleuve Niger. En général, les nomades sont accompagnés de leur méhari (chameau de selle), ou d'un chameau de bât.

Jeune fille bambara

Entreprendre une méharée au Mali, c'est s'immerger complètement dans le monde du désert, des espaces sans fin, des bivouacs étoilés, des feux de camp et des théières fumantes. Les Touareg ont cette particularité d'aimer faire partager leur mode d'existence et de s'intéresser aussi à celui de leurs hôtes. Le soir, au coin du feu, quand Amanar (Orion) montre le chemin de la Voie lactée, on échange des idées, on parle du temps qui passe, des routes que prenaient les anciens et qu'on abandonne parce que le monde change, même au milieu du désert. Une méharée, c'est aussi l'occasion de comprendre la logique du paysage, l'importance de l'eau, d'apprécier l'atmosphère chaleureuse d'un campement. Contrairement aux pays d'Afrique du Nord comme le Maroc ou la Tunisie, qui proposent aux touristes des randonnées sur des chameaux de bât équipés, les Touareg maliens n'utilisent que des méhara.

Les endroits les plus agréables pour les méharées sont situés dans la région de Tombouctou et dans l'Azawagh, au départ de Gao. Pour la région de l'Adrar des Ifoghas, mieux vaut s'adresser à une agence compétente, car le tourisme y est encore relativement confidentiel. La meilleure saison pour une méharée va du mois d'octobre au mois de mars. Les voyagistes qui proposent des méharées au Mali forment des groupes d'une dizaine de personnes, toujours accompagnés d'un guide et d'un chamelier.

Lors d'une méharée, les périodes de marche à côté de sa monture alternent avec les moments où l'on est juché sur elle. En général, c'est moitié-moitié, et un chameau parcourt en moyenne 30 km par jour. Le Sahara ne répond pas tou-

Coucher de soleil sur le Bani, près de Mopti



jours à l'image d'Epinal qu'on en a. En effet, les zones de dunes ne représentent que 13% de la superficie totale du Sahara et le reste est constitué de massifs montagneux, de plateaux calcaires ou gréseux, d'étendues de cailloux traversées d'oueds. Une méharée traverse donc des paysages variés, ce qui en fait aussi le charme.

Le chameau est appelé à juste titre « vaisseau du désert » : il a une faible consommation et une grande garde au sol. Le chameau n'est pas particulièrement bien élevé ou d'une compagnie très agréable : il rumine en dégageant une haleine à vous retourner l'estomac, n'arrête pas de faire des bruits de lavabo avec ses boyaux et pète toutes les cinq minutes. Il présente aussi régulièrement quelque plaie infectée et nauséabonde où viennent s'agglutiner les mouches, et il vous bave dessus à la moindre occasion. Mais il est, de loin, le meilleur moyen pour parcourir le désert et les zones sahéliennes. Il représente le désert, il est le reflet de sa majesté et de son âpreté, c'est lui qui communique à l'homme la magie des grands espaces. Un voyage dans le désert, c'est avant tout un voyage sur le dos d'un chameau !

SE LOGER

Les hôtels

Le Mali est un pays émergeant dans le domaine du tourisme ; il n'existe donc pas encore de normes précises classifiant le confort et la qualité de la prestation en rapport au tarif pratiqué. En fonction des sites, les prix pour une même prestation peuvent aller du simple au triple. Le Malien, de par sa culture, ne couche pas à l'hôtel ; quand il est en voyage, il se fait héberger par la famille ou par des connaissances. Les seuls Maliens qui fréquentent des hôtels sont des fonctionnaires ou des hommes d'affaires en déplacement, ou des hommes qui recherchent la compagnie d'une dame.

On trouve donc, grosso modo, deux catégories d'hôtels : les hôtels susceptibles d'accueillir des touristes et/ou des hommes d'affaires, et les hôtels pour « maquisards », où la bière coule à flot, et où les chambres sont déjà en partie occupées par des « résidentes » qui attendent le client.

Seules les villes de Bamako, Ségou, Sikasso, Koutiala, Tombouctou et Mopti offrent un grand choix d'hôtels. Dans les autres villes, il faut se contenter de ce qu'il y a de disponible... Les tarifs hôteliers sont souvent surfaits en regard du confort proposé.

Le camping

De nombreux établissements hôteliers acceptent qu'on plante sa tente dans le jardin ou sur le parking. Cela permet de profiter d'une bonne douche, des toilettes et du restaurant de l'hôtel. La tente présente l'avantage d'être une excel-

lente moustiquaire. Dans la brousse, mieux vaut choisir l'endroit du bivouac tant qu'il fait encore jour, en évitant si possible les hautes herbes (à cause des animaux rampants), les herbes rases (à cause des cram-cram) et les zones boisées (à cause des risques d'incendie).

Loger chez l'habitant

Dans le Nord, chez les éleveurs touareg nomades ou les Peuls transhumants, la règle est d'arriver avant la dernière prière de la journée, qui a lieu au coucher du soleil. On est d'abord convié à s'asseoir autour d'un verre de thé bien tassé, puis on passe « à table ». Ce n'est que plus tard dans la nuit qu'il faut envisager de monter sa tente. Dans les autres régions, en pays malinké par exemple, quelle que soit l'heure à laquelle l'étranger arrive, il doit se rendre chez le chef du village ou chez le plus vieil habitant qu'il croise. En général, l'hôte met à la disposition du voyageur une case ou, à défaut, un emplacement dans sa concession. Avant le départ, que ce soit dans le Nord ou dans le Sud, il convient de manifester sa gratitude en offrant quelques noix de kola ou une mesure de thé vert.

MANGER ET BOIRE

Les ingrédients de base de la cuisine malienne sont le riz et le mil, agrémentés de *sauces* aux feuilles de divers végétaux (baobab, oseilles, épinard), à la tomate ou à la pâte d'arachide. A cela, on ajoute quelques morceaux de viande grillée – chèvre, mouton, bœuf – ou des abats. Poulet, perdreau, pintade ou pigeonneau constituent un menu de choix.

Chaque région a ses préparations culinaires. Ainsi, du côté de Gao et de Tombouctou, la cuisine songhaï propose le *riz fakohoye*, un riz blanc préparé avec une sauce à base de feuilles de gombo, le *toukassou*, un pain cuit à la vapeur accommodé d'une sauce piquante, ou le *riz alabadja*, préparé avec de la viande hachée baignant dans du beurre. Les Dogon affectionnent particulièrement le mil et le fonio, que les femmes assaisonnent avec une sauce élaborée à partir de feuilles de baobab ou de gousses de néré. Les Bobo préparent des beignets de mil et ont la particularité d'élever des chiens pour leur propre consommation. Les Malinké apprécient hautement la pâte d'arachide, avec laquelle ils préparent des sauces pour accommoder le riz, le mil ou le sorgho. Les Bozo, les Somono et les Songhaï sont de grands amateurs de poisson sous toutes ses formes: frais, évidemment, mais également séché, fumé ou réduit en poudre. Enfin, les pasteurs peuls et touareg se nourrissent de lait caillé ou de beurre, de viande de chèvre et de céréales. Il y a peu de friandises dans la nourriture traditionnelle. Les plus courantes sont les *bénés*, boulettes de sésame au sucre de canne, vendues par les femmes.

Gao, boutique d'artisanat targui



La restauration

Hormis à Bamako et dans les villes touristiques, la plupart des restaurants sont des sortes de gargotes dans lesquelles on sert un plat unique, le plus souvent du riz accompagné de sauce à la tomate ou à la pâte d'arachide. Grâce au développement du tourisme, on trouve maintenant de petits restaurants coquets qui proposent une carte très séduisante. Il est vrai que la cuisine malienne a tout pour plaire.

A côté de la place du marché, il n'est pas rare de trouver une *rôtisserie,* lieu très populaire où l'on vient déguster un poulet grillé ou un quartier de viande de mouton ou de chèvre. Les gamins en profitent aussi pour venir y faire griller quelque chat, rat ou margouillat.



Les *maquis* sont des bars de plein air où l'on joue de la musique, et où les hommes viennent boire une bière et rencontrer les filles après la tombée de la nuit. Le jour de la paie, les maquis sont bondés.

Les *gargotiers* ne cuisinent que sur commande. Il faut faire son marché auparavant, acheter sa viande et porter le tout au cuisinier qui se charge de la préparation du repas. C'est la formule la moins chère quand on est en groupe.

Le petit déjeuner se résume le plus souvent à un peu d'eau chaude, un sachet de Nescafé, du lait en poudre, du pain et de la mayonnaise. Autant dire qu'en général il est vite expédié.

Le *grain* est une sorte de club, un lieu où se retrouvent (séparément) hommes et femmes unis par un lien amical, social ou professionnel. Ce peut être sous un arbre, dans un bar animé ou une maison calme. Entre gens de la même génération, on y échange informations et confidences, on y fait part aussi de ses difficultés, et le *grain* est souvent animé d'un esprit de solidarité. C'est là également que naissent les ambitions et les ascensions politiques, ainsi que les projets de mariage.

Les boissons

Bien que l'islam soit la religion majoritaire au Mali, on trouve de l'alcool (bière, whisky) à peu près partout et sans difficulté. Les villageois préparent également des boissons locales, alcoolisées ou non. La plus courante est le *dolo*, une bière de mil qui a un peu le goût du cidre et dont le pouvoir laxatif est sans égal. Il est, avec l'hydromel, l'une des boissons préférées des peuples du Mandé. Cette bière, issue de la fermentation du gros mil, est préparée par les femmes. Pour en corser le goût, elles y ajoutent parfois quelques morceaux de poulet, de pintade ou de margouillat. Le *dolo* est consommé principalement les jours de marché par les

hommes. A noter qu'il est également apprécié par certains musulmans, alors qu'il contient un degré d'alcool assez élevé, surtout en fin de journée.

En ville, presqu'à tous les carrefours, de jeunes marchands proposent aux automobilistes des petits sachets en plastique contenant des boissons à base de gingembre, de citron, de tamarin ou de *bissap*. Attention à la provenance de l'eau !

Le thé vert de Chine, importé à l'origine par les Arabes, est la boisson nationale. Les Maliens en consomment à longueur de journée et en font une véritable cérémonie: le thé est d'abord « lavé »; on jette ordinairement la première eau, pour évacuer le maximum de caféine. Puis, successivement sont préparées trois théières, avec la même dose de thé, ce qui fait qu'il est de plus en plus léger. Ce thé, servi dans des verres minuscules, est très sucré et se boit chaud. Il est malgré tout vraiment désaltérant, mais il est déconseillé d'en consommer de trop, sous peine de palpitations et d'insomnies.

VIE NOCTURNE

Faute de moyens et donc d'entretien du réseau électrique, dès le coucher du soleil, les villes d'Afrique sont plongées dans l'obscurité. Seuls quelques néons accrochés par-ci, par-là dispensent une lumière blafarde dans les rues de la ville. L'atmosphère qui en résulte étonne toujours le voyageur et lui donne parfois un faux sentiment d'insécurité. En effet, pour les Occidentaux, la lumière est synonyme de sécurité. Or, ici, il en est tout autrement.

Villageois avant tout, le Malien ne fait qu'adapter en ville son mode de vie de campagnard: la nuit, c'est le moment où la température est la plus supportable et où l'on peut se retrouver dans la rue pour discuter ou boire un thé entre amis.

ÉDUCATION

Le Mali est un pays jeune (65 % de sa population a moins de 25 ans), très jeune même (45 % n'a pas 15 ans). C'est dire à quel point l'éducation y est un enjeu primordial. Cette réalité a motivé la mise en œuvre du Projet de Développement de l'Education (PRODEC) qui doit rebâtir le système éducatif d'ici à 2008. L'objectif est d'amener le taux de la scolarisation globale à 75 %.

Il est aussi de multiplier le nombre d'écoles, d'améliorer le niveau des enseignants, de développer l'apprentissage de l'anglais et de favoriser les écoles privées, notamment dans les villages. A long terme, il s'agit d'orienter 65 % des diplômés du premier cycle vers l'enseignement secondaire.

Ce programme prévoit enfin d'enseigner, en plus du français, la langue maternelle de chaque élève, et ceci durant les quatre premières années d'école. Le succès de ce programme reste, bien sûr, soumis à un engagement fort de l'Etat et des partenaires sociaux.

LANGUE

La langue officielle est le **français**. Le Mali compte par ailleurs une dizaine de langues, dont les principales sont le **tamacheq** (langue des Touareg de souche berbère), le **foulfouldé** (langue des Peuls, qui s'apparente aux langues des Wolof et des Toucouleur du Sénégal), le **bambara** (dont est issu le **dioula**, parlé du Sénégal au Burkina) et le **songhaï**, qui n'est apparenté à aucune autre langue). De ces quatre idiomes, c'est le bambara et son dialecte cousin, le malinké, qui sont les plus usités, de Kayes à Ségou (pratiquement 50 % de la population).

Quelques éléments de bambara

Je, moi	*né*	Bonjour	*anikié*
Tu, toi	*élé*	Au revoir	*kambé*
Il y a	*abé*	Merci	*inikié*
Il n'y a pas	*até*	Manger	*doumni*
Eau	*dji*	Nourriture	*doumni*
Argent	*ouari*	Malade	*a to*

Oui *on on* (en bougeant la tête de bas en haut)
Non *on on* (en bougeant la tête de gauche à droite)

Combien ça coûte ?	*djolilo*?
C'est trop cher	*akaguélé*
Il faut baisser le prix	*do bwala*
Comment tu t'appelles ?	*i togo*?
C'est bien	*aka gni*
Ce n'est pas bien	*ama gni*
Où ?	*a bimi*?
Où est l'hôtel ?	*hotel bimi*?
Les chiffres de un à dix :	*kélé, fila, saba, nani, dourou, ouoro, ouolofila, chégui, konoton, tan*

PRESSE

Les titres de la presse écrite se sont multipliés, et on en compte aujourd'hui autant que de partis politiques – plus d'une cinquantaine.

Malgré quelques excès policiers, cette presse est certainement l'une des plus libres du continent africain. Cette liberté a été confortée en juillet 2000 par le vote à l'Assemblée nationale d'une loi réduisant les peines appliquées aux délits de presse.

A côté du quotidien gouvernemental *L'Essor*, les principaux titres sont *Le Républicain*, *Le Malien*, *Les Echos*, *L'Observateur*, *Le Tambour*, *Info-matin*, et quelques journaux plus critiques à l'égard du pouvoir, comme *L'Aurore*, *Le Soir*, *Sud-Info* et *Le Scorpion*.

La Mauvaise Idée d'Emporter des «Petits Cadeaux»

Le touriste a cette particularité de toujours vouloir faire plaisir aux pauvres. Le problème, c'est que la notion de pauvreté est subjective et que, et d'autre part, on pense faussement qu'en donnant un stylo, il enrichit le bénéficiaire. En Afrique, on ne mendie pas; quand on donne, on reçoit, c'est l'un des principes de la vie.

Depuis quelques années, les voyageurs – souvent mal informés – affluent avec nombre de gadgets dans leurs bagages: montres en plastique, briquets, bonbons, et toutes sortes d'objets publicitaires. Ils croient bien faire en distribuant tout cela à la volée et sans discernement. En réalité, ils ne font qu'entretenir une dépendance qui, assez rapidement, rend les enfants agressifs en cas de refus de don.

Le bon sens veut qu'on ne donne rien directement, encore moins aux enfants et que, si l'on veut faire plaisir, mieux vaut le faire par le biais d'une tierce personne – instituteur, responsable de village ou président d'association. Le pays regorge d'associations, doux héritage de la période coloniale. Si, généralement, les guides n'exposent pas ce problème à leurs clients, c'est que la chose n'est pas évidente pour eux: on ne prend guère le risque de se mettre un client à dos et de perdre une journée de salaire pour une réflexion malencontreuse...

SPORT

Comme partout en Afrique, le football est le sport roi au Mali. Le pays a fourni à la France quelques joueurs légendaires, comme Salif Keita, longtemps joueur professionnel au club de Saint-Etienne à sa grande époque, José Touré et Jean Tigana. Jusqu'en 2002, seule la ville de Bamako possédait un grand stade, construit par les Soviétiques. Le Mali ayant obtenu l'organisation de la Coupe d'Afrique des Nations (CAN) en 2002, des stades ont été construits dans toutes les grandes villes du pays.

SAVOIR-VIVRE ET BONNES MANIÈRES

Pauvreté ne rime pas forcément avec saleté. Certes, les conditions dans lesquelles vit la quasi-totalité des Maliens sont difficiles, et la propreté n'est pas souvent à l'ordre du jour dans la rue. Mais il est rare, à quelques exceptions près – qui concernent notamment les vagabonds ou les fous – de rencontrer un Malien qui se néglige.

Les Maliens sont fiers et ne supportent pas le laisser-aller; ils aiment aussi afficher clairement leur niveau de vie en laissant sciemment une étiquette sur un vêtement acheté neuf ou parfois sur une paire de lunettes de soleil! Aussi, le voyageur soucieux de s'intégrer au pays évitera-t-il de débarquer en ville ou

dans un village à moitié débraillé, le cheveu hirsute et les vêtements mal soignés. Cet accoutrement de l'aventurier est un peu obsolète.

En ce qui concerne la tenue des femmes dans les lieux publics comme les marchés, il est respectueux de s'abstenir de porter des vêtements qui peuvent choquer, tels que shorts, mini-jupes, débardeurs ou grands décolletés.

Les visites de mosquées ne sont pas toujours autorisées aux non-musulmans. Il faut obligatoirement se déchausser pour pénétrer dans une mosquée.

Quoi de plus désagréable que de repérer de loin une superbe place pour un pique-nique ou un bivouac et de constater, en l'approchant, qu'elle est jonchée de détritus en tous genres ! Le randonneur respectueux ne laissera en tas que les aliments susceptibles d'être consommés par les animaux sauvages, en évitant de les éparpiller dans la nature. Dans le désert, il prendra soin de creuser un trou assez profond, d'y disposer quelques brindilles et d'y déposer ses détritus. Puis il y mettra le feu et recouvrira le tout avant de quitter définitivement les lieux.

Même si l'eau des puits ne peut pas être considérée comme potable pour les touristes, les indigènes, eux, s'y désaltèrent et y font boire leurs animaux. Il faut donc s'abstenir de faire sa toilette à l'eau savonneuse ou sa lessive à proximité.

La noix de kola

C'est le fruit du kolatier qui pousse dans la forêts tropicales des pays côtiers. Les Africains aiment mastiquer cette noix qui libère un jus très amer.

Au Mali, c'est une véritable institution, un produit de luxe auquel la gente masculine est très attachée. Elle est aussi un symbole social d'une grande importance : quand on sollicite quelqu'un ou qu'on lui rend simplement une visite de politesse, on lui offre des kolas. Quand on fait appel au savoir du griot, aussi : « Toute parole mérite échange, à condition que l'échange en vaille la peine ».



Afin de les préserver du dessèchement, les noix de kola sont conservées dans des sacs de jutes, rembourrées de feuilles humides.

Photographie

Dans le terme «prendre une photographie», il y a le mot prendre. Le savoir-vivre exige de ne prendre qu'à partir du moment où on en a reçu la permission, sans quoi cela s'appelle du vol!

Dans les régions très touristiques, en particulier au pays Dogon, les nombreux photographes amateurs se sont mis à payer leurs modèles. Si bien qu'il est devenu presque impossible d'y prendre une photo sans qu'une personne – se trouvant ou croyant être dans le cadre de l'objectif – accourre pour réclamer ce qu'elle estime être son dû! Pour arrêter cette spirale infernale de la fausse offre et de la fausse demande, il faut s'abstenir de payer les photos, quitte à renoncer à la prise de vue, ou à la modifier. Fort heureusement, il reste, en dehors du triangle Sangha-Iréli-Banani, beaucoup de villages où, après en avoir demandé la permission, il est tout à fait possible d'exprimer ses talents de photographe. L'utilisation en doublure d'un appareil à développement instantané type Polaroïd est un bon moyen de partager son goût de la photographie, et c'est souvent l'occasion d'une bonne partie de rigolade!

SÉCURITÉ

Toutes les régions du Mali n'offrent pas les mêmes conditions de sécurité. Il est actuellement encore déconseillé, par le gouvernement français par exemple, de circuler dans le grand Nord malien, c'est-à-dire au-delà de Tombouctou et jusqu'à Teghaza, ainsi que dans l'Adrar des Ifoghas et le grand Tamesna, où peuvent encore sévir des bandits armés. Les autres régions ne présentent pas de problèmes particuliers. Bamako est certainement l'une des capitales africaines les plus sûres et, si l'on déplore quand même quelques délinquants aux abords des sites touristiques, il ne s'agit bien souvent que de pickpockets.

Pages suivantes:
Marché à Sanso, près de Sikasso





BAMAKO

Il fallut attendre presque dix mille ans pour qu'un site occupé à la période du paléolithique supérieur (époque charnière où l'homme, de chasseur et récolteur, est devenu éleveur, puis cultivateur) soit de nouveau conquis par l'homme. Bamako, littéralement «le marais aux caïmans» en langue bambara, doit sa renaissance à une famille d'immigrants, conduite par Seribadjan Niaré (qui donna plus tard son nom au quartier de Niaréla). Vers la moitié du 17e siècle, Diamoussadian Niaré – le fils de Seribadjan –, fonda la ville. Mais c'est en 1904, avec la construction de la ligne de chemin de fer qui devait relier Dakar aux postes avancés du Soudan français, que Bamako devint la capitale, ravissant ce titre à la ville de Kayes. Depuis, la ville ne cesse de croître. Mais la chose n'est pas facile, car la géographie des lieux, caractérisée par la présence de collines tabulaires, l'en empêche. Alors, on s'entasse. Les familles se regroupent derrière les murs en banco des concessions, qui comprennent plusieurs habitations; un *carré* est un regroupement de concessions. Bamako vit au rythme d'un grand village. Des représentants de toutes les ethnies du pays évoluent en parfaite harmonie, tout en conservant leur mode de vie respectif.

Bamako est colorée et turbulente: les embouteillages sont légions, notamment aux abords de la gare située en plein centre-ville. Mais qu'importe, les attentes, souvent interminables aux feux rouges, donnent l'occasion aux marchands ambulants de proposer une paire de lunettes, des chaussettes ou de la viande de bœuf séchée et emballée sous plastique. Des étudiants en scooter circulent au milieu de Peuls et leurs troupeaux, parmi les aveugles psalmodiant des sourates et guidés par leur enfant. Bamako sait aussi séduire en fin de journée, quand le Niger, sillonné par de nombreuses pirogues, vire du mauve au violacé. La nuit, en dépit d'une population dense et du manque d'éclairage, Bamako reste une ville où il fait bon vivre.

Bamako, témoin emblématique de l'Afrique, ne peut laisser le voyageur indifférent, tant elle résume le pays tout entier: la diversité des cultures.

ADRESSES UTILES

Police Secours: tél. 17 Pompiers: tél. 18
Commissariat de police: tél. 222 51 37
Commissariat de police de Quinzambougou: tél. 221 23 61
Commissariat de Sogoninko (gare routière): tél. 220 09 81
Direction des douanes, route de Koulouba, dans le quartier administratif, tél. 222 53 94.
Bureau des Douanes (pour ceux qui arrivent en voiture): quartier Faladié (près de la tour d'Afrique), tél. 220 57 70

Compagnies aériennes

L'aéroport de Bamako-Sénou se trouve à une douzaine de kilomètres de la ville, tél.222 27 01 et 222 27 04.

Air France, square Patrice-Lumumba, BP 204,
tél. 222 22 12 et 222 61 09.

Air Mali, square Patrice-Lumumba, BP 2690,
tél. 222 84 39.

Royal Air Maroc, hôtel de l'Amitié, BP 3260,
tél. 221 61 05 et 221 82 87.

Point Afrique, quartier du fleuve, avenue de l'Yser
(derrière le centre islamique), tél. 223 54 70, fax 223 57 76.

Office du tourisme et agence de voyages

Office de tourisme OMATHO (centre-ville): tél. 222 56 73.

Bani Voyages, au Grand Hôtel de Bamako, tél. 223 26 03, fax 222 26 04.
Circuits organisés dans tous le pays, et en Afrique de l'Ouest.
Location de véhicules.

Tam-Tam Tours, dans le quartier de Quizambougou, BP E 2295,
tél./fax 222 03 48. Agence sérieuse, de bonne réputation.

Tellem Voyages, tél. 223 03 19 ou 222 80 63.
Agence spécialisée pour le tourisme dans la région de Mopti-pays Dogon.

Représentations diplomatiques

Consulat de Belgique	tél. 222 39 75, fax 222 98 81
Ambassade du Burkina Faso	tél. 221 31 71, fax 221 92 66
Ambassade de Côte d'Ivoire	tél. 222 22 89, fax 222 13 76
Ambassade de France	tél. 221 31 41, fax 221 31 36
Consulat de France	tél. 222 70 50, fax 221 03 29
Ambassade de Guinée	tél. 223 08 97
Ambassade de Mauritanie	tél. 222 48 15, fax 222 49 08
Ambassade du Sénégal	tél. 221 82 73, fax 221 17 80
Consulat de Suisse	tél. 222 32 05

Santé

On trouve de nombreuses pharmacies au centre-ville.

Il existe plusieurs centres hospitaliers à Bamako, mais les deux adresses les plus fiables sont :

Centre médico-social de l'Ambassade de France (marché Dibida), tél. 222 50 72

Polyclinique Pasteur, ACI 2000 Hamdallaye, tél. 229 10 10

Banques

BCAO (Banque Centrale de l'Afrique de l'Ouest), grande tour visible de loin.

BDM, 525, avenue Modibo-Keita, quartier du fleuve, BP 94. Transfert d'argent par Western Union. Retrait possible avec la Carte bleue.

Distributeur de billets à la **BICIM** (carte Visa internationale uniquement) dans le quartier du Fleuve.

Poste

Centre commercial, 109, rue Archinard. Transfert d'argent par Western Union.

DÉPLACEMENTS

Il vaut mieux combiner les déplacements en taxi et la marche à pied: les quartiers où sont implantés les hôtels les plus convenables, à l'exception de l'hôtel de l'Amitié, sont relativement excentrés, donc éloignés des zones commerçantes. Malheureusement, il n'y a que très peu de loueurs de vélos.

Les **taxis bamakois** ne se distinguent pas toujours des autres véhicules, car ils sont souvent dans le même état de délabrement et n'ont pas forcément de signe distinctif. Ils ont, en revanche, une particularité: ils tombent souvent en panne d'essence. Le chauffeur de taxi malien vit au jour le jour; il ne fait jamais le plein du réservoir de son véhicule et, quand il se rend à la station-service, c'est pour mettre 2500 FCFA de carburant, au grand maximum. Quelquefois, cela suffit pour faire un aller-retour entre la ville et l'aéroport, mais il n'est pas rare de voir des touristes fraîchement débarqués de l'avion pousser un taxi avec son chauffeur à l'intérieur!

Location de voiture

Hertz, route de Koulikoro, ou à l'aéroport, tél. 224 67 68.
Hôtel de l'Amitié, tél. 222 43 21, fax 222 43 88.

La plupart des agences de voyages de la ville, ainsi que certains hôtels louent également des véhicules.

Bus ou taxi-brousse

La principale gare routière se situe hors du centre-ville, dans le quartier populaire de **Sogoniko**, distant d'environ 3 km du centre. C'est de là que partent tous les véhicules routiers pour les différentes villes du pays, sauf pour le nord. Les destinations sont affichées sur les panneaux métalliques à l'avant des véhicules.

Pour les villes du nord, il faut se rendre à la gare routière de **Médine**, de l'autre côté de la ville.

Bittar Trans, tél. 220 12 05
Bamabus, tél. 221 49 82
Simaga-Segou, tél. 232 01 49
Somatra, tél. 222 38 96
Tababus, tél. 222 23 87
Gana du Nord, tél. 222 99 30



Bamako, Quartier du Fleuve

Navigation fluviale

Le port de Bamako n'est autre que la ville de **Koulikoro**, située à une soixantaine de kilomètres en aval. On peut se rendre en train à Koulikoro.
Pour tous renseignements sur les horaires et les tarifs des bateaux :

COMANAV à Bamako, boulevard du 22 Octobre 1946, BP 150, tél. 222 38 02.

COMANAV à Koulikoro, tél. 226 20 94 ou 226 20 95.

Chemin de fer

La gare se situe en plein centre-ville, près du marché, ce qui explique les magnifiques embouteillages provoqués par le débarquement des voyageurs à l'arrivée des trains.

Pour se rendre dans la région de Kayes ou au Sénégal, surtout pendant l'hivernage où l'accès peut y être difficile, voire impossible, le plus confortable et le moins onéreux est de mettre son véhicule sur le train.

L'embarquement des véhicules s'effectue sur le parking situé juste en face de la poste centrale.

Gare de chemin de fer, rue Baba-Diarra, BP 260, tél. 222 59 68.


BAMAKO
vers Kati
Ecole de Médecine
Hôpital du Point G
KOULOUBA
Parc zoologique
Cité administrative
Avenue de la Liberté
Lycée français Liberté
Palais de Koulouba
Musée national
Piscine
NTOMIKOROBOUGOU
MISSIRA
KODABOUGOU
MÉDINA KOURA
DAR SALAM
Grand Hôtel
BADIALAN
BAGADADJI
Mairie
BOLIBANA
Gare
Grande mosquée
OUOLOFOBOUGOU
Poste
NIARÉLA
HAMDALLAYE
DRAVÉLA
Centre national des Arts
Avenue Cheikh Zayed
BAMAKO KOURA
Boulevard du Peuple
Air Mali
Centre culturel français
Hôtel de l'Amitié
Aérodrome militaire
QUARTIER DU FLEUVE
Ambassade de France
BECEAO
Mémorial Modibo Keita
Palais des Congrès
Pont des Martyrs
N
Hôtel Salam
Pont du Roi Fahd Ibn Aboulaziz
Palais de la Culture
BADALABOUGOU
Auberge Séguiré
DJIKORONI
FLEUVE
TOROKOROBOUGOU
Centre régional de l'énergie solaire
QUARTIER MALI
DAOUDABOUGOU
SABALIBOUGOU


KOROFINA
DIÉLIGOUBOU
HIPPODROME
vers Koulikoro
Centre avicole
podrome
Avenue Al-qoods
QUINZAMBOUGOU
Route de Sotouba
Laboratoire de l'énergie solaire
Zone indutrielle
Chaussée submersible de Sotouba
Barrage des Aigrettes
G E R
N
MAGNAMBOUGOU
DIANÉGUÉLA
Stade du 26 Mars
0 0,5 1 km
SOKORODJI
Hôtel Les Colibris
Ambassade d'Arabie Saoudite
SOGONIKO
Gare routière
vers Sikasso, Ségou
© Editions Olizane, 2005

SE LOGER

Se loger convenablement à Bamako, tout en ne grevant pas son budget, est un véritable casse-tête. La seule solution bon marché consiste à se faire héberger à la Mission catholique, mais elle est malheureusement souvent complète. Mieux vaut, si l'arrivée de l'avion est prévue en première partie de journée, filer directement sur Ségou, par exemple, où l'on peut trouver un hébergement de qualité à moindre coût. Voici néanmoins une liste d'hôtels à Bamako, dont les prix se situent entre 25 000 et 40 000 FCFA.

Espace accueil Séguéré, BP E 3304 Torokorobougou Bamako, tél. 228 69 08, seguere@hotmail.com. Très agréable, ambiance familiale. Deux possibilités d'hébergement, La Villa (avec piscine) ou la Guina (avec vue sur le fleuve). Prix corrects, nourriture excellente. Réservation recommandée.

Hôtel Mirabeau, dans le quartier du Fleuve, tél. 223 53 18 ou 19; un hôtel central de très bonne tenue.

Oasis, tél. 277 59 40, fax 221 46 07; 15 chambres climatisées, avec douche, téléphone et TV. Restaurant donnant sur un jardin. Situé à proximité de l'hôtel Mandé, dans un quartier tranquille près du fleuve.

Mandé, rue 27, cité du Désert, Niaréla, tél. 221 19 93 et 221 44 85, fax 221 19 96; 52 chambres tout confort. Restaurant. Situé au bord du fleuve, cet hôtel est certainement le plus agréable de la ville. Piscine. Carte Visa acceptée.

Dafina, dans le quartier de Niaréla, tél. 221 03 04, fax 221 03 66; 25 chambres climatisées, avec douche, téléphone et TV satellite. Restaurant. L'hôtel est relativement propre et dispose d'une piscine. Bon accueil. Carte Visa acceptée.

Hôtel Nord-Sud, avenue du Mali BP 1060 ACI 2000, tél. 229 69 00, fax 229 69 69, hotel.nordsud.mali@cefib.com. Bel hôtel situé dans le quartier 2000 ; il présente l'avantage d'avoir la seule vraie librairie de Bamako.

Hôtel Kempinski El Farouk, quartier du Fleuve, BP 5063, tél. 222 30 30 ou 223 18 30. En bordure du fleuve, c'est un hôtel de luxe pour une clientèle exigeante.

SE RESTAURER

Cantine du CFTQ (Centre de formation technique de Quinzambougou), dans le quartier de Quinzambougou, tél. 221 41 36. Ouvert midi et soir. Bonne adresse pour les petits budgets.

Le Relax, route de Koulikoro, dans le quartier de l'Hippodrome, tél. 221 79 18. C'est, avec l'Amandine, l'un des endroits les plus fréquentés par les Européens résidant à Bamako.

L'Amandine, de l'autre côté du fleuve, avenue de l'OUA, tél. 222 11 71. Bon, propre et service compétent. Ouvert le midi.

Le Campagnard, quartier de Niaréla, tél. 221 92 06. Cuisine française, pour ceux qui au retour d'un long périple ne supportent plus le «riz sauce». Ouvert le soir.



Enseigne à Bamako

Le **Bla-bla Bar**, quartier de l'Hippodrome, tél. 674 82 64. Un endroit sympa où la musique est reine. Ouvert le soir.

Le **Santoro**, dans le quartier de l'Hippodrome, tél. 221 30 92. L'un des meilleurs restaurants de cuisine africaine de Bamako et le plus agréable aussi. Le jardin privatif où pousse une végétation exubérante présente une belle collection d'art africain.

L'Akwaba, quartier de l'Hippodrome, rue 235, tél. 221 06 45. Une bonne adresse pour dîner au son de la musique malienne.

SORTIR LE SOIR

Assister à un coucher de soleil depuis le restaurant de l'**hôtel Mandé**, construit sur pilotis au bord du fleuve, a quelque chose de magique. Parfois, pendant le dîner, on peut assister à d'excellents concerts de musique malienne. Réservation recommandée.

Le **Makélékélé**, dans le quartier de Djicoroni, propose des concerts, généralement le week-end. C'est le type même du maquis où l'on peut rencontrer des artistes locaux et écouter de très bons musiciens.

Le **Bla-bla Bar**, dans le quartier de l'Hippodrome, et le restaurant l'**Akwaba** (les jours de concert), sont également des endroits où l'on peut écouter de la bonne musique.

La **piscine de l'hôtel Mandé** accueille aussi les visiteurs de passage. Très propre et située dans un cadre agréable, elle assure un moment de détente. Tarif à la journée ou sur abonnement.


CHEMIN DE FER DE DAKAR AU NIGER

À VOIR À BAMAKO

Le Grand Marché

Situé en plein centre-ville, le Grand Marché de Bamako, ou Marché central, ou encore Marché rose, rappelle les ruelles animées des bazars d'Orient ou d'Afrique du Nord. Tout ce qui peut se vendre est ici proposé et trouvera acheteur. Les étalages des *banabana* (petits commerçants) débordent allègrement sur la rue. Dans cette atmosphère étouffante bat le cœur de tout un continent. C'est un régal que de se perdre dans ce monde grouillant, coloré, odorant et bruyant, d'aller de découverte en découverte pour dénicher l'objet, la toile qui nous attend quelque part, nichée dans l'arrière-boutique d'un marchand affable et débonnaire.

Le marché de Dibida

Il jouxte le Grand Marché. Ici, tout est de bric et de broc et sent la graisse des pièces mécaniques. C'est le marché du rechange et de l'échange, pas toujours aux normes, mais qu'on aura tôt fait de standardiser.

Le marché de Médine

Il est situé aux abords du stade, dans le quartier de l'Hippodrome. C'est le nouveau marché, où l'on trouve pratiquement de tout mais surtout des articles destinés aux femmes: tissus, produits de beauté, salons de coiffure. Au Mali, se faire belle est un devoir pour la femme; avoir de l'allure, c'est avoir de l'argent et il faut le montrer. Selon un proverbe malien: «Quand la pauvreté frappe à la porte, l'amour s'en va par la fenêtre»...

Le marché aux gris-gris

L'emplacement choisi pour le marché des féticheurs marchands de gris-gris reflète bien le pays: il se situe juste derrière la grande mosquée et devant le siège de l'Assemblée nationale! On y trouve tout ce qu'il faut pour guérir, prévenir les mauvais sorts, ou faire revenir son mari au foyer: têtes de singes en tout genre, cadavres de perroquets et d'oiseaux divers, peaux de reptiles, dents de crocodiles, flacons d'urine de lion, pommades, baumes et onguents à base de graisse d'animaux.

Le marché de N'Golonina

Ici également, on peut trouver tous les ingrédients nécessaires à la pratique de la magie. Ce marché, beaucoup moins couru que le précédent, présente notamment de beaux étalages de textiles. Il est situé dans le quartier de Niaréla.

Bamako, gare ferroviaire

La Maison de l'Artisanat

Situé juste devant la grande mosquée de la ville, cet ensemble regroupe presque toute la production artisanale du pays. Les prix ne sont pas beaucoup plus élevés qu'ailleurs, mais il faut souvent se battre contre les «chasseurs de touristes». Les artisans, par contre, pour peu qu'on s'y intéresse, fournissent moult informations sur leurs techniques traditionnelles. Ici, on travaille le cuir, on tisse, on confectionne des bijoux, on sculpte l'ébène et son aubier, et on vieillit ce qui deviendra des «antiquités garanties».

La Grande Mosquée

Financée par l'Arabie Saoudite, la grande mosquée de Bamako se veut le symbole éternel de l'islam dans le pays. Afin de ne pas commettre d'impairs, il est préférable de se faire accompagner d'un musulman pour en effectuer la visite, qui ne présente toutefois pas grand intérêt.

La mosquée Yabaguilo

Pas très éloigné de la cathédrale, ce bâtiment d'architecture arabe est ceint de palmiers, ce qui lui confère l'allure d'une oasis en pleine ville. L'entrée est réservée aux musulmans.

La cathédrale

La cathédrale de Bamako n'est en fait qu'une grosse église, située à proximité de la mosquée Yabaguilo.

L'Hôtel-de-ville

L'Hôtel-de-ville de Bamako, d'une architecture remarquable et entouré d'arbres élégants, se situe à l'entrée du quartier dit «colonial», qui s'étend le long de l'avenue de la Liberté, en direction de la colline du Point G. Tous ses bâtiments sont à présent occupés par les différents ministères.

Le Musée national

Le nouveau musée est situé à la sortie de la ville sur la route du Point G, juste avant le jardin zoologique. Ses collections mettent en valeur le patrimoine culturel de la préhistoire ainsi que les richesses ethniques du Mali. Il abrite une collection d'objets à caractère ethnologique remarquable.

Du paléolithique supérieur, époque où le Sahara était encore couvert d'une végétation verdoyante et de lacs, sont exposés les objets que produisait l'industrie de la pierre taillée. Les étapes qui ont marqué l'avènement de l'agriculture et de l'élevage sont également retracées. Enfin, de nombreuses pièces, le plus souvent des fétiches provenant de toutes les régions du pays, sont placées dans leur contexte culturel grâce à des photographies d'époque. C'est une excellente introduction à la découverte du Mali, montrée ici par le biais de sa production artisanale et artistique.



Mopti, danses traditionnelles lors de la fête de l'Indépendance

À VOIR AUTOUR DE BAMAKO

Le fleuve et la route submersible de Sotuba

Si l'on dispose d'une voiture, on peut envisager une promenade au soleil couchant jusqu'au barrage des Aigrettes. Cette route submersible traverse le fleuve à l'endroit où il est le plus sauvage. On peut y voir les sillons que l'eau a creusés dans la roche. Sur la rive, le travail des lavandières donne lieu à de joyeuses parties de rigolade. En revenant sur la ville, après avoir traversé le radier, la piste longe une succession presque ininterrompue de petits jardins potagers, où sont cultivés tomate, poivron, oignon et papaye.

Koulouba, la colline du pouvoir

Du haut de la colline de Koulouba et de celle du Point G, le panorama sur la ville est remarquable, surtout pendant l'hivernage. En dehors de cette période, un nuage de poussière blanchâtre et opaque stagne sur la ville en permanence.

Les grottes

Pour l'amateur d'art rupestre, les grottes, situées au pied des collines, notamment entre la colline du Point G et le stade, sont à visiter. Témoins de la période néolithique, les parois des cavités recèlent des peintures de première importance. Pour s'y rendre, il faut faire appel à un guide spécialisé dans une agence de voyages de la ville, ou encore à un chauffeur de taxi qui en connaît l'accès.

Les marchés aux bestiaux

Ils sont situés à la sortie de la ville, l'un sur la route de Sikasso, l'autre aux environs du dépôt Mobil, route de Sotuba. C'est là que les Peuls venus de la région de Nioro du Sahel vendent leur bétail destiné aux boucheries de la ville. La poussière produite par le piétinement de centaines de bovins crée une atmosphère quelque peu irréelle. On assiste ici à des négociations acharnées.

À VOIR DANS LES ENVIRONS

Koulikoro, le port de Bamako

Koulikoro, « le village au pied de la colline », est situé à une soixantaine de kilomètres de la capitale en aval du fleuve. Cette petite ville est le port fluvial de Bamako. On peut s'y rendre par chemin de fer ou par la route goudronnée qui longe en partie le fleuve. Quand, à la saison des crues, les bateaux de la COMANAV reprennent leur va-et-vient sur le fleuve, Koulikoro se transforme en une gigantesque scène de plein air, où l'on joue la même pièce depuis des siècles : la rencontre de tous ces peuples est un spectacle dont on ne se lasse pas.

A bord des bateaux, le terme « voyage » prend tout son sens. Sur les différents niveaux s'entasse la foule bigarrée et bruyante des voyageurs : les Peuls et leurs troupeaux se mêlent aux commerçants maures de Tombouctou, aux potières bambara de Ségou, aux tisserands rimaïbé de Djenné ou Mopti, aux forgerons touareg de Kidal. La vie s'exprime ici dans ce qu'elle a de plus authentique.

Sibi

Situé à un peu plus d'une demi-heure de Bamako sur la piste de Naréna, Sibi constitue un bon choix pour découvrir les lieux « d'hivernage » des Bamakois. Ambiance garantie les week-ends.

Pour l'heure, l'accueil des étrangers par les villageois demeure intact, bien que Sibi soit un peu moins authentique que les villages reculés de la région du Bafing, par exemple. Néanmoins, le pays de la mangue réserve au promeneur aguerri à la chaleur de belles randonnées dans les collines environnantes.

Sélingué

La construction du barrage – qui a nécessité l'inondation des bas-fonds et des vallées situées en amont – a créé du même coup un plan d'eau agréable, propice à la pratique des sports nautiques et à la pêche. Suite à l'arrivée de populations bozo et somono originaires du delta intérieur du Niger (le Macina) après l'inondation de leurs terres, de nombreux villages se sont implantés au bord de l'eau.

Villas du Club de Sélingué, tél. 222 84 57. Piscine, tennis, restaurant et bar.

Kangaba

Creuset de la civilisation du Mandé, Kangaba se situe au bord du fleuve, à environ 90 km au sud-ouest de Bamako. Bambara, Malinké et Dogon, tous les peuples du groupe mandingues se disent originaires de la région de Kangaba, qui vit naître le premier Etat d'Afrique dès le début du 13e siècle.

A Kangaba et dans les collines environnantes, les chasseurs malinké, respectés et craints à la fois, parcourent encore de nos jours la brousse en arborant la tenue traditionnelle; ils ne se séparent jamais des gris-gris qu'ils ont hérités de leurs aïeux. Dans cette région, s'il est un élément palpable essentiel, auréolé d'interdits et de secrets, c'est sans conteste l'or. Les «taupinières» qui caractérisent le terrain accidenté des environs de Kokoyo sont encore exploitées artisanalement aujourd'hui.

Le Parc national de la Boucle du Baoulé

S'étendant sur plus de 750 000 ha, ce parc rassemble une grande diversité d'écosystèmes représentatifs de l'Afrique de l'Ouest, à l'exception de la forêt, dont les quelques vestiges classés sont recensés dans la région de Kouroukoto (Parc national du Bafing) et du Farako, au sud-est de Sikasso.

On accède au Parc national de la Boucle du Baoulé par le sud, en empruntant la très bonne piste de Kita puis celle de Madina, ou par l'est, jusqu'au campement de Baoulé, situé non loin du fort de Koundou. Dans tous les cas, il faut signaler sa venue auprès du Service des Eaux et Forêts de Bamako.

Malheureusement, par manque de moyens, le Service des Eaux et Forêts a toutes les peines du monde à endiguer les exactions des braconniers et les ravages des incendies de brousse. Souvent, en effet, les galeries forestières se limitent à une végétation rabougrie agressée par de violents incendies – pour la plupart volontaires –, contraignant les animaux à migrer vers le sud et les régions inaccessibles à l'homme. Compte tenu de la superficie de la réserve et du manque de structure efficace qui permettrait d'en apprécier la richesse, la rencontre avec les grands fauves (lions, panthères et guépards) relève du pur hasard. Tout juste est-il possible, à la saison sèche, de croiser quelques cynocéphales.

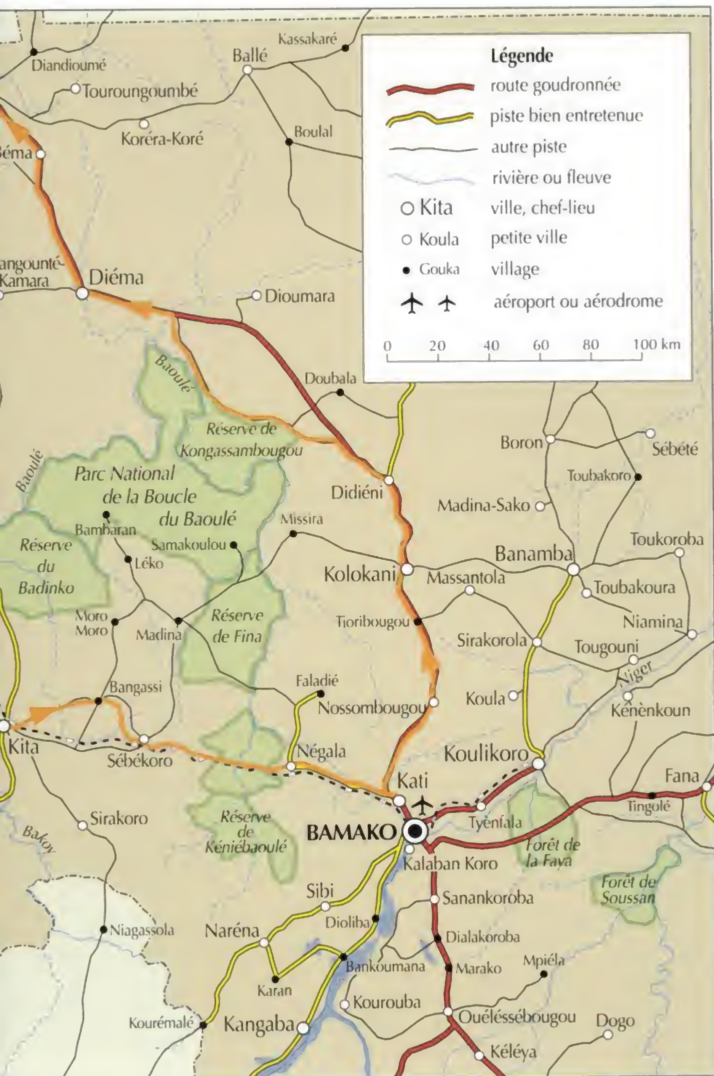
L'amateur préférera donc opter pour d'autres réserves présentant un potentiel d'observation plus riche, plus varié et, surtout, moins hasardeux: la réserve du Gourma en ce qui concerne les éléphants, celle du Bafing pour les chimpanzés et les lions, et les grands espaces vierges des fleuves Sénégal et Niger pour ce qui est des hippopotames.

Pages suivantes:
Vanage du mil






CIRCUIT 1
L'Ouest malien
MAURITANIE
SÉNÉGAL
GUINÉE
Kirané
Yélimané
Gavinané
Birou
Simbi
Tambakara
Aourou
Koussané
Diadioumbéra
Sandaré
Maréna
Sénégal
Ambidédi
Kayes
Ségala
Diakon
Lakamané
Diboli
Samé
Gouka
Lontou
Babala
Diallan
Oussoubidiagna
Séféto
Diamou
Sénégal
Sadiola
Bafoulabé
Kourouninko
Kalé
Mahina
Bakoy
Oualia
Koukou
Dialafara
Toukoto
Gourbassi
Diakaba
Bafing
Manantali
Djibouria
Koundian
Kassama
Tambaga
Kama
Parc National du Bafing
Kokofata
Saraya
Dombia
Kéniéba
Satadougou
Kédougou
Bafing-Makana
Sagal
Soukoutali
Sanfinian
Falémé
Faraba
Faléa
Kouragué
Kali
Balaki
Bafing
Dité
Fandanda


Légende
route goudronnée
piste bien entretenue
autre piste
rivière ou fleuve
Kita ville, chef-lieu
Koula petite ville
Gouka village
aéroport ou aérodrome
0 20 40 60 80 100 km
Diandioumé
Ballé
Kassakaré
Touroungoumbé
Koréra-Koré
Boulal
Diéma
Dioumara
Kamara
Baoulé
Doubala
Réserve de Kongassambougou
Parc National de la Boucle du Baoulé
Didiéni
Boron
Sébété
Toubakoro
Madina-Sako
Missira
Bambaran
Samakoulou
Léko
Réserve du Badinko
Kolokani
Massantola
Banamba
Toukoroba
Toubakoura
Moro Moro
Madina
Réserve de Fina
Tioribougou
Niamina
Sirakorola
Tougouni
Niger
Faladié
Bangassi
Nossombougou
Koula
Kénènkoun
Kita
Sébékoro
Négala
Koulikoro
Fana
Kati
Tingolé
Sirakoro
Bakoy
Réserve de Kéniébaoulé
BAMAKO
Tyénfala
Forêt de la Faya
Kalaban Koro
Forêt de Soussan
Sibi
Sanankoroba
Niagassola
Naréna
Dioliba
Dialakoroba
Bankoumana
Marako
Mpiéla
Karan
Kourouba
Kourémalé
Kangaba
Ouélésségbougou
Dogo
Kéléya

CIRCUIT 1

L'OUEST MALIEN

DE BAMAKO À NIORO DU SAHEL

Cet itinéraire à travers les immensités du Sahel permet de mesurer l'âpreté des conditions d'existence des villageois bambara et des nomades peuls. On y croise également des cavaliers maures et soninké, héritiers des époques glorieuses de l'empire du Ghana, chevauchant leurs montures superbement décorées.

La route pour Nioro du Sahel part en réalité de la petite ville de **Kati**. Du centre de Bamako, il faut sortir de la ville par le nord, en suivant la route de Koulouba. C'est depuis Kati que partent les minibus qui se rendent dans l'Ouest ou dans le Nord du pays.

La petite ville de **Didiéni** est déjà un comptoir mauritanien. Les jours de marché réunissent les femmes maures ou les Wahhabia, drapées dans de flottantes mousselines fuchsia et portant le voile noir, et les femmes peules, arborant leurs parures de pièces de monnaie, de perles ou de bouts de laine. De pleines corbeilles de dattes en provenance de Mauritanie attendent le client. Les marchands, allongés à même le sol, boivent le thé devant leur boutique.

A quelque 200 km au nord de Bamako, perdue dans la savane sahélienne, **Diéma** possède le charme d'une petite ville de brousse. Le jeudi, jour de marché, les marchands débarquent de tous les villages environnants à bord de leurs charrettes tirées par des chevaux magnifiquement harnachés. Les femmes bella, anciennes captives des Touareg, tout de noir drapées, les cheveux tressés en fines nattes ornées de cauris ou de perles, arrivent par petits groupes à dos d'âne. Un peu à l'écart de la piste, parmi les hautes herbes, les Peuls convergent également vers la petite ville avec leurs troupeaux de bovins.

A Diéma, on trouve à peu près tout ce dont on peut avoir besoin: le téléphone, quelques rôtisseries où l'on fait griller du mouton, une pharmacie, une station-service, et des épiceries dont la plupart sont tenues par des commerçants arabes.

Après Diéma, la route file à travers une savane desséchée plantée de kapokiers et d'acacias. Les oiseaux et le petit gibier pullulent: pintades sauvages, cailles, gangas, perdreaux, pigeons, etc.

A l'approche de Nioro, la route s'élève progressivement sur un plateau gréseux. L'horizon semble se perdre dans la poussière. Sur cet espace brûlant de dalles plates, balayé par le vent du désert, deux châteaux d'eau dominent la ville.

NIORO DU SAHEL

La tradition orale rapporte que, vers le début du 13e siècle, des pasteurs diawambé (des Peuls) venus de l'Ouest nomadisaient dans le Kaarta et le Kingui. Pendant l'hivernage, leurs serviteurs s'adonnaient à l'agriculture, entretenant des champs de mil, d'arachide et de haricots. Un certain Beïdari Tamboura, esclave apprécié en raison de sa générosité et de son honnêteté, avait pris l'habitude de venir cultiver un lopin de terre sur l'emplacement de l'actuelle Nioro. En vieillissant, il se sédentarisa en ce lieu avec ses proches parents. Chaque jour, les captifs diawambé des environs venaient lui rendre visite, et les journées se passaient en bavardages sur les agissements quotidiens de leurs maîtres à leur égard. En langue peule, la médisance est désignée par le vocable *nioré*. Nioro est donc « la ville où l'on dit du mal des maîtres ».

De nos jours, Nioro, poste frontière avec la Mauritanie, voit chaque semaine débarquer des touristes avec des véhicules d'occasion, en route pour Bamako. La ville de Nioro et sa région offrent des possibilités de découverte limitées. Néanmoins, pour qui s'intéresse à l'histoire et qui dispose d'un véhicule tout-terrain, de nombreux sites et villages environnants sont dignes d'intérêt. Le marché de Nioro a lieu tous les lundis.

Pour les personnes qui arrivent de Mauritanie, il est impératif de se rendre au bureau des douanes afin d'effectuer les formalités d'entrée dans le territoire et de solliciter le laisser-passer touristique. L'enregistrement à la police des étrangers, même lorsqu'on vient du Mali, est obligatoire.

Se loger

Les structures d'accueil sont quasi inexistantes et les quelques lits disponibles ne sont pas de toute première fraîcheur...

Hôtel-restaurant Wanda, situé en plein centre ville, tél. 698 19 32

Campement de Nioro, situé dans un quartier tranquille ; 3 chambres, pas de douche, pas de téléphone, mais il y a toujours de la place ! Un bar est ouvert tous les jours de 15 h 30 à minuit.

La radio Jamana (à la sortie de la ville, sur la route de Kayes, tél. 252 18 57), propose à l'étranger de passage 8 chambres ventilées, équipées de douches. L'hébergement est rudimentaire, mais s'avère être le meilleur de la ville. Le « radio-hôtel » sert des repas sur commande et se mue également en boîte de nuit tous les week-ends. Radio Jamana émet en FM sur 101.2, tous les soirs à partir de 18 h.

A voir à Nioro et dans les environs

Nioro est, avec Kayes, l'une des villes les plus chaudes d'Afrique de l'Ouest. La ville est étendue, traversée par de larges artères, et elle regroupe des populations peules, soninké, bambara et maures. L'édifice le plus caractéristique de la ville



Village de Konséguéla, près de Sikasso

est la **mosquée d'El Hadj Oumar Tall**. Située au sud du camp militaire, elle fut édifiée en 1864, après la prise de la ville par ce dernier. Depuis cette date, elle fut maintes fois restaurée, mais jamais reconstruite. Elle est bâtie en pierres sèches, assemblées avec du banco. Cent trente-deux piliers formant douze couloirs soutiennent une toiture dans le pur style soudanais. Il faut noter que la mosquée fut le seul bâtiment de la ville à ne pas avoir été démoli en 1892 lors de l'intervention musclée de l'armée coloniale contre les troupes d'El Hadj Oumar. Par ailleurs, cet édifice abrite des colonies de varans qui prospèrent ici sous la protection des habitants de la cité.

Dans le petit village de Bambaguidé, à 56 km au nord de Touroungoumbé (45 km à l'est de Nioro), se trouve le **tombeau de Daman N'Guillé**. La légende raconte que Daman N'Guillé, l'ancêtre des Diawarra, était un géant de plus de 9 m. Sa tombe, longue d'une douzaine de mètres, de forme ovale, ceinte de pierres sèches et recouverte de terre battue, est – dit-on – à peine plus grande que son locataire. Tous les sept ans, les Diawarra viennent y faire des sacrifices solennels de coqs blancs et de jeunes taureaux, qu'ils immolent pour s'attirer la protection de l'ancêtre.

DE NIORO À KAYES

Cet itinéraire, qui n'est pratiquement plus utilisé par les autochtones, compte parmi les plus sauvages du Mali et nécessite un véhicule tout-terrain. Vu la

faible fréquentation de la piste, il est prudent avant de partir de se renseigner sur son état et de s'y aventurer à deux véhicules au minimum.

Au départ de Nioro, la piste quitte progressivement le plateau gréseux envahi par le sable où, même en plein mois de janvier l'après-midi, la température descend rarement en-dessous de 35°C à l'ombre des quelques acacias. C'est le pays de la soif. Ici, tout semble pouvoir s'embraser d'un seul craquement d'allumette. La chaleur enveloppe le paysage d'un voile opaque et poussiéreux.

Le village de **Youri** prend l'allure d'une oasis en plein désert. De majestueux baobabs marquent l'entrée du village. On y puise l'eau à 25 m de profondeur et quelques palmiers doums apportent un peu d'ombre aux habitants. Ici vivent des populations soninké, peules et maures, en parfaite harmonie. Le marché du lundi est très animé.

Puis, l'état de la piste se dégrade et les passages délicats se multiplient. De plus en plus nombreux, les singes font irruption sur la piste...

Après **Sandaré**, la piste est plus roulante, mais présente moins d'intérêt du point de vue du paysage. Les baobabs qui jalonnent la route sont gigantesques, et différents oiseaux y trouvent refuge : calaos, merles métalliques, rolliers, perruches, perroquets, corneilles et de nombreux rapaces.

Le petite ville de **Ségala** s'est spécialisée dans la production de calebasses. Les cucurbitacées remplissent les champs, comme si un géant avait lâché ici son sac de billes. Les femmes les coupent en deux parties égales, les vident et les mettent à sécher au soleil. Une fois bien sèches, ces objets sont curés et entassés par taille, puis expédiés vers la ville, où ils serviront de récipients pour toutes sortes de travaux domestiques.

KAYES

En 1885 fut inaugurée la ligne ferroviaire de Dakar à Saint-Louis, situé à l'embouchure du fleuve Sénégal. Il s'agissait ensuite de relier Saint-Louis au fleuve Niger, en remontant le Sénégal le plus loin possible à la rencontre du futur chemin de fer. La navigation devenant dangereuse peu avant Médine, il fut décidé de commencer ce deuxième tronçon du rail en aval de l'obstacle. C'est ainsi que Kayes, la ville des Soninké, devint la tête de ligne du chemin de fer reliant les deux fleuves et, par la suite, le siège du haut commandement militaire et du lieutenant-gouverneur. C'était la halte obligée pour tous les voyageurs qui gagnaient l'intérieur du Soudan. Jusqu'en 1908, date du transfert de la capitale à Bamako, Kayes fut la ville pionnière par excellence. Elle fut la première cité malienne à connaître l'automobile, l'électricité et l'adduction d'eau. Mais le chemin de fer qui avait fait la réussite de Kayes allait contribuer à son déclin : la liaison Dakar-Bamako, achevée en 1924, ramena Kayes au rang de simple station.

Aujourd'hui, la ville de Kayes prépare sa réouverture sur le monde, grâce à l'amélioration du réseau routier. Le goudronnage de la piste vers Bafoulabé est prévu pour 2005.

Pour se rendre de Nioro du Sahel à Kayes, la route la plus directe est celle de Yélimané, et la plus aventureuse par Sandaré et Ségala.

A Kayes, la chaleur est si intense que l'on raconte qu'en mai le margouillat ne traverse pas la rue en pleine journée, de crainte de voir son ventre éclater sous l'effet de la chaleur du sol... La ville en elle-même ne présente guère d'intérêt ; elle ne concentre que quelques échoppes. Par contre, que ce soit en direction du nord, du sud ou de l'est, la région qui entoure Kayes est certainement, si ce n'est l'une des plus belles, à tout le moins l'une des plus sauvages et des plus méconnues du pays. L'amateur de grands espaces y trouvera une nature préservée, offrant de multiples possibilités de randonnées et d'excursions à la rencontre des peuples khassonké.

Adresses utiles

Hôpital régional, tél. 252 12 32

Felou Voyages, derrière le grand marché, tél. 252 26 02. Représente Air Mali et Air France.

BDM, agence bancaire dans le centre-ville.

Douanes maliennes, bureau attenant au bâtiment de la gare de chemin de fer.

CAM, compagnie aérienne, relie Kayes à Bamako trois fois par semaine, en principe (voir p. 137). Des navettes assurent le trajet entre l'aéroport et le centre-ville.

La gare de chemin de fer se trouve en dehors de la ville, dans un lieu-dit appelé Le Plateau. Elle est desservie par deux trains hebdomadaires en provenance de Dakar (le mercredi et le samedi) et tous les jours de Bamako (environ douze heures de trajets). A Kayes comme à Bamako, on peut mettre son véhicule sur le train pour le Sénégal.

Se loger

Hôtel du Rail, en face la gare de chemin de fer, tél. 252 12 33 et 252 18 98 ; 19 chambres climatisées. Restaurant. Seule l'architecture extérieure du bâtiment présente un vague intérêt.

Logo Hôtel, pas très éloigné des rives du fleuve Sénégal, tél. 252 13 81 ; 5 chambres climatisées, avec douche. Restaurant. Ce petit hôtel tranquille possède une cour intérieure où se réunissent, le soir, les jeunes de la ville.

Hôtel Khasso, bien placé sur les rives du fleuve Sénégal, un peu plus loin que le Logo Hôtel, tél. 252 16 66 ; 14 chambres climatisées, avec douche. Restaurant. Jardin ombragé. Boîte de nuit.

Kamankolé Palace, à 2 km du centre, sur la route du Sénégal, tél. 252 62 43. Construit à l'occasion de la CAN 2002, ce grand hôtel propre n'a aucun charme.

Jeune femme bozo



Se restaurer

La Perle Noire, à côté du centre d'accueil, derrière la bibliothèque. Bonne adresse, prix corrects.

Le Tunnel, dans le quartier du Plateau, entre le centre-ville et la gare de chemin de fer, non loin du tunnel sous la voie ferrée. Spécialité de poulet grillé.

Pâtisserie-restaurant Médine, juste après le pont en arrivant par le nord, et sur la droite. Le restaurant le plus propre de la ville.

À VOIR À KAYES ET DANS LES ENVIRONS

Comme toutes les villes coloniales, Kayes conserve de très belles réalisations architecturales, notamment en bordure du fleuve Sénégal. Ces **anciennes demeures** sont à présent occupées par l'administration. Pour apprécier pleinement la ville et sa relation avec le fleuve, il faut traverser le pont en direction du nord. Le Sénégal présente l'avantage d'avoir des rives verdoyantes où poussent de grands arbres, ce qui lui confère un caractère tropical.

Situé au centre-ville, le **grand marché** de Kayes rassemble chaque jour les commerçants de la région.

Le **fort de Médine**, situé à une vingtaine de kilomètres de Kayes en direction de Bamako, est un quadrilatère d'une trentaine de mètres de côté. Son histoire est directement liée à l'avancée coloniale au Soudan. Devenu gouverneur à la fin de l'année 1854, Louis Faidherbe choisit le fleuve Sénégal comme axe de pénétration vers le Niger et fit construire un poste avancé sur le cours supérieur du fleuve, à Médine, qui était alors la capitale du Khasso. La position du fort de Médine était périlleuse, son accès étant tributaire des crues du fleuve. Seule la période de juillet à octobre permettait aux navires d'accoster dans la ville. En 1857, la bataille de Médine, qui opposa El Hadj Oumar Tall, l'empereur toucouleur, aux forces armées coloniales, dura quatre mois. Les attaques du fort tournèrent en hécatombes. Devant le nombre de victimes qui tombaient sous les tirs nourris des colons, El Hadj Oumar Tall ordonna un repli et assiégea la garnison. Faidherbe, après une navigation périlleuse, arriva à Médine le 17 juillet avec plus de cinq cents hommes.

Le 18 juillet, les Toucouleur furent refoulés et la ville de Médine reprise par les Français. En 1860, les négociations de paix conduisirent au partage du territoire: le Bafing et le Sénégal furent désignés comme frontières; la rive gauche aux Français, la rive droite aux Toucouleur. El Hadj Oumar Tall pouvait enfin envisager la conquête des régions du Niger sans craindre une attaque sur ses arrières.

Durant la Seconde Guerre mondiale, le fort de Médine fut choisi pour abriter la réserve d'or de l'Etat français afin de la soustraire à l'occupant allemand.

La piste qui mène au fort de Médine se poursuit vers les **rapides de Félou**. Le chemin qui longe le fleuve passe entre d'énormes rochers ronds envahis par une végétation luxuriante. Les chutes de Félou ont donné naissance à la pre-

mière centrale hydroélectrique du pays. Cette dernière peut se visiter, c'est un musée à elle seule.

Saboussiré est un superbe petit village khassonké sur les rives du Sénégal. Les concessions, formées d'une série de cases disposées en cercle et rassemblées par une palissade en bois, sont d'une propreté impeccable. La case de tête, ouverte à la fois sur la cour intérieure et sur le village, sert de chambre de passage. Les Khassonké, qui sont des Malinké originaires du Khasso, parlent une langue très proche de celle des Peuls dont ils ont subi l'influence, mais ils se réclament pourtant du groupe mandingue.

Les habitants de Saboussiré sont des cultivateurs de céréales: mil, maïs et fonio. Quand la saison le permet, ils cultivent aussi l'arachide.

Ce village fut le théâtre d'un affrontement célèbre: la bataille du Logo. Le 22 septembre 1878, une colonne militaire française prit d'assaut Saboussiré, alors capitale du royaume malinké du Logo. Le roi Niamodi Sisoko, fidèle au code d'honneur, refusa de fuir et fut tué par un boulet de canon. Les pertes humaines furent énormes. Cette bataille est considérée comme l'une des plus sanglantes livrées par le colonisateur français entre 1857 et 1898 pour le contrôle du territoire du futur Mali.

DE KAYES À BAFOULABÉ

Cette piste, qui longe le fleuve Sénégal jusqu'à Bafoulabé, est particulièrement difficile. Elle n'est plus empruntée par les autochtones; sa fréquentation est par conséquent nulle. C'est sans aucun doute, avec le Parc national du Bafing, la région la plus sauvage du Mali. Les paysages n'ont rien à envier à ceux de l'Afrique australe. Le Sénégal s'y montre dans toute sa majesté, sauvage et puissant, bordé d'une végétation dense et flamboyante, égrenant le long de son cours un chapelet de jolis petits villages khassonké. La faune est également très présente tout au long du parcours. Ici, les pasteurs peuls sont armés d'un fusil pour pallier les mauvaises rencontres...

Dinguira est sans doute le plus beau village malinké de la région. L'arbre à palabres, qui marque l'entrée du village, a une circonférence d'au moins 12 m. En dessous, les hommes du village prennent place sur un reposoir en bois, sorte de grand lit communautaire surélevé du sol de 80 cm. Profitant des premières caresses du soleil, ils échangent quelques propos, entourés d'une ribambelle d'enfants. Le village se visite à pied. Les habitants sont très accueillants et ne manquent pas de partager un verre de thé avec l'étranger de passage.

Diamou est nichée sur les rives du Sénégal, entre des falaises de grès. C'est ici qu'un pont permet aux voitures de traverser le fleuve en direction des carrières de marbre de Sélinnkégni.

Pas de marché dans cette petite bourgade, qui vit essentiellement de sa cimenterie. C'est à Diamou qu'est pompée l'eau potable qui alimente les villes

de l'Ouest. Les abords de la gare sont très animés: on y trouve quelques gargotes, et même un hôtel, Le Coulou.

Les **chutes de Gouina** représentent un site naturel très sauvage et difficile d'accès. Jules Verne, dans *Cinq semaines en ballon*, en fait la description suivante: «En cet endroit, le fleuve faisait entendre un mugissement prolongé; arrivé sur les bords, Fergusson reconnut les chutes de Gouina! Pas une barque sur la rive; pas un être animé. Sur une largeur de deux mille pieds, le Sénégal se précipitait d'une hauteur de 150 m, avec un bruit retentissant.»

BAFOULABÉ

Bafoulabé signifie «la réunion des deux fleuves». C'est ici que naît le Sénégal, de la confluence du Bafing (le fleuve Noir) avec le Bakoye (le fleuve Blanc). Une escale à Bafoulabé vaut la peine, car ici le fleuve est particulièrement beau.

Ancien poste stratégique colonial, Bafoulabé fut le premier cercle du Mali. La ville est tranquille et très ombragée par de beaux alignements de caïlcédrats, témoins de l'importance coloniale.

Le marché est minuscule car, depuis quelques années déjà, la petite ville voisine de Mahina, située à 6 km en amont sur le Bafing, où s'arrête le train, ravit à Bafoulabé l'activité commerçante de la région.

Se loger à Bafoulabé

Campement-bar-restaurant **Le Loisir**, en dehors de la ville, sur la route de Mahina; 4 chambres ordinaires, douche extérieure. Possibilité de camping. Restauration sur commande. Cet ensemble aux chambres rudimentaires est situé en bordure du fleuve.

La gare de **Mahina** est desservie tous les jours par un train en provenance de Kayes, qui arrive à 10 h, et par un autre qui arrive de Bamako à 17 h. Il faut compter trois heures de trajet depuis Kayes et huit heures depuis Bamako. Lors du passage du train, l'activité redouble aux alentours de la gare.

Depuis Kayes, l'itinéraire le plus touristique est celui qui longe la voie de chemin de fer. Le plus rapide, qui met Kayes à moins de quatre heures de route, est celui qui, de Diamou, passe par Sélinnkégni. Dans ce cas, on accède à Bafoulabé par un bac.

Mahina regroupe les ethnies malinké et khassonké. Tous les lundis, partant de la rue centrale et s'étendant jusqu'au fleuve, le **marché des femmes** bat son plein. On y trouve de beaux légumes et du poisson. On y négocie également la noix de kola.

Se loger à Mahina

La ville n'est pas fréquentée par les touristes; les formules d'hébergement sont donc sommaires. Néanmoins, deux adresses sont à retenir:

Le Woyowanko, un peu à l'écart du centre, face au périmètre irrigué ; 5 chambres. Pas de restauration. Très rudimentaire.

Le Mandé, anciennement le Bafing, chez Maï Makassa, en plein centre-ville. 5 chambres ordinaires, douches à l'extérieur. Restaurant typiquement africain. Les jeunes se retrouvent ici le soir.

Le barrage de Manantali

Pour rejoindre le barrage depuis Mahina, il faut suivre une piste dont le départ se trouve sur l'autre rive. Pour traverser, la seule solution est d'emprunter le pont de la voie ferrée avec son véhicule, ce qui n'est pas simple. Il faut tout d'abord s'assurer qu'un train n'est pas annoncé dans l'intervalle, puis attendre le moment propice pour passer, et éviter de créer un embouteillage au milieu du pont en bloquant cyclistes, piétons et charrettes qui arrivent en sens inverse... Suivre la voie ferrée en véhicule « à cheval » sur les rails implique de surcroît une bonne garde au sol.

La piste jusqu'à Manantali, situé à une centaine de kilomètres de Mahina, traverse une zone de transhumance des pasteurs peuls et leurs troupeaux. Il convient donc de rouler prudemment.

On peut aussi accéder à Manantali par une bonne piste en provenance de Kita. Une liaison est également possible pour Kéniéba, par Koundian et Kassama.

Riz et mil lors de la préparation d'un baptême



Le barrage de Manantali, construit en 1988, correspond à une retenue d'eau de douze milliards de mètres cubes. Son objectif principal est de régulariser la crue du fleuve Sénégal pour permettre le développement de l'agriculture. Mais le barrage est à vocation multiple: il permet aussi la navigation fluviale toute l'année entre Kayes et Saint-Louis-du-Sénégal, et est destiné faire fonctionner une centrale électrique actuellement en cours de réalisation.

Manantali vit au rythme des allers-retours des Blancs sur leurs lieux de travail. Colombiens, Espagnols, Français, Allemands, Canadiens vivent, dans cette ville perdue en brousse et écrasée par une chaleur torride.

Se loger et se restaurer

Hôtel-Club Sewesse, à la sortie de la ville, en direction du barrage; 6 chambres ordinaires. Camping possible. Restaurant. Night-club tous les samedis soir. Cet établissement est le point de rencontre des expatriés blancs qui travaillent à la construction de la centrale.

Restaurant de l'**hôtel Sewesse** ou **Chez Saran**, en ville.

LE PARC NATIONAL DU BAFING

S'il est une réserve animalière qu'il faut découvrir au Mali, c'est sans nul doute celle du Parc national du Bafing. Sur environ 160 000 ha, la réserve faunique du Bafing regroupe une grande quantité d'animaux. Les lions qui, jadis, rôdaient dans la région de Kita ne traversent plus guère le fleuve et préfèrent rester dans la réserve, à l'abri des braconniers. On y observe aussi l'élan de Derby, le buffle et l'antilope, une multitude de singes, dont une forte population de chimpanzés. Sur les rives du Bafing, on peut y voir les hippopotames et, dans les mares du parc, des crocodiles. La période de décembre à mai est la plus adaptée à l'observation, car les animaux se rapprochent des points d'eau devenus rares. En revanche, durant l'hivernage, les animaux sont disséminés en raison de l'abondance d'eau et de nourriture.

La région du Bafing n'est pas des plus faciles d'accès. La végétation y est très dense, et les hautes herbes dans lesquelles viennent s'enchevêtrer les arbustes rendent la progression difficile. Aux abords des points d'eau, la végétation est essentiellement composée de bambous, qui peuvent parfois atteindre 8 m de hauteur. Cependant, l'accès à la réserve a été considérablement amélioré depuis la construction du barrage de Manantali. De Kita, en période sèche, une journée de piste est suffisante pour gagner Bafing-Makana.

L'endroit le mieux approprié pour partir à la découverte du parc est le petit village de **Kouroukoto**, situé au beau milieu d'une forêt classée. Pour y accéder, deux solutions se présentent, en fonction de la saison.

Par Bafing-Makana, mais la traversée à gué du Bafing en véhicule tout-terrain n'est possible qu'à partir de fin mars, au niveau du village de Sita-

QUELQUES EXPRESSIONS COURANTES

Goudron

Par opposition aux voies de communications habituelles que sont les pistes, on nomme « goudron » une route… goudronnée. Comme c'est plutôt rare, on a l'habitude de le préciser.

Baby

Il s'agit des baby-foot, invariablement bleus et rouges sur tout le territoire malien. Généralement placés au centre du village sous un bel arbre, ils font l'objet de parties acharnées, tant entre adultes qu'entre enfants. Si un village a la chance d'en posséder plusieurs, les villageois organisent des tournois, souvent très animés.



En tout cas...

« En tout cas... » est une des expressions favorites en Afrique de l'Ouest, et au Mali en particulier. Elle est utilisée en général pour appuyer une affirmation.

Pas de problèmes

On l'entend très souvent… Cette expression sous-entend: « Pourvu qu'il n'y ait pas de problèmes! ». Pour rassurer son interlocuteur, celui qui la prononce y met toute son énergie. S'il emploie un peu trop cette expression, il y a de grandes chances pour que, justement…

Voilà !

Le mot « voilà ! », lâché avec vigueur et détermination, signifie que l'interlocuteur est rassuré, qu'il a bien compris ce qu'on lui transmet. Au cours d'une discussion, les échanges d'idées sont quelquefois flous; mais quand, à la faveur d'une tournure de phrase, le message passe enfin de façon claire, l'interlocuteur malien, satisfait, pousse un grand « Voilà ! ».

Wallahï

Se prononce « oualaï», c'est une expression musulmane qui, lancée avec beaucoup de conviction, engage la parole de celui qui la prononce devant Dieu. Cette expression est souvent utilisée pour appuyer une information.

Maquisard

Au Mali, les maquisards sont des hommes qui traînent dans les bars, refont le monde en buvant de la bière, ou se cachent pour rencontrer les dames de petite vertu. Si leur fréquentation des maquis pèse sur la vie familiale, les maquisards sont néanmoins socialement intégrés.

ninnkoto. Les camions, eux, peuvent éventuellement tenter une traversée dès fin février.

La route revêtue d'asphalte, pour se rendre Bafing-Makana, part de Manantali à hauteur du barrage, et forme un étroit ruban qui serpente jusqu'au sommet du plateau. Le panorama sur le fleuve en contrebas est magnifique. Puis la route revêtue alterne avec la piste en latérite. Les villages rencontrés le long du chemin sont tous ceints de hautes palissades en bambou, pour se protéger des animaux.

L'autre possibilité est de gagner Kéniéba par Koundian et Kassama. En partant de bonne heure le matin de Manantali, on peut espérer être à Kouroukoto en soirée. Cette piste n'est pas toujours praticable ; il convient de se renseigner à Manantali avant de partir.

Pour l'**observation des animaux**, le bon sens veut qu'on évite les points d'eau durant la nuit, à moins que l'on envisage précisément une observation nocturne ; dans ce cas, il faut impérativement prévoir une solution de repli. C'est en fin de journée que les animaux gagnent les points d'eau pour boire. Le mieux est donc de s'y rendre avant eux et de se mettre à l'affût.

Balla et Singou Dansoko sont des **guides** qui peuvent vous aider à organiser un safari-vision dans la réserve du Bafing (itinéraires, porteurs, etc.) Il suffit de les demander à Bafing-Makana, qui ne compte que quelques cases.

KITA

– *It kita mouna ?* (Que venez-vous faire ici ?), auraient demandé les autochtones aux colonisateurs français.
– Ah bon, ici, c'est Kita ? se seraient mépris ces derniers ; et ils auraient gardé le nom.

La petite ville de Kita est nichée au pied de grandes falaises de grès, dont la plupart sont creusées de grottes qui abritèrent les populations protohistoriques du Mali. C'est Soudjata Keita qui, en chassant, aurait découvert ces grottes. L'une d'elles pourrait contenir toute la population de la ville, mais son emplacement reste secret. On l'appelle « la montagne où dort le lac aux eaux bénites ». Marcel Griaule l'a beaucoup cherchée lors de son passage en 1931.

Si la ville en elle-même ne présente pas grand intérêt, elle peut être une base intéressante pour découvrir les villages malinké de la région.

La gare routière se trouve au niveau du rond-point, dans le centre-ville. Liaisons pour Bamako, Kayes et Nioro du Sahel.

On trouve à Kita un grand nombre de services : pharmacie, téléphone et stations-service, ainsi qu'une banque et deux cinémas en plein air.

Se loger

Le Relais Touristique, à la sortie de la ville, sur la route de Bamako, tél. 257 40 02; 16 chambres dont 10 climatisées avec douche et TV. Restaurant et night-club. Camping possible. Bien que bruyant, c'est le moins désagréable de la ville.

Se restaurer

Restaurant-bar Dieudonné, chez Issa Diallo, situé à la sortie de la ville, sur la route de Manantali.

Danoun, chez Issou, dans le centre-ville.

A VOIR À KITA ET DANS LES ENVIRONS

Le marché

Il se tient tous les mercredis et rassemble la population des villages malinké environnants.

La grotte de Fodébougou

Située à 8 km à l'ouest de la ville, la grotte est accessible au terme d'une marche d'environ 3 ou 4 km, après avoir laissé son véhicule. On y observe de magnifiques gravures rupestres représentant principalement des pieds et des mains.

La grotte de Boudéfo

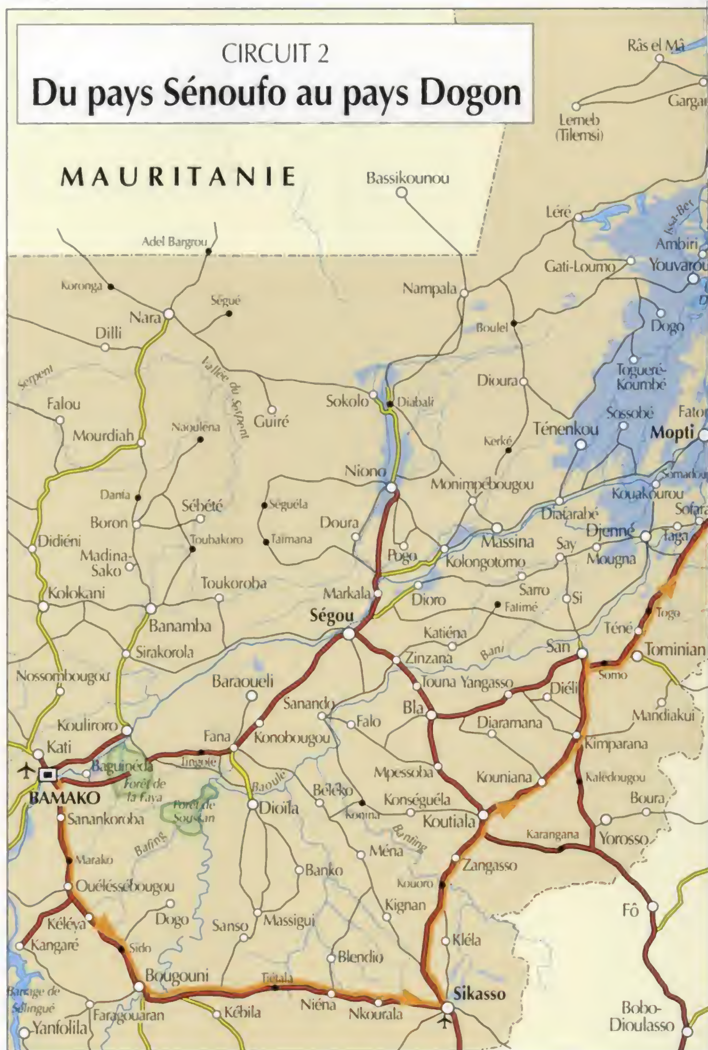
C'est la grotte fétiche de Délifili Toungara, le chef des griots de la ville. Située à 6 km au nord de Kita, elle est accessible après 2 à 3 km de marche.

La piste qui relie Kita à Bamako est roulante, et en voie de groudronnage; elle traverse en alternance une savane arborée et des zones de plantations, principalement de coton.

Pages suivantes
Kulenzé, femmes se rendant au marché






CIRCUIT 2
Du pays Sénoufo au pays Dogon
MAURITANIE
Râs el Mâ
Lemeb (Tilemsi)
Bassikounou
Léré
Issa-Ber
Ambiri
Gati-Loumo
Youvarou
Adel Bargrou
Koronga
Nampala
Ségué
Nara
Dilli
Boulel
Dogo
Serpent
Vallée du Serpent
Toguéré-Koumbé
Dioura
Falou
Sokolo
Diabali
Sossobé
Guiré
Mourdiah
Naoulena
Kerké
Ténenkou
Mopti
Niono
Monimpébougou
Dania
Ségala
Kouakourou
Sébété
Boron
Doura
Diafarabé
Sofara
Toubakoro
Taimana
Djenné
Didiéni
Madina-Sako
Pogo
Massina
Say
Taga
Kolongotomo
Mougna
Toukoroba
Kolokani
Markala
Dioro
Sarro
Si
Fatimé
Togo
Banamba
Ségou
Téné
Katiéna
Tominian
Sirakorola
San
Zinzana
Bani
Somo
Nossombougou
Baraoueli
Touna Yangasso
Diéli
Sanando
Bla
Mandiakui
Koulikoro
Falo
Diaramana
Fana
Kati
Konobougou
Kimparana
Baguinéda
Jingoute
Mpessoba
Kouniana
Kalédougou
Forêt de la Faya
Baoulé
Béléko
BAMAKO
Konséguéla
Boura
Sanankoroba
Dioïla
Koutiala
Forêt de Soussan
Banting
Karangana
Yorosso
Bafing
Ména
Marako
Zangasso
Banko
Kouoro
Ouéléssébougou
Kignan
Fô
Dogo
Kéléya
Sanso
Massigui
Kangaré
Sido
Kléla
Blendio
Bougouni
Tiétala
Sikasso
Barrage de Sélingué
Niéna
Bobo-Dioulasso
Faragouaran
Kébila
Nkourala
Yanfolila


Tombouctou
Niger
Kabara
Agal
Mandiakoy
Ouinardene
Amakouladji
Gao
Danga
Goundam
Diré
Haïbongo
Haribomo
Tonka
Saréyamou
Niger
Gossi
Bambara-
Maoudé
In-Adiattafene
In-Tillit
Ngorkou
Korientzé
Hombori
Nidalo
Boré
Nyiminiama
Boumboum
Boni
Douentza
Konna
Douma
Kobou
De
Kendié
Mondoro
Douna
Dinangourou
Gorom-Gorom
Sanga
Madougou
Falaise de Bandiagara
Diounga
Aribinda
Bandiagara
Koporokenité-Na
Dori
Bankass
Djibo
Koro
Bay
Ouahigouya
BURKINA FASO
Réserve
de Bay
Tougan
Nouna
Dédougou
URKINA FASO
Légende
route goudronnée
piste bien entretenue
autre piste
rivière ou fleuve
région inondable
Ségou
ville, chef-lieu
aéroport ou
aérodrome
Katiéna
petite ville
Kerké
village
N
0
20
40
60
80
100 km

CIRCUIT 2
DU PAYS SÉNOUFO AU PAYS DOGON

Ce parcours de Bamako à Gao est l'un des plus riches itinéraires culturels en Afrique de l'Ouest. Il est aussi merveilleusement bien adapté à la découverte individuelle.

DE BAMAKO À SIKASSO

Bougouni signifie «la petite case» en langue bambara. C'est l'escale obligée sur la route de Sikasso. Ici, chaque compagnie de transport a son restaurant attitré. Le marché se tient tous les jeudis. Petite bourgade sans grand intérêt, Bougouni est cependant la capitale du coton. La proche région fournit en moyenne quatre-vingt mille tonnes de coton graine par an sur les quatre cent cinquante mille tonnes que produit le Mali.

Le géant de l'or blanc

Il y a une trentaine d'années encore, dans cette région du Mali, c'était la brousse. Au milieu des années 1970, Yaya Koulibaly est venu s'installer dans la plaine, à une quinzaine de kilomètres de Sikasso. Les terres en friche appartenaient à sa lignée, et c'est en famille qu'il a déboisé et commencé à cultiver le coton fibre.

Aujourd'hui, Yaya Koulibaly et les siens s'apprêtent à battre un nouveau record qui devrait faire de leur pays le premier exportateur de coton fibre d'Afrique. Chaque année, de nouveaux paysans maliens se convertissent à la culture cotonnière, d'abord parce qu'ils y trouvent une source de revenus, mais aussi parce qu'elle les fait entrer en «zone CMDT» (Compagnie malienne pour le développement du textile), qui détient le monopole d'achat du coton dans la quasi-totalité du Mali. Propriété pour 80% de l'Etat malien et pour 20% de la Compagnie française pour le développement des fibres textiles, la CMDT régit toutes les activités agricoles de Kita à Sikasso.

La société emploie deux mille trois cents travailleurs permanents et environ deux mille huit cents saisonniers. Sa zone d'encadrement couvre plus de cent soixante-dix mille exploitations, dans cinq mille quatre cents villages et hameaux. Environ trois millions de personnes sont impliquées dans la filière du coton, qui accapare près d'un quart des surfaces cultivées dans le pays et pratiquement 60% des recettes à l'exportation.

SIKASSO

Capitale du Kénédougou, Sikasso est une ville agréable, perchée sur un doux vallonnement, en contrebas duquel convergent des bas-fonds plantés de majestueux manguiers.

A Sikasso, plus de traces des énormes murailles de terre et de latérite, édifiées en 1876 par Thiéba: les pluies ont depuis longtemps eu raison de ces murs d'enceinte qui, à l'époque, encerclaient la ville sur plus de 9 km.

C'est la porte d'entrée du Mali depuis le Burkina Faso: on y entend parler moré, et nombreux commerçants sont burkinabè.

De Sikasso, il existe des liaisons régulières et quotidiennes en bus pour Bobo Dioulasso, au Burkina, et Ferkéssédougou, en Côte d'Ivoire.

Adresses utiles

Kénédougou Voyages, tél. 262 07 19.

La **gare routière** de Sikasso se situe en dehors de la ville, sur la route d'Abidjan, à proximité de l'hôtel Zanga.

Station de taxi dans le centre, non loin du marché, à côté de la radio locale, Radio Kéné.

Hôpital régional de Sikasso, tél. 262 01 17 ou 262 03 94.

Cybercafé de la Sotelma, près du rd-point de l'Obélisque, tél. 262 19 14.

Transport du coton vers Sikasso



Se loger

Kaaky Palace, situé à la sortie de la ville en direction de la Côte d'Ivoire, tél. 262 10 34. Hôtel récent, construit à l'occasion de la CAN 2002.

Wassoulou, en dehors de la ville, sur la route de Koutiala, tél. 262 04 24; 13 chambres climatisées, avec douche. Camping possible. Restaurant. Ce complexe touristique de charme est propre et tranquille, et l'on y mange bien. L'une des meilleures adresses du Mali.

À VOIR À SIKASSO

Le grand marché

C'est certainement l'un des mieux pourvus du pays. Il est ouvert tous les jours, mais c'est le dimanche qu'il attire tous les villageois des environs. Ici, la ménagère malienne trouve tout ce qui fait son quotidien.

Le Mamelon

Thiéba fit édifier sur ce promontoir une maison à étages pour y recevoir, et pour observer la campagne environnante. Une légende dit qu'un python sacré hante encore les fourrés clairsemés qui recouvrent les flancs du Mamelon.

La maison de la famille royale de Kélétigui Berthé

La maison du chef des armées de Thiéba est située derrière la mosquée et peut être visitée. Les Sikassois se réclament de deux familles: celle des Traoré, descendants de Thiéba et de son frère Babemba, et celle des Berthé, descendants de Kélétigui.

Le tombeau de Thiéba

Le tombeau de Thiéba est situé en ville, à côté de la mosquée de Kalatiguila. Il ne présente pas grand intérêt. Quant au tombeau de Babemba, le plus grand mystère règne encore sur son emplacement; la tradition orale rapporte qu'il se serait soustrait à ses ennemis après sa mort.

Les grottes de Missikoro

Les grottes se situent à un peu plus d'une douzaine de kilomètres de Sikasso; on y accède par une piste bien entretenue. C'est en fait une seule grotte, divisée en deux parties. Celle située au sud est une **mosquée**, réservée au culte musulman qui est, ici, fortement empreint d'animisme. Chaque vendredi, elle est le lieu du rassemblement des fidèles qui prient Allah, mais aussi des esprits qui, malgré tout, n'ont pu se résoudre à quitter les lieux... On se déchausse avant d'y accéder. Le sol est creusé de vasques, témoignant de l'occupation de la grotte aux temps préhistoriques. Un puits de lumière imprime aux parois des reflets étranges. L'endroit est impressionnant.



Approvisionnement en eau

L'autre partie est la **grotte des féticheurs**, que l'on atteint par un sentier escarpé. La croyance populaire affirme que la grotte est posée sur l'eau et qu'elle s'enfonce chaque année un peu plus. Dès les premières pluies, qui marquent le début de la période d'hivernage, les villageois se rendent au sommet de la grotte afin de faire des incantations pour obtenir une bonne récolte.

A une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Sikasso, la forêt classée de **Finkolo** est, avec celle de Kouroukoto, dans le parc du Bafing, un vestige des forêts tropicales qui, jadis, recouvraient le pays.

Les **chutes de Farako** se situent à 5 km du village de Finkolo, sur la piste qui mène à Bobo-Dioulasso. Elles ne présentent d'intérêt qu'en période de crues.

KOUTIALA

A la suite des grandes sécheresses de 1971 à 1974 et 1980 à 1984, beaucoup de familles d'ethnies différentes – Arabes, Bambaras, Peuls – sont venues chercher sur la terre fertile de Koutiala une existence moins précaire. Aujourd'hui, l'architecture sophistiquée des villas témoigne de l'aisance matérielle de leurs propriétaires. Grâce à sa position au carrefour des routes du Burkina Faso et de la Côte d'Ivoire, Koutiala est une ville particulièrement active.

Se loger

La Chaumière, au centre-ville, près du niveau du pont Lulumba, tél./fax 264 02 20; 23 chambres, dont 9 climatisées. Restaurant.

LE LIBERTINAGE DES FIANCÉES BOBO

Avant le mariage, la femme bobo jouit d'une liberté sexuelle tout à fait particulière. Dès la puberté, les jeunes filles sont libres de se fiancer, de leur propre initiative. Dès lors et jusqu'à son mariage, c'est-à-dire sur une période de deux à quatre ans à partir de la première rencontre, la jeune fille bobo soumet son futur mari au jeu éprouvant des rivalités amoureuses. L'heureux élu n'a qu'une envie: satisfaire sa promise en la comblant de cadeaux et en ayant pour elle toutes les attentions. Car la belle garde le droit de céder aux avances d'autres prétendants qui, on s'en doute, ne manquent pas de lui faire la cour.

Si le couple résiste à cette épreuve et que la jeune fille accepte le mariage, elle prononce alors un serment de fidélité absolue. Auparavant, elle aura fait ses adieux à son indépendance sexuelle en se livrant à sa guise à ses courtisans pendant deux ou trois semaines. Mais si, à la veille du mariage, la jeune fille considère la prestation de son futur mari comme insuffisante, elle peut le renvoyer chez ses parents. Dans ce cas, elle reprend sa liberté sans rien devoir à personne.

Motel Djatigui, un peu à l'écart du centre, tél./fax 264 01 70; 16 chambres climatisées, avec douche. Restaurant. Agréable petit complexe hôtelier dans un parc fermé disposant d'une piscine. L'hébergement, sous forme de bungalows, est correct, et l'accueil est bon.

SAN

Capitale du pays bobo, San est une ville sympathique. Au marché hebdomadaire se rencontrent les artisans de passage, les pêcheurs du Bani et les cultivateurs bobo. San est une base tranquille pour explorer le delta intérieur du Niger.

La plupart des grandes compagnies de bus sont représentées. Liaisons quotidiennes pour Bamako, Sikasso, Ségou et Mopti. Pour Djenné, prendre le taxi-brousse à Mopti, sinon on risque de se retrouver bloqué à l'embranchement de la route qui mène à Djenné, car les véhicules qui y vont sont souvent déjà bondés.

La gare routière se trouve à la sortie de la ville en direction de Koutiala.

Se loger

Campement municipal, près du rond-point de l'Hôtel-de-ville. Pas de téléphone, mais le numéro de la cabine la plus proche est le 237 21 15; 5 chambres ordinaires et 4 autres à l'Hôtel-de-ville. Camping possibe. Restaurant. L'ensemble est vétuste, mais l'accueil est chaleureux.

Campement Teryia, tél. 237 23 44 et 237 21 07; 8 chambres ventilées, douche commune. Camping possible. Bon restaurant.

A voir à San

Dès le dimanche soir, les éleveurs peuls et leurs troupeaux, ainsi que les pêcheurs bozo avec des charrettes débordant de poissons, convergent vers ce qui est le plus grand marché de la région: le **marché du lundi** de San. Situé en plein centre de la ville, il propose de très beaux objets d'artisanat: poteries, cotonnades imprimées, calebasses gravées,etc.

Mata fabrique des **bogolans** avec ses enfants. Son atelier est voisin du restaurant Teryia. La fabrication des bogolans est toujours quelque chose d'intéressant à découvrir.

D'architecture soudanaise, la **mosquée** de San domine une place plantée de nims, sous lesquels, les dimanches soir, se réunissent les commerçants venus pour le marché du lundi. L'ambiance est très agréable.

A quelques kilomètre de San, en direction du fleuve, se situe le petit village bozo de **Bénénikényil**. Louer une pirogue à un pêcheur pour regarder le soleil se perdre à l'horizon n'a pas d'équivalent. Le Bani étire son onde opalescente et huileuse, les martinets entament leur ronde à la surface de l'eau et, dans le lointain, la frappe régulière des pilons dans les mortiers annonce le repas du soir.

Conducteur de pirogue sur le fleuve



DJENNÉ

La ville de Djenné est, depuis douze siècles, l'une des cités phares de l'Afrique de l'Ouest. Elle fut sans doute fondée vers la fin du premier millénaire de notre ère, à quelques kilomètres d'une des premières cités commerciales du Sahel – Djené Djéno, qui aurait été habitée depuis le 3e siècle av. J.-C. Ses habitants originels auraient été des Nono venus de Dia, au nord-est, qui l'auraient appelée *Diani*, le « petit Dia ». Ce nom aurait ensuite été arabisé en *Djenna* (« petit paradis »).

Sœur jumelle de Tombouctou, Djenné eut une importance capitale dans les échanges commerciaux du Moyen Age. Djenné a su conserver au fil des siècles le charme discret d'une ville d'exception. Depuis sa fondation, cette cité n'a cessé de rayonner sur toute l'Afrique de l'Ouest. Nulle autre ville que Djenné ne symbolise avec autant de force et de raffinement la rencontre entre les nomades des confins du Sahara, les cultivateurs de la brousse et les pêcheurs du delta intérieur. Djenné incarne la notion de commerce dans ce qu'elle a de plus noble : l'échange.

Le grand marché du lundi rassemble au pied de la mosquée les commerçants et artisans de tout le pays. Aujourd'hui encore, et malgré l'impact toujours croissant du tourisme de masse, déambuler dans les ruelles poussiéreuses, se perdre dans le dédale des constructions en banco comme dans un labyrinthe de carton-pâte, est un enchantement.

La ville de Djenné est aussi belle de l'extérieur que de l'intérieur. L'écrivain Félix Dubois, l'un des premiers Français arrivés dans la ville après sa conquête, relatait, à la fin du 19e siècle, son approche en pirogue : « Tout à coup, les Bozo, debout à l'avant de notre barque, cessèrent de pousser leurs perches de bambou. A mon appel, ils se retournèrent bouche bée, et, sans parler, du bras, montrèrent devant quelque chose qui m'échappait. Puis d'une voix à peine perceptible, sous l'emprise d'une émotion, ils murmurèrent : « Djenné ! » Ils faisaient ce voyage pour la première fois. Ce qui les bouleversait, c'était l'apparition d'une ville inattendue, telle qu'ils n'en avaient jamais vu… Oui, une véritable ville, au sens européen du mot, et non plus des agglomérations désordonnées de cases, qu'en ces pays nous désignons sous ce nom lorsqu'elles sont en grand nombre. Voici des maisons véritables et non ces abris primitifs, rez-de-chaussée de murs en carré ou en rond, couronnés de toitures plates ou en entonnoir renversé. Voici des rues… »

Mais, outre son aspect culturel évident, Djenné est aussi un bon point de départ pour qui souhaite découvrir le delta intérieur du Niger, aller à la rencontre des villages bozo, profiter d'une excursion en pirogue ou en charrette.

Djenné étant une île, son accès nécessite de prendre un bac. Toutefois, certaines années, à partir de la fin du mois de février, il est possible de franchir un bras du Bani à gué. Il est recommandé de visiter Djenné le matin, si possible à l'écart des groupes de touristes quelquefois un peu envahissants. Une balade en pirogue sur le fleuve peut agréablement clôturer la journée.

Djenné, minaret de la grande mosquée



Se loger et se restaurer

Campement-hôtel de Djenné, au nord de la grande mosquée, au centre de la cité, tél. 242 04 97; 30 chambres dont 6 climatisées. Camping possible. Les chambres, construites dans le style traditionnel, donnent toutes sur un jardin planté de ficus et de bananiers. Restaurant agréable et ombragé. Belle exposition d'art africain dans la cour. Réservation recommandée.

Résidence Tapama, près du tombeau de Tapama, tél. 242 05 27; 12 chambres de 2 à 6 places, ventilées, dont 10 avec douche. Restaurant. Cet hôtel à l'architecture arabe, correctement tenu par Anta Cissé, femme charmante et dynamique, a l'avantage d'être relativement frais. Toutes les chambres donnent sur le patio. Ambiance familiale.

Auberge Le Maafir, face au tombeau de Tapama, tél. 242 05 41. Bon rapport qualité-prix.

Le Fleuve, restaurant à l'entrée de la ville. Une très bonne table.

Pour visiter la ville: un très bon guide surnommé Moustique, peut être joint à l'adresse suivante: swbocoum@caramail.com. Il connaît aussi très bien Mopti.

À VOIR À DJENNÉ

La circulation automobile est quasi inexistante à Djenné. Il faut donc savoir se perdre à pied et aller à la découverte des maisons, des ateliers, des medersas... Partout, les murs des bâtisses portent les stigmates des heures glorieuses de la cité. Les détails architecturaux ne manquent pas pour laisser, le temps d'une visite, l'imagination revivre les heures héroïques qui ont marqué l'histoire de la ville, détruite à maintes reprises, mais chaque fois reconstruite à l'identique. Dans les ruelles chauffées par les assauts du soleil, le feuillage gracile des nims apporte un peu de fraîcheur.



Djenné, vendeuse de statuettes en terre

Djenné, ville pieuse, a possédé jusqu'à trente-six mosquées entre ses murs. Elle compte également plusieurs cimetières d'enfants répartis dans la ville. On ne dénombre pas moins de quarante-deux écoles coraniques et douze universités qui ont de tout temps été reconnues dans le monde musulman: on y vient de très loin – Maroc, Algérie, Niger – pour obtenir un diplôme qui fera référence, et permettra au futur imam d'enseigner dans pratiquement tous les pays arabes. A Djenné, on croise souvent des étudiants

(les *talibé*), âgés de sept à quinze ans. Le matin, ils étudient à même le sable, à l'intérieur de l'école. Le soir, ils se déplacent en petits groupes avec leurs tablettes de bois à la main.

La grande mosquée

Célèbre dans toute l'Afrique musulmane, la grande mosquée de Djenné, dont on rapporte qu'elle fut construite pour surpasser celle de La Mecque, fut édifiée pour la première fois en 1280 par le sultan Koumboro. De cet édifice qu'il avait fait construire à l'emplacement de son palais, il ne reste aujourd'hui que le mur nord. C'est en 1819 que l'empereur Sékou Ahmadou, maître du royaume peul du Macina, entreprit sa reconstruction. En 1906, enfin, on posa la première pierre de l'édifice actuel, qui fut achevé un an plus tard.

Cet ensemble architectural, qui compte cent piliers et cent puits de lumière, a été entièrement réalisé avec des briques de banco, appelées «briques en boule» en raison de leur forme. Pour leur permettre de résister aux intempéries, l'artisan confectionne les briques à la main, en mélangeant de l'argile, de la paille et du beurre de karité. Aujourd'hui, l'huile de vidange remplace le beurre de karité; et les anciennes briques sont collectées puis reconditionnées.

La mosquée est divisée en trois parties: une salle pour les hommes, une cour intérieure pour prier la nuit à la période chaude, et un troisième espace, réservé aux *hadjas* (femmes ayant effectué un pèlerinage à la Mecque) et aux veuves. Ce sont elles qui entretiennent la mosquée, à l'exception du crépi, qui est refait chaque année par des maçons. Les morceaux de bois plantés à l'horizontale dans les murs sont destinés à soutenir les échafaudages. Ils sont régulièrement remplacés, mais certains datent de la deuxième reconstruction.

La visite de la mosquée est réservée aux musulmans.

Les maisons de Djenné ont un sexe, un âge et une religion

Les maisons de Djenné ont été classées par l'Unesco au Patrimoine mondial de l'Humanité. On les découvre au fil d'une promenade dans la ville. Beaucoup d'éléments architecturaux témoignent d'une influence marocaine ou andalouse, comme les arcs des portes ou le traditionnel moucharabieh aux fenêtres, qui permet de voir sans être vu.

Mais, plus original encore, les maisons de Djenné ont un sexe! De la rue, l'étranger qui en connaît le code peut savoir de quel sexe est la personne à qui appartient la maison où il va frapper. Si le propriétaire est un homme, sur les angles du faîte, on érige deux «fusées» de terre surmontées d'une boule; si c'est une femme qui possède la maison, il n'y a pas de boule; et si la maison appartient à un couple, on y érige un signe mâle et un signe femelle.

Chaque année, les maçons, qui sont en général des Djénenké, recrépissent les maisons; il est donc aisé, en comptant les couches de crépis, de déterminer avec précision l'âge d'une maison.

Autre particularité des demeures djénéennes: les petits encorbellements en forme d'auvent qui ont été rajoutés devant les portes d'entrée. Ce dispositif servait, à l'époque de l'expansion du royaume peul du Macina, à se protéger des cavaliers qui avaient la fâcheuse habitude de débarquer dans les maisons pour convertir de force ses habitants à l'islam.

Mais l'islam n'a pas réussi à éradiquer les croyances ancestrales, comme en témoignent les cornes d'animaux plantées dans les murs au-dessus des portes d'entrée, ou les gris-gris accrochés à l'intérieur des maisons.

La plus ancienne bâtisse de la ville

La plus ancienne maison de Djenné date du 12e siècle. C'est la seule qui ait le privilège d'être recrépie tous les six mois. C'est dans cette maison qu'en avril 1828 le chef de Djenné confiait l'explorateur français René Caillié à un groupe de commerçants, pour qu'il puisse pénétrer incognito dans Tombouctou.

A deux pas de la maison, le premier fils du chef du village, Mobo Maïga, a ouvert une boutique d'antiquités. Sa femme, Mamou Gano, a réuni une superbe collection de poteries, de bronzes, ainsi que des masques de différentes origines. La visite vaut le déplacement.

La maison de Pama Sinantao

Pama Sinantao fabrique des bogolans avec toute sa famille. Sur des draps de coton tissés à la main, Pama imprime, avec les couleurs noires de la terre du fleuve, des motifs géométriques représentant la vie des Bambara, selon une codification bien précise. Pour les touristes qui en veulent toujours plus, Pama s'est mis à représenter des animaux et des fleurs...

Le marché de Djenné

Par un lundi de décembre ou de janvier, vivre le grand marché de Djenné, c'est imprégner à jamais son cœur d'un morceau d'Afrique. Carrefour de toutes les cultures, marché après marché, Djenné prolonge un peu son histoire, avec les mêmes gestes, les mêmes paroles, les mêmes valeurs échangées. Et si le franc CFA remplace aujourd'hui le cauris, c'est toujours au nom d'Allah que l'on s'engage l'un envers l'autre. Les femmes peules, d'une rare beauté, proposent du lait de chèvre qu'elles conservent dans des calebasses. Les étals des marchands débordent d'épices, de poissons séchés, de légumes, de céréales, de plaques de sel, de calebasses, de cotonnades et de couvertures.

Pour avoir une vue d'ensemble sur le marché, il ne faut pas hésiter à gravir les quelques degrés du rempart qui marque l'accès au petit marché des femmes.

Le petit marché des femmes

Ouvert tous les jours de 9 h à 12 h et de 15 h à 18 h, le petit marché des femmes est l'endroit où l'on vend légumes et épices.



Scène de la vie quotidienne

Nana Wangara

Ce quartier marocain comprend trois foyers: celui des esclaves, le palais royal et la maison familiale. Le palais royal sert de «case de passage» pour les jeunes mariés. C'est là que le futur marié vient habiter avec ses amis et un ancien chargé de lui prodiguer des conseils en vue de sa nuit de noces. De son côté, la promise est initiée par une vieille femme, mais dans une autre maison. Cet isolement pré-matrimonial dure une semaine environ, sauf pour les Peuls, pour qui trois jours suffisent !

Le musée de Djenné

Ce musée se trouve en dehors de la cité, au niveau du poste de contrôle de la gendarmerie. Il présente l'histoire de la ville et de sa région.

Exposition d'art... ancien

Le campement-hôtel de Djenné possède l'une des plus belles collections de statuettes, de masques, de poteries et de bronzes de la ville. Les boutiques situées dans les parages de la grande mosquée proposent également des sculptures de très belle facture.

Les Maliens sont passés maîtres dans l'art de vieillir le bois. A grand renfort d'huile de vidange et de charbon de bois, les statuettes fraîchement réalisées sont passées dans la braise et, en l'espace d'un quart d'heure, elles prennent au

moins deux cents ans. Pour peu qu'on leur fasse subir une saison des pluies suivie d'une saison sèche en plein soleil, elles prennent en craquelant un siècle supplémentaire !

Les jardins du Bani

En dehors de la ville, les rives du fleuve sont jalonnées de jardins, où chaque famille s'active à faire pousser des légumes et des fruits.

Le quartier des forgerons

Partout en Afrique, les forgerons sont des personnages d'importance. Comme ils maîtrisent le feu, ils sont à la fois respectés et craints. Les forgerons de Djenné travaillent en famille, à même le sol, devant une toute petite forge attisée par un soufflet qu'un enfant actionne à l'aide d'une roue de vélo. Tout se passe dans la pénombre. La vapeur d'eau envahit la pièce chaque fois que le forgeron refroidit le métal. Sur une enclume rudimentaire fichée dans le sol, il fabrique toutes sortes d'objets : des clous, des couteaux, ou des porte-bagages…

Le quartier des potières

La potière est généralement la femme du forgeron, et c'est comme ça dans toute l'Afrique depuis des siècles. Les femmes demeurent dans une maison située un peu à l'écart. La potière monte son ouvrage au colombin puis, à même le sol, elle le dispose sur une coupe d'argile huilée et lui imprime un vif mouvement rotatif. Ce tour artisanal lui permet de monter l'objet en le lissant. Comme en Afrique rien ne se perd, elle pile les tessons de poteries usagées, pour pouvoir les remodeler. La cuisson a toujours lieu en dehors de la ville.

Les tisserands rimaïbé

Les Rimaïbé sont les anciens captifs des Peuls. Ils ont été « prélevés » lors de campagnes menées au nom de la guerre sainte en pays Dogon, ils sont donc apparentés aux Dogon. C'est pourquoi ils ont les mêmes méthodes de tissage : ce sont les hommes qui tissent le coton, celui-ci est filé par les femmes. Ils utilisent pour cela un petit métier d'une vingtaine de centimètres de largeur, qu'ils actionnent avec les pieds et les mains. Le fil de chaîne est tendu devant le tisserand et maintenu à l'aide d'un gros caillou posé sur une auge en bois.

Les bateliers somono

Au bord du fleuve, près de la porte de la ville, œuvrent les bateliers somono. Les Somono sont en quelque sorte les forgerons des Bozo, bien qu'aucune subordination ne les lie. Les Somono sont passés maîtres dans la construction des pirogues. Jadis, les pirogues étaient construites avec des planches de bois de forêt, grossièrement travaillées à l'erminette et assemblées par des tresses de joncs, puis colmatées avec des végétaux résineux mélangés à de l'argile. Avec l'arrivée sur le marché des planches sciées, la technique a un peu évolué.

Depuis l'invention de la pinasse et le développement du transport fluvial, dont l'origine remonte à la période florissante du commerce djennéen, les Somono assemblent les planches avec de gros clous qu'ils forgent eux-mêmes. Ils fabriquent également les filets qui servent aux Bozo pour la pêche. Leurs femmes sont souvent potières.

La bijouterie traditionnelle

Ici, on travaille l'or et l'argent de père en fils depuis des générations. Le bijoutier est un griot, souvent un Kouyaté, issu d'une des plus grandes familles de griots du Mandé. Sur un étal de bois à peine éclairé sont alignés des bijoux touareg, peuls et bambara.

On trouve encore ici des colliers de perles d'ambre véritable, mais c'est excessivement cher; la plupart du temps, il s'agit de contrefaçons. On trouve aussi des perles chevrons, en verre de Bohème, et les fameuses boucles d'oreilles peules en or qui sont, en fait, fabriquées avec des ailettes de radiateurs de voitures, et peintes en doré... Quand on a vendu un animal à la boucherie, on file chez son bijoutier acheter un peu d'or, principalement sous forme de boucles d'oreilles. Ainsi accroît-on le capital de la famille.

Le Tatouage des Femmes Peules

Les femmes peules sont tatouées de noir sur le pourtour de la bouche. Ce tatouage est pratiqué dès la puberté chez les jeunes filles; il se limite alors à la partie inférieure de la lèvre mais, quand la femme est mariée, il doit s'étendre à tout le pourtour. Ce tatouage est réalisé à l'aide d'épines séchées, rassemblées en boule et imbibées d'une encre extraite du fruit du dattier sauvage.



La tradition orale rapporte qu'il y a bien longtemps, un roi peul despote et cruel avait l'habitude d'offrir en pitance à son cheval, une fois l'an, les os réduits en poudre de la plus belle jeune fille du royaume. La perspective de voir mourir leur fille par le verdict impitoyable du roi hantait tous les parents. Un jour, le roi jeta son dévolu sur plusieurs jeunes vierges à la peau bien blanche, et les fit mander au palais pour la semaine suivante. Dans l'intervalle, sur les conseils de la mère de l'une d'elles, les filles se seraient tatoué le pourtour des lèvres pour s'enlaidir et échapper ainsi à leur terrible destinée.

Les jeunes femmes peules perpétuent ces tatouages – une façon d'afficher la conscience de leur très grande beauté. Le sens de l'esthétique est une des caractéristiques communes des Peuls, du Niger au Sénégal.



À VOIR AUTOUR DE DJENNÉ

Les mois les plus propices à la **navigation** sont août, septembre et octobre. En dehors de cette période, on choisira plutôt de se déplacer **en charrette**, **à pied** ou **à dos d'âne**.

Attention, toutefois, aux périodes de transition, lorsque les eaux ne sont pas suffisantes pour naviguer, et les terrains pas assez secs pour rouler en charrette. La promenade, pendant ces périodes, peut devenir une véritable expédition, et pousser une charrette derrière un âne qui refuse d'avancer dans 50 cm de boue n'est pas vraiment une partie de plaisir !

Le village peul de Senossa

Cette bourgade de six mille habitants est située à environ 4 km de Djenné. Senossa a été fondé à l'époque du royaume peul du Macina, dans les années 1830, mais les historiens s'accordent à dire qu'une population judéo-syrienne (dans l'ascendance des Peuls) serait arrivée dans la région au 1er siècle après J.-C. Découvrant le delta intérieur verdoyant et nourricier pour ses troupeaux, l'immigration peul connut un pic à la fin du 14e siècle, passant de l'état de nomade à celui de transhumant.

Aujourd'hui encore, tous les ans en novembre et en décembre, à une date fixée par l'administration, des troupeaux en provenance du Hodh traversent le fleuve pour gagner les pâturages du sud, à hauteur du petit village de Sofara, situé à mi-chemin entre Mopti et Djenné.

A Senossa, deux superbes mosquées d'architecture soudanaise témoignent de l'implantation de l'islam dans la région.

Le village bozo de Sirimou

Situé sur une île, à environ 6 km de Djenné, Sirimou est un village typiquement bozo. On y trouve également quelques familles marka, qui vivent ordinairement de l'élevage et du commerce des petits ânes. Ici, ce sont des Marka *Dialan*, ce qui veut dire des Marka « secs » en langue bambara. Les Marka Dialan ne font pas de commerce ; ils pêchent et parlent la langue bozo. On les dit « secs » pour les différencier des autres Marka, les « gras » qui, eux, gagnent beaucoup d'argent grâce au commerce.

Sirimou est connu pour ses poteries fabriquées par les femmes des quelques familles somono qui vivent sur l'île ; les hommes, eux, construisent des pirogues.

Le village bambara de Seratini

Situé à 6 km de Djenné, le village de Seratini, d'architecture soudanaise, est réputé pour la fabrication des bogolans. Les forgerons bambara, les *noumou*,

Village de Kotaka

fabriquent ici des outils selon des méthodes ancestrales, tandis que leurs femmes perpétuent le savoir-faire des impressions sur coton.

Diabolo, village mixte peul et bambara

C'est également un lieu de fabrication des bogolans. La mosquée du village est la seule de la région qui puisse être visitée par des non-musulmans.

Le village rimaïbé de Kamaraga

Les Rimaïbé, autrefois esclaves des Peuls, forment une ethnie à part entière et sont des cultivateurs. Ils ont adopté le mode de vie des Peuls, mais leurs rituels restent empreints des rites dogon. Les femmes portent des tatouages et des scarifications particulières.

Le village bozo de Kouakourou

A 35 km de Djenné, Kouakourou est situé à la confluence du Bani et du Niger. C'est un village de pêcheurs bozo qui présente la particularité d'abriter des *sao*, résidences des jeunes garçons dès l'âge de quinze ans et jusqu'au mariage. Les murs des *sao* sont couverts de graffitis. Il y a un *sao* par quartier. De Kouakourou, on peut prolonger la navigation jusqu'à Mopti, qu'on atteint au terme d'une bonne journée de pinasse.

HAMDALLAYE

La cité d'Hamdallaye, «à la grâce de Dieu», fut fondée en 1821 par Sékou Ahmadou afin de mettre de la distance avec le royaume bambara de Ségou, qui s'était allié avec les Macina.

La ville, qui fut détruite par El Hadj Oumar Tall en 1862, est toujours un lieu de pèlerinage mais la végétation ayant envahi la totalité des ruines, la visite ne présente qu'un intérêt minime.

SÉVARÉ

A mi-chemin entre Gao et Bamako, Sévaré est une ville carrefour entre le fleuve et le pays Dogon. Elle est desservie par des bus et des taxis-brousse de façon régulière depuis les grandes villes situées à l'ouest, mais également par Gao, via Hombori, et Bandiagara. Départ quotidien pour Koro, poste frontière avec le Burkina, via Bankass. C'est à Sévaré que se posent les charters de Point-Afrique.

Se loger

Hôtel de Sévaré, au centre-ville, en bordure de la route nationale, tél./fax 242 00 82; 40 chambres, dont 30 climatisées, avec douche. Restaurant dans le jardin. C'est un établissement qui a fait ses preuves.

Auberge-restaurant Teranga, route nationale, en face la douane ; 4 chambres ventilées, douche commune. Restaurant. Accueil chaleureux.

Se restaurer

L'Horizon, juste à côté de l'hôtel de Sévaré. Ce restaurant, qui donne sur une piste de danse au cœur d'un jardin, est très agréable.

Teranga, à côte de la station Total. Sans doute l'endroit le plus agréable de Sévaré.

Sewa, dans l'unique rue commerçante. Créé par un ancien du motel de Sévaré, ce restaurant est d'un bon rapport qualité-prix.

La galerie Farafina Tignè

Farafina Tignè signifie « la réalité de l'Afrique ». Oumar Cissé – dit « Peace Corp Baba » – a créé ici un musée privé de la perle et de la beauté. Dans sa boutique fort bien aménagée, il propose au visiteur une exposition très fournie, avec plusieurs ouvrages de référence. On y découvrira l'histoire des perles dans les différentes ethnies. En bas, se trouve un magasin. Jovial et passionné, Oumar maîtrise parfaitement son sujet et participe régulièrement à des expositions en Europe et aux Etats-Unis. Tous les samedis soir, il réunit ses amis devant sa boutique pour des concerts de djembé et de balafons mémorables. Farafina Tignè est situé juste à côté du restaurant l'Horizon.

Pêcheurs bozo sur le lac Debo



MOPTI

Mopti fut d'abord un minuscule village, fondé par des pêcheurs bozo. La cité s'épanouit sous le règne d'El Hadj Oumar qui, en 1861, en fit sa principale base militaire dans la guerre qu'il mena contre les Peuls du Macina. Avec la construction du chemin de fer Dakar-Bamako, Mopti devint le plus grand port fluvial du Soudan français. Un fort trafic assurait alors le transport de gomme, de cuirs, de poissons séchés, de plumes d'autruches et d'aigrettes.

Située à la jonction de la rivière Bani et du fleuve Niger, la ville n'est rattachée à la plaine que par une étroite route aujourd'hui revêtue, et tire de ce particularisme une notoriété qui lui a valu l'appellation de «Venise malienne».

Mopti la cosmopolite doit son activité aux migrations incessantes qui ont ponctué son histoire. Dans le quartier du port, le promeneur entendra parler le songhaï, le bambara, le dogon, le peul, le tamacheq, et même l'arabe. L'arrivée en masse des pirogues surchargées de marchandises la veille du grand marché – le jeudi – est un spectacle à ne pas manquer.

Mopti est à découvrir dans tout ce qu'elle possède de vivant, qui s'exprime ici malheureusement souvent par un manque d'hygiène. On l'aura compris, Mopti est une ville d'odeurs!

Adresses utiles

Commissariat de police, juste avant le campement, à l'entrée de la ville.

Hôpital de Mopti, à mi-chemin entre le port et l'hôtel Kanaga, tél. 243 00 90, 243 00 42 et 243 02 40.

Office du tourisme et agences de voyages

Office malien du Tourisme (OMATHO), sur les rives du Bani, au-delà de l'hôtel Kanaga.

Bambara Tours, dans le centre-ville, tél./fax 243 00 80. Une des plus grandes agences de voyages du Mali. Circuits en pirogue et excursions en pays Dogon. Location de véhicules.

Ashraf, tél. 243 02 79. Mêmes prestations, également au centre-ville.

De nombreux guides bien formés connaissent parfaitement la ville. On les trouve auprès des agences de voyages, des hôtels ou de l'OMATHO.

Déplacements

Pour les voyages en bus à destination de Ségou, Bamako, San ou Gao, la gare routière se trouve dans le quartier du port, près de l'embarcadère de la COMANAV.

Djenné, Bankass et Bandiagara, sont desservies par les taxis-brousse que l'on prend sur le parking situé devant le campement, à l'entrée de la ville. Pour les autres destinations, il faut se rendre de l'autre côté de la rade du port (vers le bar Bozo).



Mosquée de Mopti

La COMANAV assure la desserte par le fleuve depuis Koulikoro et Gao – via Ségou dans un sens, et Tombouctou dans l'autre –, du mois d'août au mois de décembre, selon la profondeur des eaux.

Koulikoro est à quatre jours de navigation et Gao à trois jours. A noter que la liaison entre Mopti et Gao – qui est de loin la plus touristique – se prolonge, en principe, jusqu'à la mi-janvier.

Pour embarquer comme simple passager sur une pinasse se rendant à Tombouctou ou à Gao, le point de départ se situe au fond de la rade du port.

Bureau de la **COMANAV**, sur les quais, face à l'embarcadère, tél. 243 00 06.

Se loger et se restaurer

Kanaga, idéalement placé en bordure du fleuve Bani, à l'écart du tumulte portuaire, tél. 243 05 00, fax 243 00 26; 75 chambres climatisées, avec douche. Cet hôtel, entièrement rénové, possède un restaurant agréable donnant sur une piscine. De quoi satisfaire les plus exigeants !

Bar Bozo, tél. 243 02 46. Certainement l'endroit le plus plaisant de Mopti. Situé sur un promontoire dominant à la fois le fleuve et la rade du port, c'est l'observatoire idéal pour apprécier l'activité commerçante. L'endroit présente l'avantage d'être ombragé et frais grâce au vent thermique qui souffle sur le fleuve.

Petits budgets : **Hôtel Yapasdeproblème**, tél. 243 10 41. Réserver à l'avance.



Marché de Sangha

À VOIR EN VILLE

La mosquée de Mopti Komoguel

La mosquée de Mopti ne se visite pas. C'est une réplique de celle de Djenné, en moins imposant. Elle est située dans la partie commerçante de la ville, en dehors du port.

Le marché des femmes

Dans une grande construction ouverte à tous vents, les femmes occupent le rez-de-chaussée. Etalés sur un carré de coton à même le sol, quelques arachides, piments rougeoyants, boulettes de néré, ainsi que fruits et légumes sont proposés à la vente. A l'étage, c'est le souk des artisans; de belles statuettes représentatives de l'art dogon et bambara sont proposées, mais également de la mercerie de luxe et des tailleurs.

À VOIR PRÈS DU PORT

La rue des antiquaires

A Mopti, le moindre commerçant qui vend des masques est un «antiquaire». Il n'empêche que les répliques de masques qui sont exposées sont souvent très belles. Dans la rue des antiquaires, qui va du centre-ville à la rive du Bani, on

trouve également tout ce qui caractérise l'artisanat local : couvertures peules, bijoux et boîtes touareg, statuettes en bronze, poteries et bogolans.

La boutique d'Alassane Maïga

Alassane tient une échoppe dans la petite rue qui jouxte l'hôtel Kanaga, et propose une remarquable collection de bogolans, ainsi que des bijoux touareg, anciens ou vieillis, également de très belle facture. Les prix sont raisonnables, malgré l'emplacement qui pourrait laisser penser le contraire.

Le quartier des potiers

Sur le front du Bani, au niveau de l'embarcadère de la COMANAV, sont exposées des poteries de terre rouge, parfois de grande taille.

Le marché des artisans

Difficile de le visiter dans le calme sans être accompagné d'un guide. Les plafonds en bois de rônier confèrent à ce lieu un caractère oriental particulier. L'artisanat peul est prédominant ; de magnifiques couvertures de laine côtoient des cotonnades teintées à l'indigo, des bijoux anciens, des armes, des gris-gris de toutes sortes. Partout, les théières fumantes des marchands invitent à la pause.

Le marché autour du port

Ce marché est celui du voyageur qui fait escale. Il représente la ville, le nécessaire, le modernisme et, quelquefois même, le superflu. On y trouve tout ce qui est utile pour transporter ou conserver ses biens, s'éclairer ou se défendre.

Au nord, au bout de la rade, à l'opposé du bar Bozo, c'est le marché du sel, cet or blanc descendu des salines de Taoudenni à dos de dromadaires jusqu'à Tombouctou, puis en pirogue. Toute la semaine, le port est le théâtre d'une activité intense et bruyante.

Le jeudi, c'est le jour du marché hebdomadaire ; les pinasses s'agglutinent à l'entrée du port et le moindre espace libre est pris d'assaut par une véritable marée humaine. Mais dans ce joyeux capharnaüm, tout est rigoureusement codifié. Chacun se place à l'endroit qu'occupait son père et, avant lui, le père de son père. Les Touareg se trouvent dans la partie nord de la rade, qu'ils partagent avec les cultivateurs bambara de Ségou. Au sud, c'est le domaine des maîtres des eaux, les pêcheurs bozo.

Le marché aux poissons

Le marché aux poissons de Mopti est, de loin, l'expérience la plus odorante qu'il soit donné de vivre dans le pays. Dans la moiteur pesante et poussiéreuse d'une matinée ordinaire, on décharge, on transporte, on pèse, on trie, on conditionne, on ligature, on entasse. Chaque phase du conditionnement du poisson

obéit à une logique et à un ordre bien précis, et fait l'objet d'une attention particulière. Les poissons fraîchement pêchés sont conditionnés dans des caisses en fibres de palmier doum tressées, qui seront ensuite expédiées – paradoxe ! – vers les pays côtiers, comme le Sénégal ou la Côte d'Ivoire, qui en sont de grands consommateurs.

La fabrication des pirogues

A proximité du marché aux poissons, derrière le bar Bozo, se trouve sous un hangar le plus important chantier naval de la région. Les bateliers somono assemblent les planches de caïlcédrats importés de Côte d'Ivoire. Les hommes travaillent à même le sol, dans la sciure, à proximité de minuscules forges qui servent à la fabrication des clous pour l'assemblage des planches.

LE DELTA INTÉRIEUR DU NIGER

Le fleuve Niger est la colonne vertébrale du Mali ; c'est lui qui relie entre elles les différentes régions du pays, qui favorise les échanges interethniques, et qui cimenta les grands empires qui se succédèrent au cours du dernier millénaire. Pour les amateurs de grands espaces, de nature sauvage et d'animaux, le delta intérieur du Niger offre un cadre exceptionnel. En fonction de la saison choisie pour le voyage, il revêt des aspects radicalement différents. En période de crues, le Niger forme une mer intérieure d'environ 20 000 km^2, et de nombreux villages ne sont accessibles que par les eaux. Dès le mois de décembre, le niveau des eaux baisse et autorise l'accès à certains villages par la piste.

Mopti est, de toutes les villes situées sur le fleuve, celle qui présente le plus d'avantages pour partir à la découverte du delta intérieur. Facile d'accès grâce à une desserte routière de qualité, la ville présente l'avantage d'être bien approvisionnée. On y trouve tout ce qui est nécessaire à la préparation d'une expédition sur le fleuve. La présence d'agences de voyages compétentes et disposant de moyens de communication efficaces permet de préparer son voyage depuis l'étranger.

La région entre Mopti et Tombouctou a pour principal intérêt les villages de pêcheurs bozo et le lac Debo, célèbre pour ses pinasses à voile, son avifaune de migrateurs et ses hippopotames.

Le tronçon entre Tombouctou et Gao est également très riche. Les hippopotames sont nombreux, et le fleuve se marie élégamment aux dunes de sables en reliant de charmants villages songhaï.

Plus en amont et jusqu'à Koulikoro le fleuve présente un intérêt moindre.

Kulenzé : *Saho* (maison communautaire des jeunes garçons)





LE PAYS DOGON

Depuis les premiers travaux de Louis Desplagnes, au début du siècle, les Dogon n'ont cessé de passionner l'Europe. Qui sont ces hommes à la cosmogonie si riche et si troublante, qui entreposent leurs morts entre le ciel et la Terre ? Qui sont ces êtres, mi-hommes mi-dieux, qui dansent dans des accoutrements bizarres en frappant la terre de leurs pieds nus ? Qui sont ces hommes qui surfent encore aujourd'hui sur la vague de discrimination positive initiée par Marcel Griaule, et qui, à la mesure d'un tourisme toujours en quête de sensationnel, se fabriquent une ethnicité sur mesure, reléguant au second plan les autres groupes du Mali ? Le pays Dogon a permis d'écrire l'une des plus belles pages de l'histoire de l'humanité. L'Afrique s'y dessine dans toute sa majesté et sa force. On ne peut rester insensible à la magie que dégage la rencontre avec ce peuple mystérieux, on ne peut oublier un lever de soleil sur la grande falaise…

Le mois d'août est le plus propice pour apprécier la renaissance de la végétation, et celui de décembre pour ne pas trop souffrir de la chaleur. Dès le mois de janvier, l'harmattan souffle plus régulièrement et noie la falaise dans un halo de poussière blanche. Les mois d'avril, mai et juin sont vraiment trop chauds.

Le manque d'eau est un réel problème en pays Dogon. En 1913, les Dogon ont connu la plus grande sécheresse de leur histoire. Dès février 1914, il n'y eut plus rien à manger, si bien que plusieurs personnes mourraient chaque jour. La dernière grande sécheresse fut celle des années 1971-1974, qui dura deux hivernages consécutifs et au cours de laquelle un tiers du bétail fut décimé. Les arbres morts sur pieds, que l'on voit un peu partout dans la plaine en montant sur Douentza en sont les tristes témoins.

La cosmogonie dogon

Pour les Dogon, le dieu Amma créa la Terre en lançant dans l'espace une boule de glaise. Celle-ci prit l'apparence d'une femme, dont le sexe était représenté par une fourmilière. Amma fit de la Terre son épouse. Mais de cette première union ratée (à cause d'une termitière, représentant, pour les Dogon, le clitoris de la femme, et qui gêna l'accouplement), naquit Yurugu le renard pâle – un être masculin unique, donc imparfait. Puis, après un deuxième accouplement avec la Terre – sans termitière cette fois –, la Terre accoucha d'un second enfant, à la fois mâle et femelle : le Nommo. Le renard ne trouvant pas de compagne, il épousa sa mère, la Terre. Alors apparut le sang des règles, symbole d'impureté et de non-fécondité. Cela ne pouvait pas marcher, la Terre était stérile. Le Nommo se sacrifia, son corps et son sang purifièrent l'espace en donnant nais-

Les Dogon, enfants gâtés du Mali

L'Occidental parle du Pays dogon comme d'une contrée mythique, accessible aux seuls initiés. Un pays qu'on a bien fait de visiter « avant qu'il ne soit trop tard... ». Cela fait pourtant vingt ans que ça dure, vingt ans qu'il va bientôt être trop tard... Et les touristes continuent à déferler, avec leurs bobs enfoncés jusqu'aux oreilles, leurs chaussures en gore-tex et leurs gilets multi-poches. Des poches pleines de bic, de pièces de monnaie ridicules, qu'on donne à l'indigène en échange d'une pose. Et comme on aime ça, on y retourne; ça fait bien, on passe pour un ethnologue entre les langoustines et le champagne le soir du réveillon. Pour se donner bonne conscience, on fait dans l'humanitaire: on y expédie des chaises roulantes pour escalader les éboulis, des médicaments, on y construit des écoles, à plusieurs évidemment, entre amis toujours, et on y retourne... En vingt ans, à grand renfort de bonnes intentions, nous avons fait des Dogon des enfants gâtés.

Mais « gâté » prend en Afrique une tout autre signification: celle d'être abîmé, cassé. Victime de l'engouement des « Blancs », le pays Dogon tout entier est en train de se diluer dans une sorte de tableau sans saveur, une espèce de « Dogonland » sans Mickey, où chaque village y va de son petit festival des masques en période de vacances scolaires, à 4000 FCFA l'entrée. Une randonnée pédestre en pays Dogon ressemble à un parcours coca-cola, la pub envahissant peu à peu les villages, insidieusement, par le biais d'un T-shirt échangé contre une statuette.

Partant d'un constat simple, selon lequel la grande majorité des randonneurs ne peut se passer d'une bonne douche et d'une bonne bière bien fraîche, tout le monde s'est mis à proposer des logements « chez l'habitant ». Mais le plus dangereux, c'est que chacun se dit guide et, comme la curiosité du touriste est sans limite, on l'emmène partout, bien au-delà de ce qui est permis par la communauté. Il faut se rendre à l'évidence: le pays Dogon est en train de perdre, petit à petit, une partie de son identité, sous le joug pernicieux du tourisme de masse.

Mais peut-on reprocher à un peuple qui, depuis des siècles, vit dans la précarité, de voir en cette manne une raison de croire en des jours meilleurs? Que les soi-disant amoureux de l'Afrique « traditionnelle », dont les propos sont parfois teintés d'une pointe de paternalisme néo-colonial, ne s'y trompent pas; si une partie de la culture dogon est arrivée intacte jusqu'à nous, elle ne le doit qu'à un seul facteur: le sous-développement. Le touriste porte, dans ses agissements, une part majeure de responsabilité dans l'évolution de ses rapports avec les Dogon. C'est aux visiteurs, et à leurs accompagnateurs ou leurs guides, de prendre conscience du problème, en refusant de payer une photo et en s'interdisant de distribuer des gadgets. Il faut savoir se réjouir, même s'il reste dans l'analyse un peu d'amertume, de la perspective offerte aux Dogon de se développer...

sance aux astres. Amma le ressuscita et le fit descendre sur une arche supportant les quatre paires de jumeaux qu'il avait façonnées avec l'argile, ainsi que tous les animaux et végétaux qui devaient peupler la Terre. Le Nommo enseigna aux hommes la parole et les techniques. Le Nommo est le génie de l'eau; il est le maître de la vie, du jour, de la pluie, de l'ordre. Le renard pâle est son contraire: il est la nuit, la sécheresse, le désordre.

Le sigui

La plus grande cérémonie du peuple dogon, la plus prestigieuse pour l'initié qui a pu y assister est le *sigui*. Cette fête a lieu tous les soixante ans. Pour ce rendez-vous avec le renouvellement de la force vitale, les Dogon, qui sont de grands observateurs, se sont basés sur la révolution d'un satellite de l'étoile Sirius qui, tous les soixante ans, se met en surbrillance – ce qui correspond à peu près à la durée de vie d'un homme. La mort et la résurrection – sous forme de serpent – de l'ancêtre mythique sont commémorées lors de cette cérémonie. Le masque du *sigui*, haut de 7 m, représente un serpent. Lors de la danse qui marque le *sigui* et qui démarre du village de Yuga, le corps de celui qui porte le masque est, pour les Dogon, animé de la respiration du premier souffle de la création.

Les tisserands

Chez les Dogon, seuls les hommes ont le droit de tisser, les femmes, elles, filent la fibre. Le tissage n'est pas une chose de peu d'importance pour les Dogon: il représente la deuxième parole enseignée aux hommes par le Nommo. Le peigne du métier à tisser représente les dents de la bouche, la navette la langue, les fils de coton la parole, et les va-et-vient de la navette les questions et les réponses.

Le fonctionnement même du métier symbolise le monde, où tous les mouvements s'entrecroisent sans jamais se détruire. Par respect pour ces contenus éminemment symboliques, il faut éviter de prendre les tisserands en photo.

LE FONCTIONNEMENT D'UN VILLAGE DOGON

Le Dogon, le village, et la brousse

Comme beaucoup de peuples animistes, les Dogon honorent la terre qui les porte, les nourrit et les recevra après leur mort, l'eau qui rend la terre féconde, et le feu du soleil, qui fait mûrir les moissons. Les Dogon sont avant tout des cultivateurs. Leur vision du territoire non cultivé qu'est la brousse est tout à fait particulière: cet environnement sur lequel l'homme n'a pas prise est un monde qui abrite des esprits, qu'il faut obligatoirement quitter avant le coucher du soleil.

Le village est au contraire le cadre de vie de l'humain, le lieu codifié ou règne l'ordre. Lorsqu'on s'éloigne de la tête du village, on s'éloigne de l'homme et on se rapproche du domaine des ancêtres, de l'au-delà, et des génies.

Seuls quelques initiés, comme les féticheurs ou les chasseurs, sont autorisés à pénétrer dans la brousse durant la nuit.

Les tables du renard pâle

Un peu à l'écart des habitations, entre le village et la brousse, on trouve des arrangements de sable sur le sol. Ce sont les tables divinatoires du renard. Chaque soir, le devin dispose quelques brindilles et des cailloux pour formuler une « question » ; il place également quelques arachides et une portion de *tô* pour attirer le renard. Le matin, en fonction des empreintes de pattes laissées sur le sol, le devin lit l'avenir.



Table divinatoire du renard

Le toguna

Le *toguna* est à la fois un lieu de rencontre et un tribunal. Il est également l'endroit où se transmet le savoir et joue un rôle essentiel dans la société dogon. Il est exclusivement accessible aux hommes après la circoncision. Il y a un *toguna* par quartier.

Au moment du coucher du soleil, les hommes désertent le *toguna* pour éviter d'entrer en contact avec les esprits des ancêtres, qui sont censés investir les lieux à l'instant où le soleil disparaît. Les hommes ne pourront revenir qu'à la nuit tombée. Le plafond, qui ne dépasse jamais 1,20 m, est volontairement bas pour interdire à l'homme en colère de se lever brusquement et de partir car, chez les Dogon, la vraie parole est celle prononcée assise. Les *toguna* sont construits de plusieurs manières différentes : dans la plaine, le toit repose sur des piliers en bois sculptés ; dans la falaise et sur le plateau, les piliers sont réalisés par un empilage de grès, souvent recouvert d'argile. Le toit est fait de bottes de cannes de mil, il est souvent très épais.

Le ginna

Le *ginna* (prononcer gui-na) est l'unité de lignage propre à chaque famille. A l'origine, il représentait la concession du père fondateur. Aujourd'hui, par extension, il se rapporte également à la maison familiale. Le chef de chaque *ginna* est l'homme le plus âgé issu de la descendance directe de l'ancêtre fondateur ; c'est lui qui assure les liens entre les vivants et les ancêtres disparus. Les femmes, avant leur mariage, appartiennent au *ginna* de leur père ; après, elles

compteront dans celui de leur époux. L'organisation spatiale des habitations dogon répond au schéma suivant: *ginna* (concession), *tire ginna* (groupement de concessions), *togu* (quartier), *nongu* (hameau), et *ana* (village).

Le punulu

Le *punulu* est une petite case circulaire située dans la périphérie proche d'un village. Il est destiné à accueillir temporairement les femmes qui ont leurs règles. Les règles sont pour les Dogon synonymes de stérilité; la femme est donc considérée comme impure pendant sa période de menstruation et ne doit adresser la parole à personne. Au terme de son séjour dans le *punulu*, elle se purifie le corps avec de l'huile de *sa* (arbre), qui représente la fécondité, et reprend sa vie normale.

Le hogon

Le *hogon* est la personne située au sommet de l'échelle sociale. Il symbolise l'unité de lignage entre tous les Dogon, le lien qui les rattache aux ancêtres fondateurs. Le *hogon* est le prêtre du Lébé. Le Lébé, ancêtre mythique incarnant les forces vitales, est représenté sous l'apparence d'un serpent. Il existe un *hogon* par groupement de villages et un *hogon* suprême (le *hogon* des Arou). Le *hogon* doit se maintenir à l'écart du groupe pour éviter d'entrer en contact avec l'impur. Son périmètre d'évolution est extrêmement restreint. Nul ne peut l'approcher, à l'exception de sa femme qui, toutefois, vit dans une case à part. Autrefois, le *hogon* était responsable de la justice et du maintien de l'ordre, et contrôlait les transactions commerciales. L'islamisation et la colonisation ont réduit ses prérogatives. Le *hogon* n'intervient plus aujourd'hui que dans le domaine religieux et pour régler les litiges concernant le partage des terres.

Les gens de castes

Comme chez la plupart des ethnies d'Afrique de l'Ouest, les forgerons sont rigoureusement endogames. Les gens de castes – forgerons, cordonniers – ne participent pas aux cultes des Dogon, ne sont pas circoncis et leurs femmes ne sont pas excisées. Ils vivent en dehors du village, mais n'ont pas le droit de cultiver la terre. Leur habitat « hors communauté » leur octroie le rôle de médiateur, voire de juge, dans les litiges entre époux notamment.

Les interdits

Les randonneurs en pays Dogon – et notamment lors des visites de villages – doivent obligatoirement se faire accompagner d'un guide compétent. En effet, des interdits de toutes sortes réglementent la vie des Dogon. Des lieux tels que l'autel des ancêtres, les cases des femmes menstruées, les cuisines où l'on prépare le fonio, sont considérés comme tabous et doivent être évités. La crainte permanente de la souillure est extrême chez les Dogon.



Séchage des oignons en pays Dogon

SONGO

Sur la route de Bandiagara, ce village dogon est remarquable pour sa caverne des circoncis, dont les parois sont couvertes de peintures. Le village est également très agréable à visiter, surtout en fin de journée, quand le soleil met en relief les constructions en banco. Dès l'entrée du village, on trouve des guides, et il est recommandé d'en prendre un pour la visite.

On remarquera de superbes greniers. En pays Dogon, les greniers ont un sexe : il y a les greniers mâles, qui sont de grande taille et qui sont destinés au mil, et les greniers femelles, plus petits, divisés en quatre, et dans lesquels sont stockés le mil, le sorgho, l'arachide et le fonio. Dans la partie supérieure du grenier femelle, les femmes rangent leurs ustensiles de cuisine, les calebasses et leurs habits. Quand un grenier est décoré, il appartient à une jeune mariée.

La grotte des circoncis

Dans tout le pays Dogon, tous les trois ou quatre ans si la récolte s'est avérée bonne, la grotte des circoncis est le cadre d'importantes cérémonies d'initiation pour les garçons âgés de sept à douze ans. Avant d'être circoncis, les garçons sont considérés comme vivant dans un monde à part, un monde de désordre ; la circoncision a pour but de les faire passer dans le monde des hommes, de les intégrer à la société.

Cette grotte, située assez loin des habitations, est interdite aux femmes et aux enfants non circoncis. La personne chargée de la circoncision est toujours un cultivateur, et sa charge se transmet de père en fils. Après l'opération, les jeunes garçons se reposent quelques jours, puis sont astreints à une retraite d'un mois à l'abri des regards. Durant cette période, ils jouent du sistre (*ouangalama*), représentant le sexe masculin, le nombres de rondelles représentant le nombre de circoncis du groupe.

Les peintures rupestres qui ornent les parois de la grotte illustrent le mythe. Chaque motif appartient à une famille bien précise et, à l'occasion des cérémonies de circoncision, le plus Ancien du village prépare les couleurs et donne l'ordre à d'autres vieux de repeindre les signes. Les trois couleurs utilisées ont une signification: le blanc rappelle la chair et le bonheur, le rouge le sang, et le noir les aliments qui sont à l'intérieur du corps.

Dans une autre partie de la grotte sont entreposés les sistres. A chaque nouvelle cérémonie, les villageois en apportent des nouveaux, et on casse les plus anciens.

A une dizaine de kilomètres de Songo, à l'opposé de la route qui mène à Bandiagara, la **grotte de Déguimbéré** est le lieu où disparut mystérieusement en 1864 El Hadj Oumar Tall, chef politique et religieux toucouleur. Chaque année, elle fait l'objet d'un pèlerinage pour les musulmans.

BANDIAGARA

Bandiagara est le passage obligé pour les visiteurs qui arrivent de Mopti. C'est également le premier contact avec les guides (vrais ou faux). La ville de Bandiagara ne présente pas grand intérêt. Ce qui fait le charme du pays Dogon, ce sont les soirées à la belle étoile avec, dans le lointain, le chant des criquets et les histoires des (bons) guides. Un voyage dans cette région se déguste en prenant son temps, en apprenant à regarder, à sentir, à comprendre la vie des gens. On peut prendre un guide à Bandiagara pour visiter la ville, mais pour la falaise, il est préférable d'en trouver un sur place.

La gare routière est située dans le centre-ville. Bandiagara dispose aussi d'un petit aérodrome.

Se loger et se restaurer

Hôtel Le Kambary et restaurant-bar **Le Cheval Blanc**, dans le centre, tél./fax 244 23 88; 17 chambres, climatisées ou ventilées. Piscine. Bon accueil. C'est aussi sans conteste la meilleure table de la ville. Buffet-concert en soirée.

Hôtel La Falaise, situé à l'entrée de la ville en venant de Sévaré, tél. 244 21 48. Offre une dizaine de chambres. Sympa, bon restaurant.

LA FALAISE DE BANDIAGARA

Plus loin, le village de **Tégrou** se situe sur un petit relief dominant une dépression plantée de baobabs. Le système défensif du village est réalisé en pierres de taille, et les plantations de nims lui donnent de la fraîcheur. En contrebas, les villageois arrosent à l'aide de calebasses les champs d'oignons. De majestueux balanzans, ainsi que des manguiers, apportent un peu de verdure au paysage. Plus loin, on peut voir les ruines du village de Sogorogoro. La présence de figuiers de barbarie rappelle l'Afrique du Nord.

Djiguibombo est perché sur un promontoire rocheux. Tous les cinq jours – durée de la semaine dogon –, les villageois des environs s'y rassemblent pour le grand marché. Les cultivateurs y proposent le fruit de leur travail: oignons, tomates, courges, poivrons, ou petits piments... Les femmes apportent dans des calebasses le *dolo* de leur fabrication, un breuvage très apprécié des hommes, que l'on vend à la dose dans de petits sachets en plastique.

Se loger à Djiguibombo:

Campement-hôtel **Le Ginna**. Camping possible. Restauration sur commande. Endroit sommaire mais très reposant.

Campement **La Famille**, à la sortie du village en direction de Bandiagara, tél. 244 26 79. Quelques chambres propres.

Quelques kilomètres après Djiguibombo, la falaise descend sur la plaine du Séno par paliers. Puis, après le dernier virage, apparaît en contrebas le village de **Kani Kombolé**, situé dans un site enchanteur. Dans la falaise, on aperçoit des greniers encastrés. Le village possède une superbe mosquée de style soudanais.

Se loger à Kani Kombolé:

Auberge **Les Etoiles**; 12 cases bien aménagées, d'une capacité de 2 ou 3 places. Douche et toilettes à l'extérieur. Géré par une association de villageois. Réservation à Genève: Tourisair Travel SA, tél. (+41) 022 732 60 00.

La piste qui longe la falaise entre Kani Kombolé et la **faille de Dorou** est l'un des plus beaux parcours en pays Dogon. Dunes de sable rose, bas-fonds plantés d'arbres majestueux et présence de la falaise... un cadre enchanteur pour découvrir les villages perchés dans les éboulis. Cette piste n'est praticable qu'avec un véhicule tout-terrain, et seulement à la période où les bas-fonds sont asséchés, c'est-à-dire à peu près de la mi-octobre aux premières pluies de juillet. Toutefois, il convient de s'informer sur l'état de la piste avant de partir. La fin du parcours est très ensablée.

Un itinéraire hors-piste plus direct et accessible toute l'année permet de rejoindre Dorou en suivant la falaise à distance.

On peut également atteindre la faille de Dorou à pied, en longeant le bas de la falaise. En tenant compte des arrêts pour visiter les villages, un jour et demi ou deux jours sont nécessaires.



Falaise de Bandiagara

Au-dessus du village de **Téli**, au cœur même de la falaise, les habitations des Tellem reçoivent encore les sépultures des Dogon, et une partie d'entre elles abritent des greniers. Pendant la saison des pluies, une cascade alimente le village. A Téli, les hommes continuent à tisser le coton à la manière traditionnelle. Belle petite mosquée.

Se loger et se restaurer à Téli :

Campement-restaurant **Chez Amadou** ; 4 chambres et une terrasse pour dormir.

Dès la sortie du village, la falaise prend tout de suite de la hauteur et de la verticalité. Vers **Orodengou**, elle offre des reliefs étranges ; au pied des parois, les bas-fonds sont plantés d'arbres séculaires, principalement des tamariniers et des balanzans.

La piste entre la faille de Dorou et Banani n'est praticable qu'avec un véhicule tout-terrain. La présence des bas-fonds est ici très marquée et la conduite est difficile. A pied ou en charrette, c'est une très belle randonnée. Les villages sont aussi différents qu'ils sont nombreux. Compte tenu des visites de villages qui s'offrent au randonneur, il faut au minimum deux jours pour effectuer cette liaison.

Tirelli est l'un des plus beaux villages de la région ; il possède un superbe *ginna* (maison familiale), de même qu'un *binou* (maison des fétiches) et un *punulu* (maison des femmes menstruées).

Se loger à Tirelli

Campement **Chez Moussa**, à l'entrée du village.

Campement **Femme dogon**, chez Eli Saye. Très accueillant. Bonne cuisine.

Le village d'**Iréli** a été inscrits au Patrimoine mondial par l'Unesco. Il est très représentatif des villages dogon de la falaise. C'est également, avec celui de Banani, l'un des plus touristiques. Il est possible de visiter les greniers des Tellem.

Ici, le sommet de la falaise domine la plaine d'une hauteur de 220 m et les parois sont vertigineuses. Les *ginna* du village sont inoccupés pour le moment, car les anciens sont morts, et chrétiens et musulmans n'arrivent pas à se mettre d'accord sur la succession. On a bien pensé au représentant de coca-cola, mais il ne passe que tous les mois, et ce n'est pas suffisant pour régler les éventuels conflits du village...

Ici, on joue la grande parade dogon: danses traditionnelles (sans les masques), danses de masques, et même, sur demande particulière, enterrement fictif! Comme ça, juste pour voir comment on hisse les morts dans la falaise!

Se loger à Iréli:

Campement **Chez Emile Douyon**. Ici, on a l'habitude du tourisme, et l'auberge met à la disposition des visiteurs des guides pour visiter le village.

BANANI

C'est un village composé de quatre quartiers très distants les uns des autres. Une faille rocheuse permet d'accéder à la partie supérieure de la falaise et à Sangha. Cette ascension se fait à pied, par une sente en escaliers naturels au cœur même de la falaise, ou en voiture sur une rampe bétonnée.

Les trois **Yuga** forment un remarquable ensemble de villages. La falaise, aux abords de Yuga, est constituée d'un conglomérat de galets appelé «poudingue». Yuga Dogourou est le point de départ du *sigui*. En deux journées, il est possible de visiter les trois quartiers de Yuga (Yuga Pirou, Yuga Na et Yuga Dogourou), situés à l'est de Banani en longeant la falaise. Ce sont des villages perchés, et c'est d'ici que descendent les masques au commencement du *sigui*. Ce circuit est l'un des plus instructifs pour approcher la culture dogon, notamment pour se faire une idée de la vision particulière du monde qu'ont les Dogon.

Se loger à Banani

Logement possible chez **Amon Guirou** ou chez **Domion Guirou**, chef du village.

Camping de la Falaise, dans le quartier de Banani Bajirou. C'est un endroit propre, et la vue panoramique est magnifique.

Campement Hogon, chez Issa Guirou.



Koundou Gouma est l'un des villages les plus agréables de la falaise. Dans une habitation tellem, trois chasseurs dogon ont élu domicile. On y trouve des fétiches en tout genre et des peaux de bêtes. En cours de route, on passe à Nini, qui possède un très beau *toguna*, puis, en haut d'Ibi se trouve Arou, où sont conservés les grands fétiches dogon de la falaise.

Vers l'ouest, la mare des crocodiles sacrés d'Amani est toujours un but de randonnée sympathique. On y accède par Pégué, Iréli et Yayé, et le retour sur Banani peut se faire indifféremment par le sommet ou le pied de la falaise. De Banani, Petit Akonio Guiro est un bon guide pour une randonnée vers Sangha.

SANGHA

Parce qu'il fut pendant longtemps le plus accessible, Sangha reste le village le plus visité par les touristes. Il regroupe dix hameaux ; six d'entre eux sont situés sur le plateau et sont habités par les Dyon, les quatre autres, plus proches de la falaise, appartiennent aux Arou.

C'est incontestablement à Sangha que se trouvent les meilleurs guides pour la visite de la falaise dogon. C'est également ici que les formules d'hébergement sont les plus variées – ce qui ne veut pas dire les meilleures. Des taxis-brousse assurent la liaison entre Bandiagara et Sangha.

Se loger et se restaurer (impératif : réserver à l'avance en saison touristiques)

Femme dogon, Ogol du bas, tél. 244 20 13 ; 15 chambres ordinaires avec douche à l'extérieur. Restaurant. Hébergement simple.

Restaurant du campement-hôtel **Le Ginna**, tél. 244 20 28.

Le Grand Castor dogon, en bordure de la route, non loin du départ de la piste pour le tunnel. Bon petit restaurant.

A voir à Sangha

Décidément, les Dogon ne font pas les choses comme tout le monde : l'année dogon comporte dix mois, un mois se divise en six semaines, et une semaine compte cinq jours ! Ce qui pose la question des jours de marché, qui ont lieu toutes les semaines...

S'il est une manifestation qui justifie à elle seule une visite de Sangha, c'est le **marché hebdomadaire**, très animé et qui rassemble une population peule et dogon. Les femmes peules montent à Sangha depuis la plaine avec des empilements de calebasses de lait en équilibre sur la tête, vêtues de larges robes colorées, portant de magnifiques boucles d'oreilles et souvent un anneau doré dans la narine. Les hommes, à l'abri sous leurs larges chapeaux coniques de paille et de cuir, les mains pendantes de part et d'autre du bâton qu'ils tiennent sur les épaules en arrière de la nuque, mènent leur troupeau en file indienne jusqu'au marché. Les femmes dogon étalent à même le sol, dans les cuvettes naturelles

que forme la roche, des tomates, des poivrons et des boulettes d'oignon à l'odeur doucereuse et tenace. Un peu partout, le *dolo* (la bière de mil) fermente encore dans les calebasses: en fin d'après-midi, les yeux des commerçants brilleront de mille feux !

Excursions à partir de Sangha

A Sangha, plusieurs bureaux de guides se livrent une guerre sans merci pour obtenir les faveurs des touristes de passage. S'opposent plus particulièrement le bureau des guides dits «officiels» et le bureau des guides de l'AGPCS. Les subtilités de la culture dogon étant très complexes, la préférence sera donnée à un guide qui s'exprime clairement. Guide-accompagnateur étant un vrai métier, il doit être rémunéré en conséquence. Si l'on sous-estime le salaire du guide, celui-ci aura tôt fait de vous emmener acheter des souvenirs...

Le bureau des guides « officiels » ou « vieux guides »

Ce bureau est composé de cinq ou six guides permanents, auxquels s'ajoutent, en cas de surcharge de travail, quatre ou cinq guides supplémentaires, choisis par eux.

Leur système de coopérative est simple; toutes les recettes sont mises en commun, puis ventilées de la manière suivante: un tiers pour les frais de fonctionnement du bureau, un tiers pour les taxes et impôts divers, et un tiers pour les guides. Toutes les agences de voyages font appel au bureau des «vieux guides» pour encadrer leurs groupes.

Bureau des guides officiels, dans l'enceinte du campement-hôtel Le Ginna. Ouvert tous les jours de 6 h à 21 h.

Avoir un bon guide est essentiel pour visiter le pays Dogon, et un bon guide mérite un salaire convenable! Depuis 2005, les guides officiels possèdent une carte, exigez-la!

A partir de Sangha, les guides proposent plusieurs types d'excursions, qui se différencient en fonction de leur durée et non de leur difficulté. Toutefois, qui dit falaise dit dénivelé; il faut donc s'attendre à enchaîner les montées et les descentes sur un terrain souvent parsemé d'embûches et instable.

En ce qui concerne l'orthographe et la prononciation des noms de villages, il est à peine exagéré de dire qu'il existe autant de parlers dogon, que de villages. On se s'étonnera donc pas d'entendre prononcer des noms différents pour désigner un même endroit.

Plusieurs circuits de durées variables peuvent être combinés:

- **Bongo – Gogoli – premier quartier de Banani**, et retour par le même chemin à travers la faille appelée « les escaliers de Banani ».
  Longueur: 7 km
  Durée: 1 h 30 à 2 h, selon le temps passé à la visite de Banani.

- **Bongo – Gogoli – Banani** (visite de deux quartiers), et retour par le sommet de la falaise, au niveau de Bongo, par un autre chemin.
  Longueur: 9 km
  Durée: 3 à 4 h

  Variante: d'Iréli, on peut revenir par les éboulis jusqu'à **Pégué-Na** (quartier de Pégué) et remonter sur le plateau par la faille de Pégué-Na pour regagner Ogol et Iréli.
  Durée 3 ou 4 h

- Départ du campement à **Ogol vers Iréli**, en tête de falaise; descente par la faille d'Iréli, visite de ses différents quartiers, et retour par le même chemin.
  Durée: 3 ou 4 h

- **De Sangha à Iréli**, on chemine au sommet de la falaise jusqu'au niveau d'Iréli, que l'on atteint en empruntant la faille qui se trouve à la hauteur du village. Visite d'Iréli et cap sur Banani; visite de deux quartiers de Banani, et retour sur le plateau et Sangha par les « escaliers de Banani », Gogoli et Bongo.
  Longueur: 14 km
  Durée: 5 h

Plusieurs villages autour de Sangha comptent parmi les plus intéressants du pays Dogon; ils peuvent être visités lors d'une randonnée de plusieurs jours, en combinant une dépose en véhicule, par exemple, ou en alternant une découverte en charrette, quand les villages sont en pied de falaise, ou une découverte purement pédestre, quand ils se situent dans les éboulis:

- **à l'est, direction Douentza:** Yuga Dogourou, Yuga Pirou et Yuga Na, Koundou Gomo, Kikeni, Yendouma, Yendouma Ato, Tiogou.
- **à l'ouest, direction Kani Bonzon**: Iréli, Amani (à cause des crocodiles sacrés), Yayé et Tirelli.



En pays Dogon, ramassage du bois de chauffe pour la cuisine

DE BANANI À DOUENTZA

Le village de **Koundou Ginna** a gardé toute son authenticité et peut faire l'objet d'une halte agréable. C'est aussi un bon point de départ pour des randonnées dans les villages des environs.

Se loger à Koundou Ginna:

Campement de l'**Amitié Dogon**, chez Kénéro Dara; 10 chambres ordinaires avec douches à l'extérieur. Restaurant. Une très bonne adresse.

La piste qui conduit à **Yendouma** se perd dans les champs de fonio, et se recouvre progressivement de sable rouge. Le village de Yendouma comprend sept quartiers, dont le plus intéressant se trouve à environ 2 km du village en partant vers Bamba. On peut y accéder par une rampe bétonnée au départ de Yendouma Dama.

Au pied du village se trouvent de majestueux balanzans, mais aussi des manguiers.

Guinendia compte une majorité de musulmans, comme en témoignent les Wahhabia, ces femmes entièrement drapées dans un voile noir. Une superbe petite mosquée domine le village. A l'origine, les familles étaient regroupées à **Tourougo**, village perché plus haut dans les éboulis. Comme souvent en pays Dogon, l'apaisement des tensions interethniques permit aux habitants de quitter

progressivement les villages perchés dans les éboulis et d'en créer d'autres en plaine, pour des raisons évidentes de commodité.

Le village de **Nendé** est constitué de maisons en pierres avec un toit en terrasses, disposées par étages et épousant les contours d'une croupe rocheuse. Une source dans la faille alimente le village en eau potable et a fait naître une végétation abondante. Pour peu, on se croirait en présence d'un village berbère de l'Atlas marocain.

La piste entre ensuite dans des espaces beaucoup plus ouverts; les premiers chameaux font leur apparition. De temps en temps, on croise de petites caravanes d'ânes lourdement chargés, qui cheminent à la queue leu leu. Les hommes qui les mènent sont assis, bien à l'arrière sur la croupe de l'animal. Ce sont des Bérabich qui les conduisent ainsi jusqu'au Burkina Faso avec leur charge de sel. Sur la rive droite du fleuve Niger, les Arabes préfèrent utiliser des ânes que des chameaux car ils se fraient plus facilement un chemin dans les broussailles.

Un peu partout dans la campagne, on croise de jeunes enfants seuls, portant un bâton sur l'épaule et une calebasse – réserve d'eau – en bandoulière: ce sont de jeunes bergers peuls avec leurs troupeaux.

Fombori est un site remarquable. Le village étale ses constructions de banco au pied de la falaise qui, à cet endroit et dans un dernier soulèvement, culmine à plus de 100 m. Dans les anfractuosités de la roche, à mi-hauteur de la paroi, on

Fête des masques à Sangha



devine les anciennes sépultures des Tellem. Ces cavités abritent une nécropole datant de l'époque où les Tellem vivaient encore dans les parages, c'est-à-dire avant que les Dogon, qui se sont installés ici au 15e siècle, ne les repoussent plus au sud.

Fombori est un bon exemple d'une gestion mesurée et intelligente du tourisme. **Le musée dogon de Fombori** a été créé à l'initiative des femmes qui, auparavant, exposaient leur production artisanale dans les deux quartiers que compte le village. Ce musée, dont le gardien a suivi une formation à l'Institut des sciences humaines de Bamako, présente en plusieurs salles des objets du passé, des ustensiles et des outils de la vie quotidienne, mais également une production moderne d'artisanat. Les recettes collectées auprès des visiteurs servent, entre autres, à financer une salle d'alphabétisation où les enfants du village viennent apprendre à lire, à écrire et à calculer.

Dans le musée, on peut admirer une belle collection de poteries datant du néolithique, ainsi qu'un certain nombre d'objets trouvés dans les nécropoles tellem. Une salle entière est réservée aux femmes, à leur quotidien, mais également à leurs parures. Une autre contient quelques armes et de pâles copies de masques dogon.

Le gardien du musée peut vous emmener visiter les **nécropoles tellem** dans la falaise. Il faut compter environ trois quarts d'heure. On y accède par une faille, au terme d'une ascension sans risque mais qui demande une bonne condition physique. Les cavités, qui furent par le passé presque totalement closes par des murs en banco, sont aujourd'hui en grande partie ouvertes. Dans les niches formées par la roche sont entassés pêle-mêle des ossements humains. Certaines cavités recèlent même des corps momifiés qui ne semblent pas avoir été touchés depuis qu'on les a déposés là.

Le site est impressionnant et dégage une ambiance étrange. Le panorama sur la plaine est magnifique. En redescendant, on peut voir un superbe *toguna*, ainsi que le siège du *hogon*.

DOUENTZA

C'est une ville carrefour où se côtoient les ethnies du Nord: les caravaniers arabes, les Touareg, souvent accompagnés de leurs anciens captifs – les Bella –, les cultivateurs songhaï, dogon et rimaïbé, et les éleveurs peuls, qui sont majoritaires dans la région.

La ville en elle-même ne présente pas grand intérêt, si ce n'est son **marché hebdomadaire**, qui a lieu le dimanche. Il s'agit d'un marché typiquement sahélien – autant dire qu'il ne faut pas s'attendre à des débordements de denrées. Tout se vend à l'unité: une cigarette, une dose de sel, une pile, une orange, un petit poisson séché, etc. L'économie de subsistance est ici plus flagrante qu'ailleurs. Un peu plus loin se trouve le quartier des rôtisseurs. Sur la braise grillent des

demi-moutons ou des demi-bœufs écartelés, qu'on frotte de temps en temps avec un bouchon de papier journal pour en chasser la poussière.

Douentza, située sur l'axe goudronné qui relie Gao à la capitale, est desservie régulièrement par des bus.

Il est possible d'effectuer une randonnée chamelière au départ de Douentza. L'axe le plus intéressant est celui du pays Dogon, car la piste est variée. En revanche, se rendre à Tombouctou en chameau depuis Douentza ne présente pas grand intérêt. La piste qui relie ces deux villes se nomme « la Route de l'Espoir ».

Renseignement pour une **randonnée chamelière** : à l'hôtel La Falaise, tél. 245 20 02, demander Daouda Dicko.

Se loger à Douentza

Auberge du Gourma, à la sortie de la ville en allant vers Gao, tél. 245 20 54. L'auberge est également le **bureau des guides** de la région.

A voir dans les environs

Ewerie, situé à 7 km, est l'un des plus anciens villages du pays Dogon. Il est réputé pour sa médecine traditionnelle. Les mariages y sont rigoureusement endogames.

A une soixantaine de kilomètres sur la route de Mopti, **Borko** possède de magnifiques jardins et une mare y abrite des crocodiles sacrés.

La falaise de Gandamia est une muraille de grès rose qui borde la route en direction d'Hombori sur une longueur de 70 km et domine la plaine d'une hauteur de 600 m. Elle abrite le village de **Kikara**, qui connut la gloire au 16e siècle, quand la culture songhaï rayonnait sur tout le territoire. Kikara dispose d'un atout exceptionnel : trente-trois sources alimentent le village en eau potable !

De Douentza à Hombori, le paysage est magnifique : massifs de grès, villages scellés dans les éboulis et falaises vertigineuses.

Une rencontre avec les Peuls est toujours chargée d'émotion. Dans les campements, ce sont les femmes qui font les premiers pas vers l'étranger. Elles viennent en petits groupes, portant souvent un enfant sur la hanche. Les hommes, sans doute moins hardis, restent à l'écart avec leurs troupeaux, à l'abri des regards.

La présence de grandes falaises et d'inselbergs favorise la nidation des **vautours**. Ici, on peut observer des percnoptères, qui sont capables de migrer jusqu'aux Pyrénées aragonaises ! Le percnoptère est, comme tous les vautours, un charognard ; mais son bec n'étant pas assez puissant pour découper la peau des charognes, il n'intervient qu'en dernier, laissant le soin à d'autres espèces de lui « mâcher » le travail. On l'appelle aussi le « casseur d'os ». Il est noir et blanc, possède une petite tête chauve et un bec jaune.



Mosquée en pays Dogon

HOMBORI

Depuis Hombori, plusieurs randonnées pédestres peuvent être envisagées, pour découvrir des villages songhaï et rimaïbé des environs. Les grimpeurs auront de quoi satisfaire leur passion, et c'est à partir d'Hombori que les pistes du Gourma conduisent aux mares où se rassemblent les éléphants en période sèche. La ville n'est pas encore équipée du téléphone.

Hombori est desservie par des bus en provenance de Bamako et de Gao. Pour pratiquer l'escalade, il est recommandé d'arriver à Hombori avec son propre véhicule.

Se loger à Hombori

Campement Mangon Bagui, à la sortie de Hombori en allant vers Gao. Hébergement simple mais propre.

Paradis des grimpeurs

Les monts Hombori font partie d'une chaîne gréseuse de plus de 350 km de long, sculptée par l'érosion; ils émergent dans la région d'Hombori sous la forme d'inselbergs dont le principal sommet culmine à 1155 m. Au pied de falaises vertigineuses se blottissent des villages songhaï, dont les fortifications témoignent des tourmentes de l'histoire.

Les trois secteurs propices à la pratique de l'escalade sont les massifs de Dyoundé, de Boni et d'Hombori, ce dernier comprenant la célèbre Main de Fatima, un éperon rocheux vertical divisé en «cinq doigts»; la hauteur des parois varie entre 250 et 600 m. De nombreuses voies sont équipées, les topos des sites principaux sont disponibles au campement-hôtel d'Hombori. Certains guides sont spécialement formés pour accompagner les grimpeurs. La meilleure période pour l'escalade va de décembre à janvier. En dehors de cette période, la roche réverbère trop la chaleur.

Il n'existe pas, à l'heure actuelle, de réglementation administrative particulière régissant l'accès aux falaises des monts Hombori. Du point de vue du droit coutumier, par contre, le grimpeur ira s'annoncer au chef du village le plus proche de la voie qu'il aimerait gravir avant d'entreprendre quoi que ce soit. En effet, un grand nombre de voies sont frappées d'interdits relevant de croyances ancestrales. Il convient donc de se les faire préciser afin de les éviter.

Des voies de tous niveaux, de 2 à 7A selon la classification de l'UIAA, ont été ouvertes. Les possibilités d'escalade dans la région sont très nombreuses et beaucoup de voies n'ont été gravies qu'une seule fois! Les grimpeurs amateurs ou débutants peuvent louer du matériel sur place. Quelques itinéraires ne dépassant pas 100 ou 200 m ont été spécialement équipées pour l'initiation.

Des renseignements peuvent être obtenus sur le site de la Fédération française de montagne et d'escalade, www.expe.com, ou sur le site www.alpinisme.com. Les guides de la région orienteront les grimpeurs dans leur choix.

Informations pratiques

Amadou Diallo ou **Moussa Maïga**, AMSM Hombori, cercle de Douentza, région de Mopti, Mali. Pas de numéro de téléphone... car il n'y a pas le téléphone à Hombori.

Salvadore Campillo, Daari par Hombori, cercle de Douentza, région de Mopti, Mali.

Le spécialiste français du site est **Guy Abert**, qui a signé nombre d'articles sur le sujet dans les magazines spécialisés. Il connaît parfaitement les conditions de grimpe du secteur, ayant lui-même ouvert pas mal de voies.

LES MONTS DU GOURMA

La caractéristique des monts du Gourma est de regrouper plusieurs ethnies: Dogon, Songhaï et Rimaïbé. Les Peuls ne partagent leurs villages qu'avec leurs anciens captifs: les Rimaïbé. A Hombori, la quasi-totalité des villages est occupée par des Songhaï, dont le peuplement remonte aux années qui ont suivi l'effondrement de l'empire des Askia, à la fin du 16e siècle. Persécutés par les Marocains, les Songhaï ont construit des villages perchés sur les hauteurs, ou

dans les éboulis, pour mieux se défendre contre les attaques. La présence d'eau, qui jaillit naturellement des roches et qui irrigue les cultures, a permis aux villageois de résister aux nombreux sièges dont ils furent l'objet. Grâce à leur tempérament belliqueux et au système défensif de leurs villages, les Songhaï d'Hombori ont aussi pu contrer à l'emprise coloniale jusqu'en 1924.

Partir à la découverte de cette région, dont le mode de vie des villageois perdure depuis des siècles, est une expérience enrichissante. Le paysage constitué par la chaîne des inselbergs est d'une rare beauté, et le tourisme y est encore relativement peu développé.

Kantakine est représentatif des villages shanghaï. Perché sur un méplat au nord du Barkoussi, le village a été construit de façon à pouvoir surveiller la plaine située en contrebas. Les murs massifs et aveugles de pierres sèches dissimulent un labyrinthe de venelles étroites qui débouchent dans des cours intérieures, des habitations ou des lieux de réunions publiques. Ainsi, toute la vie de la communauté se déroule à l'abri des regards extérieurs. La structure du village a été créée pour désorienter quiconque voudrait s'y aventurer. Les passages sont bas, pour interdire l'accès aux cavaliers, et obligent même les hommes à pied à baisser la tête.

Contrairement aux Dogon, qui ont conçu leurs villages de manière à pouvoir fuir en cas d'agression, les Songhaï, de tempérament plus guerrier, les ont construits pour piéger leurs agresseurs.

Circuits pédestres dans les monts du Gourma

- **Les villages du plateau** (2 jours)
  Kelmi – Hombori Béné – Barkoussi (bivouac) – Kantakine – Berbé – Walam (bivouac).
  Ce circuit, qui emprunte les sentiers du plateau, permet de jouir d'une superbe vue sur les dunes de sable situées au nord d'Hombori. A la fin de la randonnée, prévoir un véhicule pour reprendre le groupe et retourner à Hombori.

- **Le pied de la falaise** (2 jours)
  Tondourou – Kissim – Walam (bivouac) – Garmi (bivouac) – Daari.
  Ce circuit se dessine au pied des inselbergs, jusqu'à la célèbre Main de Fatima.

- **Le grand tour d'Hombori** (4 jours)
  Hombori-dunes de sable (bivouac) – Main de Fatima (bivouac) – tour de la Main de Fatima – Walam (bivouac) – Kelmi (bivouac) – Kiri (bivouac) – retour sur Hombori.

Les jeunes **guides de l'association d'Hombori** sont à même d'organiser les randonnées, pour des groupes de dix personnes minimum. Leur prestation comprend le guide, le portage et la nourriture. Pour les personnes exigeantes, il vaut mieux prévoir d'emporter son petit déjeuner, un matelas et une toile de tente.

Le tour du massif en véhicule tout-terrain

Si l'on choisit de ne consacrer qu'une demi-journée à Hombori, et que l'on dispose d'un véhicule, le tour du massif en 4x4 est une balade intéressante. En une heure et demie, elle permet de découvrir les villages nichés au pied des inselbergs et de croiser des éleveurs peuls.

Une méharée au départ d'Hombori

La région d'Hombori se prête à merveille à une randonnée chamelière. Relier le campement de Kobokiré à la Main de Fatima est une excursion qui peut se faire dans la journée.

LES ÉLÉPHANTS DU GOURMA

Peu connue, la **réserve du Gourma** regroupe l'une des plus grandes populations d'éléphants d'Afrique de l'Ouest. Elle est classée réserve naturelle depuis une quarantaine d'années. Situé entre le fleuve Niger et la frontière du Burkina Faso, le Gourma couvre une superficie d'environ 85 000 km^2, mais les éléphants évoluent sur une surface d'environ 12 000 km^2.

L'importance des éléphants du Gourma est capitale, d'un point de vue écologique, car c'est l'ultime population ayant réussi à s'adapter en zone sahélienne. La faible pluviométrie de la région aurait dû repousser définitivement ces pachydermes vers le sud; bon nombre d'autres espèces ont d'ailleurs déjà migré. Pourtant, les éléphants du Gourma se sont adaptés aux contraintes du climat. Ils réalisent un circuit de transhumance, réglé sur l'alternance des saisons. En période sèche, de février à juin, ils se regroupent autour des points d'eau de la plaine du Gourma, approximativement entre les villages de Gossi, Benzéma, Boni et Hombori. Dès les premières pluies, ils entament leur migration vers le sud et le Burkina, qui leur offre non seulement beaucoup plus de points d'eau, mais également un couvert végétal plus riche.

Les derniers comptages officiels faisaient état, en 1998, d'une population de quatre cent quatre-vingt-treize individus, dont soixante-six jeunes. Cette population se chiffrait à sept cents en 1997. A l'heure actuelle, les villageois affirment que le nombre d'éléphants est en train d'augmenter. Mais il s'agit peut-être d'une modification de leur parcours de transhumance, conséquence de l'assèchement des points d'eau. D'autre part, les éléphants, en se concentrant, donneraient l'impression d'être plus nombreux...

L'observation d'une population d'éléphants dans son biotope est quelque chose de grandiose. Pour cela, il convient de trouver le bon guide. C'est à Hombori ou à In Adiatafane que l'on trouve les vrais pisteurs.

- **Au nord de la route nationale 16:** de début décembre et à fin mai, les éléphants empruntent à peu près l'itinéraire mare de Gossi – In Adiatafane – Benzéma. Depuis quelques années, il est rare de pouvoir les observer à la

mare de Gossi. En janvier et en février, on peut les rencontrer vers les bas-fonds de Dimamou, Kiloual ou Banta, situés au nord-ouest d'Hombori. Si l'hivernage précédent n'a pas suffisamment rempli les mares, la population migre plus rapidement au nord, vers In Adiatafane et Benzéma.

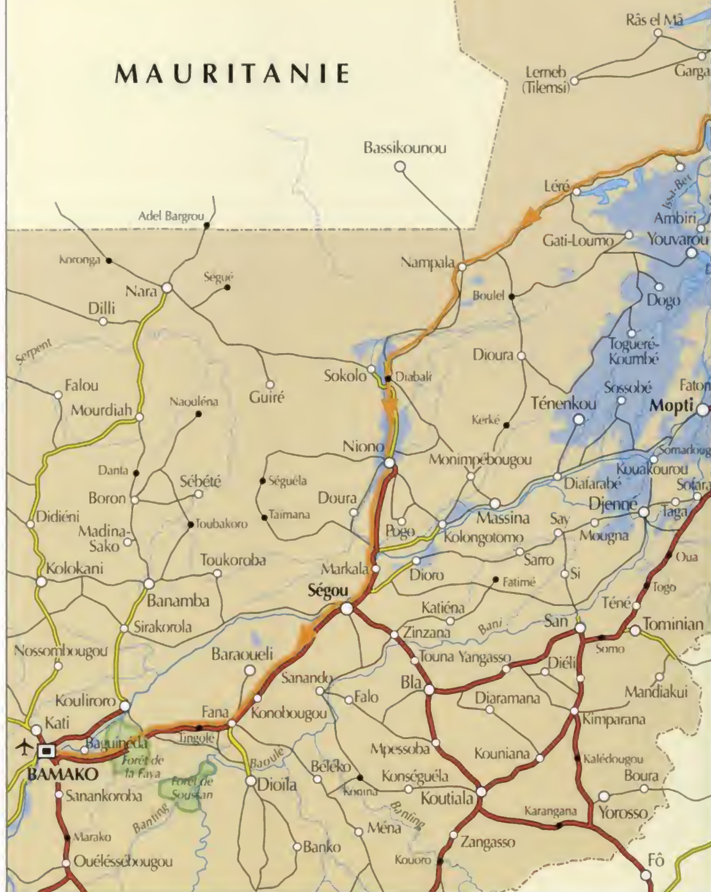
- **Au sud de la route nationale 16:** dès début juin, les éléphants quittent la mare de Benzéma pour les environs de Boni, où ils vont passer l'hivernage. Ils traversent la route nationale à peu près dans l'axe de la brousse de M'Bouli et de la mare de Kori. Leur entrée sur le territoire de la commune de Boni se fait par l'unique passage possible, d'une largeur de 1,6 km, entre les monts de Momni et Eta Boni. C'est ici que l'on a le plus de chance de les observer, car la végétation est clairsemée.

Depuis Hombori, un ruban d'asphalte rectiligne mène à Gao. Le paysage est monotone et sans grand intérêt. Il permet néanmoins de mesurer l'ampleur de la désertification. Les villages qui, jadis, abritaient quelques familles, sont désormais pratiquement abandonnés.

Pages suivantes:
Dune rose de Koïma, près de Gao






CIRCUIT 3
Gao - Tombouctou - Bamako
MAURITANIE
Râs el Mâ
Lerneb (Tilemsi)
Bassikounou
Léré
Issa-Ber
Ambiri
Gati-Loumo
Youvarou
Adel Bargrou
Koronga
Nampala
Segué
Nara
Dilli
Boulel
Dogo
Serpent
Toguéré-Koumbé
Dioura
Sokolo
Diabali
Falou
Naouléna
Guiré
Sossobé
Mourdiah
Ténenkou
Mopti
Kerké
Niono
Monimpébougou
Danta
Sébété
Séguéla
Kouakourou
Boron
Doura
Diafarabé
Didiéni
Taimana
Massina
Djenné
Taga
Madina-Sako
Toubakoro
Pogo
Kolongotomo
Say
Mougna
Kolokani
Toukoroba
Markala
Dioro
Sarro
Si
Oua
Fatimé
Banamba
Ségou
Katiéna
Togo
Téné
Sirakorola
Zinzana
Bani
San
Tominian
Nossombougou
Baraoueli
Touna Yangasso
Somo
Sanando
Diéli
Koulikoro
Bla
Falo
Diaramana
Mandiakui
Kati
Fana
Konobougou
Kimparana
Tingolé
Baguineda
Mpessoba
Kouniana
Kalédougou
BAMAKO
Forêt de la Faya
Forêt de Soussan
Baoulé
Béléko
Konséguéla
Boura
Dioïla
Koutiala
Sanankoroba
Banting
Ména
Karangana
Yorosso
Marako
Banko
Zangasso
Ouéléssébougou
Kouoro
Fô


Almoustarat
Ti-n-Aguelhaj (Tangoutranat)
Bamba
Téméra
Bourem
Farach (Faguibine)
Tombouctou
Ber
Gourma-Rharous
Niger
Bintagoungou
Kabara
Mandiakoy
Agal
Ouinardene
Amakouladji
Danga
Goundam
Gao
Diré
Haribomo
Haibongo
Saréyamou
Tonka
Gossi
Bambara-Maoudé
In-Adiattafene
In-Tillit
Ngorkou
Korientzé
Hombori
Nidalo
Boré
Nyiminiama
Boumboum
Douentza
Boni
Douma
Dé
Kobou
Markoy
Kendié
Mondoro
Douna
Sanga
Falaise de Bandiagara
Madougou
Dinangourou
BURKINA FASO
Dioungani
Aribinda
Bankass
Koporokenité-Na
Djibo
Dori
Koro
Bay
Réserve de Bay
Tougan
Nouna
Dédougou
URKINA FASO
Légende
route goudronnée
piste bien entretenue
autres piste
rivière ou fleuve
région inondable
Ségou ville, chef-lieu
Katiéna petite ville
Kerké village
aéroport ou aérodrome
N
0 20 40 60 80 100 km

PARCOURS 3

GAO – TOMBOUCTOU – BAMAKO

GAO

Ancienne capitale des empires Songhaï, Gao, traversée par le méridien de Greenwich, semble somnoler dans l'attente d'une renaissance.

Les origines de Gao remontent à une communauté de Songhaï qui vivait en aval sur le fleuve, comptant des pêcheurs (les Sorko) et des chasseurs (les Gow); elle était gouvernée par un chef-prêtre. Au 6e siècle, les Sorko dominaient les autres ethnies. Un siècle plus tard, une autre dynastie, celle des Dia, s'imposa. Au moment de l'effondrement de l'empire du Ghana, le royaume Songhaï était encore en retrait de la grande histoire.

Gao vécut alors une époque de transition, jusqu'à l'arrivée au pouvoir, au 13e siècle, de la dynastie des Sonni, fondée par Ali Kolon. Il se proclama roi, prit le nom de Sonni, et libéra du joug malien la région du Songhaï située en aval de Gao. Mais la plus grande partie du pays, dont Gao, restait sous la domination de l'empire du Mali, alors à son apogée. Vers le milieu du 15e siècle, la décadence de cet empire était déjà bien avancée. C'est alors que Sonni Ali-Ber (1464-1492) fonda, à partir d'un petit royaume centré autour de Koukia, un Etat qui allait devenir le plus grand qu'ait connu l'Afrique occidentale médiévale: l'empire Songhaï. Sonni Ali-Ber se rendit maître de Tombouctou et de Djenné. Il étendit sa domination sur tout le cours moyen du Niger, et à sa mort – il se noya au retour d'une expédition en 1492 –, son empire éclipsait celui du Mali alors en plein déclin.

La dynastie des Askia succéda à celle des Sonni. C'est sous le règne de l'Askia Mohamed, que l'Empire songhaï connut son apogée. A cette époque glorieuse – aux 15e et 16e siècles –, Gao comptait plus 70 000 habitants. Protégée par les milliers de Touareg composant la garde saharienne de l'Askia, la ville, véritable port du désert, voyait alors affluer les caravanes de Fez, Alger, Tunis, Tripoli, Le Caire, qui venaient échanger des objets précieux contre le sel, l'or, l'ivoire et les esclaves. De cette période fabuleuse, Gao a conservé une grande richesse ethnique, dont les Arma (ou Rouma), descendants des artilleurs marocains du pacha Djouder qui prit la ville en 1591.

Depuis une quinzaine d'années, les problèmes d'insécurité ont sérieusement diminué le trafic automobile en provenance du nord. On n'entend plus à Gao les pétarades des véhicules d'occasion qui terminaient ici leur course après avoir traversé le Sahara. Cette activité – plus ou moins florissante pour ceux qui la pratiquaient à

l'époque – présentait l'avantage d'injecter régulièrement du sang neuf à la ville, qui tirait largement parti de cette économie pour le moins informelle.

Aujourd'hui, Gao est plutôt devenue le lieu de rassemblement de tous les prétendants à l'émigration clandestine vers les pays d'Afrique du Nord, et la Libye en particulier. Juste retour de l'histoire sans doute. Le soir, dans les quelques bars sombres de la ville résonnent encore des histoires de camions égarés dans l'immensité du Tanezrouft ou du Tamesna, avec à leur bord des

La Légende des Origines des Rois du Songhaï

Mahmoud Kâti ben El Hadj El-Moutaouakkel Kâti, rédacteur du très célèbre *Tarikh El-Fettach,* raconte ainsi l'origine des rois du Songhaï:

« Il y eut jadis deux femmes, toutes deux descendantes par leur mère de Djabir ben Abdallah El-Ansari, un compagnon de Mahomet. Un jour, alors qu'elles avaient quitté la ville de Médine pour gagner leur jardin, elles éprouvèrent une soif intense. L'une d'elles envoya son fils à peine pubère chercher de l'eau. Quand le jeune garçon revint au jardin avec le précieux liquide, sa tante lui demanda de boire la première, mais celui-ci refusa, arguant qu'il était de son devoir de faire boire sa mère d'abord. Lorsqu'il arriva près de sa mère, celle-ci lui demanda: « As-tu donné à boire à ta tante? » Le garçon répondit par la négative; sa mère refusa alors l'eau qu'il lui tendait, pour manifester son mécontentement. Le ton monta et le jeune garçon s'enfuit dans le désert.

Prise de remords, la tante se mit à la poursuite de son neveu, mais elle perdit sa trace et s'égara. Elle fut recueillie par des chrétiens, resta quelques années avec eux, puis donna naissance à une fille et épousa le père, qui était un forgeron. La naissance d'un fils vint renforcer leur union. La fille aînée grandit, et épousa à son tour un forgeron auquel elle donna un fils. Quand les deux garçons (celui de la tante et celui de sa fille) furent grands, ils apprirent l'histoire par laquelle ils étaient venus au monde. Ils entreprirent alors un long voyage vers les rives du Niger, au Soudan, où ils arrivèrent dans un piteux états. A Koukyia, ils découvrirent avec stupéfaction que les villageois n'avaient d'autre souverain qu'un grand poisson (en fait un lamentin), qui se montrait à eux vers le milieu de la matinée et tenait audience jusqu'à midi. Lorsque les deux jeunes parvinrent enfin à retrouver leur cousin, l'un d'eux lui dit: « Je vais te fabriquer quelque chose avec lequel tu tueras ce poisson, et cela te permettra de régner sur le peuple de Gao. » Il mit sa promesse à exécution et le cousin qui avait fuit Médine pour se réfugier au désert put enfin devenir roi du pays et être respecté de tous. »

dizaines de «boat-people» du désert, candidats au grand voyage vers le Nord et le pays des Blancs.

Gao cultive l'indolence comme une parure à l'âpreté de son climat. La ville offre à tous vents ses rues larges, envahies par le sable et la poussière, le long desquelles s'enchevêtrent constructions en banco et cases faites de tressage de palmier doum. Les Touareg enturbannés dans leur *tiguilmoust*, long tissu blanc ou teinté à l'indigo, à l'allure fière et au port altier, regroupés à l'écart de la ville dans leur habitat traditionnel, croisent les Songhaï qui ont, jadis, donné ses lettres de noblesse à la cité, et qui vivent aujourd'hui presque exclusivement de la pêche.

Si la ville sombre peu à peu dans l'oubli, elle n'en demeure pas moins un point de départ intéressant pour les amoureux du désert.

En bateau

Le port se situe en plein centre-ville, et des liaisons régulières avec Koulikoro et les autres villes situées en amont du fleuve, tels que Ségou, Mopti ou Tombouctou, sont assurées en période de crues à partir d'août jusqu'à fin novembre, voire décembre si le niveau du fleuve le permet.

Depuis Tombouctou, des pinasses circulent de façon régulière sur une période plus longue, selon la profondeur du fleuve. Il faut compter en moyenne une semaine de navigation depuis Koulikoro, et deux jours depuis Tombouctou, si la pinasse ne perd pas trop de temps aux escales de Bamba et Bourem.

COMANAV, embarcadère et bureau, à l'arrière du grand marché des femmes.

Par la route

Au départ de la gare routière, plusieurs catégories de véhicules desservent diverses destinations :

- des grands bus assurent la liaison régulière vers Bamako et toutes les villes situées sur le trajet : Hombori, Douenza, Mopti, San, Bla et Ségou ;
- des minibus, les «trente-cinq», tirant leur nom du nombre de passagers (assis) qu'ils peuvent transporter, relient Gao à Hombori et à Mopti. On les prend à la gare routière des grands bus ;
- des taxis-brousse tout-terrain desservent les villes d'Asongo, Ménaka, Bourem, Kidal et Tombouctou.

Gare routière des grands bus, place de l'Indépendance, dans le centre-ville.

Des camions assurent également la liaison avec Tamanrasset, en Algérie, et avec la Libye. Bien se renseigner sur l'itinéraire avant le départ, car un certain nombre de camionneurs rentrent en Algérie sans se présenter à la douane, ce qui crée des problèmes à l'arrivée à Tamanrasset ou à Adrar. Ces moyens de transport appartiennent généralement à des privés, souvent des commerçants. Les prix ne sont pas fixes et il convient de s'entendre avant le départ.


Tempête de sable sur Gao, précédant l'arrivée de la pluie

Adresses utiles

Hôpital régional : tél. 282 02 54 et 282 02 29

BNDA, place de l'Indépendance, à côté de la gare routière, tél. 282 03 82. Cette banque accepte les chèques de voyage.

BDM, à côté du marché des femmes, et juste en face la quincaillerie générale, tél. 282 02 14.

Agence de voyages **Sahara Passion**, Hiba Ag Mohamed, BP 44, Gao, Mali, tél./fax (223) 282 01 87, sos-voyages@bluewin.ch

Se loger

Campement-hôtel **Sahara Passion**, tél./fax 282 01 87 ; 12 chambres avec ou sans climatisation. Camping possible. Restaurant. Le propriétaire organise également des circuits dans les environs.

Hôtel de l'Atlantide, tél. 282 01 30 ; 30 chambres dont 16 climatisées. Restaurant. L'hôtel a été rénové en 2000.

Camping Bangon (chez Hawa). Un campement tenu par une association de femmes, situé dans le 7e quartier. Bonne cuisine.

Campement **Chez Yarga**, à la sortie de la ville sur la route du bac ; 13 chambres (capacité totale de 60 personnes). Camping possible. Restaurant sur

commande, avec bonne cuisine traditionnelle. Douches et sanitaires. Parking clos et gardé. Un cadre agréable et reposant pour qui s'accommode d'un hébergement « à l'africaine ».

VIVRE L'AFRIQUE CHEZ YARGA

Aldiouma Yarga, de père gourmantché et de mère peule, a posé son sac à Gao en 1956. Originaire de Fada N'Gourma, au Burkina Faso (l'ex-Haute-Volta), ce personnage haut en couleur, au caractère bien trempé et au parler franc, coule désormais des jours paisibles dans le petit campement qu'il a monté un peu en retrait de la ville, sur les bords du fleuve. En compagnie de ses femmes et de ses vingt-sept enfants, il propose aux touristes de passage (trop peu nombreux à son goût) un hébergement typiquement africain.

Dans une ambiance familiale authentique, entre une chique et une noix de kola, il aime conter aux étrangers les histoires merveilleuses – et parfois tragiques – qui font le quotidien de la ville depuis qu'il y vit. Revendiquant avec énergie son identité africaine, il refuse la télévision et s'étonne toujours du peu de temps que les touristes consacrent à la visite de « sa ville ». De bon conseil, il est l'interlocuteur idéal pour qui souhaite mettre sur pied une expédition en pirogue sur le fleuve.

Se restaurer

Le Songhaï, juste à côté de l'hôtel de l'Atlantide. Bien situé et prix corrects.

La Source du Nord, près de l'hôtel de l'Atlantide, tél. 282 03 72. Cuisine traditionnelle. Ce restaurant est toujours très animé, car il se trouve sur le passage des piétons qui vont en centre-ville.

Restaurant de l'Amitié, dans le 7e quartier, tél. 282 04 20. Sans doute l'un des restaurants les plus propres de la ville. Bon accueil, prix raisonnables.

À VOIR À GAO

Le tombeau des Askia

Edifié en 1495 par Mohamed Torodo – dit Askia Mohamed le Grand – au début de ce qui deviendra le règne des Askia et qui propulsera l'empire Songhaï à son apogée, cet ensemble architectural en banco comprend un tombeau pyramidal et une mosquée. Depuis sa construction, le bâtiment est recrépi tous les trois ans. La mosquée qui entoure le cénotaphe est divisée en deux parties, dont l'une est spécialement réservée aux femmes ménopausées, qui viennent y prier le vendredi. La partie réservée aux hommes est caractéristique des mosquées souda-

naises. La visite est autorisée aux non-musulmans, qui doivent se déchausser, comme dans toutes les mosquées. La vue depuis le sommet du tombeau est superbe et embrasse tout le fleuve jusqu'à la dune rose de Koïma où, devenu aveugle, l'Askia Mohamed mourut en 1538.

Le grand marché des femmes

Situé en plein centre-ville, non loin de l'embarcadère, c'est l'un des seuls marchés où se côtoient presque toutes les ethnies vivant du nomadisme ou du semi-nomadisme. Après un périple plus ou moins long en famille sur ou au bord du fleuve, éleveurs touareg ou peuls, cultivateurs songhaï, pêcheurs sorko et bozo, se retrouvent ici pour vendre leur production. Les marchands proposent également des légumes cultivés dans les jardins au bord du fleuve (laitues, carottes, poivrons, tomates) et, lorsque c'est la saison, des dattes en provenance des oasis du Touat, en Algérie. Dans ce marché, rien ne semble avoir changé depuis le temps où la ville étendait son autorité jusqu'aux frontières de la Mauritanie et de la Gambie. On y vend les mêmes épices – dont les fameux lichens, qui parfument les plats au sud du Sahara –, les mêmes feuilles de gombo qui servent à préparer le *fakohoye*, le riz, et le *bourgou*, fourrage pour les moutons.

Prévoir la visite du marché en début de matinée, lorsque l'activité est la plus intense, et que la chaleur est supportable.

Tombeau des Askia



Le quartier des cordonniers

Situé dans le grand marché des femmes, le hangar des cordonniers est le lieu où les Touareg confectionnent sacs et sandales.

Le quartier des bijoutiers

Il est situé derrière la mairie de Gao et l'on y trouve toute la production des forgerons touareg, dont le centre le plus renommé est la ville de Kidal, dans l'Adrar des Ifoghas. Les bijoux affichent la même symbolique qui figure sur les cuirs ou les tissages, comme par exemple le triangle isocèle avec la pointe en haut, qui représente la femme assise, ou le losange, à la fois symbole de l'homme et protection contre le mauvais œil.

Caractéristique de la région de l'Azawagh et de la zone Gao-Tombouctou, le *homaïssa* (qui vient de l'arabe *khemsa*, et signifie «cinq») est la version targuia de la célèbre «main de Fatima» protectrice. C'est un assemblage de cinq losanges, souvent confectionné en cuir et recouvert d'ivoire ou de coquille d'œuf d'autruche. Une version en métal est également proposée par les forgerons. Beaucoup de bijoux proviennent du Niger, la production des forgerons de l'Aïr étant remarquable.

Mais la principale production des forgerons de l'Adrar est celle des armes blanches. Armes de poings courbes ou droites, dagues et poignards, sont réalisés en acier, avec des manches en laiton incrustés de bois d'ébène; le fourreau en cuir traduit l'appartenance à un groupe bien précis.

Le marché Washington

Quand on demande aux habitants de Gao d'où vient le nom de ce marché, personne n'a d'explication précise à donner. On dit seulement: Washington, c'est l'Amérique et le modernisme, les vêtements, la consommation, le superflu... Financé en partie par la coopération canadienne, le marché Washington se présente sous la forme d'un bâtiment relativement austère. Bon nombre de cellules sont restées vides en raison du prix élevé du loyer.

On trouve ici, comme à Tombouctou, une grande majorité d'Arabes maures, qui proposent des couvertures, des vêtements, du sucre et du thé.

C'est également l'endroit où l'on peut se faire tailler sur mesure une gandoura ou une djellaba. Les tailleurs sont regroupés sous le même hangar, avec leurs vieilles machines à coudre. Ce qui domine ici, c'est l'économie de l'urgence, du rafistolage et de la récupération.

Le petit marché du Château

Comme son nom l'indique, il est situé dans le quartier du Château d'eau et a lieu le mardi. On y vend exclusivement de la viande et des «condiments».

Le Tagoulmoust



C'est un long turban, appelé « litham », ou « chèche » dans le Maghreb, que les Touareg nomment *tagoulmoust* en tamacheq. Le port du *tagoulmoust* joue un rôle fondamental dans la société targuia. La pudeur, mais aussi la crainte des esprits qui s'attaquent aux cheveux, expliquent vraisemblablement le port du voile chez les hommes. Le *tagoulmoust* permet de manifester aussi bien le respect que la familiarité envers autrui. Il est en somme un signe visible qui exprime le niveau de relation entre deux personnes.

Vers sa dix-huitième année, le jeune homme, quelle que soit sa condition sociale, reçoit son premier *tagoulmoust*; à partir de cet instant, il ne doit plus laisser son visage à découvert.

Pour un Targui, il est tout aussi déshonorant de ne pas porter son chèche que de ne pas porter de pantalon. Le fameux voile teint à l'indigo (l'*alesho*), composé de trente ou quarante bandes de tissu et qui peut mesurer jusqu'à 15 m de longueur, est la fierté du Targui. Neuf, il brille comme du papier carbone, mais l'usage atténue son éclat et amollit sa texture. Il est fabriqué par des tisserands et des teinturiers de Kôrâ. Avec la transpiration, l'indigo déteint sur la peau et c'est pourquoi les Touareg portant l'*alesho* sont appelés « hommes bleus ».





Marchands de bois à Gao

Le musée du Sahel

Ce musée ouvre ses portes tous les après-midi. Il est tout petit, mais très instructif sur la culture songhaï, souvent méconnue. Le musée se présente sous forme d'une exposition de personnages mis en scène dans des situations de la vie quotidienne, d'hier à aujourd'hui. On y apprend beaucoup sur les méthodes de chasse et de pêche songhaï, la capture de l'hippopotame, du crocodile ou du lamentin.

Le centre artisanal

Situé dans le quartier du Château, le centre artisanal a pris place dans un bâtiment à l'architecture stalinienne, sans âme, et encerclant une cour. Dans les cellules, forgerons et cordonniers exposent leur travail, auquel s'ajoutent quelques bijoux fabriqués au Niger. La qualité de la production est très moyenne au regard de ce que l'on peut trouver au Niger notamment. Les bijoux en argent à 925 sont rares, contrairement à ce qu'affirment les marchands, et le plus souvent, ils contiennent beaucoup de nickel... La coutellerie est nettement plus intéressante, car elle témoigne d'un réel savoir-faire.

Les jardins du quartier de Guidra

A la sortie de la ville, sur la route qui mène au bac, s'alignent le long du fleuve les jardins potagers de Guidra. Si l'emploi de vieux pots à peinture a remplacé

au fil du temps celui de la calebasse, il est toujours aussi intéressant d'assister, en fin de journée, aux va-et-vient des arroseurs de salades, qui vont puiser l'eau dans le fleuve. L'entretien des jardins maraîchers fait l'objet d'une attention particulière imposée par les conditions climatiques.

Promenade en pirogue

Très agréable, surtout en période de fortes chaleurs, une excursion sur le fleuve permet en outre d'en apprécier l'immensité. Elle peut être effectuée en pinasse ou en pirogue, selon le confort désiré.

On trouve des piroguiers sur la plage située à côté de l'abattoir. De là, plusieurs excursions peuvent être envisagées: les îles de Wabaria, l'île de Petit Boulgoundié, la dune rose de Koïma, ou les jardins le long du fleuve.

Les îles de Wabaria

Dans les parages du bac, cette promenade en pirogue d'environ deux heures aller et retour est plus agréable l'après-midi. Elle commence par longer les jardins qui bordent le fleuve; puis, à la faveur des bourgoutières qui jouent ici le rôle de brise-lames, le piroguier laisse glisser son esquif jusqu'à l'île de Wabaria, où les jeunes de la région se réunissent pour fêter la Saint-Sylvestre. En fonction de la période l'année, l'île, qui est très proche de la route du bac, est plus ou moins propre.

En face, une autre île, dominée par une construction en banco, possède une belle plage de sable fin. Cette balade rafraîchissante permet d'aller à la rencontre des pêcheurs et d'observer l'avifaune, composée principalement de hérons, d'ibis, de bécassines, d'aigrettes, de vanneaux, de cormorans et de martins-pêcheurs.

L'île de Petit Boulgoundié

En face des abattoirs de la ville, au beau milieu du fleuve, l'île du Petit Boulgoundié est accessible en pigogue par une traversée d'un quart d'heure. La visite de cet îlot permet d'apprécier le mode de vie traditionnel dans un campement de pêcheurs songhaï. Sur la rive sud, une ancienne pirogue est venue s'échouer; on remarquera ses flancs taillés grossièrement à l'erminette et rejointoyés à l'aide de joncs tressés. Ici, point d'enfants quémandant des stylos, et on ne réclame pas d'argent pour se faire prendre en photo. Il en va de la responsabilité des visiteurs de conserver intacte l'authenticité de ce lieu, en respectant l'intimité des habitants et en ne distribuant rien, particulièrement aux enfants, même si cela part d'une bonne intention.

La dune rose de Koïma

Située sur la rive du Gourma, à l'opposé de la ville, la dune rose de Koïma, haute d'une soixantaine de mètres et dominant le fleuve, est, selon la tradition

orale, située à l'emplacement initial où les Sorko fondèrent Gao. Par la suite, c'est à cet endroit que les Askia fixèrent leur flotte de pinasses. La croyance dit que la dune de Koïma est le lieu d'un aréopage nocturne de grands magiciens venant des quatre coins du monde.

Il faut compter une heure et demie pour faire l'aller-retour, si l'on envisage de gravir la dune jusqu'au sommet.

Les jardins le long du fleuve

Si l'on ne dispose que de peu de temps, une courte balade consiste à longer les berges du fleuve au niveau des jardins. Parfois les habitants y font leur toilette, aussi on évitera les photographies dans cette gigantesque salle de bain en plein air... Moins romantique, la vision des sacs en plastiques et autres détritus flottants parmi le *bourgou* permet de mesurer le désastre écologique qui menace si rien n'est entrepris pour endiguer la pollution croissante...

L'atelier des Somono

Des bateliers somono, qui sont en quelque sorte les forgerons des Bozo, ont installé un petit atelier dans le quartier des jardins de Guindra, en bordure du fleuve. Sous un hangar de branchages qui les protège du soleil, les artisans forgent les clous dont ils ont besoin, puis scient et assemblent les planches des embarcations qu'ils fabriquent. On peut y aller en pirogue ; ce n'est pas très loin de l'embarcadère situé à côté de l'abattoir.

À VOIR DANS LA RÉGION DE GAO

L'ancienne cité de Sané

Au début du 11e siècle, la dynastie des Dia transféra sa capitale de Koukia (petite île du fleuve Niger, en aval de la ville actuelle d'Asongo) à Sané, ce qui permit le regroupement du peuple songhaï, composé des Galibi (cultivateurs), des Sorko (pêcheurs) et des Gaw (chasseurs).

De la cité de Sané, presque disparue sous le sable, il ne reste que quelques assemblages circulaires de pierres au ras du sol, à peine visibles, qui n'intéresseront que les spécialistes. Les stèles qui jadis ornaient les tombes ont été transférées vers Bamako il y a bien longtemps.

Le marché de Tacharane

Le marché de Tacharane, situé à une vingtaine de kilomètres de Gao en aval du fleuve, a lieu tous les vendredis. C'est un marché très animé, qui regroupe des cultivateurs, des pêcheurs et des éleveurs. On peut s'y rendre en pinasse depuis l'embarcadère de Gao.

Les girafes de l'Azawagh

La région d'Asongo, située au bord du fleuve, à 90 km en aval Gao, abrite la plus grande colonie de girafes de l'Ouest africain. Peu connu et pourtant très accessible, ce périmètre, qui débute après le village de Tacharane et se termine à mi-chemin entre Asongo et Ménaka, représente un mariage très réussi entre le sable et la verdure.

Pour trouver les girafes, c'est un peu comme pour les éléphants du Gourma : il faut questionner les villageois au fur et à mesure qu'on progresse sur la piste. A l'instar de la plupart des grands mammifères, c'est en fin de journée que les girafes se montrent.

Les hippopotames de Dama Guindé

Quand on pense à Gao, on pense chameau, et rarement hippo... Il est cependant possible – et passionnant – de partir en expédition observer des hippopotames. On choisira de préférence la pirogue qui, étant basse sur l'eau, permet une approche silencieuse, plutôt que la pinasse, beaucoup moins discrète. C'est en fin de journée, quand les hippopotames regagnent les berges pour profiter des dernières caresses du soleil, que l'observateur aura le plus de chances de les voir.

Le choix d'un bon guide est primordial. Un pêcheur du village de Dama Guindé, Abderamane Farka, remplit pleinement cette fonction. Il connaît bien

Hippopotames près de Bourem



les habitudes de ces animaux débonnaires – qui n'en sont pas moins féroces quand ils se sentent menacés. Les pêcheurs savent tirer parti de la présence du *bourgou*, cette graminée qui flotte à la surface, et s'en servir de brise-lames et de camouflage, afin de favoriser l'approche.

Pour organiser une excursion depuis Gao, s'adresser à Yarga ou à son fils Djibril, ils se chargeront de louer voiture, pirogue ou pinasse, et assureront l'accompagnement sur le site.

Observation de l'avifaune

Le fleuve en aval de Gao abrite de nombreuses espèces d'oiseaux, représentant toute l'avifaune de la région: martins-pêcheurs, flamands, migrateurs, etc.

Mais le spectacle le plus saisissant est sans nul doute celui de l'aigle pêcheur plongeant pour saisir une proie. L'observation se fait à bord des pirogues. On aura pris soin de s'habiller de couleurs neutres afin de ne pas attirer l'attention des oiseaux.

La pêche au poisson-chien

Les amateurs de pêche sportiveseront comblés dans la région de Gao: le fleuve est resté très sauvage et permet de belles prises, tel le poisson-chien (perche du Nil). Pour organiser une partie de pêche, s'adresser aux pêcheurs sorko des villages environnants.

Randonnée chamelière depuis Gao

Les environs proches de Gao ne sont pas spécialement propices à une méharée, le paysage étant relativement plat et dénudé. Il vaut donc mieux gagner la petite ville de **Djébok**, située à environ 35 km à l'est de Gao. Tous les lundis, un marché rassemble les communautés targuia et peule des environs. De Djébok, plusieurs méharées peuvent être organisées pour aller à la rencontre des populations touareg qui campent dans les parages.

Au nord de Gao, la piste longe le fleuve Niger jusqu'à **Bourem**. Plus loin, le village de **Kidal** est un poste militaire, isolé dans une région désolée, ce qui explique qu'on y a installé un centre pénitentiaire à la sinistre réputation. Ce poste contrôle les frontières avec l'Algérie et le Niger. Kidal est aussi un site archéologique intéressant (voir page 259). Plus au nord, à **Aguelhok**, vivent des Touareg et des Noirs métissés dont l'hospitalité est réputée. Les postes de douane et de police maliens contrôlant le passage de la frontière avec l'Algérie sont installés dans la petite palmeraie de **Tessalit** (voir page 261).

L'ADRAR DES IFOGHAS

L'Adrar des Ifoghas (*Adrar* en berbère signifie « montagne ») est un massif d'une altitude moyenne de 800 m, limité au nord par le Tanezrouft, « pays de la soif ». A l'ouest, il est bordé par la vallée fossile du Tilemsi, ancien lit du Niger oriental où passe la piste qui relie, par Tessalit, Gao à Bordj Mokhtar, poste-frontière algérien. Ce passage fut, pendant des millénaires, l'un des itinéraires transsahariens les plus fréquentés. L'Adrar des Ifoghas est en effet un haut lieu de l'histoire des civilisations sahariennes. Ses vallées, autrefois fertiles et arrosées par des fleuves pérennes, ont constitué la voie de pénétration naturelle des tribus berbères de l'Afrique méditerranéenne. C'est là que se croisaient toutes les pistes entre le Maghreb et le Soudan, et les caravanes allaient et venaient du Maroc, du Touat algérien, de la Tunisie, de la Libye, de l'Egypte, de Gao, d'Agadez, du Ghana, du Bornou, des mines de sel de Teghaza et, plus tard, de Taoudenni.

L'Adrar des Ifoghas, par sa beauté abrupte faite de sable et de roche noire, par sa richesse archéologique – c'est là que Théodore Monod découvrit l'« homme d'Asselar » en 1927 –, par ses magnifiques peintures et gravures rupestres datant de cinq à six millénaires (dont certaines restent encore à découvrir), est certainement l'une des régions les plus belles et les plus sauvages du Sahara.

Les temps préhistoriques

Le territoire de l'actuel Mali est parsemé de vestiges attestant de son peuplement ancien. Les massifs montagneux du Sahara furent des refuges naturels contre les agressions humaines ou climatiques ; l'Adrar des Ifoghas et les vallées de l'oued Tilemsi en sont de bons exemples. A Asselar, on a trouvé un squelette datant du néolithique. Des gravures rupestres, en particulier à Tin Zaouatine, représentent les bovidés que les pasteurs nomades menaient à la période préhistorique. Dans la vallée du Tilemsi, des pêcheurs ont laissé des haches en pierre polie, des fragments de poterie et des harpons en os.

L'actuelle dépression de l'Azaouad était alors certainement une véritable mer intérieure. Des recherches récentes ont confirmé que les zones sahélienne et saharienne ont connu deux phases humides, situées entre le 9e et le 3e millénaire avant J.-C. C'est sans doute sur ces rives, dans des régions soumises à une crue annuelle, que l'agriculture a débuté. La partie sud fut ensuite une zone de transition entre l'est et l'ouest, où l'on trouvait des agglomérations de chasseurs-pêcheurs. La toute dernière phase d'assèchement du Sahara, de 500 ans avant à 1000 ans après J.-C., est l'époque où les Garamantes firent des incursions jusqu'à Gao. Les migrations répétées et les échanges entre populations à travers le Sahara rendent délicate la détermination des origines des peuples actuels du Mali. Avant l'ère chrétienne, des Noirs appelés Bafour vivaient dans la vallée du Niger et dans le Hodh (ou Ouagadou, pays des troupeaux, situé au sud-est de l'actuelle Mauritanie).

Puis arrivèrent des Sémites venus du nord-est, des Berbères Zénaga, des Garamantes. Les groupes ethniques actuels sont issus de ces métissages entre Noirs autochtones et Blancs méditerranéens. A l'aube de notre ère, le delta intérieur du fleuve était déjà au cœur des échanges entre savane et désert, et des cités commençaient à s'y développer, comme Djené-Djéno, qui connut une extension rapide au début de notre ère, de par sa position stratégique liant voies fluviales et pistes caravanières.

Tadmekka, cité médiévale des Touareg Es Souk

Dans l'Adrar, à différents endroits, se trouvent des vestiges de villes anciennes, dont la plus importante, Es Souk (ou Tadmekka), devait être une étape sur la ligne caravanière entre la Tunisie et l'empire du Ghana, à partir du 7e siècle. On pense que cette cité a été fondée par les Touareg du Hoggar (Algérie), et que la tribu Ifoghas, émigrée dans le Tassili des Ajjer, en est originaire. Tadmekka fut, jusqu'au 14e siècle, une localité importante, avant de devenir un simple point de passage pour les commerçants arrivant ou partant vers l'Orient. On y échangeait de l'or, des esclaves, des tissus, des céréales, et certainement d'autres choses encore.

Ce sont les Touareg Ioulliminden qui détruisirent la ville en 1640, poussant la plupart des Touareg de Tadmekka à émigrer vers la boucle du Niger ou vers l'Algérie. Quelques-uns sont restés dans l'Adrar des Ifoghas pour y pratiquer l'élevage.

Les Touareg Kel Ifoghas

Ce sont des éleveurs de chameaux, de chèvres et de moutons, qui nomadisent dans les vallées du sud-ouest de l'Adrar. Ne pouvant concurrencer les pasteurs des rives du fleuve Niger, au sud, ils ont orienté leur activité commerciale vers le Touat et le Tidikelt algériens, où ils échangeaient principalement du bétail contre des dattes.

LES ENFANTS TOUAREG

Les garçons comme les filles ont souvent le crâne rasé, où seule une natte, une crête ou une mèche subsiste. Les Touareg, animistes à l'origine, comme la plupart des Africains, croient aux esprits.

C'est pour éviter que les *djénoun* (au singulier: *djinn*, mauvais génie) ne se glissent dans la chevelure de leurs enfants que les femmes touareg leur rasent la tête. Elles laissent toutefois une prise possible, au cas où ils viendraient à mourir, pour que les anges puissent les attraper et les emmener au ciel. Pour se protéger des *djénoun*, les enfants, même très jeunes, portent de nombreux gris-gris autour du cou.



Campement targui près de Gao

Les Kel Ifoghas, contrairement à nombre de Touareg superficiellement islamisés, sont connus pour être des musulmans très pieux. Et de leur passé troublé, qui a vu l'Adrar des Ifoghas être l'enjeu de conquêtes incessantes entre Maures, Touareg et Songhaï, ils ont gardé un tempérament réputé belliqueux. Autre particularité d'importance : chez eux, les droits héréditaires se transmettent de père en fils, et non par les femmes, comme chez les Touareg du Hoggar.

TOURISME DANS LES IFOGHAS

Longtemps fermé au tourisme pour des raisons de sécurité, l'Adrar des Ifoghas s'ouvre aujourd'hui au tourisme. C'est l'une des régions les plus « sauvages » du Sahara. C'est également, avec l'Ahaggar en Algérie, l'un des berceaux de la culture Kel Tamacheq.

KIDAL

Capitale régionale, la ville elle-même ne présente pas un grand intérêt, mais c'est un point de passage obligé pour qui veut se rendre en excursion dans la région. On s'attardera néanmoins au marché des dromadaires et au centre artisanal où, comme dans tout le pays targui, de superbes bijoux en argent sont réalisés par les forgerons.

Se loger et se restaurer à Kidal

Hôtel Krutel, situé près de la mairie à l'entrée de la ville en venant de Gao. Il compte 9 chambres dont trois climatisées. Tél. 287 00 90 et 608 94 04.

Le campement **Les Dattiers** situé non loin de la Banque Malienne de Solidarité à Etambar. Il offre 10 chambres dont 2 climatisées. Tél. 287 00 36 et 608 21 89. Cuisine africaine et européenne.

Le restaurant **Chez Bayen** est le plus important et est situé dans le premier marché non loin du camp des gardes et de la radio Tisdas.

Le restaurant **Gite Amazar** est tenu de façon saisonnière par une Française; il est situé à Etambar-Est.

Pour visiter les environs...

Note importante: Pour visiter la région, il est indispensable de faire appel à une agence basée à Kidal, ayant pignon sur rue, compétente, et connaissant parfaitement la région. Il y va de votre sécurité: l'extrême-nord (frontière algéro-malienne) demeure une région de transit pour les contrebandiers et autres trafiquants!

Une adresse:
Affala Voyages Initiatives
Direction: Cheikh Ag-Baye
BP 09 Kidal, Mali
tél. 00 223 287 00 92 et 287 01 51, portable 00 223 608 32 94,
tél. sat. 00 88216 5065 00 53, internet: www.affala.com

QUELQUES SITES REMARQUABLES DE L'ADRAR DES IFOGHAS

Tigharghar, au milieu de la forteresse naturelle de Tegharghar se trouve une série de sources dont la plus importante est Tiyinen. Une espèce menacée de singes vit dans les alentours depuis des temps immémoriaux. C'est le cadre de vie des derniers mouflons de montagne du désert. Non loin de là, à Tinfissa, une légende prétend que l'histoire «des sept dormants» de la sourate *Elkhaf* s'est déroulée en ce lieu. Les vestiges d'un village et une grotte fermée par une dalle de pierre qui résiste aux efforts humains témoignent en faveur de cette histoire.

In Ounfassen, ou «la rivière hantée qui respire» en tamacheq, présente dans sa partie nord-ouest une forêt pétrifiée qui couvre vingt kilomètres sur dix. Certains troncs d'arbres dépassent deux mètres de diamètre et vingt de long. Sur la route d'In Ounfassen on rencontre des colonies de gazelles addax qui ont survécu au braconnage qui sévit dans la région. C'est le début du grand plateau désolé de Tamesna.

Essouk, de son ancien nom Tadamakat, est l'une des premières cités du pays targui. Fondée au Xe siècle, la ville, aujourd'hui en ruines, peut être considérée comme le berceau des Touareg du Mali et d'une partie de ceux du Niger. On y trouve la délimitation des différents quartiers, le cimetière et les tablettes d'identification. Le nom du résistant berbère Koceyla est lié à ce lieu. Récemment, des chercheurs y ont déterré des poteries contenant des bijoux en or.

Tamaradant est le site le plus connu de la région abritant des gravures rupestres. On y découvre, gravée, la grand faune éthiopienne, ainsi qu'une quantité de chevaux. Un fort construit en pierres, qui date de l'occupation ancienne du Sahara, domine les étendues d'arènes granitiques caractéristiques de la région. Situé au cœur des pâturages, il constitue un point d'observation sans égal. De nombreux campements touareg se trouvent dans les environs.

Tinzawaten est une oasis au milieu d'un paysage minéral montagneux, à la frontière de l'Algérie. Des jardins potagers bordent l'oued. On peut camper *Chez Rhissa,* qui dispose d'un restaurant et de chambres.

Tessalit est une oasis charmante située dans les premiers contreforts ouest de l'Adrar des Ifoghas. La population est très accueillante. Les potagers et les palmiers dattiers, nombreux, confèrent à ce lieu une allure de véritable paradis terrestre. Un petit campement a été aménagé par les Touareg de la ville.

LE GOURMA

Un pont permet aujourd'hui de traverser le fleuve à Gao. Il y a peu, la traversée se faisait au moyen d'un bac.

Passer du Haoussa (rive gauche) au Gourma (rive droite) a quelque chose de symbolique: on quitte le pays des «hommes bleus» pour celui des pasteurs peuls.

Après la traversée, la route surplombe quelques instants le fleuve avant de pénétrer dans une région au climat aride où nomadisent les peuples peuls.

La piste qui parcourt le Gourma est peu fréquentée, et il est prudent de ne pas s'y engager avec un seul véhicule.

Le Gourma se présente comme une nappe sablonneuse recouverte par un tapis de graminées hirsutes et parsemée d'épis de *tirza*, d'acacias, et d'autres essences du Sahel. Sur cet étrange plateau ondulé, couvert de sable ou de *fech-fech*, parfois entrecoupé de plages de latérite nue, les pistes ressemblent à autant de scarifications qui hachurent la plaine en tous sens.

Cette région, difficilement praticable pendant la saison de l'hivernage en raison de la présence de bas-fonds inondés, est peuplée par une nombreuse avifaune composée de pintades sauvages, de perdreaux, de calaos, de huppes, de tourterelles à lunettes, de pigeons, de rolliers et de merles métalliques, pour ne citer que les espèces les plus présentes. A l'approche du véhicule, des rats palmistes (qui ressemblent à nos écureuils) détalent à toute vitesse. La mare de Gossi, qui s'assèche petit à petit, n'offre pas d'intérêt particulier.



Fleuve Niger derrière la dune rose

Si l'on quitte Gao pour Gourma-Rharous en milieu de journée, il faut camper à mi-parcours. Un bivouac dans la savane n'a rien à envier à un bivouac dans le Sahara. A la nuit tombante, les bergers peuls regroupent leurs troupeaux, et, quand la nuit s'installe et que Vénus entreprend sa descente à l'horizon, ce sont autant de foyers qui s'allument dans les campements que d'étoiles dans le ciel.

GOURMA RHAROUS

Passage obligé des caravanes qui continuent leur route vers le sud, Gourma Rharous se présente comme une bourgade esseulée.

Depuis Gourma Rharous, deux solutions se présentent pour gagner Tombouctou. La première consiste à longer le fleuve côté sud, jusqu'à l'aplomb de Tombouctou, puis à emprunter le bac récemment mis en service. Mais cette solution n'est envisageable que si les eaux du fleuve ne sont pas trop hautes, sous peine de devoir faire demi-tour jusqu'à Gourma Rharous pour prendre la deuxième solution : traverser le fleuve au niveau de Gourma Rharous et filer sur Tombouctou en longeant la rive nord du fleuve.



A l'endroit où l'on prend le bac de Gourma Rharous, rien ne permet de dire qu'il s'agit bien d'un embarcadère. Ici, les tamaris remplacent les pins parasols, et le Niger prend l'apparence d'une véritable mer, offrant au yeux une onde émeraude caressée par le souffle de l'harmattan. Attendre le bac dans ces conditions n'est vraiment pas pénible. Le spectacle du fleuve se suffit à lui-même.

La traversée dure une heure. Il n'y a pas d'horaire fixe. Parfois, le bac reste à quai pendant plusieurs jours. Djibrila Maïga, le passeur, soupire: «Avant, ça comptait quatre véhicules sur le bac; maintenant, il est vieux, viens voir, ça prend l'eau; alors maintenant, ça compte trois véhicules seulement...» Et en effet, à chaque traversée, Djibrila confectionne une nouvelle gâchée de mortier pour panser les plaies de son gagne-pain. C'est tout juste si on ne voit pas le fond de l'eau par transparence, tant la tôle est corrodée!

La piste de Gourma Rharous jusqu'à Tombouctou par la rive nord peut toutefois être très ensablée, notamment dans les derniers kilomètres à l'approche de Tombouctou.

Pages suivantes:
Rêverie au bord du fleuve





LES GRANDS EXPLORATEURS : L'APPEL DE TOMBOUCTOU

Tombouctou est la ville mythique par excellence. Située à la limite du Sahara, elle attira aussi bien les conquérants africains comme Léon l'Africain, que les explorateurs européens tel que Mungo Park, Gordon Laing, René Caillié, Heinrich Barth, ou arabes, comme Ibn Batouta. Tous ont souligné le rôle économique et intellectuel de Tombouctou dans l'Ouest africain et le monde musulman.

La ville vécut successivement sous la domination mandingue (1275-1433), targuia (1433-1438), songhaï (1468-1591), marocaine (1591-1780), touareg à nouveau (1780-1826), peule (1826-1862), toucouleur (1863), targuia encore (1863-1893), et enfin française (1893-1960).

Ibn Batouta, voyageur infatigable (1304-1377)

Géographe et historien, Ibn Batouta est l'un des plus grands explorateurs de tous les temps. A vingt ans, il quitte son Maroc natal pour se rendre à La Mecque. Puis il traverse la mer Noire, visite la Turquie, l'Afghanistan et l'Inde, où il reste dix ans à la cour du sultan de Delhi. Il gagne ensuite Sumatra et Java, via Ceylan, avant de se rendre en Chine. En 1352, de retour à Tanger, il traverse le Sahara jusqu'à Niani. Il ne retournera à La Mecque que vingt-cinq ans plus tard, après avoir accompli, sur terre comme sur mer, un périple de plus de 50 000 km.

S'il est ébloui par les richesses de la capitale de l'empire du Mali, il est aussi choqué, pieux musulman qu'il est, par la liberté des mœurs. Après avoir séjourné huit mois à Niani, il gagne Tombouctou, où il confond le Niger avec le Nil. Il ne s'intéresse que succinctement à ce lieu qui deviendra une cité mythique, et poursuit sa route sur Gao.

De là, rappelé par son sultan, il regagne le Maroc, en 1355, en passant par l'Aïr, le Hoggar et le Touat. A son retour, il publie le récit de son voyage qui le rend célèbre. Il intitule le journal de son voyage au Soudan : *Cadeau fait aux observateurs traitant des curiosités offertes par les villes et des merveilles rencontrées dans les voyages*.

Léon l'Africain

Né à Grenade en 1483, Léon l'Africain, de son vrai nom al Hasan ibn Muhammad al Fasi, suit sa famille au Maroc après l'expulsion des Maures d'Espagne. Il grandit à Fès et y fait des études de lettres. En 1510, le souverain du Maroc l'envoie en mission à Tombouctou, dont Léon fait l'éloge dans ses rapports. Contrairement aux voyageurs arabes qui l'ont précédé, il constate que le Niger s'écoule vers l'ouest, et ne peut donc être un affluent du Nil. Quatre ans plus tard, il atteint Le Caire, après avoir séjourné à Djenné, Gao et Agadèz, et tra-

LA VILLE DE TOMBOUCTOU, VUE PAR LÉON L'AFRICAIN, EN 1513

« Les boutiques des tisserands de toiles de coton sont nombreuses. Les étoffes d'Europe parviennent aussi à Tombouctou, apportées par les marchands de Berberie. Les femmes de la ville ont encore la coutume de se voiler le visage, sauf les esclaves qui vendent toutes les choses que l'on mange. Les habitants sont fort riches, surtout les étrangers qui sont fixés dans le pays, si bien que le roi actuel a donné deux de ses filles en mariage à deux frères commerçants en raison de leur fortune. Il y a plusieurs puits d'eau douce à Tombouctou ; de plus, lors de la crue du Niger, l'eau arrive jusqu'à la ville par des canaux. Les grains et les bestiaux sont en très grande abondance, si bien que la consommation de lait et de beurre est considérable. Mais on manque beaucoup de sel, parce que celui-ci est apporté de Teghaza, qui est à environ 800 km de Tombouctou...

Il y a à Tombouctou de nombreux juges, docteurs et prêtres, tous bien appointés par le roi. Il honore grandement les lettres. On vend aussi beaucoup de manuscrits qui viennent de Berberie. On tire plus de bénéfice de cette vente que de tout le reste des marchandises... Au lieu de monnaie frappée, on emploie des morceaux d'or pur et, pour les achats minimes, des cauris, c'est-à-dire des coquillages apportés des îles Maldives dans l'océan Indien et dont quatre cents valent un ducat. »

versé le Bournou et le Darfour, région montagneuse à l'ouest du Soudan actuel. A son retour, il est capturé par des corsaires au large de Tripoli, et conduit à Rome, où il est alloué au pape Léon X. Celui-ci, après avoir eu connaissance de son parcours et de ses écrits, le garde auprès de lui. Il est baptisé de deux prénoms – Jean et Léon –, et initié à la langue italienne. Puis il publie le récit de ses voyages, dans un ouvrage intitulé *Description de l'Afrique*. C'est un témoignage essentiel sur cette partie du continent africain, et une somme de références qui fera beaucoup progresser la connaissance des Occidentaux chrétiens sur l'Afrique saharienne, jusqu'alors réservée aux seuls Arabes. Grâce à lui, une brèche s'ouvre dans le grand mystère et la confusion qui régnait jusqu'alors concernant l'intérieur de l'Afrique.

Alexander Gordon Laing

Le major Gordon Laing, treize mois après être parti de Tripoli, est le premier européen qui atteint Tombouctou, le 13 août 1826. Reçu par des notables et des lettrés, il peut consulter de nombreux manuscrits arabes et prendre des notes ; mais sa curiosité finit par agacer les intégristes musulmans. Il est assassiné sur le chemin du retour, à Araouane, par ses propres guides arabes.

Mungo Park et René Caillié

Deux garçons au tempérament bien trempé vont être les pionniers de l'exploration nigérienne.

L'un, **Mungo Park**, était un jeune médecin écossais. A 23 ans, quand il répondit à la toute nouvelle *African Association* de Londres, ce n'était pas un baroudeur. A l'opposé des «conquistadors», c'était un homme réfléchi. Sa curiosité et sa détermination le poussèrent d'abord vers la Gambie où il arriva en juin 1795. Il constitua une équipe réduite et entreprit de longer le fleuve Gambie vers l'est, dans l'espoir d'éclaircir le mystère qui pesait sur le cours du fleuve Niger. A cette époque en effet, les géographes nourrissaient les hypothèses les plus insensées à ce sujet: depuis Hérodote et les récits des explorateurs arabes, on avait vu le Niger couler dans un sens puis dans l'autre, on le supposait affluent du Nil, ou à l'origine d'un gigantesque lac à l'intérieur même du Sahara... L'enjeu était donc de taille pour la toute jeune société de géographie.



Au printemps 1797, après maintes péripéties, Mungo Park rentra en Angleterre. Deux ans plus tard, il publia *Travel in the Interior Districts of Africa*. Le succès de cet ouvrage fut sans précédent. La vision de Park était juste, sans fioritures et sans envolées lyriques. A la différence de ses prédécesseurs arabes, il brossait un tableau réaliste de l'Afrique et tordait le cou aux légendes. Au Sahara, qu'il connut à l'occasion d'un séjour forcé chez les Maures, il fut le premier à faire le distinguo entre une pratique radicale et modérée de l'islam. Il expliqua en outre que le désert n'était pas une épreuve insurmontable puisqu'il était parcouru au quotidien par les caravaniers.

Pour sa seconde aventure, Mungo Park fut subventionné par le gouvernement anglais qui lui assura une logistique conséquente. Cette fois, il ne s'agissait pas d'une simple mission de reconnaissance du cours du fleuve Niger: les Britanniques voulaient développer leur commerce à l'intérieur des terres. En avril 1805, il prit la tête d'un véritable bataillon, mais quelques semaines suffirent aux fièvres pour décimer la majeure partie de sa troupe. Sa seconde tentative échoua à quelques centaines de kilomètres du but: Mungo Park mourut noyé dans les rapides de Boussa.

Les explorateurs britanniques se succédèrent, et la Grande-Bretagne, alors première puissance économique et politique, multiplia les expéditions sur le continent africain.

A l'instar de Londres, Paris avait créé sa propre société de géographie, et annonça en 1824 qu'elle attribuerait un prix à quiconque fournirait des précisions sur Tombouctou et sa région.

Il n'en fallait pas plus à **René Caillié**, un provincial français de condition modeste, pour le motiver à partir. Le jeune homme avait perdu ses parents très tôt, et depuis quelques années, il ne vivait qu'à travers la lecture de récits de voyage. Tombouctou était devenue pour lui une obsession. Malgré deux tentatives infructueuses, qui l'obligèrent à rentrer en France pour cause de maladie, Caillié était fermement déterminé à percer le secret de la ville mystérieuse.



En 1823, à l'âge de 24 ans, faisant fi des mises en garde de ses aînés, il s'enfonça en pays maure pour y apprendre les coutumes et la langue arabes. Son objectif était clair: se faire passer pour un musulman afin de pouvoir pénétrer dans la ville sainte interdite aux chrétiens. Les dernières informations concernant la ville dataient du 16e siècle et émanaient des récits de Léon l'Africain. On y faisait l'éloge d'une ville aux toits d'or, possédant de nombreuses mosquées dans lesquelles étaient entreposés des manuscrits précieux.

Le 19 avril 1827, René Caillié quitta la côte guinéenne avec une petite caravane et pour tout bagage quelques vêtements, de la verroterie à troquer, une boussole et un parasol rouge. Bien qu'ayant étudié le Coran, pratiquant la prière, et connaissant quelques rudiments d'arabe, son teint pâlot et son grand nez étonnaient. Il se fit alors passer pour un ancien captif égyptien, enlevé par les troupes de Bonaparte et qui voulait regagner son pays.

A mesure qu'il progressait vers l'est, les fièvres, les infections et le scorbut l'affaiblirent sévèrement. A Djenné, il se joignit à une caravane de marchands en route pour Tombouctou par le fleuve et, le 20 avril 1828, il entra dans la ville. Ce fut pour lui une immense déception, Tombouctou n'était plus la cité fastueuse décrite dans les récits arabes! C'était une agglomération de maisons en banco, à moitié envahie par les sables, et qui ne vivait plus que du commerce du sel. Les Touareg étaient visiblement passés maîtres de la ville. Sur place, il apprit que le major Alexander Gordon Laing l'avait précédé de treize mois, et qu'il avait été assassiné sur le chemin du retour. Passablement inquiet, René Caillié décida d'écourter son séjour dans la ville sainte, et début mai, treize jours seulement après son arrivée, il reprenait la route du nord pour retourner en Europe. Au plus fort de la période chaude, il se joignit à une caravane maure et atteignit le Maroc au terme d'une traversée du Sahara qui dura deux mois.

Il débarqua enfin à Toulon en septembre 1828, et reçut les honneurs de la France. René Caillié, très affaiblit par les maladies contractées au cours de cette expédition, mourut de la tuberculose à l'âge de quarante ans.

Heinrich Barth, explorateur émérite

De 1850 à 1855, c'est au tour de l'Allemand Heinrich Barth, le plus grand explorateur de l'Ouest africain, de partir pour le Soudan. Il quitte Tripoli avec une expédition britannique ayant pour but d'étudier le pourtour du lac Tchad, mais se sépare de ses compagnons après avoir traversé le Fezzan et cartographié l'Aïr. Dès lors, il adopte le costume arabe et se fait appeler Abd El Krim. Après avoir parcouru le Soudan central et la région du Tchad, il décide d'obliquer vers l'ouest, contrairement aux instructions reçues. Il atteint les rives du Niger et, en septembre 1853, entre à Tombouctou. Il y séjourne six mois, sous la protection d'El Bekkaï, chef tolérant des Kounta, à qui il ne cache pas sa véritable identité. Mais Barth est régulièrement soumis à des menaces, et il doit parfois se réfugier dans des campements nomades, aux abords de la ville.

Sur Tombouctou et ses habitants, il confirme, et surtout complète les observations de Caillié, et commence à écrire l'histoire des Songhaï. En mai 1854, il reprend le chemin de Tripoli qu'il avait quitté quatre ans auparavant. Il y arrive épuisé, quinze mois plus tard, après un long périple par Gao, Sokoto, Kano, le lac Tchad, Bilma, Mourzouk. De retour en Angleterre, il consigne en cinq volumes son voyage et ses découvertes scientifiques et historiques.

Quantitativement et qualitativement, c'est une œuvre considérable, à la mesure des 20 000 km parcourus pendant cinq années. Ses croquis permettent de combler de grands vides sur la cartographie de l'époque. Véritable fondateur de l'étude scientifique des langues en Afrique, il fut un grand linguiste, expert en archéologie, en histoire, en botanique et en géographie, et possédait une remarquable finesse d'analyse, une endurance et un sens de l'humour à toute épreuve. Il sera considéré, à juste titre, comme le modèle de l'explorateur accompli.

Oscar Lenz

Il faut attendre juillet 1880 pour qu'Oscar Lenz, un voyageur autrichien, parti initialement pour une mission d'exploration de l'Atlas marocain fasse, à son tour, escale à Tombouctou. Il y est reçu avec bienveillance, se lie d'amitié avec des chefs touareg, et note les changements politiques et commerciaux intervenus depuis le passage de Barth. Il revient en Europe par le Sénégal, après avoir séjourné à Nioro et Médine. Son mérite est surtout d'avoir ouvert de nouvelles voies de communication, notamment de Tombouctou à Médine. Curieux de tout – et un brin romantique –, il a aussi laissé de magnifiques pages sur le Sahara.

Jeunes Touareg



TOMBOUCTOU

Contrairement aux autres villes du Soudan, Tombouctou s'est pratiquement toujours administrée elle-même. Réputée et souvent convoitée, cette ville, devenue mythique, a nourri l'imaginaire des Européens pendant plusieurs siècles.

De simple campement, Tombouctou devint, à partir du 12ᵉ siècle, une importante escale commerciale pour les caravanes de chameaux qui arrivaient du nord et dont les marchandises étaient ensuite chargées sur des pirogues pour être convoyées vers le sud. Attirés par ce site idéal, les commerçants de la riche Djenné s'y installèrent, apportant avec eux l'opulence et l'art de bâtir en briques. Tombouctou devint alors une véritable cité, et les marchands d'Oualata – au sud de la Mauritanie –, alors le plus grand marché de l'Ouest africain, s'y réfugièrent, chassés par la guerre.

La ville passa sous l'autorité de l'empire du Mali au 14ᵉ siècle, lorsque Kankou Moussa fit construire la mosquée de Djingareiber. La cité fut ensuite conquise par les Touareg, qui l'accablèrent d'impôts. Mais la grande prospérité revint sous la dynastie des Askia (1493-1591), période dorée, réputée pour « la solidité des institutions, la liberté politique, la pureté des mœurs, la sécurité des personnes et des biens, la clémence envers les pauvres et les étrangers, la courtoisie à l'égard des étudiants et des hommes de science » (*Tarikh el Fettach*).

A Tombouctou, tout est de poussière et de sable, tout prend rapidement la couleur de la terre, même si aujourd'hui on a entrepris de paver les rues pour les rendre plus propres... La première heure passée à Tombouctou est de loin la plus délicate à négocier: le sentiment de l'étranger pénétrant dans la ville est plus fort que dans toute autre ville du pays. Dans le labyrinthe des bâtisses en banco enchevêtrées et des rues envahies par le sable, il n'est pas évident de s'orienter.

Tombouctou mérite qu'on y reste au moins trois jours, qu'on vienne prendre ici la mesure du temps. Tombouctou la Mystérieuse porte bien son nom. Il faut la découvrir par étape, en compagnie d'un bon guide. Les environs proches de la ville offrent également de belles possibilités de promenades.

Le nouveau bac de Tombouctou peut transporter jusqu'à quatre véhicules, et fonctionne toute l'année, même la nuit. C'est la solution la plus rapide pour quitter la ville, que ce soit en direction de l'est, du nord ou de Bamako. Le tarif varie en fonction du nombre de véhicules passant simultanément.

L'estampillage du passeport par la police n'est plus obligatoire, et aujourd'hui, il n'y a plus guère que les Américains pour venir faire tamponner le leur au commissariat de Tombouctou. Les mauvaises langues disent qu'ils ne visitent même pas la ville…

Pour une méharée autour de Tombouctou, s'adresser à l'excellent guide Shindouk, shindouk@yahoo.fr



Caravane de sel en provenance de Taoudenni

TOMBOUCTOU LA RAYONNANTE

A l'époque de son rayonnement culturel, Tombouctou était également un grand centre de commerce qui rassemblait Songhaï, Peuls, Bambara, Soninké, Toucouleur, Touareg... Tous parlaient la langue arabe. Les professeurs de Tombouctou s'expatriaient dans le monde musulman, du Maroc à l'Arabie. Ces professeurs, noirs comme la grande majorité des Tombouctiens, enseignaient sur pied d'égalité avec les professeurs arabes. Toute la littérature arabe était disponible à Tombouctou; les œuvres originaires du Maroc et de l'Espagne andalouse côtoyaient celles du Caire et de Bagdad. Le trafic des manuscrits était devenu l'un des commerces les plus lucratifs de la cité.

Les étudiants de tous les pays arabo-mulsulmans venaient à Tombouctou pour approfondir leurs connaissances en matière religieuse.

Un roi songhaï, Mohamed Bankan, renonça même au trône afin de pouvoir y terminer ses études. Les mécènes étaient légion, on les comptait surtout parmi les commerçants et les notables de la ville. A l'époque, les études étaient fort longues: elles s'étendaient parfois sur une vingtaine d'années, et celui qui les achevait pouvait prétendre à un poste d'imam ou fonder une école. Mais, la plupart du temps, ces érudits s'attachaient au service de leurs anciens mécènes, comme précepteurs pour l'éducation des enfants ou en qualité de conseillers. A cette époque, le savoir et la connaissance faisaient l'objet d'un tel engouement qu'un esclave qui connaissait le Coran par cœur était affranchi !

ADRESSES UTILES

La Poste, non loin de la pâtisserie Chez Asko, immédiatement en entrant dans la ville, tél. 294 11 10 et 294 11 18.

Pharmacie, quartier de la mosquée Sidi Yehia, juste à côté de la rôtisserie. Bien approvisionnée.

Direction régionale de la douane, au centre-ville. C'est ici que l'on peut faire prolonger son laisser-passer si l'on est rentré dans le pays avec un véhicule immatriculé hors du Mali.

Avion : le représentant des compagnies aériennes est le quincailler installé à côté de la mosquée Sidi Yehia.

Agences de voyages

Azalaï, tél./fax 294 11 99 et 644 94 25. Actuellement la seule agence agréée de Tombouctou. Circuits sur Araouane ou Taoudenni. C'est d'ici que partent les taxis-brousse pour le port de Korioumé.

Pour une méharée, s'adresser à **Shindouk**, tél. 631 91 45, shindouk@yahoo.fr ou à Abdou Ag Abdou Salam, tél. 294 12 85, abdou_as@hotmail.com, au restaurant Amanar situé près de la Flamme de la Paix, au nord de la ville.

Se loger

Campement-hôtel **Sahara Passion**, au nord de la ville, à deux pas de la Flamme de la Paix, tél. 604 19 07, www.sahara-passion.com ; 5 chambres ordinaires, dont une avec douche. Camping possible. Restauration sur commande. Géré par une famille targuia, cet établissement présente l'avantage d'être frais et fort bien tenu. Terrasse et jardin ombragé.

La Colombe, au centre-ville, tél. 294 14 35, fax 294 14 34 ; 12 chambres climatisées, avec douche, téléphone et TV. Restaurant, terrasse. Récent et propre. Possède également une annexe, un hôtel bien placé pour découvrir la ville.

Hôtel Hendrina Khan, à l'entrée de la ville, tél. 294 16 81, fax 294 16 77. Un hôtel qui porte le nom de la femme du « père de la bombe islamique » ! Un peu excentré, mais calme.

Se restaurer

A Tombouctou, pratiquement tous les plats ont la particularité de comporter… un peu de sable. Ici, même le yaourt croque sous la dent. Si le riz, le poisson et la viande grillée constituent la base de l'alimentation, on ne manque pas d'imagination pour les préparations.

Les grands classiques sont la sauce *fakohoye* – à base de feuilles de gombos, de tomates réduites en poudre et de piment – et la sauce *alabadja*, faite de viande hachée épicée et baignant dans le beurre. Une autre spécialité : les beignets qui accompagnent les poissons – les *widjilaas*. On mange aussi du *toukas-*

sou, farine de blé cuite à la vapeur avec les douze épices de Tombouctou, et l'*algafta*, qui est une galette de riz en sauce. Mais le plat des rois (mis à part l'outarde, que l'on chasse encore dans la région) est, sans équivoque, le chameau gigogne ! Attention à l'indigestion : dans un bon gros chameau, on glisse un mouton ; dans ce mouton, on place un poulet, lui-même farci d'un pigeon, qu'on a gavé d'œufs !

Pâtisserie Chez Asko, en bordure du goudron, à la sortie de la ville, tél. 294 11 68. Cuisine traditionnelle de Tombouctou : *toukassou*, le riz *alabadja*, méchoui et couscous arabe. Pâtisserie avec croissants et brioches.

Restaurant Amanar, quartier de la Flamme de la Paix (Amanar est le nom que donnent les Touareg à la constellation Orion). Très agréable, surtout le soir, on y déguste d'excellentes brochettes de capitaine. Fonctionne aussi comme discothèque.

Plusieurs petits restaurants se trouvent sur le toit du grand marché.

À VOIR À TOMBOUCTOU

Le Centre d'Etudes, de Documentation et de Recherche Ahmed Baba

C'est ici que sont conservés les plus anciens manuscrits de la ville. Ce centre fut créé par l'UNESCO en 1966, suite à une rencontre d'experts qui s'étaient aperçus que la culture africaine – qu'on qualifie le plus souvent de tradition orale – était également écrite.

AHMED BABA

Ahmed Baba naquit à Araouane en 1556. Du statut d'étudiant brillant, il passa rapidement à celui d'érudit. En 1595, les Marocains, qui virent en ce « nègre savant » quelque chose de troublant, le firent amener à Marrakech et le jetèrent en prison.

Alors qu'il était dans les geôles marocaines, sa renommée alla grandissante de Marrakech à Tripoli, toute l'Afrique du Nord s'accordant à reconnaître qu'Ahmed Baba était un grand savant et que sa connaissance du livre saint était sans égale. Les Marocains le libérèrent au bout d'un an et, avec leur soutien, il put enseigner : pour assister à ses cours de rhétorique, de droit, de théologie, d'astronomie, de mathématiques, les étudiants affluaient de tout le monde arabe.

Ahmed Baba enseigna une douzaine d'années au Maroc puis, à la mort d'El Mansour, il retourna à Tombouctou, où il mourut en 1627.



Manuscrits anciens de Tombouctou

Les bibliothèques de manuscrits

Comme il est parfois difficile de visiter le centre Ahmed Baba, étant donné le peu d'entrain des fonctionnaires de service, il peut valoir la peine de visiter les bibliothèques privées.

La plus artisanale est celle d'Inej, **Mohamed Alaty** de son vrai nom. Ce jeune conservateur a étudié à Néma et, de retour au pays, a collecté les manuscrits poussiéreux conservés par sa famille. Il tente aujourd'hui de les restaurer. Sa collection privée dispose, entre autres, d'un Coran en peau de gazelle. Inej habite dans le quartier de la Flamme de la Paix.

Une autre bibliothèque, nommée **Mamma Haïdara**, est tenue par Abdelkader Haïdara. Située à l'entrée de la ville (derrière le centre Ahmed Baba), elle est certainement l'une des plus intéressantes de Chinguetti à Tombouctou. Tél. 636 96 60, ouverte du lundi au vendredi, de 9 h à 13 h.

Un peu après la bibliothèque Mamma Haïdara, une autre maison mérite que l'on s'y attarde. Dans un patio andalou, **Ismaïl Diadié Haïdara**, chercheur à l'université de Grenade, partage son temps entre la cité andalouse et Tombouctou, sa ville natale. Auteur d'ouvrages sur les relations entre les Andalous et Tombouctou, traduits en plusieurs langues, Ismaïl compte parmi les grands érudits de la ville. Sa vision de la « ville mystérieuse » est lucide et contraste avec les clichés habituels.

Les musées

Créé en 1980, le **Musée municipal** de Tombouctou montre, dans une exposition réduite mais néanmoins digne d'intérêt, une collection d'objets du néolithique, un bon nombre de poteries songhaï et touareg, ainsi que des bracelets en bronze auxquels étaient enchaînés les esclaves. Aux murs sont exposées de superbes photographies en noir et blanc.

La cour du musée abrite l'ancien puits de Bouctou. D'après Es Saadi, l'auteur du *Tarikh es Soudan* (17e siècle), les Touareg transhumants avaient l'habitude de faire garder ce puits par une vieille femme: Bouctou. Le nom de Tombouctou, viendrait de *Tin Bouctou*, «le puits de Bouctou». La vieille exigeait que quiconque voulait s'y désaltérer lui présente un pendentif... Difficile de croire à cette légende étant donné la proximité du fleuve Niger!

L'habitat traditionnel des nomades de la région est également exposé dans la cour du musée. Mais le plus intéressant est le **musée privé Almansour Korey** qui se trouve à côté de la mosquée Djingareiber

Djingareiber

La mosquée de Djingareiber («la grande mosquée» en songhaï), commanditée par le Kankou Moussa au retour de son pèlerinage à La Mecque, fut construite en 1325, par un architecte andalou. Ses murs de banco avec leurs façades aveugles semblent la porter vers le ciel. Comme pour mieux garder son secret, elle ne présente de l'extérieur que de lourdes portes cloutées.

Djingareiber est la seule mosquée de Tombouctou qu'un touriste non-musulman est autorisé à visiter (en dehors des heures de prière, bien évidemment). La vue de la terrasse offre un joli panorama sur la ville.

Sankoré

Sankoré signifie «le quartier des maîtres blancs». Ici, le mot «maîtres» est à prendre dans le sens de la connaissance, et non du pouvoir. C'est la deuxième mosquée de la ville. Bâtie au début du 15e siècle, sous le règne des Songhaï, la mosquée Sankoré abritait une *medersa*. On lui avait donné, à l'époque, les dimensions exactes de la Kaaba de La Mecque.

Aux 15e et 16e siècles, la ville comptait environ cent mille habitants et rayonnait sur tout le monde musulman. L'université Sankoré était la sœur cadette des universités du Caire, de Cordoue, de Fez ou de Damas. L'enseignement était fondé sur le Coran; en plus des cours de religion, il comprenait de la grammaire, de la littérature et de la philosophie. Des Andalous vinrent se réfugier à l'université Sankoré après la prise de Grenade, en 1492. Les Maures ont joué un rôle essentiel dans le rayonnement intellectuel de Sankoré et, par là même, de la ville tout entière. Grâce à Sankoré et à la position stratégique de Tombouctou sur cet axe commercial, la ville put s'enrichir de toutes les avancées scientifiques et intellectuelles de l'époque.

La **mosquée de *Sidi Yehia*** possède une superbe porte du style traditionnel tombouctien, mais ne se visite pas.

La maison d'Heinrich Barth

La maison où a résidé l'explorateur Heinrich Barth à Tombouctou, entre 1853 et 1854, a été transformée en musée. Ce dernier contient une exposition très bien documentée en trois langues, qui retrace le passage de l'explorateur allemand dans la ville. Pour les nostalgiques des grandes épopées sahariennes du 19e siècle, la maison, restée intacte, reflète bien l'ambiance de l'époque. Au rez-de-chaussée, comme dans toutes les demeures tombouctiennes, le sable blanc a envahi les pièces.

La menuiserie

A deux pas de la demeure d'Heinrich Barth se trouve la plus ancienne menuiserie de Tombouctou. Depuis le 16e siècle, on y fabrique les portes qui ont contribué à rendre la ville célèbre. Comme leurs aïeux, les menuisiers travaillent le bois avec un minimum d'outillage, d'un geste sûr, porteurs d'une tradition qui a traversé le temps.

Les maisons de René Caillié et du major Laing

Située à mi-chemin entre celle d'Heinrich Barth et celle d'Alexander Gordon Laing, la maison qui a abrité René Caillié ne vaut pas le détour. Celle du major Laing, en revanche, présente une façade remarquable, travaillée dans le plus pur style andalou.

Le grand marché de Tombouctou

Rien ne semble avoir changé depuis des siècles dans ce bric-à-brac digne d'un inventaire à la Prévert, si ce n'est la profusion des objets ménagers en matière plastique… Il est plus intéressant de visiter le marché le matin, quand l'activité bat son plein.

Le marché aux tissus

Egalement appelé le « marché des Arabes », il est le domaine des Bérabich. Tout ce qui caractérise leur culture et qui peut compter dans la charge d'un chameau se trouve sur les étalages des marchands : thé, sucre, étoffes, etc.

Dans ce lieu, avant toute chose, on a un père ; on s'appelle « Mohamed Ali, fils de Mohamed, fils d'Ibrahim le sage du puits de… » C'est ici que les Tombouctiens achètent leur «basin riche », un boubou en deux pièces, finement brodé.

Attenant au bâtiment des Bérabich se trouve le marché aux poissons. Les femmes y vendent à même le sol, dans quelques écuelles émaillées, toutes sortes de poissons frais, fumés ou secs, parfois pourris. Sensations olfactives garanties ! Un peu plus loin et jouxtant celui-ci, c'est le marché aux bestiaux.

Les brodeurs

A l'entrée de la ville, à côté du sudio photographique Lafia, se trouve l'atelier de broderie sur basin de la famille Guité. Chaque brodeur est spécialisé dans un motif, qu'il connaît à la perfection. Une tradition ancestrale exclusivement réservée aux hommes, qui commencent leur apprentissage dès l'âge de 6 ans et deviennent de véritables artistes, à tel point que dans toute l'Afrique de l'Ouest, les brodeurs sont des Maliens.

Tant les femmes que les hommes font broder leurs habits. Si le client est fortuné, il fera broder un grand motif sur le devant, ainsi que le bas des manches et du pantalon. Sinon, il se contentera d'une broderie autour de l'encolure.

La maison des artisans

Toutes les spécialités artisanales de la région y sont regroupées par atelier: cordonniers, bijoutiers, forgerons, tisserands, tailleurs, etc. Les artisans, qui sont de surcroît d'excellents commerçants, proposent aux touristes des réalisations de très belle facture, et à des prix beaucoup plus raisonnables qu'à Gao.

Le jardin de la Flamme de la Paix

Le jardin ne présente pas grand intérêt, mais c'est là que se rassemblent les caravanes en partance pour le Nord. Son nom rappelle le grand feu dans lequel on a brûlé les fusils pour symboliser la fin de la rébellion targuia.

Maraîchage targui près de Léré



À VOIR AUTOUR DE TOMBOUCTOU

Le port de Kourioumé

Point de départ de toutes les balades sur le fleuve, Kourioumé, situé à 7 km de la ville, est le nouveau port de Tombouctou. L'ancien port, Kabara, n'est plus qu'un petit village abritant quelques familles de pêcheurs. On accède à Kourioumé par l'unique route goudronnée qui relie la ville aux rives du Niger. Sur le pavage du quai, où sont empilés les sacs de céréales du Plan alimentaire mondial, l'ambiance est assurée: les pinassiers entassent à bord leurs embarcations superbement décorées les marchandises qui seront acheminées vers Gao, Mopti ou Koulikoro. La partie la plus intéressante du fleuve se situe dans la direction de Gao.

L'unique gargote de Kourioumé s'appelle **«Tonton j'ai faim»**. On peut y manger de la viande, du poisson et des spaghettis. Le patron de l'établissement, Harber («le grand homme», en langue songhaï), sert d'intermédiaire au voyageur désireux de partir à l'aventure sur le fleuve.

Toya Faro

Théâtre en 1736 des affrontements entre Touareg et Arma pour le contrôle du port de Tombouctou, la plage de Toya séduira le voyageur en quête d'exotisme. Située à environ deux heures de pirogue à moteur de Kourioumé, cette langue de sable blanc offre un magnifique panorama sur le fleuve et les villages bozo de la rive du Gourma.

Houndou Bomo Koyna

Littéralement «le bout de la berge», Houndou Bomo est un village songhaï très animé le samedi, jour du marché. Comme il est situé à 12 km de Kourioumé, il faut compter environ trois heures et demie pour s'y rendre et l'excursion complète demande une journée entière. C'est à partir de là qu'on peut apercevoir les premiers hippopotames.

Bourem Inali

On peut y observer à coup sûr des hippopotames. Bourem Inali, à 22 km du port de Kourioumé, se trouve à une bonne demi-journée de navigation en pinasse. Le long des berges, le fleuve égrène un chapelet de villages: bozo sur la rive du Gourma et, la plupart du temps, songhaï sur la rive du Haoussa.

Choisir le lundi pour la visite de Bourem Inali, c'est opter pour un grand «feu d'artifice ethnique», car c'est jour de marché: s'y rencontrent des nomades du Nord avec leurs troupeaux, des cultivateurs songhaï et leur production de légumes, et des femmes shonghaï venues vendre les nattes qu'elles ont tressées. Les forgerons touareg exposent, quant à eux, des objets en cuir et des bijoux. C'est ici que les commerçants de Tombouctou s'approvisionnent en poisson frais.



Entre Tombouctou et Gao, le fleuve Niger

Voyager par le fleuve

Quelle que soit l'embarcation, ce moyen de déplacement présente l'avantage d'une progression lente, laissant la part belle à l'observation, et beaucoup plus confortable que d'emprunter la piste. Lorsqu'on dispose de suffisamment de temps, joindre les villes importantes par le fleuve est, de loin, la formule la plus intéressante.

En groupe (dès huit personnes), il est plus rentable d'affréter une pinasse. Le prix, les prestations et les conditions de paiement sont à négocier avant de partir. Pour se rendre de Tombouctou à Mopti, cinq jours de navigation sont nécessaires, si l'on tient compte des visites à effectuer le long du parcours.

Une méharée aux alentours de Tombouctou

Une balade à dos de chameau a toujours quelque chose de merveilleux. C'est aussi le moyen le plus efficace et le plus fiable pour traverser les immensités sableuses du désert. Lors d'une méharée, on peut aussi passer la nuit dans un campement et dormir sous la tente. L'hospitalité est réelle chez les Bérabich comme chez les Touareg.

La vie dans le campement targui

Généralement, un campement regroupe une ou plusieurs familles qui ont décidé de vivre ensemble le temps que leurs bêtes épuisent un pâturage. La composi-

tion d'un campement se modifie au cours de l'année en fonction des ressources pastorales et de la gestion des troupeaux. Chaque famille peut changer de campement ; une grande liberté règne et aucun départ n'est irréversible.

Plusieurs facteurs déterminent la durée d'un campement : l'état du pâturage, le nombre de bêtes, la chaleur et les ressources en eau. Si les conditions sont favorables, les différents groupes peuvent se rassembler. C'est généralement l'occasion de fêtes entre les familles... Pour un Targui, le campement représente avant tout le domaine de la femme. La responsabilité des chameaux revient aux hommes, celle des chèvres aux femmes. Il arrive qu'un Targui parte plusieurs jours à la recherche d'un chameau en fuite, dont il reconnaîtra les empreintes dans la poussière balayée par les vents. Les femmes entretiennent une étonnante relation avec leurs chèvres, et elles sont les seules à pouvoir les appeler par leur nom – opération particulièrement difficile puisque les Touareg considèrent qu'une chèvre ne répond à son maître que si son nom a bien été choisi !

La plupart des Touareg qui habitent à proximité des zones lacustres vivent dans des tentes en nattes de palmier doum. Pour un Targui, la configuration de la tente est calquée sur le cosmos. Elle représente au sol le cercle du monde, et la forme arrondie de son toit se veut une réplique de la voûte céleste. Les piquets sont les quatre colonnes qui soutiennent le ciel – symbole de la permanence, de l'immuable propre à la société du voyage. Les tentes appartiennent toujours aux femmes, qui les ont reçues le jour de leur mariage. Bien que

Nomades maures



l'époux soit le maître des lieux, il n'occupe la tente que provisoirement et, en cas de divorce – fréquent chez les Touareg –, la femme repartira dans sa famille avec son bien, laissant l'homme sans abri.

La nourriture des Touareg comprend deux aliments essentiels: le lait et le mil, dont la consommation varie selon les saisons. Le lait constitue la nourriture de base durant la saison des pluies. Le plat targui par excellence est la bouillie de mil. Les caravaniers apprécient particulièrement l'*argira*, une boule composée de gros grains de mil non cuit, et de dattes pilées, de fromage et quelquefois de sucre, que l'on dilue dans du lait au moment de la manger. La *taguella* est une galette de blé, cuite dans le sable chauffé par la braise, puis réduite en morceaux dans une sauce à base de légumes ou de tomate. En grande majorité musulmans, les Touareg ne consomment pas de porc, ni même de phacochère. Enfin, le thé vert est la boisson traditionnelle des hommes du désert.

Les Touareg: le culte de l'essentiel

Parce qu'ils ont toujours vécu dans un monde où les notions de productivité et de performance n'ont aucun sens, les Touareg n'ont jamais tenté de faire évoluer leur mode de vie, se contentant, au contraire, des solutions éprouvées, pour faire face aux obligations quotidiennes – recherche de l'eau, cuisine, fabrication des vêtements, transport, élevage. C'est une preuve de leur parfaite adaptation au milieu dans lequel ils ont évolué, aussi hostile fut-il. Il suffit de passer en revue les objets – pas plus d'une douzaine – qui composent la vie courante et dont la fabrication artisanale assure la variété.

Cette sobriété n'a jamais été remise en question tant qu'a duré l'isolement de la société targuia. La gandoura, le *tagoulmoust* et les *irratimen* (les sandales de cuir, aujourd'hui remplacées par des tongs en matière plastique) déterminent encore la même gestuelle et les mêmes attitudes nobles qui sont inscrits dans la mémoire du peuple targui. Aujourd'hui, les Touareg essaient de maintenir leur mode de vie, mais les périodes de sécheresse des années 1971-1974 les ont obligés à se rapprocher des villes et nombre d'entre eux se sont sédentarisés.

DEUX CIRCUITS EN VÉHICULE TOUT-TERRAIN

- **En quatre jours** à partir de Tombouctou, ce circuit traverse les villages de Bambara-Maoundé, Benzéma, In Adiatafene, Hombori, Gossi, Tin Tadeïni, Gourma-Rharous, Ber, et revient vers Tombouctou.

  Centres d'intérêt: les mares du Gourma et l'avifaune qui les caractérisent, les monts Hombori, la réserve des éléphants du Gourma, le fleuve et le village targui de Ber.

- **En deux jours**, une boucle est possible vers les villages ou lieux-dits de Farach, Essakane, Tin Aïcha, M'Bouna, Goundam, et retour à Tombouctou.

Centres d'intérêt: les collines de Farach, les sites néolithiques, les tombes préislamiques, dites «tombes des géants», les villages touareg des bords du lac, les dunes de sable blanc du village de M'Bouna, la rencontre avec les Kel Antasar, les lacs Faguibine et Télé et la découverte de leur avifaune.

DE TOMBOUCTOU À BAMAKO

La route la plus directe pour gagner Bamako depuis Tombouctou passe par Douentza et Mopti, puis longe pratiquement le fleuve jusqu'à Bamako.

Un autre itinéraire (Goundam, Niafounké, Mopti puis Ségou) traverse le Sahel jusqu'à la limite de la frontière mauritanienne, pour rattraper, au niveau de la petite bourgade de Kouroumari, le canal du Sahel. Cet aménagement, qui commence à Markala et se poursuit en direction du nord, a été construit pour lutter contre la désertification.

La troisième solution, nettement plus aventureuse, consiste, depuis Niafounké, à joindre Léré, Nampala, et à rattraper «le goudron» à hauteur de Niono.

La piste pour se rendre au lac Faguibine n'est praticable qu'en véhicule tout-terrain. Dès la sortie de Tombouctou, le sable prédomine et règle l'allure de la progression. Tout ce qui vit ou, plutôt, tout ce qui tente de subsister dans ces contrées hostiles doit faire face à cet élément.

L'ancien village de **Farach** ne compte aujourd'hui qu'un puits, pratiquement desséché, autour duquel campent quelques nomades éleveurs de chèvres. Aux alentours, les dunes grandissent, mêlant le sable rose au sable blanc. Puis, à l'approche du lac Faguibine, un mince tapis végétal a réussi à se fixer; les pistes qui convergent vers le nouveau village de Farach serpentent à travers les arbustes, et les dunes de sable blanc cèdent la place à la végétation. Ce village paraît vivre hors du temps, et seuls y résident quelques Kel Antasar.

Aux abords du **lac Faguibine** nomadisent les Touareg Kel Antasar. Leur mode de vie – pour le moins original – est connu dans toute la région. Les anciens Touareg Kel Antasar de Tombouctou affirment être les descendants des guerriers qui ont facilité la fuite du Prophète de la ville de Médine, marquant le début de l'ère musulmane (l'hégire). D'autres, plus prosaïquement, parlent des Kel Antasar comme des «intellectuels du désert».

Attirés par le modernisme, les Kel Antasar furent les premiers, sous l'occupation française, à envoyer leurs enfants à «l'école des Blancs». Dans les villes, bon nombre d'entre eux approchèrent tout ce que leur religion interdisait, les filles et l'alcool notamment. Paradoxalement, lorsqu'ils retournaient dans leur campement, ils appliquaient un islam rigoureux et contraire à leurs mœurs citadines. Les Kel Antasar sont généralement respectés, parfois même, craints.



Statuettes en terre

Un marché se tient à **Zouara** tous les mardis. On y rencontre des femmes de cultivateurs bella, qui portent encore les lourds bracelets de métal aux chevilles, héritage du temps de l'esclavage. En période froide, les rives du lac sont jonchées de squelettes d'animaux.

Le village de **Tin Aïcha**, à majorité targuia, connaît une particularité: chaque année, le deuxième jour qui marque la fin du Ramadan, tous les nomades de la région se regroupent pour la fête des Biches. Cette tradition, dont l'origine se perd dans les méandres de l'histoire, célébrait l'arrivée des troupeaux de biches vers le lac Faguibine. C'est l'occasion pour toutes les tribus de la région – Kel Antasar, Kel Inakounder, Imacharan – de rivaliser d'adresse dans des *tindé* endiablés. Le *tindé* est un mortier que l'on transforme en instrument de musique en tendant une peau de chèvre dessus; par extension, chez les Touareg, le *tindé* est la fête durant laquelle on peut voir les hommes parader sur leurs méhara, tournant autour des femmes assises par terre qui jouent du *tindé*.

De Tin Aïcha, une piste poussiéreuse, qui n'est utilisable qu'en saison sèche, coupe le lac plein sud en direction du village de M'Bouna.

Le sable blanc a cédé sa place au sable rouge à l'approche du **lac Fati**, d'un bleu turquoise, qui barre pratiquement tout l'horizon. Fati est aussi un village de pêcheurs bozo. Le lac regorge de poissons: carpes, silures, et toutes sortes de petites espèces convenant bien à la friture.


Piroguier dans la tempête

Tonka est la plaque tournante de la région à l'ouest de Tombouctou. Toutes les communautés des différentes ethnies de la région s'y rassemblent le dimanche, à l'occasion de la foire hebdomadaire.

La piste entre Tonka et Niafounké est construite sur une digue pour une grande partie du parcours car elle traverse une zone inondable. **Niafounké** est une bourgade agréable, sur les bords du fleuve. Un peu avant le village, en arrivant de Tombouctou, de belles plages de sable blanc invitent à la baignade. A Niafounké, un bac – récemment remis à neuf – permet le passage de sept véhicules à la fois. La traversée dure environ dix minutes.

Dans le village, on trouve du carburant, une pharmacie et un campement-hôtel rudimentaire, mais qui peut toutefois dépanner.

Plus loin, le village de **Léré**, en pleine expansion, est un important carrefour commercial du Sahel. Il regroupe les ethnies peule, maure, targuia et bambara. Une bonne partie de ce qui provient de Mauritanie à destination de Mopti ou Niono transite par Léré. Le jour du marché est le vendredi.

Pour se rendre à **Nampala**, village perdu dans le Sahel, il faut être prudent, les pistes sont nombreuses et on peut facilement se perdre. De plus, le risque de se retrouver sans le vouloir sur le territoire mauritanien n'est pas à exclure.

Depuis Nampala, une piste de latérite en mauvais état rejoint Niono. L'itinéraire suit le canal du Sahel; l'eau et la verdure apparaissent comme une récompense. Les zones de rizières, tirées au cordeau, les plantations de canne à sucre et l'activité humaine qui s'en dégage tranchent avec le «chaos» sahélien que l'on vient de traverser.

Le village de **Gomacoura** est habité par des Peuls, des Bozo et des Bella. Les premiers palmiers-dattiers donnent au village les allures d'une «petite

Mésopotamie». Ce village marque le début d'une série pratiquement ininterrompue d'habitations en banco qui bordent le canal jusqu'à la ville de Niono.

Les mosquées d'architecture néo-soudanaise embellissent les villages. En fin de journée, sur pratiquement tout le parcours, les femmes lavent le linge dans le canal tandis que les pêcheurs bozo, dans leurs frêles embarcations, déploient leurs filets pour la nuit.

Les Tombeaux Des Géants

Les *idebnan* (*sing edebni,* en tamacheq, signifie « la langue des Touareg ») sont les vestiges des Kel Iru, les « gens d'avant », comme les appellent les Touareg. On parle ici des « tombeaux des géants ». En fait, il s'agit de sépultures en forme de tumuli, datant du néolithique. On peut en voir dans tout le Sahara à partir du 16° de latitude nord, en général sur les hauteurs, les plateaux, les terrasses, et toujours hors d'atteinte de la crue d'un oued.

Les hommes qui ont construit ces tombes sont appelées *ijabbaren* (*ajabbar* au singulier) par les Touareg. Charles de Foucault précise, dans son dictionnaire: « Les Touareg ne les connaissent [les *Ijabbaren*] que par leurs tombeaux, par des enceintes de pierres, des cercles et d'autres dessins tracés sur le sol en pierre de champ qu'ils savent faits par eux, mais dont ils ignorent l'usage, par les haches, meules dormantes, plats, pilons et autres instruments en pierre polie qu'ils trouvent en certains lieux et savent leur œuvre par de rares légendes qui les représentent comme des géants idolâtres, dont certains étaient des ogres, par quelques superstitions dont la principale consiste à aller dormir contre les pierres d'un tombeau préhistorique pour que l'*ajabbar* qui y est enterré apparaisse et donne des nouvelles des absents. »

Les historiens ont établi que les sépultures préislamiques monumentales apparaissent au néolithique, période d'atténuation du désert, qui correspond à la naissance d'une nouvelle civilisation plus qu'à une période précise: la majorité de ces tombeaux peut être rattachée aux derniers épisodes de la préhistoire, au cours des dix derniers millénaires.

Pages suivantes:
Vie quotidienne dans le port de Ségou





NIONO

Lorsque l'on vient de traverser le Sud saharien, pays des Maures et des Touareg, dont le Sahel n'est que le prolongement, Niono apparaît comme la première ville d'Afrique noire. La majesté des caïlcédrats à l'entrée de l'agglomération, la prédominance de la couleur rouge-orange caractérisant les villes africaines, la présence des moustiques... tout annonce l'arrivée en pays Noir.

Niono est une ville active. Son marché, qui se tient le dimanche, est très fourni en raison de l'importance des cultures à proximité du canal du Sahel. Niono compte une forte population d'ouvriers mossi, en provenance du Burkina Faso. Ces cultivateurs immigrés ont souvent, en fin de journée, l'oreille rivée à un transistor pour écouter *Radio Colons*, station locale créée à leur intention.

Niono possède l'une des plus grandes et des plus belles mosquées du pays. D'architecture soudanaise, cet édifice n'est pas sans rappeler la mosquée de Djenné. Le cinéma en plein air est une attraction à ne pas manquer.

Se loger à Niono:

Campement-hôtel de Niono, tél./fax 235 21 58. 16 chambres avec douche, dont 10 climatisées. Restaurant.
Etablissement relativement vétuste.

La route entre Niono et Ségou, qui permet de gagner Bamako, est à présent concurrencée par la liaison Niono-Banemba, qui relie à présent Ségou à la capitale par Koulikoro.

En arrivant à **Markala**, la vue depuis le sommet du pont embrasse tout le fleuve. En contrebas, dans les eaux tumultueuses du barrage, quelques hommes pêchent à la ligne. Markala apparaît comme une ville du passé; son quartier colonial, auquel on accède en prenant une piste à gauche juste après avoir franchi le pont, confirme cette impression. La ville a connu ses heures de gloire entre 1934 et 1947, durant les quatorze années qu'a nécessité la construction du barrage.

Se loger à Markala :

Le Calao, centre d'accueil militaire des Ateliers de Markala, tél. 234 20 43; 15 chambres dont 4 climatisées et 4 ventilées. Restaurant. Un endroit à la fois kitch et militarisé, étrange...

La route goudronnée entre Markala et Ségou est impeccable. Les environs de Ségou annoncent une ville prospère dans une région fertile. Les champs de mil et les plantations de karité envahissent les campagnes. L'architecture de l'habitat se modifie quelque peu, passant des constructions sahéliennes aux cases bambara avec leurs murs de banco, les *tatas*, qui délimitent les concessions.

La Saga de l'Office du Niger

Destiné à l'irrigation du centre du Mali, l'Office du Niger (ON) est l'un des plus ambitieux projets d'aménagement hydro-agricole de l'Afrique subsaharienne. Tout commence après la Première Guerre mondiale, lorsque l'Association cotonnière coloniale française cherche de nouvelles sources d'approvisionnement pour l'industrie textile de la métropole. L'ingénieur Emile Belime, qui prospecte dans les vallées du Sénégal et du Niger, imagine alors de grands barrages et la vallée du Niger recouverte d'un immense manteau blanc de coton... La région est sous-peuplée? Il n'y a qu'à y « pousser » quatre-vingt mille travailleurs mossi (principale ethnie de l'actuel Burkina Faso). Est-il prudent de prévoir tant d'investissements en un seul lieu? Les besoins de l'industrie textile ne peuvent attendre. Où trouver les fonds? Chez les représentants de la sidérurgie française, qu'on associe par le biais d'un projet de chemin de fer transsaharien. Ainsi, l'ambitieuse réalisation fluviale va prendre forme, les objections ne pesant pas lourd – pas plus que les intérêts des pays africains d'ailleurs.

L'Office du Niger est créé en janvier 1932. Les travaux du barrage de Markala commencent en 1934, et s'achèvent 1947. L'ouvrage est impressionnant (2600 m de long) et sophistiqué (des « escaliers » ont été prévus pour permettre aux poissons de remonter le courant!). On lui a adjoint un véritable centre industriel, équipé pour les travaux de métallurgie. Le siège de l'Office est construit à Ségou et des villas sont prévues dans différents centres de colonisation pour accueillir l'encadrement européen. Un véritable Etat dans l'Etat qui devrait permettre d'irriguer une superficie de 960 000 ha. Douze ans plus tard, en 1960, l'objectif atteint n'est que de 60 000 ha, sur lesquels poussent du riz et du coton hors de prix en raison des coûts de production.

Le Mali indépendant tente de relancer ces investissements, notamment par la plantation de canne à sucre. Mais il faut attendre 1980 pour qu'un nouveau plan, mis en œuvre avec la Chine et appuyé financièrement par la France et l'Allemagne, donne un nouveau souffle à l'Office du Niger. Le Mali souhaite en faire un élément essentiel de son projet d'autosuffisance alimentaire: travaux d'aménagement, creusement du canal de Costes à Ongoïba (20 km, pour irriguer par gravitation 6000 ha de canne à sucre), et priorité est donnée à la production du riz sur celle du coton. Entre 1983 et 1994, la réhabilitation de l'Office du Niger donne des résultats spectaculaires: triplement des rendements de riz paddy, augmentation des surfaces cultivées de 30 % et du nombre de petits exploitants de plus de 200 %. Malgré quelques préoccupations (risques de dégradation des sols et maladies du riz, notamment), les perspectives d'avenir de l'ON paraissent favorables. Le Mali dispose non seulement de moyens pour son autosuffisance en riz, mais aussi de la possibilité d'exporter dans la sous-région. Avec l'espoir de devenir un jour le « panier de riz » de l'Afrique de l'Ouest...



Un peu partout, on peut observer les fours circulaires dans lesquels les femmes grillent les noix de karité, récoltées après la saison des pluies pour en faire du beurre. Les fumerolles qui parfument toute la région laissent deviner l'intensité de cette activité dans les villages. La récolte et la transformation des noix, ainsi que la vente du beurre de karité sont l'affaire des femmes ; de cette activité provient souvent leur seul revenu. Le beurre de karité est employé dans la cuisine locale, mais il est également expédié vers les manufactures où il est employé dans la fabrication du chocolat et de nombreux produits cosmétiques.

SÉGOU

Ségou fut la capitale de l'empire Bambara aux 17e et 18e siècles, avant de devenir celle du conquérant El Hadj Oumar Tall, qui s'en empara en 1861. Puis elle fut occupée par les Français de 1890 jusqu'à l'indépendance du Mali, en 1960. Selon la tradition orale, la ville aurait été fondée par deux frères venus de l'Est, Baramangolo et Niangolo, ancêtres des Bambara. Poursuivis, ils auraient été acculés au bord d'un fleuve, où ils auraient cherché en vain une pirogue. C'est alors qu'aurait surgi des eaux un très gros silure qui, faisant de son corps un pont, aurait permis la fuite des deux frères. L'un d'eux aurait fondé le royaume de Ségou, l'autre celui du Kaarta.

Le royaume de Ségou commença à se développer au début du 17e siècle, lorsque les Bambara s'installèrent dans le delta central du Niger. Un homme marqua l'histoire du royaume : Mamari Koulibaly, connu sous le nom de Biton. Il gouvernera en despote pendant plus de quarante ans, étendant ses conquêtes jusqu'à sa mort, en 1755. Cinq ans plus tard, Ngolo Diarra devint roi, il conquit Djenné et Tombouctou, réinstalla la capitale à Ségou, et fonda une véritable dynastie. C'est à la mort de son fils Monzon (qui, comme lui, multiplia les campagnes militaires), en 1808, que commença le déclin du royaume de Ségou ; les coups d'Etat, les divisions, les pillages et les guerres se multiplièrent, jusqu'à ce que le conquérant El Hadj Oumar Tall s'en empare et y installe sa capitale.

Aujourd'hui, Ségou, ville du beurre de karité, est également celle du coton, comme en témoigne la grande usine aux abords de la ville. On pourrait presque passer Ségou sans la remarquer, rester sur le goudron et filer vers Bamako. Mais Ségou, cité bambara si fière de son histoire, mérite à plus d'un égard qu'on s'y arrête. On rencontre ici une Afrique réconciliée avec son passé. Les Toucouleur, les pêcheurs bozo et les cultivateurs bambara y trouvent une réelle raison d'espérer en un avenir prospère. En effet, tout laisse penser que la région va devenir une plaque tournante du commerce de l'Afrique de l'Ouest.

Le fleuve Niger offre de grandes perspectives d'exploitations agricoles, pour peu qu'on veuille bien respecter la Terre. Quand on dit respecter la terre, les

Marché aux légumes à Ségou

Bambara savent de quoi ils parlent. C'est elle qui les a enfantés, ils l'ont défendue corps et âme contre l'envahisseur toucouleur…

On découvre Ségou à l'occasion d'une promenade dans les ruelles poussiéreuses, ornées de magnifiques caïlcédrats. A partir de la place du marché, théâtre quotidien d'une activité intense, la berge à l'ouest de la ville invite le visiteur à admirer le coucher du soleil orange sur le fleuve. Mais Ségou est également une ville d'artisans: on y brasse la bière de mil, on y tisse des tapis de laine, on y imprime des bogolans, on y confectionne des articles de maroquinerie. Ségou est une ville encore peu touristique et l'on s'y promène librement, sans être importuné.

Sur l'axe Bamako-Gao, qui est l'épine dorsale du réseau routier malien, Ségou est desservie de façon très régulière et plusieurs fois par jour par les grands bus. Les villes qui ne sont pas reliées par le goudron peuvent être atteintes en taxi-brousse.

En période de crue, Ségou est desservie par les bateaux en provenance de Koulikoro, il faut alors compter vingt-quatre heures de navigation.

ADRESSE UTILES

Hôpital régional: tél. 232 00 51 et 232 02 51.

Gare routière centrale, dans le quartier commercial de Sougouni. D'autres gares routières se trouvent dans les différents quartiers de la ville.

COMANAV, bureaux à côté de l'Auberge, en face de l'embarcadère, en plein centre-ville.

BDM, juste en face de la BNDA, tél. 232 01 32. La seule banque qui accepte les chèques de voyage.

Balanzan Tours, tél. 232 07 95 et 232 13 34, fax 232 02 57, Cette agence propose un grand choix d'excursions à partir de Ségou et sur tout le territoire. Location, à la journée ou à la semaine, de pirogues, vélos, cyclomoteurs et véhicules tout-terrain.

Se loger

L'Auberge, en centre-ville, tél./fax 232 01 45; 30 chambres dont 27 climatisées et 3 ventilées. Chambres propres et accueil chaleureux. Excellent restaurant. Terrasse et piscine.

L'Esplanade, un hôtel situé en front de Niger (non loin de l'Auberge), tél. 232 01 27. Chambres propres. Bel endroit pour dîner.

Hôtel de l'Indépendance, à l'extérieur de la ville, sur la route de Mopti, tél. 232 17 33; 20 chambres climatisées, avec douche et TV. Camping possible. Cuisine libanaise et européenne réputée. Cuisine africaine sur commande. Bel hôtel, accueil chaleureux, parking intérieur gardé.



Traversée du fleuve vers Mopti

Se restaurer

Bar-restaurant Ariane, tél. 232 09 50. Bel endroit tranquille, jardin intérieur. Spécialités de pizzas et de cuisine africaine. Prix corrects.

Le Soleil de Minuit, en face de l'hôtel Djoliba, tél. 232 15 05. Ce restaurant dogon propose une cuisine africaine traditionnelle et européenne à la carte. Prix raisonnables.

La Paillote, au bord du fleuve, juste en face de l'hôtel de l'Esplanade dont il dépend, tél. 232 01 27.

À VOIR À SÉGOU

La rue des antiquaires

A Ségou, comme dans d'autres villes du Mali, dès que l'on expose un masque ou une statuette, plus ou moins vieilli à l'huile de vidange ou au feu de bois, on est un antiquaire. La production des quelques boutiquiers, situés dans la rue allant du marché à l'agence Balanzan Tours, mérite tout de même le détour. On y expose pêle-mêle de l'artisanat dogon ou bambara, quelques belles pièces de tissus indigo, des bogolans, et pléthore de breloques en tout genre, dont la grande majorité vient du Nigeria ou du Ghana. Quelques Touareg proposent couteaux et boîtes en cuir.

L'Etat Bambara de Ségou et le Commerce des Esclaves

Le développement de Tombouctou, ainsi que le déclin de l'empire du Ghana, déplaça l'axe occidental du commerce transsaharien. Des milliers d'esclaves, originaires pour la plupart du pays Mandingue, empruntaient ces nouveaux itinéraires. Si certains de ces esclaves restaient sur place, à trimer dans les mines d'or ou dans les champs, nombre d'entre eux étaient expédiés vers le Nord, le Maroc, et jusqu'au sud de l'Espagne. Sans oublier les belles captives qui étaient convoyées vers les harems des princes arabes avec leurs escortes d'eunuques.

A partir de la fin du 17e siècle, la conquête des territoires et la capture d'esclaves devinrent les priorités des Etats qui se développaient au Soudan occidental. La demande croissante d'esclaves pour le Nouveau Monde et le Moyen-Orient entraîna de profondes mutations sur le continent africain. Les Mandingues, réputés pour leur force physique et morale, étaient très convoités par les négriers. Beaucoup d'entre eux furent envoyés dans les comptoirs installés sur la côte occidentale de l'Afrique, puis embarqués vers les Amériques.

Dans la vallée du Niger, l'esclavage eut des conséquences sociales, économiques et politiques capitales. Ainsi, l'Etat bambara de Ségou atteignit sa pleine puissance à l'apogée du commerce triangulaire, grâce à l'esclavage. Etat belliqueux, la devise de Ségou peut se résumer à une proclamation d'un de ses rois: « Je ne crains pas l'avenir, nous vivrons de pillage et de razzia. »

La galerie du groupe Kasobané

Situé à côté de l'Auberge, le groupe Kasobané rassemble des artisans maliens spécialisés dans la réalisation de toiles teintes à l'indigo et de bogolans. Avec des techniques ancestrales, ces artistes proposent des créations originales, alliant tradition et art contemporain. On trouve également dans cette galerie au charme avéré de magnifiques objets en terre cuite.

Groupe Kasobané, BP 1412, Bamako.

Les tisserandes de Niéléni

Près du marché de Médine, cette coopérative artisanale créée par Niéléni, une femme respectée de la ville, s'est spécialisée dans la fabrication de tapis de haute laine. Les femmes confectionnent des ouvrages sur commande, utilisant la technique dite du double nœud. Le résultat est remarquable car, tout en respectant les motifs qui caractérisent l'artisanat peul ou bambara, elles produisent des tapis d'excellente qualité. Dans cet atelier, une vingtaine de métiers sont alignés, chacune des tisserandes ayant au-dessus d'elle la « partition » du tapis à réaliser. Dans la cour, sous les arbres, on peut assister au cardage et au filage de la laine.

Le marché de Médine

Tous les jours, mais surtout le dimanche, le marché de Médine est le théâtre d'une activité débordante. On y vend, en gros ou au détail, la production de beurre de karité, ainsi que l'arachide sous toutes ses formes.

La fabrication de la bière de mil

A côté du marché de Médine, et créée à l'instigation de la Mission catholique, une coopérative de femmes fabrique le *dolo*, une excellente bière de mil. Découvrir les techniques de fermentation et déguster le *dolo*, dont le goût rappelle un peu celui du cidre, est une expérience intéressante, voire enivrante si l'on en abuse...

Le marché de Sougouni

Situé dans le quartier commercial de Sougouni, au centre-ville, c'est un petit marché tranquille, où il est agréable de se promener pour chiner quelques cassettes ou faire quelques bonnes affaires dans le domaine textile. C'est également le quartier où sont regroupées les pharmacies.

Le grand marché

Le grand marché de Ségou s'étend du centre-ville jusqu'au fleuve. Le lundi, jour le plus animé, de nombreuses femmes venues faire leurs courses débarquent sur les quais encombrés de la ville. C'est certainement un des plus beaux marchés du pays.

Le quartier des potiers

Juste après le grand marché, en allant vers le premier quartier de la ville, le quartier des potiers, situé au bord du fleuve, est très agréable à découvrir en fin de journée. Les poteries fabriquées dans les villages situés sur l'autre rive du fleuve sont exposées à même le sol. Chaque famille crée une forme particulière.



Poteries de Ségou

Le marché des calebasses

Situé à côté de la grande mosquée, il marque la limite nord du grand marché. Toutes les utilisations possibles et imaginables de l'enveloppe séchée de cette cucurbitacée sont à découvrir. Certaines femmes se sont même spécialisées dans la réparation des calebasses usagées.

La fabrication des pirogues et le quartier des maisons coloniales

En amont du quartier des potiers, un menuisier fabrique des pirogues suivant les techniques traditionnelles. Plus loin, c'est le quartier dit «des maisons coloniales»: se trouve rassemblé ici tout le foisonnement délirant que cette période a pu produire en matière d'architecture, du style arabo-mauresque au style néo-soudanien, en passant par le Bauhaus des années 1930...

Tout ce passé architectural – ces bâtisses sont aujourd'hui, pour la plupart, occupées par l'administration malienne – se meurt sous la végétation, ruiné par le manque d'entretien et les assauts dévastateurs des pluies. C'est une promenade romantique, sous de gigantesques caïlcédrats, à faire de préférence au coucher du soleil.

La coopérative Sininésigui

Situé sur la route de Bamako, à la sortie de la ville, après le camp militaire et à côté du centre de santé Benkadi, la coopérative des femmes Sininésigui propose une production artisanale de bogolans et de maroquinerie.

Lamine Diarra et ses bogolans

On trouve la maison de Lamine Diarra dans le premier quartier de Ségou, non loin de l'endroit où les potières étalent leur production originale. Lamine a enseigné pendant vingt-sept ans avant de se découvrir une vocation d'artiste. A présent, dans le petit atelier qu'il a installé dans la concession familiale, il s'emploie à la technique ancestrale du bogolan. Laissant libre cours à son inspiration, il crée sur des cotonnades judicieusement choisies des motifs inédits. En bambara, *bogolan* signifie «l'empreinte de la terre», de cette terre noire, riche en fer, que les gens de l'autre côté du fleuve extraient des marigots à la fin de l'hivernage. Le bogolan digne de ce nom ne se travaille qu'avec des produits naturels. Tout d'abord, il convient de plonger la cotonnade dans une décoction de feuilles de *ngalama*, de *woro* ou de *tiankarra*. Cette première teinture







Télévison sur batterie solaire dans le village de Konséguéla

est de couleur brune. Après plusieurs bains, la préparation ne peut plus colorer davantage la toile, que l'on expose alors au soleil pour amener la couleur à saturation. Le support est prêt pour recevoir le dessin. Les motifs imprimés avec la boue noire sont réalisés soit avec la main, soit au moyen de pochoirs. L'opération peut être renouvelée plusieurs fois, pour amener le noir à saturation. L'artiste peut décider ensuite d'éclaircir certaines parties. Lamine utilise pour cela une solution à base d'eau de javel, qui délave, en quelque sorte, la première couche, laissant apparaître les motifs. Autrefois, ce «mordant» était réalisé avec un savon indigène, que l'on obtenait par la fermentation de potasse et de beurre de karité.

Cinéma en plein air

Assister à une séance de cinéma en plein air en Afrique est une expérience à ne pas manquer. Situé sur la route sur la route de Bamako, le cinéma Mériba propose tous les soirs de superbes bagarres de Chinois adeptes du kung-fu ou de délirantes comédies musicales indiennes. Les amplificateurs poussés à fond produisent un son saturé, mais, si le projectionniste ne se trompe pas dans l'ordre des bobines, on peut arriver à comprendre le film... Ambiance assurée !

Concerts de balafon

Les vendredis et samedis soir, à la Mission catholique derrière l'église, on peut assister à des concerts de balafon. Le rythme et l'ambiance sont garantis, d'autant plus que la Mission s'est spécialisée dans la fabrication du *dolo*.

À VOIR À L'EXTÉRIEUR DE LA VILLE

Ségou Koro

Ségou Koro est située à une quinzaine de kilomètres de la ville de Ségou, sur la route de Bamako. On peut s'y rendre en taxi-brousse ou en pirogue à moteur.

Ségou Koro, l'ancienne ville de Ségou, offre au promeneur un moment de détente et de contemplation sans égal. Mais la première chose à faire en arrivant est d'aller se présenter au chef du village. Kokedjé Koulibaly, l'un des descendants du grand Biton, procure à qui souhaite visiter la ville un accompagnateur pour quelques francs CFA, qui serviront à financer les besoins en équipement de la commune.

Il faut vraiment se laisser égarer à travers le lacis de ruelles en banco. On y croise des femmes qui, le jour du marché, palabrent de longues heures devant trois arachides, deux tomates et cinq poivrons qu'elles ont soigneusement disposés en rang sur un carré de toile à même le sol. Plus loin, la surprenante mosquée d'architecture soudanaise fait face au fleuve et rassemble les hommes pour la prière. Enfin, on termine la visite par le tombeau du grand Biton, Mamari Koulibaly, fondateur du royaume bambara de Ségou.

Le village des potiers de Kalabougou

Sur la rive gauche du fleuve, à une quinzaine de kilomètre en amont de Ségou, le village de Kalabougou regroupe, par familles, les artisans potiers. Outre la visite, le trajet présente également de l'intérêt, puisqu'il se fait en pirogue. C'est l'occasion de rencontrer les pêcheurs bozo, mais aussi d'observer la multitude d'oiseaux qui peuplent les berges du fleuve.

Le village de Farako

Situé à une trentaine de kilomètre en amont de l'embarcadère du port de Ségou, ce village bambara s'est spécialisé dans la technique du bogolan.

Les villages de pêcheurs bozo

Les villages de pêcheurs bozo se trouvent sur l'autre rive du fleuve. On s'y rend en pirogue à moteur. Pour les amateurs de pêche, une expérience intéressante consiste à assister – ou, mieux encore, à participer – à une partie de pêche nocturne avec les pêcheurs bozo. On y taquine le capitaine, le silure, la carpe, et même le poisson-chien.

DE SÉGOU À BAMAKO

La route est goudronnée et traverse les plantations de karités. Elle traverse **Fana**, à peu près à mi-chemin entre Ségou et Bamako, et dont le seul intérêt est le marché du mercredi. A **Markacoungo**, petite ville bambara, il n'est pas rare

que la route goudronnée soit coupée un mardi. En effet, c'est le jour du marché et le goudron passe en plein milieu des étals...

Le sculpteur du village de **Kassela** présente une exposition de totems, de masques et de bustes bambara, de très belle facture, à des prix tout à fait raisonnables. Belle plantation de manguiers à la sortie du village.

La route est encombrées de taxis-brousse qui se dirigent vers la capitale. Par les oculi d'aération que le propriétaire a découpés dans la tôle – souvent en forme de cœur – on aperçoit les villageois, entassés, qui vont à la ville. Souvent, la capacité du véhicule ne suffisant pas, ce sont des grappes humaines qui s'agglutinent, tantôt sur le toit, tantôt sur les pare-chocs à l'arrière, avec pour seul horizon des sacs de riz ou des bassines en plastique. L'ensemble, chauffé à blanc par le soleil, progresse tant bien que mal, manquant à chaque instant de verser dans le fossé. Cependant, il se dégage de ces assemblages hétéroclites et colorés une formidable bonne humeur.

Aux environs de Bamako, la savane arborée cède la place aux falaises de grès rouges couvertes par la végétation. Les collines tabulaires qui entourent la capitale se dessinent progressivement, laissant supposer que la ville se trouve bien là, dans ce creuset de brume opaque et poussiéreuse. Sur les bas-côtés de la route, on ne compte plus les véhicules qui, après un ultime sursaut, se retrouvent «empannés». Comme si, les mécaniques ayant trop donné et les hommes ayant trop souffert, le mirage de cette société de consommation leur échappait soudainement et qu'ils abandonnaient la partie...







GLOSSAIRE

alliance cathartique — également appelée « parenté à plaisanterie », l'alliance cathartique est une relation privilégiée entre les Bozo et les Dogon, exprimée entre autres par un échange réciproque et obligatoire de railleries et d'insultes, qui serait inadmissible entre d'autres personnes et qui soude les deux communautés

balanzan — arbre légendaire au feuillage abondant, qui croît dans la région de Ségou (il y en aurait plus de 4000)

bissap — boisson préparée avec des feuilles d'hibiscus séchées ; en Afrique du Nord, elle est aussi appelée *karkadé*

boubou — vêtement porté par les hommes, composé d'une tunique et d'un pantalon ; le boubou double ou boubou riche est composé d'une tunique supplémentaire, plus longue et large, dont le plastron, l'encolure ainsi que le bas des manches et du pantalon sont magnifiquement brodés

bourgou — sorte de riz sauvage qui pousse spontanément ou qui est cultivé sur les berges du fleuve Niger ; il a depuis toujours constitué une dot pour les familles songhaï; il était autrefois conditionné dans des sacs en cuir appelés *sounou*

capitaine — gros poisson que l'on trouve en particulier dans le fleuve Niger et qui doit son nom à la présence de trois barrettes noires sur ses écailles, rappelant celles des capitaines dans la marine ; c'est un poisson très prisé pour sa chair tendre et son goût exquis

cram-cram — cette graminée comestible qui pousse dans les régions sahéliennes est une véritable calamité pour les randonneurs ou les campeurs ; tel le velcro, les petites boules du cram-cram s'accrochent partout : sur les vêtements, dans les cheveux, sous la plante des pieds ; ses minuscules épines provoquent une forte douleur

dolo — bière préparée avec du mil et du sorgho fermentés ; les femmes qui vendent le *dolo* sont les *dolotières*

Pages précédentes :
Toguna en pays Dogon

doum	sorte de palmier de la taille d'un arbuste, dont le feuillage persistant en forme d'éventails pousse en bouquets serrés au bout de plusieurs branches
fech-fech	poussière d'argile grise extrêmement fine qui se trouve dans certaines régions du Sahara ou du Sahel ; sur les pistes, le *fech-fech* cache parfois les ornières, ce qui rend la conduite difficile
fonio	c'est la plus ancienne des graminées cultivées ; chez les Dogon et les Bambara, le fonio tient une place essentielle dans de nombreux mythes et rituels ; il est souvent associé à la notion d'impureté et, chez les Dogon, il doit être préparé à part ; il est également appelé « riz de famine » ; la purée de fonio est le *niélé*
forgeron	homme de caste qui assume, outre le travail des métaux, de nombreuses tâches en rapport avec les esprits de la brousse, telles que la fabrication d'instruments de musique, la circoncision, et certains cultes religieux ; chez les Touareg, ce terme est synonyme d'artisan
foyer amélioré	face au problème de la déforestation aggravé par l'utilisation de bois de chauffe en cuisine, des foyers moins gourmands en bois pour une efficacité accrue ont été créés ; ils sont souvent réalisés par les forgerons à partir de tôles de récupération et de vieux fûts
griot	musicien et gardien de la tradition et de l'histoire africaine, qu'il transmet à travers ses chants ; le griot, qui joue un rôle social primordial, fait partie des gens de castes ; le statut et le savoir du griot sont transmis de père en fils
Gourma, Haoussa	en référence aux régions portant les mêmes noms, on nomme « rive du Gourma » la rive droite du fleuve Niger, où se trouve le pays Gourma, par opposition à la « rive du Haoussa », qui est la rive gauche, celle du pays Haoussa
harmattan	vent puissant qui souffle du nord ou nord-est durant la période sèche (de décembre à février) ; il soulève beaucoup de poussière et de sable et rend souvent le ciel opaque durant cette période
hivernage	dans les régions soudano-sahéliennes, c'est la saison des pluies qui s'étend de juillet à septembre ; il n'a rien à voir avec l'hiver en Europe

latérite	terre ferrugineuse, de couleur rouge-orangé, qui est utilisée comme ballast pour recouvrir les pistes aménagées
néré	arbre de la savane qui produit une gousse dont on tire un condiment
nim	épineux, appelé aussi tamarinier, qui pousse dans les régions soudano-sahéliennes ; cet arbre est connu pour son effet répulsif contre les insectes
pain de singe	fruit du baobab, particulièrement apprécié par les enfants pour son goût sucré
sorgho	sorte de gros mil cultivé dans toute l'Afrique de l'Ouest et qui se prépare comme le mil ; il est aussi utilisé dans la préparation du *dolo*
targui, targuia	singulier du mot touareg
toubabou	nom que les Africains donnent aux Blancs ; *toubab* vient de l'arabe *toubib*, qui signifie « médecin » ; les premiers Blancs à avoir pénétré dans ces contrées étaient des missionnaires, qui possédaient des connaissances en médecine
wahhabite	adepte d'un schisme de l'islam qui prône une grande rigueur
zébu	bovidé domestiqué présentant une bosse graisseuse à l'encolure ; les zébus composent la plupart des troupeaux des Peuls



BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES GÉNÉRAUX

De Benoist, Joseph Roger, *Le Mali*, L'Harmattan, coll. «A la rencontre de», 1998.

Decraene, Philippe, *Le Mali*, PUF coll. «Que sais-je ?», 1980.

Gaudio, Attilio, *Le Mali*, Karthala, coll. «Méridiens», 1992.

Traoré, Mamadou, (sous la direction de), *Atlas du Mali*, Jeune Afrique, 1980.

SOURCES AFRICAINES

Es-Sâdi, Amir, *Tarikh es-Soudan*, Adrien Maisonneuve, 1965.

Kati Ben El Hâdj El-Motaouakkel Kati, Mahmoûd, *Tarikh el-Fettach*, Jean Maisonneuve, 1981.

HISTOIRE

Brunschwig, Henri, *Le Partage de l'Afrique noire*, Flammarion, 1993.

Cissoko, Sékéné Mody, *Tombouctou et l'empire Songhay*, L'Harmattan, 1996.

Coquery-Vidrovitch, Catherine, (dirigé par) *L'Afrique occidentale au temps des Français : colonisateurs et colonisés, c.1860-1960*, La Découverte, 1992.

Coquery-Vidrovitch, Catherine, et Moniot, Henri, *L'Afrique noire de 1800 à nos jours*, PUF, 1993.

Durou, Jean-Marc, *L'Exploration au Sahara*, Actes Sud/Terres d'aventure, 2001 (rééd. Poche Babel, 1996).

Hugon, Anne, *L'Afrique des explorateurs II, vers Tombouctou*, Coll. Découvertes, Gallimard, 1994.

Milet, Eric, *Tombouctou, réalité d'un mythe*, Arthaud, 2006. Beau livre.

Priez, Marie-Aude, et Renaut, Thomas, *Tombouctou et les villes du fleuve, Ségou, Djénné, Mopti*, coll. «Capitales de légende», Asa, 1999.

Robinson, David, *La Guerre sainte d'al-Hajj Umar : le Soudan occidental au milieu du 19e siècle*, Karthala, 1988.

Sanankoua, Bintou, *Un empire peul au 19e siècle : la Diina du Maasina*, Karthala, 1990.

Cissé, Youssouf Tata, *La Grande Geste du Mali*, tome 1: *Des origines à la fondation de l'Empire*, Karthala, 1988 ; tome 2 : *Soundjata la gloire du Mali*, Karthala, 1991.

POLITIQUE

Diarrah, Cheick Oumar, *Le Mali de Modibo Keïta*, L'Harmattan, 1986.

Diarrah, Cheick Oumar, *Vers la Troisième République du Mali*, L'Harmattan, 1991.

ETHNOLOGIE ET SOCIOLOGIE

Camara, Sory, *Gens de la parole : essai sur la condition et le rôle des griots dans la société malinké*, Karthala/ACCT, 1992.

Griaule, Marcel, *Dieu d'eau : entretiens avec Ogotemmêli*, Fayard, 1997 (rééd. Livre de poche n° 4049, 1987).

Griaule, Marcel, *Le Renard pâle*, Institut d'ethnologie, 1991.

Huet, Jean-Christophe, *Villages perchés des Dogon du Mali : habitat, espace et société*, L'Harmattan, 1994.

Mariko, Kélétiqui Abdourahmane, *Les Touareg Ouelleminden*, Karthala, 1984.

N'Diaye, Bokar, Groupes ethniques au Mali, Éditions populaires de Bamako, 1970.

RÉCITS D'EXPLORATEURS

Barth, Henri, *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale* (4 vol.), traduit par Ithier, A. Bohné, 1860.

Caillié, René, *Voyage à Tombouctou* (2 vol.), La Découverte, 1996.

Ibn Battuta, *Voyages et périples choisis*, Gallimard, coll. La découverte, 1992.

Mage, Eugène, *Voyages au Soudan occidental, 1863-1866*, Karthala, 1980.

Park Mungo, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique 1795-1797*, Connaissance de l'Orient, 1980.

Ricard, Alain (sous la direction de), *Voyages et découvertes en Afrique : anthologie 1790-1890*, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2000. Une anthologie des textes de tous les explorateurs européens en Afrique noire au 19e siècle, avec un long chapitre sur le Niger. Une somme et un must pour tous les aventuriers en herbe.

Fous du désert, les premiers explorateurs du Sahara, 1849-1887 : H. Barth, H. Duveyrier, C. Douls, (extraits de textes, préface de Théodore Monod), Phébus, 1991.

RÉCITS DE VOYAGE

Dubois, Félix, *Tombouctou la mystérieuse*, Flammarion, 1904.

Joris, Lieve, *Mali Blues et autres histoires*, Actes Sud/Terres d'aventure, 1999. Un beau récit de voyage du Sénégal au Mali, qui se termine par une rencontre magique avec le grand musicien Boubacar Traoré.

Loude, Jean-Yves, *Le Roi d'Afrique et la reine mer*, Actes Sud/Terres d'aventure, 1994. De griot en griot, les tribulations cocasses d'ethnologues au Mali, sur les traces d'Aboubakar II, parti vers 1337 à la découverte de l'Amérique avec une armada de deux mille pirogues.

Monod, Théodore, *L'Emeraude des Garamantes : souvenirs d'un saharien*, Actes Sud/Poche Babel 2001. Les mémoires d'un grand scientifique saharien qui a découvert l'homme d'Asselar.

LITTÉRATURE

Hampâté Bâ, Amadou, *L'Etrange destin de Wangrin*, 10/18, 1998.

Hampâté Bâ, Amadou, *Amkoullel, l'enfant peul ; Oui, mon commandant*, Actes Sud/Poche Babel, 2000. Ses mémoires.
Premier tome : les souvenirs d'enfance et d'adolescence d'un témoin de son siècle et de son peuple. Une langue savoureuse et une fresque incontournable.
Deuxième tome : l'évocation fascinante et vivante de l'Afrique coloniale par un jeune fonctionnaire qui devient, à travers mille aventures, un grand sage.

Kulenzé, jeune garçon à la fenêtre d'une maison communautaire



Hampâté Bâ, Amadou, *Contes initiatiques peuls*, Stock, 1994. Récits basés sur l'origine des Peuls et la quête de l'enfant.

Hampâté Bâ, Amadou, *Il n'y a pas de petites querelles, nouveaux contes de la savane*, Stock, 1999. Contes traditionnels.

Hampâté Bâ, Amadou, *Sur les traces d'Amkoullel, l'enfant peul*, Actes Sud 1998 (rééd. Poche Babel, 2000). Retour d'un grand sage sur ses années de formation et sa région d'origine.

Badian, Seydou, *Le sang des masques*, Robert Laffont, 1976.

Badian, Seydou, *Noces sacrées*, Présence Africaine en Poche, 1997.

Boyle, T. Coraghessan, *Water Music*, Phébus, 1988 (rééd. dans la coll. Libretto, 1998).

Condé, Maryse, *Ségou*, Robert Laffont
tome 1: *Les Murailles de terre*, 1984;
tome 2: *La terre en miettes*, 1985.

Keita, Modibo Keita, *L'Archer bassari*, Karthala, 1984. Un grand roman sur la sécheresse au Sahel.

Konaté, Moussa, *Le Prix de l'âme*, Présence Africaine, 1981.

Konaté, Moussa, *Fils du chaos*, L'Harmattan, 1986.

Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, Le Seuil, 2000.

Ouologuem, Yambo, *Devoir de violence*, Y. Ouologuem, Le Seuil, 1968.

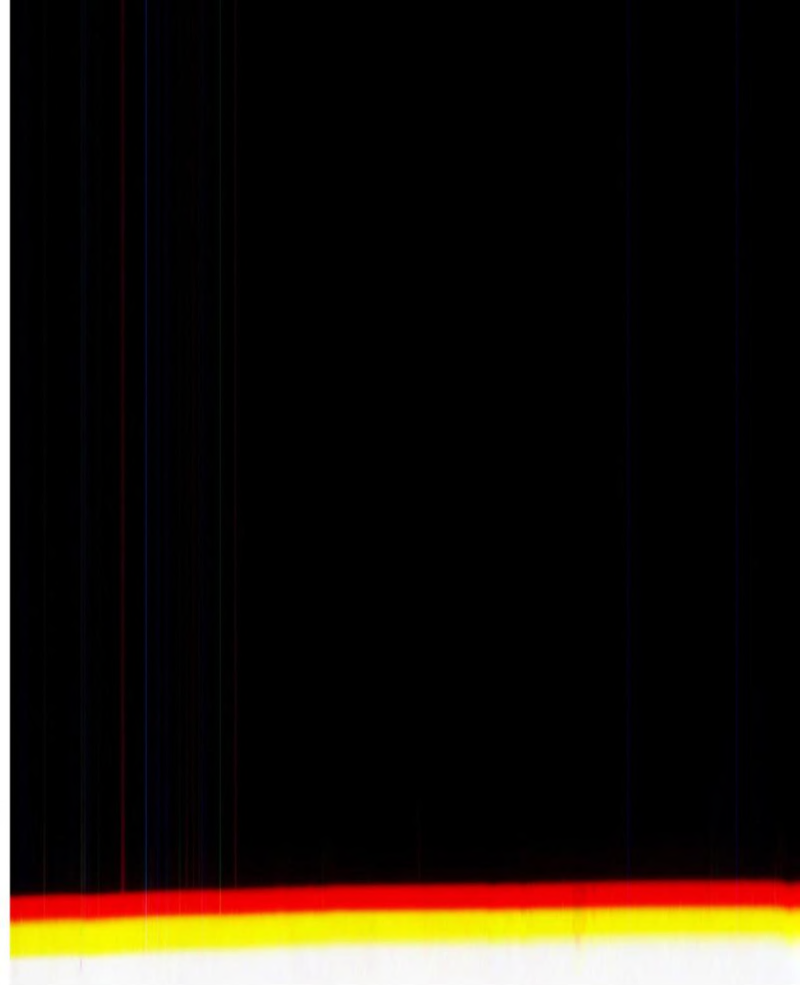
Sidibé, Mamby, *Contes populaires du Mali* (2 vol.), Présence Africaine, 1982.

Jeune femme somono



INDEX

Consultez
notre catalogue général
sur le site
www.olizane.ch



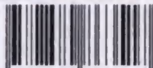
Terre de légendes et de génies où les bergers nomades se mêlent aux cultivateurs sédentaires, pays rêvé des grands explorateurs fascinés par la ville mythique de Tombouctou, le Mali est aussi une terre d'aventure encore préservée du tourisme de masse.

Berceau des grandes civilisations de l'Afrique de l'Ouest, le Mali joue de l'étonnante diversité de ses paysages et de la richesse culturelle de ses peuples : des sables dorés du Sahara sillonnés par les Touaregs aux eaux calmes du lac Debo, des paysages verdoyants baignés par les fleuves Niger ou Sénégal aux failles escarpées de la falaise de Bandiagara habitée par les fabuleux Dogon... autant de territoires à parcourir, autant de peuples à rencontrer.

Aujourd'hui, ce sont des musiciens tels que Salif Keita ou Habib Koité qui sont devenus les véritables ambassadeurs du Mali.



ISBN 978-2-88086-351-7



Editions Olizane Genève